SAINTE THÉRÈSE

II [1]

LE DIFFICILE CHEMIN DE PERFECTION

« Je menais une vie très pénible, parce que, à la lumière de l'oraison, je comprenais mieux mes fautes. D'un côté, Dieu m'appelait et, de l'autre, je suivais le monde... Je voulais, ce me semble, accorder ces deux contraires si ennemis, la vie spirituelle et la vie des sens avec ses satisfactions, ses plaisirs et ses passe-temps. »

(*Vie*, chap. VII.)

AU COUVENT DE L'INCARNATION

Ce couvent était dans sa première nouveauté et, si l'on peut dire, fort à la mode, lorsque Thérèse, accompagnée de son frère Antoine, s'en vint, en postulante, tirer la cloche de la sœur tourière.

Comme le couvent de Notre-Dame de Grâce, il existe encore : c'est assurément le lieu le plus célèbre et le plus visité d'Avila. D'une belle coloration méridionale, ce vaste ensemble de bâtiments, dominé par les campaniles de la chapelle, se développe en dehors des murs, au couchant de la ville, dans une dépression de terrain, qui prend des airs de vallée et que sillonnent des eaux courantes. Quelques arbres, quelques verdures un peu maigres forment, çà et là, des oasis dans l'aridité et la nudité du sol. Il paraît que, derrière leurs murailles, les religieuses ont des jardins assez vastes et agréables. Mais le grand avantage et

Copyright by Louis Bertrand, 1926.

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

le principal agrément de l'Incarnation, c'est que, du seuil du monastère, on jouit d'une des plus belles vues sur la ville. Suivant la déclivité de son acropole rocheuse, entre les créneaux de ses vieux remparts et les machicoulis de ses tours, elle dévale d'un mouvement fougueux vers le lit de la rivière, le frigide Adaja. De cet endroit, le profil d'Avila, n'était la masse rougeâtre de sa cathédrale, apparaîtrait comme purement romain, carré, solide, trapu, sans nulle fioriture gothique ou mauresque. C'est, en tout cas, un fier profil de cité, et le lieu d'où on la contemple, un des plus salubres des environs.

Le monastère qu'on y construisit au XVIe siècle était, en réalité, sorti d'un béguinage (*beaterio*) fondé en 1479 par une certaine Elvira Gonzalez de Medina. Le bref pontifical, qui autorisait la fondation, permettait à ces béates de se rattacher au tiers ordre, soit des dominicaines, soit des carmélites. Elles optèrent pour le Carmel. C'était le moment où les Rois Catholiques expulsaient les juifs d'Espagne : on pouvait faire d'excellentes spéculations sur les immeubles abandonnés par ces malheureux. Et c'est ainsi que l'évêque d'Avila confisqua un terrain appartenant à des juifs exilés, lequel séparait d'une synagogue l'oratoire des Béates. La synagogue fut désaffectée, transformée en chapelle et réunie à l'oratoire. L'ensemble forma le béguinage d'Elvire de Médina. J'insiste sur ces détails, parce qu'ils aident à comprendre dans quelle atmosphère de catholicisme belliqueux et triomphant naquit et se développa sainte Thérèse. Juif ou musulman, l'ennemi était vaincu, mais partout on se heurtait à ses traces. Et les vestiges fastueux de sa domination rappelaient quelle force redoutable il avait fallu vaincre.

Plus tard, une de ces béates, ayant eu des démêlés avec la supérieure du béguinage, se retira à Alba de Tormès. La supérieure étant morte, elle fut élue à sa place par les béguines d'Avila. Cette dévote au caractère combatif s'appelait doña Béatrice Higuera. Elle eut l'idée, — et l'ambition, — de fonder un véritable couvent de carmélites, et, après avoir intenté un procès à ses parents, pour les obliger à lui payer sa dot, elle acheta avec l'argent de cette dot, en dehors des murs d'Avila, un terrain, qui était un ancien ossuaire juif. C'est là, sur ce sol tout imprégné de cendres hérétiques, qu'elle fit construire le monastère de l'Incarnation.

Les débuts en furent pénibles et des plus modestes. Il y fallut l'assistance pécuniaire du fils du premier duc d'Albe, don Gutierrez de Toledo, lequel attribua au futur couvent quelques redevances qu'il possédait dans le diocèse d'Avila. On dut employer pour la construction les matériaux les plus modestes. Les murailles de clôture étaient, nous dit-on, de simple torchis. Une couverture de tuiles, sans voûte ou plafond, abritait les bâtiments conventuels, l'église et le chœur. Néanmoins, telle était la hâte des religieuses de se sentir chez elles, qu'elles occupèrent le plus tôt possible ce monastère improvisé. Par une coïncidence qu'ont relevée les historiographes du Carmel, la première messe y fut dite le jour même du baptême de la Sainte, le 4 avril 1516 : de sorte que le couvent avait tout au plus vingt ans d'existence, lorsque Thérèse y entra. D'abord, on dut y vivre fort misérablement. On avait tout juste de quoi manger. En hiver, — et l'on sait que les hivers d'Avila sont extrêmement rigoureux, — il neigeait dans le chœur et dans l'église. La neige tombait sur les bréviaires des religieuses. En été, la chaleur devenait accablante. Le soleil pénétrait partout dans ces logis mal clos. Dans les cellules, toutes fenêtres et volets fermés, on voyait assez clair pour lire : la lumière entrait par les interstices des tuiles. Il faut croire que cette installation sommaire s'améliora peu à peu, puisque sainte Thérèse se plaisait si fort dans sa cellule, — c'est elle-même qui nous en assure, — et puisqu'elle la trouvait si commode.

Quoi qu'il en soit, le monastère de l'Incarnation, comme toutes les nouveautés, jouissait alors d'un grand prestige dans Avila. Il s'y ajoutait sans doute le prestige très ancien de l'ordre du Carmel. Aussi les postulantes étaient-elles nombreuses. Vers l'époque où Thérèse y entra, le couvent comptait cent quatre-vingts religieuses, — desquelles sans doute il sied de décompter un certain nombre de converses et de pensionnaires du tiers-ordre. De toutes les façons, c'était là une population monastique des plus imposantes, une véritable ruche féminine, dont la ferveur n'était pas uniquement tournée vers les choses de dévotion. Le parloir s'ouvrait à bien des mondains et à bien des mondanités, et l'on peut dire qu'une moitié de la ville s'y donnait rendez-vous. En y entrant, la jeune Thérèse de Ahumada allait garder un pied dans le siècle...

La voilà donc postulante, à son cœur et à son corps défen-

dant. Pour se donner courage, elle s'est fait accompagner par son jeune frère Antoine. Avec sa puissance de persuasion, ce don d'entraînement qu'elle eut toujours, elle l'a préalablement endoctriné, elle l'a décidé à se faire religieux lui aussi, comme si, livrée à elle seule, avec sa résolution chancelante, elle avait peur de défaillir et qu'il lui fallût le secours de l'exemple. Antoine se proposait d'être dominicain. Mais les Pères de Santo-Tomas, qui entretenaient des relations amicales avec Alphonse de Cepeda, ne voulurent pas recevoir ce jeune homme sans l'autorisation paternelle. Il en fut de même pour Thérèse à l'Incarnation. Elle s'aperçut un peu tard qu'il n'est pas précisément très aisé d'entrer au couvent, de même qu'elle s'apercevra à ses dépens qu'il n'est ni facile ni agréable d'être une sainte, — mondainement parlant. Les religieuses de l'Incarnation ne voulaient pas se brouiller avec Alphonse de Cepeda, en lui prenant sa fille. Et, d'autre part, elles étaient fort pauvres : grosse affaire que de nourrir une bouche de plus. Elles demandaient une dot, et il paraît bien que Thérèse n'était pas riche. De là des tergiversations qui durèrent un certain temps et qu'il importe de bien souligner, ne fût-ce que pour répondre aux allégations tendancieuses de certaines personnes qui nous représentent Thérèse comme une malheureuse victime jetée au cloître malgré elle, ou attirée à la vie religieuse par des confesseurs ou des conseillers qui auraient abusé de son ignorance. En réalité, on multiplia les obstacles pour l'empêcher d'entrer au couvent. Il est même probable qu'on la laissa sur le seuil pendant un assez long temps. Les historiens du Carmel nous disent bien qu'on ne lui donna pas tout de suite l'habit. Mais ce qui semble certain, c'est que les délais durèrent environ deux mois et demi, comme nous l'allons voir un peu plus loin. Ainsi Alphonse de Cepeda ne se serait pas laissé fléchir aussi rapidement qu'on le croit, et, avant de donner son consentement, il aurait tenu à bien éprouver la vocation de sa fille.

Heureusement, celle-ci avait des intelligences dans la place : d'abord, son amie Jeanne Suarez, qui, à cette époque, avait déjà pris le voile de carmélite, et aussi une vieille parente, dont elle nous parlera dans son autobiographie. D'autre part, si nous nous reportons à l'acte de dotation publié par le moderne éditeur de sainte Thérèse, nous constatons que la prieure du couvent était « la Révérende et magnifique Dame, doña Francisca

del Aguila », — probablement la sœur ou la parente de sa marraine, doña Maria del Aguila, — et qu'enfin une des religieuses présentes à la signature du contrat s'appelait Francisca Briceño, sans doute alliée, elle aussi, de cette Maria Briceño, qui était surveillante des pensionnaires chez les Augustines et qui avait eu sur la jeune fille la pieuse influence que l'on sait. Il est à supposer, d'ailleurs, que les carmélites n'étaient pas fâchées de voir entrer chez elles une jeune personne qui appartenait à l'une des premières familles d'Avila et qui donnait da si brillantes espérances.

Enfin, après bien des résistances et des discussions, Alphonse de Cepeda se rendit, et l'on signa par devant notaire l'acte de dotation. Cet acte est fort long et surchargé de clauses : ce qui nous prouve, une fois de plus, combien l'entrée au couvent de Thérèse de Ahumada fut entravée de difficultés et combien compliqué le règlement de sa situation. Voici les premières lignes de ce document, qui est des plus suggestifs et qui nous met, pour ainsi dire, sous les yeux cette scène de contrat :

« Au nom de Dieu, Amen! Sachent tous ceux qui cet instrument public verront, comment étant présent dans le monastère de Notre-Dame Sainte Marie de l'Incarnation, hors les murs de la noble cité d'Avila, de l'ordre du Carmel, le trente et unième jour du mois d'octobre, l'an de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ mil cinq cent trente six; étant présentes les révérendissimes dames prieure et religieuses dudit monastère, réunies en chapitre, dans le parloir dudit monastère, derrière les grilles, la cloche sonnée selon l'usage et coutume;... étant présente avec les dites dames religieuses, derrière les grilles du parloir, Mme doña Thérèse de Ahumada, fille des seigneurs Alphonse Sanchez de Cepeda et doña Béatrice de Ahumada sa femme, présentement défunte (qu'elle soit en gloire !) Et étant aussi présent dans ledit parloir, hors des grilles, du côté extérieur, ledit Alphonse Sanchez de Cepeda, en présence de moi, le notaire public, et des témoins soussignés... »

Après cela, les différents articles du contrat : le père de Thérèse s'engage à fournir, pour la nourriture et sustentation de sa fille, 25 mesures de pain de rente, moitié orge et moitié froment, — rente qui commencera à partir du jour où ladite doña Thérèse fera sa profession, ou, à défaut dudit pain de rente, une somme de 200 ducats d'or, soit 75 000 maravédis

au choix dudit Alonso Sanchez. Le jour de Notre-Dame d'août de l'année 1537, ledit Alonso Sanchez donnera aux religieuses les 25 mesures de pain de rente, moitié orge et moitié froment, pour la nourriture de ladite doña Thérèse pendant son année de noviciat. En outre, il s'engage à fournir un lit muni d'une housse, de parements de chevet et d'un dessus de lit, deux couvertures, une de coton et une de laine, six draps de toile, six oreillers, deux traversins et autres accessoires, plus un lit de sangle, — ensuite, pour son vêtement, deux habits, un de beau drap et un ordinaire, trois robes, une de drap, une autre en toile de Palencia, deux manteaux, un de drap et un d'étamine, une peau de mouton, des coiffes, des chemises, des chaussures et les livres dont se servent les religieuses.

Dès maintenant, pour l'entrée de sa fille au couvent, Alonso Sanchez de Cepeda doit offrir une collation à toute la communauté, avec des bougies de cire. Pour le jour de la prise de voile, il offrira une collation et un dîner et à chaque religieuse, une coiffure, comme c'est l'usage...

Remarquons cette date du 15 août fixée pour le paiement des 25 mesures de « pain de rente », lesquelles représentent les frais de nourriture de la postulante pendant son année de noviciat. Elle serait donc entrée au monastère, en fugitive du toit paternel, le jour de l'Assomption 1536, et comme sa prise d'habit n'eut lieu que le 2 novembre de la même année, près de trois mois se seraient passés avant que le père de la jeune fille eût donné son consentement et que toutes les formalités d'admission eussent été réglées. Cette date du 15 août est des plus plausibles pour l'entrée de Thérèse au couvent. Dès l'enfance, elle avait manifesté une dévotion particulière à Notre Dame. Il est infiniment probable qu'elle choisit à dessein le jour de la fête de la Vierge pour lui faire l'offrande de sa jeunesse et le sacrifice de son cœur. Mais on ne saurait trop insister sur les délais et les difficultés de toute sorte qu'on opposa, tant du côté de la famille que du côté du Carmel, à cette héroïque résolution.

Par la suite, les compagnes ou les filles spirituelles de la Sainte ont longuement médité sur toutes les circonstances de son entrée à l'Incarnation. Elles y ont aperçu une foule de traits symboliques ou d'intentions providentielles : d'abord ce fait que d'un ancien ossuaire juif est sortie cette grande

lumière mystique, qui allait rendre au catholicisme déclinant un tel éclat. Pour ces pieuses âmes, il y avait là une sorte d'enchaînement ou de mystérieuse filiation, qui rappelait le lien à la fois historique et doctrinal entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Une de ces carmélites, Maria Pinel de Monroy, voit quelque chose de providentiel encore dans cet autre fait que le monastère de l'Incarnation renfermait un si grand nombre de religieuses à l'époque où Thérèse y vécut : Dieu avait rassemblé là comme une pépinière d'âmes, afin que la Sainte pût, dans ce grand nombre, choisir les meilleures collaboratrices de sa réforme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le couvent, en dépit des critiques quelquefois sévères, et, il faut bien le croire, justifiées, que Thérèse formula contre lui, fut néanmoins pour elle un véritable foyer de vie spirituelle : c'est là que, pendant de longues années, elle s'entraîna à l'oraison et se prépara à ces grâces prodigieuses, dont le monde a parlé.

Quoi qu'il en soit, elle est venue à bout de son dessein. La voici enfin au Carmel et avec le consentement de son père. Elle a payé sa dot et elle a pris la robe de bure de ses futures compagnes. Tout est en règle, tout est prévu dans le plus petit détail. Désormais, sa vie va se dérouler dans un ordre inflexible, du noviciat à la profession et de la profession à la tombe. Elle a mis entre elle et le monde une barrière qui n'est pas encore assez infranchissable à son gré. Mais ce suprême effort l'a épuisée. Elle est lasse et encore tout endolorie de ce terrible combat contre elle-même. Elle est entrée au couvent comme on marche au supplice. Les expressions dont elle se sert pour peindre les affres de ce grand déchirement sont des plus violentes. Elle va même jusqu'à écrire qu'après cela il n'y a plus rien dont elle puisse s'épouvanter, ou dont elle ne se sente le courage de triompher... Et aussitôt après nous avoir fait cet aveu presque désespéré, elle ajoute cette phrase déconcertante : « Dès que j'eus revêtu l'habit, Dieu me donna un si grand contentement d'avoir embrassé cet état, que jamais, depuis, il n'a diminué jusqu'à ce jour. Et il changea la sécheresse de mon âme en une infinie tendresse... »

Elle nous avertit en même temps que personne, alors, ne se douta de ce qui se passait en elle. Qu'était-ce donc? Et quel drame intérieur se cache derrière ces confessions en apparence contradictoires ?...

LES AMERTUMES DU DÉBUT ET LA GRANDE MALADIE

Si l'on y réfléchit, on comprend assez bien l'espèce de satisfaction que Thérèse éprouva à prendre l'habit religieux. Cette satisfaction, elle l'avait sans doute déjà goûtée, après qu'elle eut franchi le seuil du couvent : c'était le sentiment joyeux d'une victoire sur elle-même, sentiment auquel il se mêlait peut-être un peu de vaine gloire, quoiqu'elle s'empresse, dans son autobiographie, d'en attribuer à Dieu tout le mérite.

La voilà donc heureuse, en somme, d'une détermination qui lui a tant coûté. Et, tout aussitôt, voilà qu'elle se heurte à des obstacles, qu'elle avait certainement prévus, mais qu'elle ne croyait pas si difficiles ni si longs à vaincre. Les intuitifs et les passionnés s'impatientent de trouver les hommes ou les choses hostiles à leurs désirs, ou à la réalisation de leurs idées. Quelquefois, ils en souffrent cruellement... Enfin, lorsque tout fut réglé avec son père, ses frères, sa famille, le couvent, — et nous n'avons fait qu'indiquer les questions d'intérêt passablement compliquées, que souleva, pour Thérèse de Ahumada, son entrée en religion, — il est assez naturel qu'elle en ait ressenti comme une allégresse de délivrance. Elle était encore toute jeune : vingt et un ans. Un peu d'enfantillage est pardonnable à cet âge. Après avoir joué si longtemps à la religieuse, voici qu'elle l'était pour de bon. Elle portait l'habit glorieux du Carmel : un habit de « beau drap » — nous l'avons vu stipulé pour son trousseau, — et qui, sans doute, ne lui était pas moins seyant que la robe orangée à galons de velours noir, dont ses compagnes avaient gardé le souvenir. De nouvelles occupations allaient se partager sa journée : les mille besognes délicates et compliquées de la vie conventuelle. Elle s'y donna avec ravissement, et aussi avec le contentement intime, la satisfaction de conscience qu'on éprouve à remplir la fonction pour laquelle on est fait. Thérèse nous dit elle-même qu'elle était on ne peut plus attentive à bien remplir sa tâche, soigneuse et affectionnée pour tout ce qui touchait aux choses de la religion. Même les plus pénibles services ne la rebutaient point. Elle y mettait beaucoup de zèle et d'humilité. Elle balayait aux heures qu'elle donnait autrefois à la paresse ou au plaisir. Et ces premiers pas dans la vie de l'ascétisme et du renoncement lui paraissaient

faciles et délicieux. Elle goûtait une joie toute nouvelle, une joie différente de celle qu'elle avait ressentie à son entrée à l'Incarnation ou à sa prise d'habit. Elle s'en étonnait et même s'en épouvantait un peu, ne sachant pas d'où cette joie pouvait lui venir, et elle ne la comprenait point, tant elle lui semblait disproportionnée avec sa cause. C'étaient les prémices des grâces dont elle allait être comblée : elle n'en avait alors qu'un sentiment confus.

Cette période de calme et de modeste félicité fut, selon toute vraisemblance, d'assez courte durée. Bientôt de grands troubles la bouleversèrent et la torturèrent. Ces troubles, — il convient d'y insister, — étaient d'ordre purement moral. On blâmait ses excès de zèle. Elle en était réprimandée par ses supérieures, sans doute aussi critiquée par ses compagnes, et elle avoue qu'elle supportait cela avec peine. Éternel conflit des natures supérieures et originales avec les médiocres âmes routinières. Celles-là vont droit à Dieu, ou à la vérité, à la nature et à la vie. Les autres s'efforcent péniblement d'y parvenir par les méthodes et les disciplines. Et celles-ci ont toujours une tendance à accuser les premières d'orgueil ou d'erreur. Il est vrai que la voie directe est des plus périlleuses et qu'il est bien difficile, surtout au début, de distinguer le présomptueux ou l'hérésiarque de l'orthodoxe et du saint. C'est peut-être parce qu'elle se sentait contredite et blâmée par ses compagnes, que Thérèse aimait tant se réfugier dans la solitude. Une âme élue ne trouve de joie et de conversation véritable qu'en Dieu. Il serait faux de dire que Thérèse fuyait ses compagnes : elle avait bien trop de charité chrétienne pour leur marquer du ressentiment ou de l'éloignement. Et puis, enfin, n'oublions pas qu'elle aimait encore le monde, qu'elle avait le goût des amitiés particulières et qu'elle n'arriva jamais à s'en détacher complètement. Néanmoins, elle s'isolait le plus qu'elle pouvait dans la prière ou la méditation, ou elle se retranchait matériellement dans son oratoire, ou dans un des ermitages du jardin, et là, mise en face d'elle-même, il lui arrivait de pleurer sur son indignité et sur des fautes dont elle s'exagérait sans doute la gravité. Les autres moniales, voyant ces larmes, s'imaginaient qu'elle regrettait le siècle et n'auguraient rien de bon de cette novice au caractère bizarre, qui ne faisait pas comme les autres, qui même savait mettre quelque chose de personnel dans l'observance de la règle

commune. Elle se piquait de faire très bien tout ce qu'elle faisait et, secrètement, elle en attendait des louanges, qui ne lui étaient pas toujours accordées. Ainsi, Thérèse souffrait dans son amour-propre, comme dans ses instincts innés d'indépendance et d'originalité. Mais sa souffrance avait des causes plus profondes, dont elle eut certainement conscience, dès cette époque.

Essayons de voir, d'après ses propres confessions, ce qui troublait si fort cette âme de jeune fille si avide de bonheur.

Certes, l'amour humain n'a aucune part dans ses angoisses. Elle ne pense plus aux relations frivoles d'autrefois, aux dangereuses amies, aux cousins qui, lorsqu'elle était à Notre-Dame de Grâce, essayaient de lui faire passer des messages galants : pas la moindre allusion à tout cela dans les pages qu'elle a consacrées à cette période de sa vie. Telle que nous la connaissons, nous pouvons l'en croire avec une entière sécurité. Oh! non, elle ne regrette rien du monde et, si elle pleure, c'est pour des raisons d'un ordre autrement élevé que celles que nous pourrions supposer avec son entourage. On démêle qu'à ce moment de sa vie, — alors qu'elle avait fait le premier pas vers le cloître, mais qu'elle pouvait encore retourner en arrière, — une seule idée la domine. Et c'est l'écrasement de cette idée terrible qui lui arrache des larmes : *todo es nada*, — tout est néant. Le monde est une vanité, sinon une illusion. Le bonheur véritable ne s'obtient que par la négation du monde. Or, Thérèse est assoiffée de bonheur. Il importe d'y insister encore : elle n'est entrée au couvent que pour étancher cette soif de bonheur... Mais, pour nier le monde, et, tout d'abord, pour s'en détacher, il faut être soutenue par une grande certitude et par un grand amour : c'est qu'il existe une autre réalité et que cette réalité unique est l'unique aimable. Sans doute, Thérèse, de toute son âme, aspire à la félicité éternelle, mais elle ne connaît pas encore le véritable amour de Dieu. Elle l'avoue en toute humilité : « Je n'avais pas alors, il me semble, l'amour de Dieu, comme je crois l'avoir eu après que je commençai à faire oraison. Mais une lumière me faisait voir le peu de valeur de ce qui doit finir, et, au contraire, le très grand prix des biens qui s'acquièrent par cet amour, *car ils sont éternels*. » Ainsi, comme elle n'aimait pas assez Dieu, ces « biens éternels » n'étaient guère pour elle qu'un froid concept qui ne parlait qu'à sa raison.

Ils étaient sans saveur, sans lumière, ni chaleur, sans attrait, pour tout dire. Au contraire, quelle puissance de séduction dans les biens qui passent, dans les jouissances charnelles!... Et sous ces gros mots que la Carmélite emploie en toute innocence de cœur, gardons-nous de voir autre chose que les satisfactions les plus permises : elle aime son père, ses frères, ses amis, ceux surtout avec qui elle peut avoir des entretiens spirituels. Elle-même se plaît à ce genre de conversations : elle sait qu'elle y brille facilement et elle accepte assez volontiers d'être admirée pour cela.

Mais, au fond, que toutes ces affections, que toutes ces satisfactions d'amour-propre sont vaines! Thérèse se sent pressée par la vérité cruelle et inéluctable de la grande idée qui l'obsède, l'idée qui domine la vie ascétique, et qui, à travers les plus douloureuses épreuves, conduit au renoncement et à la sainteté. Elle entrevoit l'envers de la toile où est peinte la futile image de ce monde. Ce monde futile et inconsistant, la vraie et seule sagesse consiste à le nier : remonter la pente de la chute originelle, imiter la Rédemption. Le Christ incarné s'est abaissé vers nous pour retourner vers son Père. L'incarnation! Mystère insondable! Arriver à secouer ce poids accablant de la chair, vaincre le courant de la chute, lutter contre la puissance inconnue et formidable qui précipite l'âme humaine vers l'abîme des sens et la mort de la matière, soulever le fardeau des siècles de damnation qui nous écrasent, se dresser contre sa propre chair, contre des myriades d'êtres entraînés par le torrent de la chute, contre l'humanité entière et contre l'univers entier, quelle entreprise à donner le vertige et quelle agonie pour celui qui se sent marqué du signe de la sainteté! Rompre le sortilège et l'esclavage de l'âme incarnée!... Justement, lorsque Thérèse affronte pour la première fois ce redoutable mystère, elle est religieuse au monastère de l'Incarnation, sur l'emplacement de l'ancien ossuaire juif, en un lieu encore tout pénétré des influences charnelles de la synagogue. Frappant sujet de méditation pour la novice du Carmel! Nous ne pouvons pas avoir la prétention d'entrer dans le secret de sa pensée, ni d'en préciser le thème. Ce qui est certain, incontestable, c'est l'horreur du monde chez cette jeune fille qui le connaissait à peine, horreur combattue, il faut le redire, par la persistance, en elle, de certains attachements, de certains goûts, qui

peuvent nous paraître véniels, mais qui n'en sont pas moins contraires à la perfection.

On ne saurait trop appuyer sur ce sentiment très fort, qui paraît avoir commandé et orienté, dès ce moment, toute la vie spirituelle de Thérèse : l'horreur du monde. Qu'elle l'ait eue, pour ainsi dire, de naissance, — rappelons-nous sa fuite enfantine à la recherche du martyre et de la félicité céleste, — c'est là, chez elle, un des premiers et des plus évidents signes de la sainteté. Au commun des hommes il faut, pour arriver à un pareil sentiment, non seulement le spectacle de l'ignominie et de la cruauté foncière de la créature, de la stupidité et de la brutalité de l'univers mécanique, mais une expérience personnelle, douloureuse et mille fois répétée, de tous les désenchantements et de tous les désabusements. Même après cette expérience, nous ne comprenons guère les raisons de l'ascète, tout ce qui justifie une négation si totale. Nous sommes tellement entraînés par le torrent de la chute que nous devons faire un grand effort contre nous-mêmes pour parvenir à nous mettre sous les yeux cet « envers de la toile » qui est l'habituel sujet de contemplation ou de méditation pour l'homme de renoncement : la corruption congénitale de la faute, le mal au dedans comme au dehors de nous :

> Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !...

Tous nos efforts, toutes nos actions et toutes nos pensées sont immédiatement faussées et dépravées par cette malice originelle. Pas un acte de vertu, pas une idée haute et noble qui ne suscite immédiatement sa caricature satanique. Le masque grimaçant du Mauvais se dessinant à travers les apparences les plus fascinatrices, ou les plus placides et les plus rassurantes. Cette omni-présence du Mauvais se dégageant triomphalement des époques les plus platement matérielles, comme la nôtre, où le culte d'un univers sans âme et d'une raison sans contre-poids ramène le prétendu civilisé à toutes les dépravations de l'instinct et à toutes les atrocités de la barbarie : déchéance infernale d'autant plus effrayante que la mollesse des âmes semble interdire l'espoir de tout remède... A côté de ce drame immanent de la damnation, la perpétuelle duperie de « ces plaisirs légers »

dont on dit qu'ils aident à supporter la vie. Le sentiment de l'inconscience, de la sottise, de la tromperie volontaire dont ces plaisirs sont faits. L'illusion du souvenir ou du désir qui nous fait croire à des fantômes de beauté ou de bonheur, toujours situés hors de nos prises. La pourriture, l'odeur fétide, le filet saumâtre mêlés à toutes nos jouissances. Nos moindres joies tout de suite corrompues ou flétries... Oui, pour vivifier en nous ces désolantes notions, nous sommes obligés de nous violenter, tellement la pleine conscience en est rare dans nos esprits, alors que, de temps en temps, le sentiment en est si cruel, quelquefois douloureux à mourir, dans nos âmes et jusque dans nos chairs. Pour lever la tête au-dessus du torrent de la vie d'en bas qui nous emporte, une contrainte pénible, et que nous ne pouvons pas supporter longtemps, est nécessaire.

La jeune postulante de l'Incarnation n'eut pas besoin de s'infliger cette contrainte ni de faire les expériences amères qui conduisent au détachement. Dès le début, par une grâce spéciale, elle fut instruite de la duperie du monde. Elle fut la lèvre qui se détourne du vase avant même d'y avoir goûté. Elle a eu tout de suite le pressentiment de l'âme élue, qui devine la déception et la catastrophe finale où se précipite la vie d'en-bas.

Alors, s'il en est ainsi, ne vaut-il pas mieux en finir au plus vite avec cette illusion mauvaise? D'un bond s'élancer vers le bonheur! Mais par quels moyens? Le martyre? Le cloître?... Le martyre n'est pas toujours possible, tandis que le cloître est toujours ouvert aux volontés intrépides... Mais quels délais il oppose aux impatiences de la charité et du sacrifice! Quelles minuties, quelles routines de dévotion, sans parler de l'inintelligence trop fréquente, de la petitesse d'âme des supérieures ou des directeurs spirituels! Enfin, il est des couvents où l'on ne se sent pas assez défendu contre le monde, parce que la règle y est mal observée, ou trop molle. Est-ce que le couvent de l'Incarnation ne serait pas dans ce cas? Thérèse ne pouvait s'empêcher d'y remarquer bien des tolérances fâcheuses dont elle s'affligeait et, à de certains moments, se désespérait.

En cette extrémité, elle en vint à envier une de ses compagnes, une pauvre religieuse, qui se mourait d'une maladie effroyable et dégoûtante. Probablement atteinte d'une péritonite tuberculeuse, son ventre s'était crevé de fistules par où elle rejetait les matières que l'on devine. Les autres nonnes, épou-

vantées, se détournaient avec horreur d'un tel spectacle. Thérèse, au contraire, se l'imposait, malgré sa répulsion. Elle enviait la patience de la moribonde, et elle demandait à Dieu de lui envoyer la même maladie, de la faire souffrir et mourir de la même façon, afin d'abréger son temps d'épreuve et de la conduire, par la voie la plus brève, au bonheur...

C'est après avoir traversé ces agitations et ces angoisses qu'elle prononça ses vœux. Peut-être cet état de trouble se prolongea-t-il au delà de sa profession. Il est très vraisemblable qu'elle ait douté alors, sinon de l'excellence de la vie monastique, du moins de la possibilité de la réaliser complètement en un couvent aussi relâché que celui de l'Incarnation. Certains mots de blâme léger qui lui échappent, en parlant de ce monastère, nous autorisent à penser que, dès cette époque, elle en voyait tous les défauts. Allait-elle prononcer des vœux éternels, sans avoir confiance dans la règle qui devait lui permettre de les observer? Il semble bien qu'elle ait eu, au dernier moment, cette affreuse tentation. Et pourtant elle alla jusqu'au bout. Elle fit sa profession, comme il était convenu, un an après avoir pris l'habit, le 3 novembre 1537 : c'est du moins la date admise par les plus récents biographes de la sainte. Mais elle souffrit cruellement de cette résolution suprême. Elle eut à soutenir une lutte intérieure, aussi pénible que celle de l'année précédente, pour se résoudre à entrer au couvent. Longtemps plus tard, elle se souvenait encore de ces affres terribles. Faisant allusion aux répugnances qu'elle dut surmonter pour se mettre dans l'obéissance absolue de son directeur le Père Gratien, elle ajoute : « Je n'ai jamais, ce me semble, *pas même pour ma profession*, éprouvé un tel combat. »

Comme à Notre-Dame de Grâce, ces troubles intérieurs la rendirent très malade. A ces causes morales s'ajoutèrent des causes physiques dont elle eut conscience. Elle nous dit que le changement de vie et de nourriture contribua certainement à cette altération toujours plus inquiétante de sa santé. Elle avait des maux de cœur et des syncopes, qui épouvantaient ceux qui en étaient témoins. Très frappées de ces symptômes, les religieuses en concluaient que Thérèse ne pourrait jamais supporter le régime du couvent. Et, comme elles la voyaient fréquemment pleurer, elles se persuadaient de plus en plus que cette nouvelle recrue regrettait le monde. Bientôt celle-ci fut

dans un tel état, ses crises se multiplièrent avec un caractère si alarmant, que la prieure renvoya Thérèse à la maison paternelle. Notons qu'elle ne cessait pas pour cela d'être religieuse. La règle de l'Incarnation, où la clôture n'était pas absolue, admettait ces sorties. Il demeurait entendu que la malade rentrerait au couvent, dès qu'elle serait guérie.

Les médecins consultés par Alonso de Cepeda ne comprirent rien à la maladie de sa fille : c'était en effet, un mal très particulier. Ils finirent par l'abandonner, convaincus qu'il n'y avait pas de remède. Alors, en désespoir de cause, on résolut de s'adresser à une empirique, une femme qui avait la réputation de guérir ce genre d'infirmités avec beaucoup d'autres. Était-ce une paysanne, moitié rebouteuse, moitié sorcière ? On peut se l'imaginer comme on voudra. Tout ce que nous savons de certain, c'est que cette femme habitait Becedas, une bourgade située en pleines montagnes, à quinze lieues environ d'Avila. Mais il fut convenu que le traitement ne commencerait qu'avec la belle saison, pendant l'été de l'année suivante. Or, on était au début de l'hiver.

De ce fait on peut conclure que Thérèse ne se trouvait pas, alors, à toute extrémité, et que sa maladie pouvait attendre, — et même longuement attendre, puisque des mois se passèrent jusqu'à sa cure. D'autre part, cette cure étant remise à l'été, il est à supposer que, pendant les mois d'hiver, Becedas était difficilement accessible, sans doute, à cause du mauvais état des chemins. Peut-être la guérisseuse employait-elle des eaux au traitement de ses malades, et la saison d'eaux ne commençait-elle qu'avec l'été, comme c'est ordinairement l'usage. Quoi qu'il en soit, la jeune carmélite, qui souffrait probablement de troubles nerveux, s'arrêta à mi-chemin de Becedas et passa l'hiver chez sa sœur, à Castellanos de la Cañada. Son amie, Jeanne Suarez, qui l'avait précédée à l'Incarnation, l'accompagna pendant le voyage et resta auprès d'elle pendant tout son séjour à la campagne.

Comme l'année d'avant, les deux jeunes voyageuses firent une première halte à Hortigosa, chez le vieux Pedro de Cepeda, l'oncle de Thérèse. Celui-ci, qui était sur le point d'entrer en religion, lui aussi, s'adonnait plus que jamais aux pratiques de dévotion et aux lectures de haute spiritualité. Il mit entre les mains de sa nièce un livre qui détermina chez celle-ci

un véritable bouleversement intérieur et qui eut une influence décisive sur l'orientation de sa vie nouvelle. Ce livre, c'était le *troisième abécédaire* de Francisco de Osuna, religieux franciscain, qui, dans une série de traités mystiques, s'était proposé d'exposer le développement et de codifier les règles de la vie spirituelle. Des phrases comme celle que voici durent être, pour Thérèse, une véritable révélation : « *Il est possible d'obtenir sans trop de difficulté, en cette vie mortelle, la communion du Dieu immortel, plus étroite et plus aimante entre l'âme et Dieu qu'entre un ange et un autre, si élevés soient-ils.* » On juge du retentissement d'une pareille promesse dans l'âme troublée et angoissée de cette jeune fille de vingt-deux ans. La route vers ce bonheur, auquel elle aspirait depuis si longtemps, lui était montrée.

Certes, elle savait bien qu'elle devait aimer Dieu, elle s'y efforçait en toute conscience. Mais l'amour qui s'adresse à un être lointain et inaccessible, l'amour qui ne s'unit pas à son objet n'est qu'une pâle image de l'amour véritable. Et voici qu'une voix amie et digne de toute confiance révélait à Thérèse que cette union est possible dès ce bas monde!... Quel rêve! Elle ne vivait que pour cela. On peut être sûr que, dès cet instant, elle se jeta de tout son cœur à la conquête de cet Amour, qui est l'unique Réalité, comme il est l'unique Bien. Dès cet instant, elle désira la possession de l'Aimé. Elle la désira avidement, instamment, comme un homme qui meurt de soif cherche l'eau du puits qui le sauvera. Boire cette eau, tout de suite! tout de suite! autrement, je meurs!... Cette soif brûlante ne sera pas, chez elle, une banale métaphore de dévotion. A force de la crier, cette soif, elle finira par en faire passer sur nos lèvres et jusque dans nos veines l'aridité torturante et pourtant pleine de délices et de pressentiments...

La voilà donc qui s'engage dans ce chemin de perfection, au terme duquel est la suprême joie. Mais, quelque habitude qu'elle ait déjà de la vie intérieure, elle ne se doute que très confusément des épreuves qui l'y attendent. Sans doute pour ne pas la décourager dès ses premiers pas, son guide franciscain l'assure que ce chemin n'est pas trop difficile. Peut-être qu'elle le croit en ces premières minutes d'éblouissement sur le seuil de la voie lumineuse. Et, comme il arrive d'habitude aux débutants de la vie dévote, des grâces lui sont accordées pour l'y attirer davan-

tage. Elle nous dit qu'elle avait déjà « le don des larmes ». Rappelons-nous que, dès son séjour à Notre-Dame de Grâce, elle le demandait à Dieu. A l'Incarnation, pendant son année de noviciat, elle avait dû s'exercer à la méditation affective et arriver à obtenir ce bienheureux don, qu'elle regrettait si amèrement de ne pas avoir. « J'aurais bien pu, dit-elle, lire d'un bout à l'autre tout le récit de la Passion, sans tirer de mon cœur une seule larme, tellement je l'avais dur et sec... » Maintenant elle pleurait en méditant les mystères douloureux. Mais ces larmes pieuses ne sont pas seulement de pitié ou d'attendrissement, elles sont aussi d'enthousiasme et d'exaltation. Il arrive qu'une phrase, un mot prononcés à l'improviste et faisant allusion à tel mystère ou à telle sublimité de la foi déchaîne dans l'âme une émotion qui la transporte et qui excède à ce point son habituelle faculté de sentir que la chair défaille avec elle et qu'elle se fond en larmes. Il y a une telle disproportion entre la cause fortuite qui a provoqué l'émotion et cette émotion même que l'on peut y voir une véritable grâce.

Mais Thérèse, à cette époque, pendant son séjour à la campagne, soit à Hortigosa chez son oncle, soit à Castellanos de la Cañada, chez sa sœur et son beau-frère, fut l'objet de grâces bien supérieures à celle-là. Aidée seulement du *Troisième abécédaire*, elle s'éleva parfois jusqu'à l'oraison de recueillement ou de quiétude, et même jusqu'à l'oraison d'union, sans cependant se rendre compte de ce qu'elle éprouvait et sans apprécier de telles grâces à leur haute valeur. D'ailleurs, ces états nouveaux et extraordinaires duraient fort peu de temps, — l'espace d'un *Ave Maria*, nous dit-elle. Elle ne connaissait qu'une chose, c'est qu'elle y goûtait de grandes joies et qu'elle en tirait un grand bénéfice moral. Elle se fortifiait, en particulier, dans le renoncement, au point qu'elle se sentait le courage, — ce sont ses propres paroles, — « de fouler le monde entier sous ses pieds ».

Cette âme juvénile se faisait illusion. Elle était encore bien loin du but. Pour arriver à se détacher à peu près complètement du monde, il lui faudra les souffrances d'une terrible maladie, qui lui prouvera jusqu'à la plus cruelle évidence qu'elle n'est pas faite pour la vie du monde. Cette maladie providentielle ne va pas tarder à se déclarer : Thérèse y verra l'exaucement de la prière désespérée par laquelle elle avait

demandé à Dieu de la faire souffrir et même mourir, comme cette religieuse de l'Incarnation atteinte de ce mal horrible, qui épouvantait toute la communauté. Mais, pour l'instant, il semble qu'elle ait oublié ce redoutable vœu. Elle est toute à la douceur des grâces dont elle commence seulement à faire l'expérience. Dans son étonnement, elle ne sait pas très bien ce qui se passe en elle. Elle sent qu'elle manque de direction spirituelle. Il lui faudrait un guide, un confesseur expérimenté et savant, capable de l'éclairer et de comprendre une âme extraordinaire comme la sienne. Pendant de longues années, elle le cherchera inutilement. Et toutefois, dans l'ardeur de ce désir et son extrême ignorance de tout, voici qu'elle s'imagine l'avoir découvert, — avoir trouvé ce guide unique, — et cela précisément à Becedas, où elle doit suivre un traitement pendant les mois d'été.

Ici, se place un épisode, à la vérité un peu étrange, — du moins pour ceux qui conçoivent mal les amitiés mystiques et, en particulier, celles de sainte Thérèse, — épisode qui prête à toutes les insinuations et qui peut être interprété (comme il l'a d'ailleurs été) de la façon la plus perfide. Il suffit, pour cela, de forcer légèrement les textes, de les « solliciter doucement » comme disait Renan, ou même de se jeter avec parti pris en plein contre-sens. C'est surtout pour préciser de tels passages de l'autobiographie de la Sainte qu'il faut se défier des traductions. Seul, le texte original, lu et relu cent fois à la lumière de l'esprit thérésien, peut permettre de saisir ou d'entrevoir les dessous psychologiques d'une confession comme celle-là, à la fois si pudique et si sincère, et qui risque d'égarer le lecteur non averti par les raffinements mêmes de sa sincérité et par les extrêmes délicatesses d'une humilité et d'une conscience jamais satisfaites.

Voici le fait dans sa brutalité. En arrivant à Becedas, Thérèse fit la connaissance d'un prêtre, à la vérité sans grande culture (véritable défaut à ses yeux, car elle a toujours aimé les doctes), mais intelligent, à ce qu'il paraît, et plein de bonnes qualités. Elle se confessa à ce prêtre, fut charmée de son intelligence, et, tout de suite, avec son habituelle promptitude à l'enthousiasme, elle crut avoir enfin rencontré le directeur idéal, dont elle avait tant besoin. Le confesseur, surpris d'une telle pureté d'âme, se sentit tout pénétré de respect, puis bientôt

d'admiration pour cette religieuse si jeune et déjà si parfaite. L'admiration ne tarda point à devenir une amitié fervente, amitié que Thérèse s'empressa de payer de retour. Dans son désir de plaire, dans sa peur de causer à autrui la moindre peine, elle s'y croyait obligée. Elle nous l'a dit à propos de ce cousin qui l'avait aimée avant son entrée à l'Incarnation, et elle nous le répète à propos de ce prêtre. Dès lors, ce furent entre eux de longs et fréquents colloques.

Ces entretiens ne roulaient que sur Dieu, ou sur des sujets spirituels. Thérèse s'y abandonnait avec d'autant plus de sécurité qu'elle avait commencé par affirmer à son nouvel ami que, pour rien au monde, elle ne voudrait commettre un péché mortel. Le confesseur lui avait affirmé la même chose. Dès lors, ils crurent pouvoir s'aimer chastement en Dieu. Thérèse ne s'en cache point. Elle nous le dit expressément : *Je l'aimais beaucoup*, mais d'un amour qui ne cherchait que le bien de son âme. Le prêtre, qui se sentait loin d'une telle vertu, finit par lui avouer sa propre indignité; depuis sept ans, il vivait en concubinage avec une femme du pays, et cette liaison causait un grand scandale; ce qui n'empêchait pas ce prêtre, ajoute la Sainte, de dire la messe. Un tel aveu, tout en lui inspirant de l'horreur, augmenta encore son affection pour lui. « Le pauvre, dit-elle, n'était pas si coupable! » Elle savait son bon naturel et ses intentions vertueuses : c'est cette mauvaise créature qui, avec ses intrigues et ses maléfices, avait tout fait!... Alors Thérèse se passionna pour sauver cette âme. Finalement, le prêtre, « pour lui faire plaisir », lui livra une petite figure de cuivre que cette femme l'obligeait à porter à son cou comme une amulette. Thérèse la jeta dans la rivière : « A partir de cet instant, dit-elle, ce fut comme s'il s'éveillait d'un grand sommeil, et, se souvenant de ce qu'il avait commis pendant ces dernières années, il s'épouvanta et s'affligea de sa perdition, au point qu'il se mit à la détester. » Il rompit sa liaison, changea complètement de vie. Un an après, il était mort...

Tel est cet épisode, qui pourrait en somme s'intituler : histoire d'une conversion. Mais il n'est pas malaisé, avec un esprit tant soit peu prévenu, d'y voir tout autre chose. Des *freudistes* s'empresseront d'y constater une belle manifestation de sexualité contrariée, de même que Charcot et son école, aux temps où l'on croyait encore à leurs théories, n'y eussent vu

qu'un phénomène fortement entaché d'hystérie... Et quand cela serait! Quand il y aurait à la racine de cette affection toute spirituelle, quelque chose de purement physiologique (ce qui n'est nullement démontré), qu'est-ce que cela peut nous faire? La théologie enseigne que nos passions, en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises. Tout dépend de la fin consciente et volontaire qu'elles se proposent. C'est cette fin qui donne son caractère à l'acte passionnel. Il n'y a de différence que dans la fin poursuivie. Mais cette différence met un abîme entre les deux. Or, il est certain que Thérèse, quelles qu'aient été d'ailleurs les racines obscures de son affection, se proposait alors une fin qui est la négation même de l'acte charnel.

Il n'en est pas moins vrai que, réfléchissant par la suite sur cette aventure, et peut-être dès le premier moment, elle en éprouva de grands remords. Qu'avait-elle donc commis de si répréhensible ?

Il est bien certain, d'abord, que, de part et d'autre, il ne se passa rien que de parfaitement innocent. La carmélite était fort surveillée. Son père, sa sœur, son amie, Jeanne Suarez, l'avaient suivie à Becedas. En outre, elle était malade, suivait un traitement quotidien et, autant qu'on en peut juger, peu ragoûtant. Enfin, ce qui valait mieux que tout cela, elle était défendue contre toute faiblesse, par sa volonté de ne pas pécher. Et nous savons déjà ce que valaient la volonté et le sentiment de l'honneur chez cette fille de hidalgo... Malheureusement, il ne semble pas qu'il en ait été de même pour son ami. Elle l'avoue : « Cette grande affection qu'il avait pour moi, je n'ai jamais eu l'idée qu'elle fût mauvaise. *Cependant, elle aurait pu être plus pure...* » Et, aussitôt après, elle ajoute : « Mais il y eut des occasions, où, si je ne l'avais pas mis si complètement en présence de Dieu, il aurait péché plus gravement. »

Et voilà ce qui inquiète si fort la conscience de Thérèse : elle a donné à autrui l'occasion de pécher! Involontairement sans doute. Pourtant, n'a-t-elle pas mis une coquetterie plus ou moins étudiée à se faire admirer de ce pauvre prêtre de village, qui certainement n'avait jamais rencontré une pénitente de cette qualité, surtout si habile et si brillante dans ses discours? N'avait-elle pas goûté un plaisir secret à sentir son ascendant sur une âme masculine et enfin toute la puissance de son charme? Pis que cela! Elle avait éprouvé une sorte de délecta-

tion, d'un caractère un peu trouble et équivoque, en tout cas un peu étrange chez une jeune religieuse, à s'occuper si passionnément de cette louche histoire d'amour compliquée de sorcellerie... Et pourtant, elle avait voulu sincèrement sauver une âme, et elle y avait réussi ! Mais Thérèse sentait bien que la fin ne justifie pas les moyens et qu'elle avait été trop loin dans son amitié spirituelle pour ce prêtre. Ce sera, longtemps encore, sa grande imperfection ; elle ne saura pas se défendre assez contre les élans de son cœur et les scrupules de son amitié. Cette fois, elle a conscience qu'elle a détourné de Dieu une âme qui lui appartenait déjà tout entière : la sienne ! La lecture du *Troisième abécédaire*, ses exercices de piété à Castellanos de la Cañada ont commencé en elle la grande œuvre du renoncement total : elle se sentait de plus en plus détachée du monde et des créatures. Elle tâchait à se mettre en harmonie avec l'ordre d'en-haut. Et voici que, dès son arrivée à Becedas, le démon, comme elle le dit, travailla « à décomposer son âme ».

Eut-elle conscience, sur le moment même, de cette « décomposition » spirituelle, de ce trouble où la jetait l'amour excessif des créatures ? Et par ces mots il faut entendre une affection peut-être dangereuse pour une âme angélique comme la sienne, mais assurément exempte de tout mal. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'état de sa santé si atteinte ne fit qu'empirer. Le traitement barbare auquel la soumit la rebouteuse de Becedas la réduisit à une telle extrémité que son père dut la ramener au plus vite à Avila. Les remords qu'elle éprouvait de cette liaison trop exaltée et pourtant si pure, contribuèrent-ils à exaspérer sa maladie nerveuse ? Et tout cela, joint à la stupide médication de la paysanne, acheva-t-il de la terrasser ? Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle rentra au logis paternel, son mal avait fait des progrès effrayants.

Consultés encore une fois, les médecins prononcèrent qu'elle allait mourir...

QUE LA MALADIE EST L'ÉTAT NATUREL DU CHRÉTIEN

On peut dire que sainte Thérèse a été toute sa vie une malade, ou plus exactement une souffrante. Jusqu'à l'approche de ses derniers jours, ses lettres sont pleines d'allusions au mau-

vais état de sa santé. Sans grande confiance dans les médecins, elle suit néanmoins leurs prescriptions. Elle se soigne elle-même, se médicamente fréquemment. Elle prend des pilules, des médecines et toute espèce de petits remèdes : des boules de gomme aromatisées pour ses rhumes, de la fleur d'oranger pour ses maux de tête. Elle subit fréquemment des saignées « larges et plantureuses ». Elle a des crachements de sang et des rhumatismes. Comment concilier ces faits avec les assertions de ses biographes, notamment du P. Ribera, qui nous la représente comme une créature saine et de tempérament robuste ? On n'a pas oublié le portrait qu'en a tracé ce Père : « le teint de roses et de lys », la corpulence, le visage rond et plein, l'expression souriante, l'allégresse qui semblait émaner de tout son être. Il y avait, en cette patricienne, une réelle vigueur physique, qui lui permettait d'affronter les pires fatigues comme de résister aux pires maladies. Elle a passé les dernières années de son existence à voyager, — et quels voyages ! Par quels chemins et quels moyens primitifs de locomotion, dans quelles conditions déplorables d'hygiène ! Elle a néanmoins triomphé de tout.

Il faut bien conclure de là qu'elle était foncièrement robuste. Mais cette forte constitution a été éprouvée jusqu'au bout par des crises terribles et des souffrances presque continuelles, au caractère complexe et mystérieux. Ce qui semble dominer son état, ce sont des troubles nerveux avec répercussion sur le cœur, sur l'estomac et les entrailles. Or, ces troubles sont consécutifs à des crises morales. Ou bien, plus tard, ils seront concomitants de ses extases, de ses ravissements et de ses visions. Ils apparaîtront, en quelque sorte, comme la rançon des grâces inouïes que Dieu lui accorde. Notons enfin que la maladie la plus grave que la sainte ait subie, celle dont elle faillit mourir, a précédé de près de vingt ans ses grands états mystiques. Elle était guérie depuis longtemps, quand elle connut ces états : de sorte qu'on ne peut raisonnablement pas y voir l'envers d'états pathologiques singuliers. Il importe d'insister sur ces faits, parce que les psychiatres qui prétendent nous expliquer scientifiquement le cas de sainte Thérèse, avec leur manque habituel de méthode et d'esprit critique, arrivent à tout embrouiller, en mettant tous les faits sur le même plan et en ne tenant aucun compte des dates : pour eux, sainte

Thérèse était tout simplement une malade, — une malade atteinte de troubles nerveux, et c'est ce qui explique ses états mystiques. Redisons donc qu'elle était guérie depuis longtemps lorsqu'elle eut ses visions; que les troubles physiques, — d'ailleurs très passagers et suivis de réactions salutaires, — qui accompagnèrent ces visions, en paraissent bien plutôt la conséquence que la cause, — et qu'enfin toutes les maladies graves dont elle eut à souffrir dans sa jeunesse furent très vraisemblablement provoquées par de violentes crises morales, dont la Sainte elle-même a mis en lumière l'importance et l'influence profonde sur sa vie intérieure et sa destinée entière.

Avant la grande secousse de Becedas, elle avait eu deux premières attaques des plus sérieuses : la première, au couvent des Augustines, après sa vie dissipée et l'intrigue innocente avec son cousin, dans tout le désarroi de sa conscience épouvantée par la vocation religieuse. La seconde, au couvent de l'Incarnation, pendant son année de noviciat, après les luttes intimes et les angoisses d'âme que nous avons essayé de raconter. Jusque-là, elle ne nous parle guère que d'évanouissements et de maux de cœur, — ceux-ci, il est vrai, si étranges et si violents que, dans son entourage, on en était effrayé. Il s'y ajoutait aussi, nous dit-elle, beaucoup d'autres maux, sur lesquels elle ne s'explique pas davantage. Mais, avec tout cela, elle vivait à peu près de la vie commune. Elle vaquait peut-être aux soins du ménage, chez son père ou chez sa sœur, en tout cas s'adonnait aux exercices de piété, faisait des lectures, causait et discutait avec son directeur ou son amie Jeanne Suarez. Enfin elle voyageait, probablement à cheval ou à mulet, ce qui indique une assez belle capacité de résistance. En d'autres termes, elle était souffrante, mais non pas précisément dans un état critique.

A Becedas, ce fut terrible. Son mal ne tarda point à empirer, très certainement exaspéré par le traitement absurde de la rebouteuse qui avait promis de la guérir. Thérèse fut-elle soumise à des massages maladroits et torturants? Lui fit-on absorber, en quantité immodérée, des eaux minérales qui lui étaient contraires? Tout ce que nous savons de cette cure, c'est que, pendant un mois, elle fut purgée tous les jours. On juge de son épuisement après un pareil régime : « Au bout de deux mois, dit-elle, que j'étais soumise à ces médecines, je me trou-

vais à peu près mourante, et la rigueur de ces douleurs cardiaques, que j'étais venue précisément soigner, avait singulièrement augmenté. A de certains moments, il me semblait qu'on m'arrachait le cœur avec des dents aiguës, *au point qu'on craignait que ce ne fût la rage*. Dans mon extrême faiblesse, — car je ne pouvais rien absorber, si ce n'est un peu de boisson, tant mon dégoût était grand, — une fièvre continue, un abattement complet, à cause de ces médecines quotidiennes qu'on m'avait fait prendre. Un feu intérieur me dévorait. Mes nerfs se mirent à se contracter, avec des douleurs si insupportables que, ni jour ni nuit, je n'avais un instant de repos. *Par-dessus tout cela, une tristesse profonde...* »

C'est alors que son père, désespéré, se décida à la ramener à Avila, et que les médecins, qui ne comprenaient rien à cette maladie, déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire et abandonnèrent la malade. Seulement, comme il sied toujours, pour l'honneur de la corporation, de donner une explication quelconque de tous les cas possibles, ils prononcèrent que Thérèse se mourait d'étisie.

Mais elle ne mourut pas. En proie aux plus atroces souffrances, elle continua de vivre à la barbe des médecins. Cela dura trois longs mois, jusqu'à l'Assomption de l'année 1537. Il faut croire que ses tourments lui laissaient quelque répit, puisqu'elle put alors méditer sur certains passages du livre de Job, qu'elle avait lus autrefois dans les *Moralia* de saint Grégoire. Il semble bien qu'elle avait l'esprit assez libre pour prier beaucoup vocalement et peut-être pour continuer l'oraison.

Le jour de l'Assomption, comme elle se préparait à se confesser, — et à faire une confession très détaillée, *muy à menudo*, — ce qui, encore une fois, nous prouve non seulement qu'elle ne se sentait pas à toute extrémité, mais qu'elle avait sa pleine connaissance, — une crise épileptiforme (à ce que croient les médecins d'aujourd'hui) la terrassa tout à coup. Pendant quatre jours, elle fut complètement privée de sentiment et offrant à ce point les apparences de la mort que, déjà, on faisait creuser sa fosse à l'Incarnation et que des cierges étaient allumés à son chevet. Elle-même nous dit, avec ce sens si vif du détail caractéristique et pittoresque qu'elle eut toute sa vie, que, lorsqu'elle reprit ses sens, elle trouva dans le creux de ses yeux de petits grains de cire tombés des cierges

funéraires. Sans la présence, — et aussi la présence d'esprit, — de son père, qui sut lui prendre le pouls mieux que les médecins, on l'enterrait vivante. La fosse était prête, une délégation de carmélites, venues du couvent, réclamait le corps. Le malheureux père dut, à plusieurs reprises, s'opposer à cette hâte barbare. Pour comble de malheur, le frère de la Sainte, Laurent de Cepeda, qui la veillait, pendant une de ces quatre nuits d'évanouissement, finit par s'endormir et ainsi ne s'aperçut pas que la mèche d'un cierge consumé allait mettre le feu aux draps et aux oreillers du lit. Pourtant, la fumée le réveilla assez à temps pour qu'on pût éteindre ce commencement d'incendie. Autrement, c'était bien la mort, cette fois, — et quelle mort! — pour la pauvre suppliciée...

Elle ressuscita, mais dans un état lamentable... « De ces quatre jours de crise, nous dit-elle, il me resta des tourments insupportables que Dieu seul peut connaître. Ma langue était en lambeaux à force de l'avoir mordue. Le gosier rétréci, rien n'y ayant passé, et cela me mettait dans une faiblesse qui m'ôtait la respiration; l'eau même n'y pouvait passer. Il me semblait que tout mon corps était disloqué et ma tête dans un désordre extrême. J'étais toute recroquevillée sur moi-même comme un peloton : voilà ce que j'étais devenue après ces jours de torture, ne pouvant remuer par moi-même ni bras, ni pied, ni main, ni tête, absolument comme si j'étais morte. Tout ce que je pouvais faire, je crois, c'était de remuer un doigt de ma main droite. On ne savait comment m'approcher, parce que j'avais tout le corps si douloureux que je ne pouvais le supporter. Il fallait me remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par un bout. Je demeurai ainsi jusqu'à Pâques fleuries... »

Ainsi, ce furent huit longs mois de convalescence, pendant lesquels elle éprouva encore, par intervalles, d'intolérables souffrances : elle avait la fièvre et un dégoût opiniâtre de la nourriture. Quand elle se sentit un peu mieux, elle demanda tout de suite à revenir au couvent. Mais elle ne devait pas songer à reprendre de sitôt la vie commune. Pendant longtemps, elle ne quitta pas l'infirmerie.

Telle fut cette maladie bizarre, la plus grave de toutes celles que Thérèse eut à subir. Autant que nous en pouvons juger d'après la description qu'elle nous en donne, ce fut un cas sin-

gulier, aux manifestations très complexes, qu'on peut bien rapprocher de phénomènes morbides analogues, mais non absolument identiques et qui n'en reste pas moins très rare. Les médecins d'aujourd'hui peuvent ergoter là-dessus : ils n'en savent pas plus sur le cas de sainte Thérèse que leurs redoutables confrères du XVIe siècle. Établir un diagnostic sur des textes, — et des textes, sans doute très précis, mais dénués de tout caractère scientifique, comme ceux que nous avons cités, c'est se livrer à un exercice purement littéraire. Les uns nous parlent d'hystérie ou de névropathie, toutes expressions vagues, qui ne servent qu'à masquer une ignorance réelle, comme le jargon pédant des médecins de Molière : les vapeurs, les humeurs peccantes, les influences malignes issues de la rate, ou du marais du pancréas... C'est se moquer, en vérité. Les autres nous affirment que Thérèse souffrait d'une gastrite suraiguë, ou d' « une chlorose grave, compliquée d'une intoxication médicale », ou encore de fièvres paludéennes. Tout cela est bien possible, mais chacune de ces maladies n'est qu'un aspect d'un état pathologique, — nous ne saurions trop le redire, — très complexe et très rare. Qu'il y ait eu de la gastrite, de la chlorose, de l'intoxication médicale, de la fièvre paludéenne dans son cas, admettons-le. Mais, en même temps, elle avait des maux de cœur si violents, qu'on en était « épouvanté », des contractions nerveuses qui lui mettaient le corps en boule, de la paralysie, des attaques épileptiformes ou cataleptiques...

Oui, il est facile d'opposer à ce cas, des cas analogues : en a-t-on constaté d'aussi complexes? Cette maladie demeure quelque chose de singulier, d'anormal et qui, selon toute vraisemblance, est à jamais inexplicable, parce qu'elle procède surtout de causes morales. Tous les accès dont Thérèse a souffert ont été précédés, sinon déterminés, par de violents états psychologiques. Pour ma part, j'incline à voir, surtout dans cette dernière crise hyper-aiguë, une sorte de *mal sacré*, qui servit à Thérèse de préparation et d'introduction à la vie de haute spiritualité qu'elle allait mener plus tard. Elle-même en juge ainsi. Elle considère cette maladie dont elle a manqué mourir comme une épreuve providentielle destinée à la détacher complètement des choses sensibles. Rappelons-nous, d'ailleurs, qu'elle avait demandé à Dieu de la faire mourir comme cette religieuse, atteinte de péritonite, dont les plaies hideuses

l'avaient si fortement frappée. Il est certain que cette maladie crucifiante, — et il suffit de se reporter à ses propres confessions pour constater que ces mots ne sont nullement exagérés, — cette maladie lui révéla l'importance capitale de la douleur dans l'ascétisme, son rôle hors de pair comme moyen de purification et de libération spirituelle : dès cette époque, elle entrevit sans doute qu'il y a une volupté suprême dans la souffrance librement acceptée pour une fin transcendante.

A en parler humainement, il est non moins certain que sa sensibilité sortit extraordinairement affinée de cette terrible épreuve physique. On peut expliquer par là, si l'on veut, ses visions et ses extases. Mais ce n'est qu'une partie de l'explication, dont l'essentiel a ses racines dans le surnaturel. Nous pouvons parfaitement admettre que la sensibilité d'une mystique et d'une voyante doit avoir une acuité, une délicatesse et, avec cela, une justesse dont les âmes ordinaires sont privées.

Et pourtant, les visions, les « grandes grâces » dont Thérèse fut favorisée n'ont commencé que beaucoup plus tard, comme si cette âme élue voulait nous montrer que, pour mériter ces grâces, les souffrances matérielles de la maladie ne suffisent pas, — et qu'il y faut encore un long entraînement par toutes les pratiques de l'ascèse et l'exercice de vertus péniblement acquises. Ajoutons, d'ailleurs, qu'elle ne fut jamais complètement guérie et que le reste de sa vie n'a été qu'une longue souffrance, coupée par de courts intervalles de rémission.

Quand elle fut rentrée à l'Incarnation, elle resta, huit mois encore, dans un état de faiblesse extrême. Elle était à demi paralysée, percluse dans tous ses membres. Quand elle commença, non pas à marcher, mais à pouvoir se traîner sur ses mains, elle remercia Dieu. Puis, peu à peu, elle se remit à vivre d'une vie en apparence absolument normale. Mais son estomac, toujours débile, continuait à rejeter les aliments. Elle ne peut rien prendre que l'après-midi, quelquefois le soir. Et elle est obligée, avant de se coucher, de se faire vomir elle-même à l'aide d'une plume ou par tout autre moyen, — sinon, c'est une souffrance qui l'empêche de dormir. Ce vomissement quotidien finit par devenir, pour elle, une sorte de fonction naturelle. Avec cela, elle a toujours ses maux de cœur, ses fièvres et un reste de paralysie. Ce fut ainsi jusqu'au moment où elle entra résolument dans les voies mystiques. Les grâces

d'union, les extases et les ravissements furent, pour sainte Thérèse, le commencement de la guérison. Sans doute, elle ne revint jamais complètement à la santé. Mais elle eut, à partir de cette époque, toute la santé compatible avec un organisme soumis à de tels états d'âme. En réalité, quand une sainte cesse de souffrir dans son corps, c'est pour endurer de pires souffrances spirituelles.

Et ainsi personne n'aura réalisé plus complètement que Thérèse d'Avila cette idée pascalienne, que « la maladie est l'état naturel du chrétien ». Essentiellement, le chrétien est un inadapté, dans son âme comme dans son corps. La vraie vie chrétienne est la négation de celle du monde. Pas plus que l'âme, le corps, même naturellement bien portant, ne doit s'adapter et s'accommoder aux exigences ni aux agréments de la vie d'en bas. Le corps d'un saint est un organisme très particulier, façonné et affiné en vue de fins mystérieuses... Thérèse le sait bien. Elle sait qu'elle n'est pas plus de ce monde par la chair que par l'esprit. Sa pensée favorite : « ou souffrir, ou mourir », a engendré celle de Pascal. Mourir, c'est l'affranchissement. Souffrir, c'est se rendre capable de le mériter.

L'ADAPTATION A LA VIE MONASTIQUE

Thérèse est donc revenue à l'Incarnation. Son pauvre corps est exténué et comme anéanti. Sa tête est vide. Elle est incapable d'ordonner ses idées et de gouverner sa vie selon l'idéal qu'elle s'est fixé avant d'entrer au couvent. Tout ce qu'elle peut faire, c'est souffrir, résister, de toutes ses forces physiques et de toute sa constance d'âme, aux atroces souffrances de sa maladie, qui lui laisse maintenant quelque répit, mais dont elle est loin d'être complètement guérie. Elle a toujours ses fièvres, ses maux de cœur, ses vomissements, et elle est aux trois quarts paralysée. Dans ce triste état, elle ne peut que demander à Dieu le bon usage de la douleur. Elle arrive même à s'y complaire et, déjà, elle goûte la volupté de la souffrance comme moyen de purification et comme offrande d'amour : par là, elle s'unit aux souffrances du Bien-Aimé... Ah ! qu'Il lui donne la grâce de souffrir encore et encore pour Lui !...

La grâce suprême serait de mourir. Mais elle voit bien qu'elle ne doit pas mourir de son mal. Alors, s'il en est

ainsi, il faut qu'elle guérisse, d'abord pour souffrir plus courageusement et aussi pour ne pas manquer ce pour quoi elle s'est enfermée dans ce monastère : le bonheur, — le bonheur qui doit durer toujours, — et l'amour qui en est la cause. L'union avec Dieu, l'oraison qui, par degrés, y conduit, voilà ce à quoi elle aspire : « toute mon angoisse, dit-elle, était de guérir, afin de me livrer à l'oraison dans la solitude. » Comme tous les vrais ascètes, elle avait un besoin physique de solitude et de silence. Or, à l'infirmerie, au milieu des autres malades, dans le bruit des conversations, des allées et venues, il lui était impossible de se recueillir et de pratiquer les règles d'ascèse que lui avait enseignées le *Troisième Abécédaire*. L'infirmerie dut être pour elle un véritable purgatoire, une prison où elle n'osait plus espérer sa délivrance. Avec toutes les infirmités qui l'accablaient, quand pourrait-elle en sortir ? Les médecins ne savaient que la saigner, en la déclarant incurable. En désespoir de cause, se voyant « abandonnée des médecins de la terre », elle résolut de s'adresser à ceux du ciel. Elle fit dire des messes, recourut à des dévotions et à des prières « très approuvées », c'est-à-dire très raisonnables et très orthodoxes : car elle s'affirme ennemie des dévotions superstitieuses à quoi les femmes, avoue-t-elle, sont particulièrement sujettes. Elle guérit à la fin, — après trois longues années de souffrance, — et elle proclame que cette guérison, elle la dut à l'intervention du grand saint dont elle allait faire désormais son protecteur et, si l'on ose dire, son conseiller : saint Joseph...

Pendant tout le temps de cette interminable convalescence, elle avait édifié le couvent par sa piété. Elle se confessait fréquemment, et dans le plus petit détail. Elle donnait l'exemple d'une scrupuleuse charité, au point que les absents se savaient en sécurité près d'elle et que sa réputation de personne charitable et discrète s'était même répandue au dehors. Son unique distraction était la lecture, mais la lecture de ce qu'elle appelle « les bons livres ». Sainte Thérèse a toujours beaucoup aimé la lecture. Nous verrons quel secours elle y puisa dans l'exercice de l'oraison. Aussi est-ce avec l'accent de la plus affectueuse reconnaissance qu'elle nous parle des « bons livres », ces amis sincères qui ne peuvent que nous faire du bien, qui donnent à notre esprit et à notre cœur tout l'aliment dont ils ont besoin. Ces bons livres, il ne sert de rien qu'ils soient très

nombreux. Si l'un d'eux se préoccupe réellement du bien de l'âme et de sa guérison, il a tout dit : le reste est inutile. On peut trouver toute sa nourriture dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou dans les *Confessions de saint Augustin*. Bien qu'elle aimât beaucoup la lecture, la Sainte n'a lu, en somme, qu'un petit nombre de livres, mais avec lenteur et avec amour, en extrayant d'eux toute la substance spirituelle dont ils sont pleins... Au milieu de ces pieuses occupations, elle éprouvait, nous dit-elle, une grande crainte d'offenser Dieu, non point par un sentiment servile de terreur, mais par une constante préoccupation de ne point déplaire à l'Aimé. Son cœur se brisait, — ce sont ses propres expressions, — à la pensée qu'elle répondait si mal à un tel amour...

Et puis, elle guérit, et, contrairement à ce qu'elle avait espéré, ce ne fut point pour s'engager plus vaillamment dans la voie de perfection. Sa piété resta la même extérieurement, mais elle ne gagna point en vertu. Elle reprit goût à la vie, une vie qui lui paraissait toute neuve et qui, dans ce couvent à la règle un peu lâche, comportait une foule d'innocentes satisfactions, sans parler de certaines facilités, lesquelles pouvaient devenir dangereuses. Pour bien comprendre les dispositions de Thérèse à ce moment de son existence, il faut se représenter celles d'une convalescente, qui a passé de longs mois, et même des années, parmi les remèdes et les médecins, emprisonnée dans une infirmerie, avec la terreur de rester infirme jusqu'à la fin de ses jours. Et voici qu'elle peut vivre de la vie de tout le monde ! Elle peut, enfin, être une véritable religieuse, remplir tous les devoirs, pratiquer tous les exercices de sa condition, prendre part à tous les divertissements que tolérait la règle. Zélée pour tout ce qui touchait au culte, assidue au chœur, elle l'était non moins au parloir. Les conversations, les relations mondaines, les amitiés particulières lui ménageaient de très grands plaisirs. Elle finit par s'y donner d'un tel cœur qu'elle put se croire ramenée aux années de dissipation, qu'elle avait traversées, dans son adolescence, avant d'être pensionnaire chez les Augustines. Ce goût du « divertissement » allait même si loin qu'elle en vint à abandonner l'oraison. Il faut connaître l'extrême délicatesse de sa conscience pour s'expliquer ses remords et les reproches dont elle s'accable : c'était une véritable trahison. Elle renonçait au commerce intime avec l'Aimé, ou,

du moins, avec l'Ami de tous les instants. Elle ne se jugeait plus digne de Lui. Et, dans cette fausse humilité, elle voit un piège du démon qui, par toute espèce d'insinuations sophistiques, essayait de la détourner de Dieu.

Dès ce moment même, malgré les défaites dont elle se payait, elle ressentait vivement l'indignité de sa trahison. Elle en était toute troublée. Et, cependant, personne, — à commencer par son confesseur, — ne la croyait coupable. Si elle ne vivait pas absolument comme toutes les autres religieuses, elle ne faisait rien que de permis. Ses supérieures n'avaient qu'à se louer de sa conduite, et même elle nous laisse entendre qu'on l'admirait : « On me voyait, dit-elle, si jeune encore, *et malgré tant d'occasions*, me retirer dans la solitude pour y prier longuement et pour y faire de longues lectures. Je ne parlais que de Dieu. Je faisais peindre son image partout. J'avais un oratoire et je prenais soin d'y mettre tout ce qui peut exciter la dévotion. Jamais de médisance, ni rien de pareil. Toutes les apparences de la vertu. Et, dans ma vanité, je me savais estimée pour les choses qui, d'habitude, obtiennent l'estime du monde. C'est pourquoi on m'accordait autant et plus de liberté qu'aux très anciennes religieuses et l'on n'avait aucune inquiétude à mon sujet... »

Ces paroles voilées sont toutes chargées d'un sens qu'il nous faut essayer de préciser. Pour quel motif aurait-on eu des « inquiétudes » ? Et qu'est-ce que ces « libertés » et ces « occasions » dont on nous parle ?

Rappelons-nous ce qu'était la vie des couvents à cette époque, et, en particulier, à l'Incarnation. Il s'y trouvait, nous dit-on, cent quatre-vingts religieuses, parmi lesquelles, sans doute, un assez grand nombre de filles nobles et besogneuses qui n'étaient entrées là que faute de trouver un mari et qui vivaient aux dépens de celles qui avaient apporté une dot. C'étaient celles-là qui entretenaient, à l'Incarnation, une certaine atmosphère mondaine, sans parler des laïques qui, très probablement, venaient y faire des retraites de piété, voire des séjours d'agrément. La clôture n'étant pas stricte, les religieuses pouvaient aller et venir, rendre des visites au dehors, en tout cas elles avaient la faculté de sortir, avec permission, ne fût-ce que pour se confesser à des directeurs de conscience choisis par elles et qui n'étaient pas toujours des carmes, ni même des réguliers.

C'est ainsi que sainte Thérèse se confessa longtemps chez les Dominicains de Santo Tomas, dont le monastère était situé à l'autre extrémité de la ville. Pour s'y rendre, elle devait traverser tout Avila, ou en faire le tour par les faubourgs inférieurs et les bords de l'Adaja, — ce qui était un véritable petit voyage, sans doute plein d'attraits pour une jeune nonne à demi cloîtrée.

A l'intérieur du couvent, elle avait pu choisir sa cellule. Nous savons même qu'elle en occupait deux, lesquelles communiquaient par un escalier. L'une était son oratoire, qu'elle s'était plu à orner avec beaucoup de goût et de piété. Elle y avait fait peindre des images pieuses, surtout celles des saints pour lesquels elle avait une dévotion spéciale : saint Joseph, saint Augustin, sainte Madeleine, — mais, de préférence, la figure du Christ. Dans le jardin du monastère, elle avait à sa disposition des ermitages, qu'elle se plaisait également à orner et à embellir et où il lui était permis de passer de longues heures dans le recueillement ou la lecture. Enfin! elle pouvait s'appartenir! Elle avait conquis ce après quoi elle soupirait depuis si longtemps : le droit à la solitude. C'était, pour elle, une grande douceur et, certainement, le plus précieux avantage de la vie monastique. En outre, elle disposait d'une cellule, où elle se sentait chez elle, qu'elle avait aménagée à sa convenance et où nous savons par elle-même qu'elle se plaisait beaucoup. Elle pouvait y recevoir d'autres religieuses, des pensionnaires du couvent, ses parentes, ses cousines, ses nièces ou ses tantes. C'étaient alors de pieux conciliabules, de véritables *tertulias*, où Thérèse brillait non seulement par sa conversation, mais par toute une variété de talents manuels. Elle filait, brodait, faisait de la tapisserie : « Le moindre talent qui fût en elle, écrit le Père Ribéra, était de réussir au plus haut degré dans les travaux de main qui distinguent les femmes. Elle exécutait des merveilles avec l'aiguille, elle inventait des chefs-d'œuvre de broderie : c'étaient souvent des scènes historiques qu'on ne pouvait se lasser d'admirer et qui causaient la plus tendre dévotion... » Que ne donnerait-on pas pour retrouver un de ces charmants chefs-d'œuvre, qui excitaient chez les pieuses filles de si tendres sentiments? Sans doute, dans ces scènes et dans ces figures historiques, Thérèse déversait le trop-plein des émotions et des aspirations dont elle étouffait. Elle essayait de

réaliser par l'aiguille ce qu'elle réalisera plus tard par l'oraison. Elle se livrait, sur le canevas, à de véritables compositions de lieu, dont le Christ, la Vierge et les saints étaient les acteurs ou les figurants. Mais ce que l'on aimerait surtout retrouver, c'est le rouet de sainte Thérèse. Voilà un tableau, qui, à ma connaissance, n'a encore été tenté par aucun peintre : la jeune Thérèse de Ahumada filant dans sa cellule, devant une petite fenêtre ouverte sur Avila, ses remparts crénelés, ses tours, ses couvents et ses églises...

Comme dit Ribéra, ces jolis dons féminins ne sont qu'une parure, et la moindre de toutes, chez une telle femme. C'est au parloir qu'elle donnait vraiment sa mesure. Par le charme de sa parole, la séduction qui émanait de sa personne, elle exerçait déjà un véritable ascendant sur quiconque l'approchait. Elle avait une influence sur les âmes. Non seulement son entretien était plein d'enjouement et de grâces de toute sorte, mais elle était poète : elle composait des vers, chantait des *coplas*, prenait part à des tournois de bel esprit... On s'explique de cette façon, qu'elle fût si goûtée et si recherchée de ceux et de celles qui fréquentaient le parloir de l'Incarnation.

Parmi ces personnes, Thérèse avait des amis à qui elle avait voué une affection fervente, à la fois exaltée et très pure. Elle nous en parle en des termes si discrets, qu'il est impossible de deviner si ces amis étaient des hommes ou des femmes. Mais elle a beau se reprocher avec amertume ces ardentes amitiés, où elle goûtait un si vif plaisir, où elle se piquait de plus de fidélité qu'envers Dieu lui-même, — il est impossible d'y démêler quoi que ce soit de répréhensible, sinon un certain excès, un certain emportement de cœur et d'imagination. Et, pourtant, c'est à propos de ces amitiés qu'elle s'effraie de sa faiblesse. Il fallut, croit-elle, « la main de Dieu » pour la retenir sur la pente de la dissipation et pour la préserver de dangers plus graves... Danger! le mot est bien fort. Est-ce que, avec ses habituels raffinements de conscience, la Mère Thérèse ne s'exagère pas sa faute? Ce qu'elle nous laisse entrevoir de certaines pratiques clandestines, admises par d'autres, semble bien lui donner raison : « Pour moi, dit-elle, je n'aurais voulu prendre aucune liberté, ni rien faire sans permission. Avoir des entretiens par le trou d'une muraille, ou pendant la nuit, je n'aurais jamais pu me résoudre à de pareilles conversations dans un monastère. Et

je ne l'ai point fait, parce que Dieu m'a retenue. Je tenais compte, à ce qu'il me semble, et avec réflexion, de beaucoup de choses, — que d'exposer dans une aventure l'honneur de tant de religieuses, qui étaient bonnes, alors que moi, j'étais si faible, — que cela était très mal, comme si les autres choses que je faisais étaient bien... »

Ainsi donc, elle n'a commis aucune imprudence. Ce qui lui donne des remords, c'est seulement, — peut-on bien dire le caractère passionné? en tout cas l'exagération de ses amitiés. Elle déplore particulièrement celle qu'elle avait vouée à une personne, sans doute de qualité, — grand seigneur ou grande dame, — et dont elle eut toutes les peines du monde à se déprendre.

Ce fut même à cause de cette personne, à cause du plaisir excessif qu'elle goûtait à l'entretenir qu'elle eut sa première vision, — mais sans y attacher l'importance qu'elle lui attribua par la suite. Et même à ce moment-là, lorsque, plus de vingt ans s'étant écoulés, elle nous raconte ce prodige, elle est tellement habituée à des faveurs de ce genre, qu'elle semble en parler comme de la chose la plus naturelle du monde : « Un jour, dit-elle, me trouvant avec une personne, au début de notre connaissance, le Seigneur voulut bien me faire comprendre que des amitiés pareilles ne me convenaient point, en m'avertissant et en me donnant sa lumière dans un si grand aveuglement. Le Christ *se représenta* devant moi avec un visage très sévère, me donnant à entendre que cela lui déplaisait. Je le vis avec les yeux de l'âme plus clairement que je ne le pourrais voir avec les yeux du corps. Et cette vision resta si imprimée en moi qu'elle me paraît toujours aussi présente après plus de vingt-six ans. J'en demeurai très épouvantée et très troublée, et je ne voulais plus voir cette personne avec qui j'étais... Une autre fois, me trouvant encore avec elle, nous vîmes venir vers nous, — et d'autres personnes qui se trouvaient là le virent également, — quelque chose qui ressemblait à un énorme crapaud, mais bien plus léger que ne le sont d'habitude ces animaux. Qu'en plein jour et en cet endroit-là, d'où il venait, il pût y avoir une bête de cette espèce, c'est ce que je ne puis comprendre. Et, d'ailleurs, on n'y en a jamais vu. Aussi, l'impression qu'elle fit en moi me paraît quelque chose de mystérieux que je n'ai jamais oublié non plus... »

Voilà deux espèces de visions, assez différentes de celles qu'elle aura plus tard, non pas précisément en nature, ou en intensité, mais par la qualité et la signification. La dernière est une vision réelle et l'autre une vision *imaginaire* : c'est-à-dire que celle-ci, celle du Christ, est une image *intérieure*, une pure représentation de l'esprit ou de l'imagination (*representoseme Cristo delante*), tandis que la seconde, — celle du crapaud, — est réelle, l'objet pouvant être vu et, au besoin, touché par d'autres. Ces visions sont très vives, principalement celle du Christ, beaucoup plus vive, nous dit la Sainte, que si elle avait été perçue par les yeux du corps : après de longues années, l'image est demeurée toujours aussi nette dans son souvenir. Mais la voyante n'est pas sûre de la réalité de la première ni de la signification de la seconde. Peut-être cette image du Christ n'est-elle qu'une illusion suscitée par le démon, et peut-être l'apparition de ce crapaud monstrueux dans un coin du parloir, est-elle purement fortuite et, en somme, naturelle. A présent, elle incline à croire le contraire. Mais, sur le moment, elle était pleine de doutes, tellement qu'elle n'osa en parler à personne, pas même à son confesseur : « ce qui, dit-elle, me fit grand dommage, c'était de ne pas savoir qu'il est possible de voir autrement que par les yeux du corps ; et c'est le démon qui m'aida à croire cela et à me persuader que c'était impossible et que je m'illusionnais... Et pourtant il me semblait toujours (*me quedaba un parecerme*) que cette vision venait de Dieu et que ce n'était point une illusion... »

Quoi qu'il en soit, l'impression produite fut très forte. Thérèse prit peur et se résolut brusquement à renoncer à une amitié qui déplaisait à Dieu et que sa conscience, enfin avertie, lui représentait symboliquement sous les traits hideux d'un crapaud. Mais, comme elle n'osait pas avouer à son confesseur les vraies raisons d'une telle rupture, celui-ci non seulement rassura sa conscience, mais la pressa de revoir une personne de cette qualité, qui, bien loin de nuire à son honneur, ne pouvait qu'y ajouter. Comme Thérèse désirait vivement continuer ce qu'elle appelle « ces relations pestilentielles » et qu'elle aimait beaucoup cette personne, elle se laissa convaincre : « *Aucune de mes connaissances*, dit-elle, *ne m'a détournée, comme celle-là, car j'avais une extrême affection pour elle...* » Si troublée qu'elle fût par sa double vision, elle revint peu

à peu à ses habitudes de dissipation. Elle reprit ses entrevues et ses entretiens avec la personne amie, elle fut plus que jamais assidue aux réunions du parloir, avide de se produire et de se faire valoir devant les visiteurs. Ce fut au point qu'une vieille religieuse, sa parente, crut devoir lui en faire des remontrances. Thérèse prit très mal ces pieux avis, qu'elle taxa de scrupules exagérés. Et, sans arriver à étouffer complètement les reproches de sa conscience, elle se décida à vivre à sa guise, c'est-à-dire en religieuse correcte selon le monde et même selon ses supérieures. Elle se ménagea une petite vie agréable, partagée entre les exercices de piété et les distractions mondaines, si l'on peut donner ce nom aux innocents plaisirs que tolérait la règle ou la coutume de l'Incarnation. Elle mangeait son « pain de rente » et elle vivait pieusement. Ainsi, les années passaient doucement dans une médiocrité qui ne convenait ni à sa nature, ni aux desseins que Dieu avait sur elle. Thérèse semblait avoir complètement oublié ce pourquoi elle était entrée au couvent : ce grand bonheur, ce grand amour, qui, pour elle, était l'unique réalité du monde. Elle n'entendait plus les mots fatidiques qu'elle répétait, autrefois, à son frère Rodrigue, ces mots qui ouvraient à leurs imaginations enfantines des perspectives infinies et fascinatrices : « *toujours, toujours, toujours!...* »

Mais peut-on dire qu'elle ne les entendait plus? Il y a une anecdote, rapportée par une religieuse de l'Incarnation et maintes fois citée depuis, qui éclaire assez bien les sentiments un peu complexes et un peu troubles, l'incertitude d'âme, où se débattait Thérèse pendant cette période de relative mondanité. Le Père Ribéra nous raconte que, quelques années avant l'entrée de la jeune fille au couvent, un chercheur de trésors était venu au monastère : ce qui est fort vraisemblable, l'Incarnation ayant été bâtie sur l'emplacement d'un ossuaire juif, où la crédulité populaire pouvait supposer que les fugitifs avaient enterré leur or. Le chercheur d'or, ayant parcouru l'enceinte du couvent, « y découvrit tout à coup, avec des yeux de prophète, un trésor incomparablement plus précieux que ceux qu'il cherchait avec les yeux de la cupidité humaine : car il annonça qu'il y aurait, un jour, dans ce monastère, une sainte qui porterait le nom de Thérèse... »

La fille d'Alonso de Cepeda connaissait cette prophétie. Et

doña Maria Pinel, religieuse de l'Incarnation, nous raconte que la sainte Mère avait coutume de dire à une autre religieuse, nommée doña Thérèse de Quesada :

— Voyez, ma sœur, on prétend qu'une sainte Thérèse doit sortir de cette maison. Plaise à Dieu que ce soit l'une de nous deux... et que ce soit moi !

— Plaise à Dieu que ce soit moi ! répondait l'autre.

Ce ton d'enjouement, pour ne pas dire de légèreté, en un sujet aussi grave, est bien de la jeune carmélite qui, en ce moment-là, est le bel esprit du couvent, celle qu'on aime à produire au parloir devant les visiteurs de qualité. Elle se laisse entraîner par ce courant de frivolité, au point qu'elle-même ne peut pas croire à sa sainteté future. Elle en parle comme d'une chose plaisante et impossible... Et pourtant ! Si cela était?... Eh bien ! si cela était, elle se sent prête pour la sainteté, comme autrefois pour le martyre. Elle sait qu'elle est une fille courageuse : elle aura le courage d'être une sainte : « Plaise à Dieu, dit-elle, que ce soit moi !... » Elle a beau savoir que, pour l'instant du moins, elle ne le mérite pas, ou qu'elle prend un autre chemin : elle ne dit pas non ! Elle ne refuse pas la palme...

Dans cet état de moindre effort, pour ne pas dire de relâchement, alors qu'elle se traînait, selon ses propres expressions, par « les chemins les plus bas de la perfection », elle fut surprise par la mort de son père : c'était, pour cette âme aimante, un coup terrible, qui eut une profonde répercussion sur sa vie intérieure, sans amener toutefois un changement radical de sa conduite.

Alonso Sanchez de Cepeda paraît avoir beaucoup aimé sa fille Thérèse, — et il est certain que celle-ci avait pour lui toute l'affection exaltée qu'elle prodiguait et dont elle payait de retour quiconque semblait lui donner un peu de son cœur : Thérèse avait faim d'amour. Son avidité s'égarait dans des affections trop humaines à ses yeux qui la décevaient toujours. Mais, on ne saurait assez le redire, la ferveur qu'elle apportait dans ces amitiés passionnées, était purement spirituelle : amour d'âme où se mêlait un véritable zèle d'apostolat. C'est ainsi qu'elle catéchisa littéralement son père en lui enseignant les méthodes de l'oraison. Non seulement elle l'endoctrinait, mais elle lui prêtait des livres de spiritualité, sans doute ceux

qui avaient servi à sa propre initiation; l'*Abécédaire* de Francisco de Osuna, l'*Ascension du Mont Sion* de Bernardino Laredo, le *Livre de l'oraison* de Luis de Grenada, ou le *Traité de l'oraison* de saint Pierre d'Alcantara. Déjà malade sans doute, Alphonse de Cepeda se préparait à bien mourir. Il était constamment sur le chemin de l'Incarnation, où il faisait de fréquentes visites à sa fille. Thérèse et son père, à travers la grille du parloir, avaient d'ardents colloques où il n'était question que de Dieu.

Ainsi se passaient ces pieuses entrevues. Et, chose bizarre, au moment où elle montrait un si grand zèle pour la conquête des autres âmes, elle-même abandonnait l'oraison par scrupule d'humilité et aussi, il faut bien le dire, parce qu'elle se sentait la conscience trouble. Ayant déserté le service de Dieu, — tel, du moins, qu'elle l'entendait, — elle se cherchait des remplaçants. C'est ainsi que, outre son père, elle s'était mise à catéchiser d'autres personnes, en qui elle croyait discerner des dispositions pour l'oraison : « Il me semblait à moi, dit-elle, que, du moment que je ne servais pas le Seigneur comme je comprenais qu'Il devait l'être, il ne fallait pas que cette intelligence qu'Il me donnait de Son service fût perdue, — et ainsi d'autres devaient Le servir à ma place. Je dis cela pour qu'on voie le grand aveuglement où j'étais... »

Cependant sa sincérité souffrait de ce que, donnant l'exemple aux autres, elle-même ne le mît point en pratique. Il lui était intolérable surtout de penser qu'elle trompait son père, en lui laissant croire qu'elle aussi elle faisait oraison. Elle tint à l'avertir de ce qu'il en était, mais en ayant l'air de s'excuser sur ses maladies. Elle éprouvait toujours ses vomissements, ses accès de fièvre et ses étranges douleurs cardiaques. Ainsi affaiblie, c'est tout au plus si elle pouvait suffire au service du chœur et de la chapelle... Voilà ce qu'elle donnait à entendre au bon Alphonse de Cepeda. Mais ce faux-fuyant répugnait à sa droiture. Elle en était un peu honteuse. La maladie, pensait-elle, n'est pas une excuse suffisante. A défaut des forces corporelles, l'amour et l'habitude devraient soutenir dans l'oraison l'âme vraiment zélée.

Quoi qu'il en soit, son père la crut et la plaignit. Étant lui-même déjà très avancé dans les voies spirituelles, il n'avait plus besoin de s'entretenir si longuement ni si fréquemment

avec sa fille : l'élève avait dépassé le maître. Il espaça ses visites à l'Incarnation, pour se donner tout à Dieu.

C'est dans ces sentiments qu'il mourut, probablement au cours de l'année 1543. Nous ne savons rien de son mal, sinon que le saint homme fut enlevé en quelques jours. La carmélite, quittant encore une fois son monastère, alla le soigner au logis paternel. Ce lui fut une rude épreuve. Malade elle-même, elle devait soigner un moribond. Mais l'angoisse de la séparation prochaine était pire pour elle que les souffrances physiques. Elle en éprouva une peine infinie. Néanmoins (n'oublions pas que Thérèse était une jeune fille très courageuse) elle sut si bien se dominer que personne ne soupçonna ce qui se passait en elle : « Et pourtant, dit-elle, il me semblait qu'on m'arrachait l'âme, quand je voyais que sa vie allait finir, car je l'aimais extrêmement. »

Pendant trois jours, le malade perdit le sentiment. Mais, le jour de sa mort, il reprit connaissance. Il mourut au milieu du *Credo* qu'il récitait avec sa fille... La belle scène, — d'une pureté et d'une sublimité toutes chrétiennes ! Avec sa sensibilité vibrante, son sens profond de la beauté, Thérèse en fut vivement frappée. Au milieu du *Credo*, les traits du moribond se détendirent et se fixèrent : « il resta, dit-elle, comme un ange, — et il l'était réellement par la beauté de son âme et les dispositions où il mourut. »

Un dominicain, le père Vincent Baron, qui avait assisté Alphonse de Cepeda à ses derniers moments, eut, par la suite, des entretiens avec Thérèse. Il lui parla du mort comme d'un élu, qui était allé tout droit au ciel. Enfin il lui en rapporta de telles choses que la jeune femme, sentant son indignité devant un père si saint, résolut de tenter un nouvel effort et de changer de vie. Elle prit ce religieux pour confesseur, lui révéla l'état de son âme et notamment que, par un faux scrupule d'humilité, elle avait abandonné l'oraison. Le dominicain la pressa instamment d'y revenir. Et c'est ainsi qu'elle recommença à pratiquer cet exercice spirituel, néanmoins sans parvenir à rompre ses habitudes ni ses amitiés mondaines. En réalité, elle ne pouvait s'arracher aux âmes qu'elle dirigeait, sur lesquelles elle sentait son influence toute puissante. A travers les lignes de sa confession, on démêle que son prestige était grand et qu'elle était admirée de son entou-

rage. Elle y voit le doigt de Dieu, qui, d'avance, lui préparait des disciples et lui aplanissait la route pour son œuvre de réformatrice.

Sa volonté n'en demeurait pas moins vacillante et incertaine, hésitant toujours entre les petits sentiers fleuris d'une piété à demi mondaine et la voie étroite et rigoureuse de la perfection. Elle passa ainsi des années dans cette lutte, incapable de se décider. Mais elle estime que l'oraison la soutint et finit par la sauver. Aussi engage-t-elle les âmes chancelantes comme la sienne à s'obstiner, malgré tout, dans leurs efforts : « Persévérez, leur dit-elle, dans l'oraison!... O mon Dieu, qu'ils consentent seulement à passer deux heures par jour dans Votre compagnie, et ils verront de quelle récompense Vous les payez!... »

Qu'est-ce donc que ce service qui mérite un salaire si magnifique, — et de quelle espèce d'oraison s'agit-il ici?

Il est certain que, dès cette époque, Thérèse, de tout son espoir et de toutes les puissances de son âme, tendait à l'union mystique. Mais l'oraison qu'elle pratiquait alors appartient au premier degré de la vie spirituelle et n'a rien de proprement mystique : c'est ce qu'on appelle l'*oraison mentale*, laquelle n'est guère que la continuation de la pure et simple oraison vocale. Elle consiste à méditer sur une vérité ou sur un mystère de la foi : « Telle fut, dit la Sainte, toute mon oraison, au milieu des périls, et telles étaient mes pensées, quand je le pouvais. Mais, très souvent, pendant bien des années, je me préoccupais moins de faire de bonnes réflexions que d'entendre sonner l'horloge qui m'annonçait la fin de l'heure consacrée à la méditation. Bien des fois, j'aurais mieux aimé affronter la plus rude pénitence que de me recueillir pour l'oraison. Et il est certain que le démon, ou les mauvaises habitudes m'opposaient une force si insurmontable pour m'empêcher de faire oraison et que j'éprouvais une telle tristesse en entrant dans mon oratoire, que j'avais besoin, pour m'y forcer, de m'aider de tout mon courage (lequel, dit-on, n'est pas petit, et l'on a pu voir que Dieu m'en a donné plus qu'à une femme, sauf que je l'ai bien mal employé). Finalement, Dieu m'aidait. Et quand il m'avait fait cette violence, je ressentais plus de quiétude et de bien que, d'autres fois, quand j'avais seulement le désir de prier... »

Ainsi Thérèse éprouvait la plus grande difficulté à se recueillir pour l'oraison, même simplement pour l'oraison mentale. Ce fut une lutte affreuse et désespérante qui se prolongea pendant des années. Il lui était impossible de fixer son attention sur une idée. D'ailleurs ce génie réaliste se mouvait difficilement dans l'abstrait. Elle confesse elle-même qu'elle était tout à fait inapte à « discourir par l'entendement », c'est-à-dire à méditer. A tout instant, son attention ou sa pensée la trahissait. Il lui fallait un livre pour soutenir sa méditation : « J'ai passé, dit-elle, près de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est en lisant. » Cet état de lutte et de stérilité spirituelle ne fut donc pas un simple accident dans la vie de la Sainte : ce fut un état habituel, dont elle souffrit pendant très longtemps. Lorsque, aux approches de la vieillesse, elle écrit ses confessions, elle peut dire en toute vérité : « Sur vingt-huit ans écoulés, depuis que j'ai commencé à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans cette bataille et cette contention *de traiter à la fois avec Dieu et avec le monde.* »

Cette prétention de concilier Dieu et le monde, c'est, semble-t-il, la grande raison de la longue attente de Thérèse au seuil de la vie mystique et, en somme, de son échec dans ses premières tentatives d'oraison. Qu'elle ait été impropre à « discourir avec l'entendement », nous ne l'admettons qu'en faisant la part de l'extrême modestie de la Sainte. Mais ce ne pouvait pas être un obstacle absolu à son progrès dans la voie spirituelle. Elle nous a répété assez souvent que Dieu se plaît à brûler les étapes, et que la méditation peut être inutile à celui qui reçoit la grâce de quiétude ou d'union. Donc, la principale raison de son échec, aux yeux de la Sainte elle-même, c'est que son oraison était imparfaite, à cause des dispositions d'âme qu'elle y apportait : elle tenait encore trop au monde et ne pouvait pas se résoudre à rompre avec lui.

Pourtant, il ne faudrait pas s'exagérer cette « mondanité ». Je me demande dans quels parloirs avaient lieu ces réceptions et ces entretiens dont Thérèse éprouvait tant de remords. Ceux que l'on montre, aujourd'hui, au couvent de l'Incarnation, comme contemporains de la sainte, sont des lieux effroyables, véritables cachots pénitentiels, où l'on ne peut que méditer sur l'enfer et les peines éternelles, à tout le moins sur l'horreur du monde. En tout cas, nous savons que les conversations de la

carmélite avec ses amis du dehors ne roulaient que sur Dieu et sur les sujets les plus élevés. La mondanité pouvait entourer Thérèse et la tenter : elle-même s'en préservait autant qu'elle pouvait. Si beaucoup de religieuses de ce monastère si peuplé n'avaient pas une conduite absolument exemplaire, il y en avait beaucoup d'autres, — et Thérèse leur rend justice, — qui menaient une vie toute sainte. Mais, même si celle de Thérèse eût été parfaite, si elle eût acquis, dès ce temps-là, et pratiqué toutes les vertus dont elle nous dit qu'elle manquait, ce n'était nullement un motif suffisant pour qu'elle reçût les grâces d'oraison. Elle ne cesse de répéter que Dieu les accorde à qui Il lui plaît, voire à des pécheurs, au milieu même de leurs égarements : toutes les pénitences du monde, toutes les pratiques pieuses, toutes les vertus imaginables, les désirs les plus ardents de l'âme n'y font rien : les grâces d'oraison, comme toutes les grâces, si nous pouvons nous y préparer, ne dépendent aucunement de nous. Pour arriver aux états sublimes où Thérèse parvint dans la seconde moitié de sa vie, la volonté humaine est impuissante : il faut que *Quelqu'un* intervienne. Et Celui-là choisit son heure, en dehors de toute prévision. Il surgit brusquement, comme un voleur...

Il importe de préciser tout cela et de le mettre dans une lumière bien nette pour juger à leur valeur les explications des théoriciens du subconscient, pour qui les états mystiques ne sont que le résultat d'un long entraînement et d'une auto-suggestion persévérante. Nous venons de voir, et nous verrons de plus en plus qu'un entraînement qui a duré vingt années, et la volonté la plus pressante et la plus avide du miracle n'ont abouti à rien.

Cette stérilité, cette sécheresse d'âme, cette absence inexorable de l'Aimé, ce fut le grand drame de la vie de Thérèse pendant ces années obscures. Évidemment, on ne peut concevoir une si longue période de médiocrité, comme un perpétuel martyre et comme un perpétuel désespoir. Elle-même reconnaît qu'elle reçut alors maintes consolations. Mais ce fut quelque chose de pis que la détresse tragique, que la crise où l'on croit avoir touché les dernières limites de la souffrance : ce fut l'enlizement dans la vie ordinaire, dans l'ornière de ce qu'elle a nommé « le chemin le plus bas de la perfection ». Or, tandis qu'elle se complaît dans ce relâchement, ou qu'elle s'épuise

dans un partage impossible entre Dieu et le monde, les années passent. Elle en constate la fuite avec terreur : que de temps perdu ! (Elle le croit du moins ; elle se rendra compte plus tard que cette préparation, même imparfaite, n'a pas été inutile.) Mais les années s'écoulent dans une attente sans fin. Elle a trente ans, quarante ans, et le grand bonheur espéré est toujours hors de ses prises. L'Aimé, Celui qu'elle a pu entrevoir quelquefois, dans un ravissement de tout son être, — comme il tarde à paraître !... Alors, elle est prise de peur. Elle se dit qu'elle va manquer sa vie, que tous ses efforts ne servent de rien. La grâce résiste. Il n'y a rien à faire contre cela. Quelle amertume ! Quelle épouvantable désillusion !... à moins que... à moins qu'un événement catastrophique ne se produise : la conversion, à laquelle elle aspire de toute son âme.

Nous voici tout près de cet événement, de cette crise suprême qui va briser les dernières attaches de Thérèse avec le monde. Enfin, après tant d'années de « bataille », comme elle dit, elle va se convertir, *se retourner*, — se retourner vers le sérieux de la vie, vers ce qu'elle sait être le seul Vrai et le seul Aimable...

LOUIS BERTRAND.

(*A suivre.*)

TELS QU'ILS FURENT

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIII. — PREMIERS PAS DU DESTIN

On peut attendre de façons bien différentes : en ce moment, si j'avais hâte de connaître les décisions qui allaient se prendre, je ne redoutais pas moins une solution rapide. Sachant Triflot pressé par l'heure du train, je tremblais qu'il ne laissât point à tante Adèle le temps nécessaire aux réflexions. Le salut d'Aurélie valait mieux qu'un examen entre deux portes. Revoyant aussi la volupté de Triflot à prononcer ces mots : « Une faillite Goubin-Ballerond », je commençais à craindre que le malheur d'Aurélie ne nous atteignît par surcroît.

A distance, aujourd'hui, les événements qui ont rempli cette soirée et le matin suivant, me semblent juxtaposés et je dois faire effort pour les énumérer dans leur ordre réel. Je ne saurais donc dire ce qu'avait duré mon attente, quand enfin des craquements légers animèrent le palier ; l'audience de Triflot était finie, et Triflot s'en allait !

Il s'en allait, sans que j'entendisse tante Adèle l'accompagner, sans prononcer ni recevoir une phrase d'adieu. En bas, la porte cochère ne fit non plus aucun bruit pour annoncer un départ définitif. On était libre de croire que personne n'étant venu, personne n'avait eu besoin de regagner la rue, et pourtant, chacun, dans la maison, devait guetter, comme moi-même, cette marche et cette sortie furtives...

Après cela, rien. Je comptais être appelé par tante Adèle;

Copyright by Édouard Estaunié, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er décembre.

il me semblait impossible de ne l'être pas. Elle connaissait mon anxiété : ne devait-elle pas désirer me rassurer? Aucun signe... le silence...

Je tentai de me persuader qu'il y avait là précisément l'indice que tout était arrangé. Question d'argent, avait déclaré Triflot. On peut vivre dix ans dans une famille sans soupçonner ses ressources, la seule confidence que ne fasse jamais un Français étant celle de ses rentes : toutefois je nous supposais riches. A défaut de renseignements, les protégés de tante Adèle m'en étaient garants. Donc, je ne doutais pas que Triflot n'eût emporté les promesses utiles : encore avec quel soulagement en aurais-je accueilli la certitude!

Le silence persistait...

Que de fois auparavant l'avais-je écouté pareillement! Il n'était plus le même. De seconde en seconde, il paraissait se modifier. Après n'avoir été d'abord qu'une feuille mince interposée entre l'extérieur et moi, il gonflait, prenait une épaisseur de muraille : en étendant les bras, j'aurais pu le toucher!

Bientôt, je me sentis incapable de rester plus longtemps à ma place, et décidé à tout plutôt que de ne pas m'informer, j'approchai de la chambre et frappai un coup léger. Toujours le silence. L'oreille tendue, j'écoutai de toute mon âme. Derrière la porte, le timbre de la pendule sonna une demie : puis je ne perçus que de grands battements sourds et qui étaient ceux de mes artères. Tante Adèle s'était-elle déjà mise à ses prières? Peut-être n'avait-elle pas entendu que je demandais à entrer? Il fallait recommencer ma tentative, frapper plus fort... je ne le pus. Après le silence, l'obscurité me jetait sa panique! Me comprendra quiconque a jamais ainsi approché d'une pièce muette, sur un palier muet, désireux de forcer un seuil interdit, et le cœur chaviré à la pensée de choses tragiques qui vous environnent sans qu'on les connaisse.

Un incident niais acheva ma déroute. Comme ma main retombait, je crus voir bouger devant moi une forme noire. Je bondis en arrière. Du coup, la forme s'allongea sur le sol. Mon ombre!... Ce n'était que mon ombre projetée par la lampe de la salle à manger. Alors, prenant conscience du déraillement de mon esprit, je renonçai à insister et, toujours à pas de loup, descendis quêter du secours auprès de mon refuge habituel : Claudine.

Je croyais celle-ci à la cuisine : je me heurtai contre elle à la dernière marche.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'attends d'être appelée.

— Toi aussi... Triflot est bien parti?

— Oui.

— Que se passe-t-il?

— Rien, probablement. Tu ferais mieux d'aller te coucher. Il est grand temps.

Je haussai les épaules :

— Est-ce que je pourrais dormir sans savoir ce qu'ils ont décidé?

Tout cela, à voix basse.

Oubliant que faute d'avoir assisté à ma conversation avec Triflot, Claudine ignorait de quelles décisions il s'agissait, je gagnai ensuite la cuisine, où une petite lampe à essence luisait au coin d'une table. J'avais un appétit de lumière, si pauvre fût-elle.

— Je t'assure que si ta tante te voyait... reprit Claudine qui m'avait suivi.

— Mais je ne me cache pas! repris-je avec impatience : à preuve que je viens de frapper chez elle!...

— Et tu es entré?

— Non : faute de réponse, je n'ai pas osé.

— Ainsi tu as frappé et elle n'a pas répondu?

Subitement, le visage de Claudine était devenu le miroir du mien, tant il exprimait d'inquiétude. Impatiente, elle fit deux ou trois fois le tour de la table. L'absence de la sonnerie coutumière pour le coucher l'avait déjà troublée : ce que je racontais achevait de l'effrayer.

— Décidément, je crois que le mieux serait...

Mais elle s'interrompit, ne jugeant pas nécessaire d'expliquer en quoi consistait ce mieux.

— C'est bon : je monte à mon tour.

Et, prenant la lampe, elle me laissa de nouveau dans l'obscurité. Ma panique recommença. Toutefois, elle avait changé d'objet. Écoutant la montée de Claudine, je songeais :

— Que va-t-elle découvrir? Ah! le bois des marches s'est tû... La voici sur le palier, comme moi, tout à l'heure... Encore le silence... Devra-t-elle comme moi redescendre, sans rien

savoir? ou plus audacieuse, va-t-elle de nouveau heurter à cette porte qui refuse si obstinément de s'ouvrir?... De toutes manières, ne respirons plus, ne remuons pas, attendons...

— Jean!

Mon nom, soudain, qui retentit... Cri d'appel ou d'effroi, la maison en a tremblé jusqu'au faîte. Aussitôt dressé, je me jette vers l'escalier, heurte les murs sans prendre garde qu'il y a maintenant de la lumière et qu'il fait clair là-haut. Enfin! la chambre est ouverte, on peut tout voir, et je vois : sur le fauteuil, un corps gît, tête renversée et bras pendants. Tante Adèle est-elle vivante ou morte? Sommes-nous vivants nous-mêmes? En vérité, qui peut le dire, et n'est-ce pas toujours le propre du destin qui passe, de fondre en un instant le réel avec les pires invraisemblances?

En train de dégrafer tante Adèle, Claudine dit, sans se retourner :

— Tu vas m'aider à la mettre dans son lit : après, j'irai chercher Vacquart.

Vacquart est le médecin.

Vivante ou morte? je continue à me poser la question. Une sueur froide inonde mes tempes. Il y a vraiment quelque chose d'effrayant dans ces yeux persistant à contempler un horizon invisible, bien que des mains passent devant eux.

— Fais donc attention, reprend Claudine, dont le calme grandit avec la conscience du malheur qui menace : obéis-moi...

Elle a roulé le fauteuil près du lit, saisit tante Adèle à bout de bras :

— Maintenant, soutiens les jambes... Hop!... voilà.

Se peut-il que tante Adèle pèse si peu? Nous l'avons soulevée du premier coup, sans effort.

— Ne percevant aucun bruit, poursuit Claudine en même temps qu'elle aménage les oreillers, tu comprends que je n'ai plus hésité : j'ai pénétré... Par bonheur aussi, j'ai vu tout de suite qu'elle respirait... Ce ne sera rien... peut-être.

Rien! espérons-le. Sinon, qui sauvera Aurélie? Car, maintenant que tante Adèle respire et est vivante, toute mon anxiété se rejette sur le seul être auquel auparavant mon intérêt semblait rivé.

— Ne crois-tu pas que déjà les couleurs lui reviennent?

continue Claudine : n'importe, il est sage de ramener Vacquart.

— Tu vas me laisser?

— Il faut bien.

Ensuite, un intervalle vide...

Seul, avec tante Adèle, de temps à autre je me penchais, guettant son souffle. Une fois, même, je l'appelai :

— Tante Adèle!

J'avais cru distinguer un mouvement de lèvres sur la face impassible : illusion. Du moins, si l'âme s'était évadée, le rythme de la poitrine persistait et une grandeur pathétique en émanait pour moi. On songe rarement à cette lutte de l'être contre le monde ennemi, lutte qui va du sommeil à la mort et que le sommeil même n'interrompt pas. A la suivre de près, l'effort en paraît prodigieux. Le moindre incident semble devoir y mettre fin : sa continuité tient du miracle.

Il fallut, pour me tirer de ma contemplation vaine, un nouveau changement de tante Adèle. Après être resté si longtemps imperceptible, voici que peu à peu son souffle se précipitait comme pour un élan. Me trompais-je? Les yeux aussi avaient dû se lever vers les rideaux, ne sachant que choisir, de cette réalité ou de la nuit qui précédait.

De nouveau, j'appelai à mi-voix :

— Tante Adèle!

En guise de réponse, la main que je venais de saisir frissonna : quand on rentre dans la vie, le premier instinct est toujours de la peur. Des mots indistincts suivirent :

— Louis... Samedi...

J'eus un élan :

— Mais non, tante, c'est moi... Jean... votre neveu...!

— Jean?

Un afflux de sang colora la face terreuse : comme une onde qui retrouve sa route, la conscience refaisait irruption dans le corps ressuscité; puis tout à coup une immense surprise se peignit sur le visage ranimé :

— Au fait, qu'est-il arrivé?... Pourquoi es-tu là?... et moi-même?

Le cauchemar était fini. Je me levai, exultant :

— Rassurez-vous, tante, un malaise qui vous a pris et qui est terminé!

— Terminé en effet, puisqu'elle bavarde, acheva derrière moi une voix inconnue.

Claudine rentrait, escortée par le médecin. Les yeux de tante Adèle, décidément redevenus clairs, s'enflammèrent :

— Quoi ! Vacquart ici ! Voilà de la sottise, par exemple !

— On en jugera dans un instant, belle dame, après que vous m'aurez permis de vous examiner, reprit encore la voix.

Et Vacquart s'étant approché du lit, je cessai de voir tante Adèle; en revanche, j'eus toute liberté pour contempler le nouvel arrivant.

Il y a des êtres qui projettent autour d'eux la crainte du malheur. Pourquoi ce Vacquart, tout de suite, m'a-t-il fait peur? Extérieurement, il paraissait comme tout le monde. Soixante ans ou environ, d'autant plus petit que sa redingote surannée était plus longue, et le type parfait du médecin de famille à cette époque, c'est-à-dire onctueux, appelant la cliente « belle dame » et tâtant le pouls avec la gravité du prêtre qui donne l'Extrême-Onction. A la vérité, le visage avait bien quelque chose de lunaire; c'était un visage troué, bosselé, où la bouche s'ouvrait en cratère sous un nez bourgeonnant, mais l'expression placide en atténuait le dessin heurté. Somme toute, face de brave homme, et cependant, certain qu'avec elle approchaient de nouvelles sources d'angoisse, j'aurais voulu l'écarter du lit et la chasser.

Gravement, les yeux sur la montre, Vacquart comptait maintenant les pulsations. Nous nous taisions. On fait toujours silence dans ces cas-là, comme s'il suffisait de suivre les battements d'un cœur pour déjà trouver le remède qui guérira.

Ayant lâché la main de tante Adèle, Vacquart remit sa montre dans son gousset.

— Bien... Passons à l'auscultation...

Penché de nouveau, il tapota, écouta... Il avait l'air d'une locomotive qui suit ses rails. On sentait que, quels que fussent le cas, les circonstances, il aurait opéré de même. A chaque instant, il laissait encore tomber des « Bien... bien... », auxquels répondaient dans son dos des envols approbatifs de redingote. Et cela me parut interminable; cela finit pourtant. Alors seulement il daigna s'écarter, choisit le fauteuil que nous avions roulé tout à l'heure, s'y carra de son mieux et demanda :

— Là-dessus, belle dame, contez-moi ce qui s'est passé.

— Je m'étonnais que madame..., commença Claudine.

Mais Vacquart l'arrêta du geste :

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse : j'interroge madame.

Tante Adèle tourna vers lui un visage hostile :

— J'ai dû me trouver mal : on ne dérange pas quelqu'un pour une pâmoison. Je vous trouve absurde d'être venu, Vacquart, et vous invite à vous en aller au plus vite.

L'attitude, l'accent, tout montrait en effet que l'incident était clos aux yeux de tante Adèle définitivement remise.

— Permettez, belle dame...

Et Vacquart, croisant ses mains sous son menton, eut un rire sardonique.

— Permettez... les vapeurs ne sont plus de votre âge. Si jeune que vous restiez, vous n'avez pas perdu le sens pour une babiole. Pas de contrariété auparavant? Pas de petite discussion avec quelqu'un? Vous étiez seule quand c'est arrivé?...

Tante Adèle affirma :

— Parfaitement seule.

— Mais madame venait de recevoir auparavant une visite, intervint encore Claudine.

— Ah ! dit Vacquart.

— La visite était partie. J'avais mal digéré probablement. N'en parlons plus!

— Mal digéré quoi ?... la visite ou le repas?

Le nez de Vacquart eut en même temps le petit frémissement du chasseur qui hume la piste : mais tante Adèle n'en fut que mieux décidée à couper court :

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Croyez m'en, Vacquart, souhaitez-moi le bonsoir et allez-vous en : aucun de vos remèdes ne vaudra celui-là !

— Savoir..., riposta doucement le médecin.

Et ce mot bizarre sembla rouvrir soudain la porte à toutes les appréhensions que l'examen précédent, si paisible en vérité, avait calmées.

— Qu'entendez-vous par là? dit tante Adèle, prête à se défendre contre ce qu'elle prenait pour un simple désir d'indiscrétion.

Vacquart se recueillit, puis, l'air assuré d'un juge qui prononce son arrêt :

— J'entends, ma belle dame, qu'il convient d'être sage et,

pour commencer, de rester une semaine au lit, sans voir personne, crainte de nouvelles fatigues ou... d'émotions. Comme aliment, du lait...

Tante Adèle l'interrompit :

— Vacquart, ne perdez pas votre éloquence. Je compte me nourrir demain à l'ordinaire et sortirai.

— Ma chère dame, vous n'en ferez rien.

— Si.

— Même si je l'interdis?

— Depuis que nous nous connaissons, Vacquart, vous devriez avoir appris que lorsque j'ai décidé de faire une chose...

— Vous vous y tenez, c'est entendu.

— Eh bien ! j'ai décidé de sortir demain.

— Et moi, je décide que vous resterez chez vous, sous peine de risques graves.

— Qu'est-ce que j'ai de grave ?

— Rien...

— Alors?

Il se leva.

— Alors à demain et ne bougez pas.

Tante Adèle haussa les épaules :

— Vous ne me trouverez pas.

— Savoir...

Le même mot encore, gros de menaces : mais tante Adèle cette fois ne parut pas l'entendre.

— Je marcherai plutôt sur ma tête, murmura-t-elle, lasse de discussion inutile et fermant les yeux, ce qui était une manière de congé.

— Éclairez-moi, dit Vacquart à Claudine : bonne nuit, belle dame.

Claudine et lui sortirent.

Je n'avais pas bougé. Le départ de Vacquart aurait dû m'alléger; mais je persistais à me sentir englué dans un malaise indéfinissable, un de ces malaises qui donnent envie d'eau froide sur le corps, pour se nettoyer l'âme.

Un long temps s'écoula. Tante Adèle semblait maintenant somnoler. Claudine ne remontait pas.

— Que fait cette fille? dit soudain tante Adèle, paraissant s'éveiller en sursaut.

En même temps, sa main tira sur la sonnette

— Tante, murmurai-je, ne vous irritez pas : ce doit être Vacquart qui la retient.

— Raison de plus !

— Avant qu'elle ne rentre, ne pourriez-vous m'apprendre... Je sais déjà par Triflot...

Une onde blême couvrit les joues de tante Adèle. Je crus, à ce nom, qu'elle allait défaillir de nouveau.

— Triflot t'a dit ?...

J'acquiesçai silencieusement. Elle ne parut ni surprise, ni choquée : elle entrait dans cette période de la vie où rien n'étonne plus.

— Eh bien ? trois cent mille francs à trouver dans la semaine, ce doit être facile, à condition de se hâter... Dix heures déjà... Il aura donc suffi que je cesse un instant de diriger la maison pour que tout aille au rebours du sens commun !... Toi-même, que fais-tu là encore ?...

— Alors, vous espérez...

— Au lit, tout de suite !

A demi redressée, impérieuse, on aurait cru que ramassant les rênes de la maison elle prétendait en un instant faire regagner à l'attelage le temps perdu par sa faute.

— J'y vais, tante, mais auparavant, je serais si heureux de savoir que *cela* va s'arranger...

— Obéiras-tu ? Va-t-en ! et cette Claudine qui s'obstine...

J'eus peur que tant de violence ne provoquât une nouvelle crise.

— Soyez contente, je me sauve. Bonsoir, tante ! Puisse votre nuit vous remettre tout à fait !

Elle répéta :

— Obéiras-tu ? Si chacun se met déjà à n'en faire qu'à sa tête...

Je n'entendis pas la suite. Sortant de la chambre, je venais d'apercevoir Claudine appuyée contre la rampe.

— Quoi ! tu étais là ! N'entends-tu pas qu'elle sonne ?

Je parlais bas d'instinct. Elle fit un geste désemparé, d'abord sans répondre ; puis, parce qu'elle était incapable de supporter seule son angoisse :

— Vacquart vient de me prévenir qu'elle est à la merci d'une contrariété. « Si elle sort, m'a-t-il dit, on la ramènera

morte! » Oh! mon petit! où allons-nous? qu'est-ce que demain va faire de toi!

Mon instinct, ne m'avait pas trompé : avec cet homme, le malheur était entré; seulement, Claudine ne pensait qu'au mien, et moi, j'ai honte à le reconnaître, je ne pensais qu'à celui d'Aurélie!

XIV. — ARITHMÉTIQUES.

Je rentrai dans ma chambre, bouleversé. La fragilité de la vie est une notion que l'on doit ignorer, si l'on veut vivre J'étais de plus à l'âge où l'on n'imagine la mort que s'approchant à pas solennels après de longs avertissements. Ayant vu le même jour tante Adèle se promener avec moi, le pronostic de Vacquart me laissait incrédule ; mais, si absurde fût-il, il m'obligeait aussi à découvrir l'effroyable incertitude des prévisions humaines. Nous disposions de cinq jours pour sauver Aurélie; j'avais toujours cru jusqu'alors être assuré de cinq jours : je cessais de l'être. Mon imagination prit son essor. Je me représentai tante Adèle disparaissant demain, peut-être. L'évocation des scènes funèbres qui suivraient et de responsabilités qui ne pouvaient pourtant me revenir, m'affolait; mais, entre toutes, une question revenait, lancinante : « Que ferai-je ensuite pour Aurélie? Comment lui porter secours? » si bien que j'oubliais de plaindre le sort de tante Adèle : les vivants ne songent jamais qu'à eux-mêmes.

Soudain, sans transition, la fatigue l'emporta et je dormis Ce fut une nuit d'anéantissement total, bienfaisant, tel qu'il en vient après les tensions morales excessives. Ai-je seulement bougé jusqu'au matin? Il me semble que, même si j'en avais eu le désir, je me le serais interdit par crainte d'interrompre une trêve qui était celle de l'âme autant que du corps. Une conscience obscure m'avertissait d'ailleurs que le cours de mon anxiété n'était que suspendu; au réveil, la dernière minute d'hier se souderait à la première d'aujourd'hui : ces heures de grâce ne comptaient pas.

Quand, rouvrant les yeux, je regardai la pendule, je me dressai, stupéfait : l'heure du départ pour le collège avait passé depuis longtemps; contrairement aux habitudes, personne n'avait songé à m'éveiller!

A demi vêtu, je me précipitai à la cuisine. Claudine, assise

près de la fenêtre, avait l'air de m'attendre, et aussitôt pressentant mon émoi :

— N'aie pas peur, dit-elle, c'est elle qui a ordonné de te laisser dormir.

Loin de me rassurer, cette annonce ne fit qu'augmenter l'inquiétude à laquelle la journée me rendait.

— Comment va-t-elle? demandai-je d'une voix éteinte.

— Pourvu que Vacquart n'ait pas raison! Quand elle a voulu se lever, les forces lui ont manqué.

— Plus malade, alors?

— Non, rien que faible... très faible... Habille-toi, déjeune, et va la trouver. Elle désire te parler.

— Mon Dieu, murmurai-je, si c'était vraiment grave!...

Claudine soupira :

— Espérons que non.

Et nos regards se détournèrent. Nous n'osions pas interroger nos visages. Il y a des moments où, pour garder sa force, on préfère ne pas aller au delà d'un certain point de vérité.

— Dépêche-toi, reprit Claudine. Elle a hâte de te voir.

— C'est bien.

Un quart d'heure plus tard, j'entrais chez tante Adèle.

— Te voici? Enfin!...

Elle était dans son lit comme la veille; le buste dressé contre l'oreiller, les anglaises en ordre, la face claire, elle ne m'avait jamais paru plus vivante. Même ses gestes exagéraient leur aisance normale : — elle aurait voulu, sans le dire, affirmer qu'elle se sentait guérie, qu'elle n'eût pas été différente.

Je balbutiai une demande de nouvelles; elle m'interrompit :

— Je vais à merveille : un peu de lassitude, tout au plus... Toutefois, j'ai besoin de toi ce matin. Tant pis pour le collège : je te donnerai une excuse demain; une classe manquée n'est pas une catastrophe.

Je ne répondis pas. Assis exactement à la place de la veille, je me retrouvais de douze heures en arrière, tant le décor et nous étions pareils. Il ne restait, pour compléter l'illusion, qu'à parler d'Aurélie, et je n'éprouvai aucune surprise, quand j'entendis tante Adèle poursuivre :

— Je te prie aussi de garder pour toi ce que tu as pu apprendre hier soir, et encore ce que je te demanderai de faire aujourd'hui.

Son expression, à ce moment, me frappa. Il y passait une confiance inaccoutumée. Elle acheva :

— Même avec Louis, si tu le rencontres, pas un mot! Certains motifs lui échappent, ou du moins nous n'envisageons pas les faits avec l'accord qui conviendrait. C'est ainsi qu'il a trouvé naturel que sa domestique refusât de nous mettre au courant de... ce qu'elle savait certainement. Sans Triflot, j'en serais à chercher toujours ce qui se passe; grâce à Dieu, celui-là du moins ne tarissait pas de parler : tout est éclairé... il était temps...

Je répétai, pareil à un écho :

— Il était temps, en effet.

— Donc, pour commencer, va rue Charrue n° 9, et ramène-moi, coûte que coûte, Gallichet, mon notaire, qui doit être à son étude.

— S'il n'y était pas?

— A défaut, le premier clerc : mais Gallichet sera là : il faut qu'il y soit...

Elle dit cet : « il faut » avec une sorte de violence : elle apportait, à le prononcer, la conviction mystique qui exclut d'avance toute discussion et peut-être, — oui, sait-on jamais? — commande aux événements.

— Est-ce tout? murmurai-je.

— Pour l'instant.

Je me levai : sans connaître ses projets, je pressentais autant qu'elle la nécessité de se hâter. Je ne pus cependant me tenir de hasarder la question qui brûlait mes lèvres, et avant de m'éloigner, dis encore :

— Tante, ne chercherez-vous pas à rassurer tout de suite Aurélie?

Interdite, elle se laissa retomber sur l'oreiller, puis d'une voix brouillée :

— Je m'occupe de nous d'abord : tant mieux si par contre-coup...

La phrase resta en l'air, coupée par une brève suffocation :

— Gallichet, avant tout... Va...

Ainsi elle ne protestait déjà plus contre le nom défendu! Allons! la complicité que j'avais cru pressentir entre nous n'était pas une illusion : mon audace avait porté son fruit. Je n'eus garde d'insister et partis.

La rue Charrue est, comme on le sait, à deux pas de la rue

Berbisey. Je passe sur mon entrée à l'étude Gallichet, et l'arrogance avec laquelle on y accueillit un gamin décidé à ne voir que Me Gallichet en personne. Quand on est bien décidé à sauter une barrière, il est rare qu'on reste en route. Introduit enfin dans le sanctuaire, je décline pour la dixième fois mes qualités et prie le notaire de me suivre. Refus péremptoire. J'insiste : il s'obstine. Mais, à bout d'arguments, une idée absurde me vient en tête :

— C'est probablement pour un testament : depuis hier, ma tante est très malade.

— Ah ! s'écrie Gallichet, que ne le disiez-vous plus tôt ?

Cinq minutes plus tard, je rentrais triomphant dans la chambre de tante Adèle.

— Le voilà ! le temps de chercher sa serviette, il m'a suivi.

— Bien ! Reste encore, pour le cas où j'aurais à te confier d'autres courses !

Le pas alerte du notaire couvrait déjà sa voix. Je n'eus que le temps de regagner ma place au pied du lit, libre de me croire de nouveau à l'heure tragique où Vacquart commençait son interrogatoire. Toutefois, si Gallichet, comme Vacquart, s'installait d'office sur un fauteuil au centre de la pièce, si tante Adèle était encore couchée, et moi en face d'elle, là s'arrêtaient bien les ressemblances.

Tante Adèle entourée de ses rideaux de damas, paraissait maintenant une reine qui reçoit dans sa ruelle : jamais masque plus serein, ni dignité plus hautaine. Il semblait incroyable que j'aie pu la dire malade, ou que son cœur ressentît en ce moment une anxiété quelconque. De son côté, Gallichet, à l'inverse de Vacquart, était sec, mal tenu, avec des yeux gris qui restaient mornes, une voix dont on ne pouvait attendre qu'une lecture d'inventaire. Il respirait l'indifférence à tout ce qui ne peut se traduire en chiffres : il avait l'air lui-même d'un chiffre qui se promène. Moi seul demeurais, comme hier, prêt à solliciter le sens des moindres mots, certain, en dépit des apparences, que j'allais assister à une bataille dont le sort d'Aurélie était l'enjeu !

— Bonjour, Gallichet, dit tante Adèle d'un ton amène; excusez-moi de vous avoir dérangé; j'étais malheureusement souffrante ce matin, et je ne pouvais perdre de temps.

— Rien que souffrante, je l'espère? bien qu'à votre âge il

soit toujours prudent de prendre ses précautions! Moi aussi, je manque de temps; mais en apprenant que vous vous décidiez à suivre mon avis, je n'ai pas hésité à lâcher mes affaires pour répondre à votre appel.

Et continuant de penser qu'il était question d'un testament, Gallichet, sur cette réponse sans grâce, frappa d'un air entendu la serviette qui était sur ses genoux.

— Je ne vous suis pas très bien, reprit tante Adèle : l'essentiel est d'ailleurs que vous soyez venu. Il s'agit de dispositions à prendre, urgentes.

— Urgentes, nous sommes d'accord...

Tante Adèle eut un sourire forcé :

— En vérité, Gallichet, puisque vous ne pouvez être plus pressé que moi, laissez-moi donc conduire les choses. J'ai besoin de 300 000 francs demain, ou à la rigueur après-demain. Comment arriverez-vous à me les procurer?

Les yeux de Gallichet, si mornes fussent-ils, eurent un imperceptible cillement : plus de testament à l'horizon; en revanche, la demande la plus inattendue de la part d'une femme telle que Mme de Ballerond! Cependant malgré sa surprise, sa voix resta neutre :

— Va pour 300 000 francs : où comptez-vous les prendre?

— C'est justement ce que je vous demande, répliqua tante Adèle avec un geste d'impatience.

Gallichet parut réfléchir; puis, sentencieusement :

— On ne trouve en général à emprunter que si l'on est en mesure de rendre.

— Je n'ai l'intention de voler personne.

Il y eut un arrêt, comme si l'un et l'autre hésitaient à avancer plus avant.

— Et... pour quoi faire, ces 300 000 francs? reprit Gallichet de l'air d'un homme que la réponse n'intéresse pas.

Tante Adèle laissa tomber de toute sa hauteur :

— Il suffit, je pense, que je les juge nécessaires : l'usage auquel je les destine me regarde seule.

— Pas tout à fait. Mon devoir de conseiller est, s'il y a lieu, de vous épargner les sottises.

Tante Adèle eut un second geste d'impatience : sur son devoir et celui de Gallichet, elle jugeait superflu d'entrer en controverse.

— Parlons net : savez-vous seulement le montant exact de ma fortune?

Gallichet montra sa serviette :

— Précisément, croyant que vous demanderiez de moi autre chose, j'en avais apporté là les éléments.

— Alors, rien de plus simple : comptez.

Et un silence s'établit, ou plutôt on entendit un bruit de feuillets que Gallichet compulsait l'un après l'autre, en ayant soin de mouiller son doigt, pour éviter d'en prendre deux à la fois. A demi tournée vers lui, tante Adèle suivait le travail d'un regard avide.

Que de papiers, mon Dieu! pour analyser une fortune! A voir l'épaisseur du dossier, la durée des recherches de ce notaire, comment douter aussi que le compte n'en fût considérable? Cependant mes yeux tombant par hasard sur les mains de tante Adèle, je les vis couvertes de sueur : évidemment, elle et moi n'avions pas la même façon d'interpréter ce qui se passait.

— Voilà, dit enfin Gallichet.

Tirant un crayon, il inscrivit ensuite les chiffres, à mesure qu'il les annonçait.

— Une maison rue Berbisey évaluée 40 000 francs, une propriété à Messigny évaluée 85 000 francs, et environ 9 000 francs de rente 3 pour 100 au grand livre. Je crois que c'est tout.

— Moi aussi. Vous avez bien dit 9 000 francs?

— Oui.

Tante Adèle eut un large soupir qui ressemblait à un cri de délivrance.

— Eh bien! en bonne arithmétique, 9 000 francs de rentes 3 pour 100 font 300 000 francs exactement : vendez les rentes.

— Non, madame : l'arithmétique a tort en ce moment; nous écrirons 180 000, car la rente est à 60.

— Ah! fit tante Adèle, j'oubliais en effet...

Elle avait blêmi.

— Résultat de la guerre, dit Gallichet. Remettez à deux ans l'opération, elle sera peut-être avantageuse.

Tante Adèle, qui avait fermé les yeux, attendit un instant avant de reprendre :

— Messigny vaut plus que votre estimation : en le vendant aussi...

— Impossible, faute d'acquéreurs. Toujours la guerre.

— Alors en l'hypothéquant...

— 30 000 peut-être... Encore, quels délais!

De nouveau, tante Adèle ferma les yeux. Sa respiration paraissait suspendue.

— Il reste... la maison..., poursuivit-elle très bas.

Et tout à coup, il me sembla que ce mot prenait dans sa bouche un sens que je ne connaissais pas. C'est bien à ce moment que j'ai perçu pour la première fois ce qu'il y a en lui d'auguste et de poignant, dès qu'il désigne le lieu où ont vécu les ancêtres, où sont nés nos souvenirs et mortes nos joies d'enfance. Parler de vendre la maison devenait ici un début de sacrilège.

Gallichet fit une moue dédaigneuse :

— Pour les mêmes raisons, si on en tire 20 000 fr. d'hypothèques ce sera beau!... Total 230 000 fr. : aujourd'hui, vous ne valez pas plus : j'en suis au regret.

Tante Adèle écroulée sur l'oreiller, avait cessé tout à fait de respirer en même temps que la chambre était devenue muette. Moi-même, j'entendais, comprenais, et doutais pourtant que la réalité fût celle qu'on découvrait.

— C'est ainsi, reprit Gallichet, las d'attendre une réponse

Puis remettant les papiers dans sa serviette :

— D'ailleurs, les rentes aliénées, le reste hypothéqué, que prétendez-vous faire de l'argent? Quelle opération stupidement hasardeuse vous a séduite au point de tout risquer sur elle? Avez-vous réfléchi qu'en cas d'erreur, il vous restera pour vivre la ressource de chanter dans la rue?

Le ton de Gallichet était devenu sarcastique. Auparavant, on aurait cru entendre parler un dossier : l'homme, maintenant, marquait combien, à vouloir se passer de conseils de notaire, on donne tête basse dans les bévues.

— Est-ce tout? acheva-t-il, constatant que tante Adèle persistait à se taire.

Il esquissa le geste de se lever.

— Restez! dit tante Adèle vivement, et d'un effort elle parvint à se redresser.

Je ressentis une délivrance. Tout à l'heure, les chiffres de Gallichet m'avaient donné la certitude qu'Aurélie était perdue : puisque tante Adèle recommençait, il y avait un moyen de salut, mais lequel?

Elle poursuivit :

— Gallichet, vous n'avez absolument rien compris à ma demande. Si j'ai besoin de 300000 francs, ce n'est pas pour spéculer, mais pour les donner.

— Vous êtes folle !

— Folle ou non, peu importe : vous prétendez que je ne puis les réaliser directement, je vous crois. Alors, avancez-les moi...

Gallichet ricana :

— Sur quelles garanties ?

— Cela, c'est votre affaire. A quoi serviriez-vous sans cela ?

— Vous en avez de bonnes !

— Je répète qu'il me faut cet argent demain... tout de suite !...

— Parbleu ! chaque emprunteur en dit autant.

— Soit : mais je ne suis pas un emprunteur ordinaire ! Derrière moi, il y a la famille, que vous connaissez bien et prête à se porter caution !

Gallichet eut un haut-le-corps :

— Vous croyez que votre beau-frère, par exemple...

— Sans avoir consulté M. Doublet, je me fais forte d'avance de son acceptation.

— Ah ! vous en êtes encore aux suppositions ? Vous me surpreniez aussi : tel que je connais votre beau-frère, et heureusement pour la gestion de ses intérêts...

Une exclamation coupa la phrase :

— Il s'agit bien d'intérêts, ! Commençons par sauver ma fille de la faillite ; après... il sera temps de s'occuper du reste, s'il existe !

Le visage de Gallichet s'illumina :

— Voilà donc la lanterne éclairée ! Sincèrement, mieux aurait valu débuter par là !

Du coup, il assujettit sa serviette sur ses genoux, appuya solidement ses coudes, et, les mains jointes sous le menton, tel qu'il devait écouter dans son bureau une lecture de contrat :

— Ainsi, madame Goubin jeune serait menacée de faillite ? .. Peste ! la nouvelle est imprévue, autant que d'importance !

Puis, faisant mine de s'interrompre :

— Excusez-moi, d'abord, de n'être pas au courant : je vous croyais brouillée avec votre fille... Oui ? cela dure toujours ? .. Alors, pourquoi diable vous occuper d'elle ? En second lieu, m'expliquerez-vous comment votre fille, raccommodée ou non

avec sa mère, pourrait être mise en faillite, n'exerçant pas de commerce? Tout au plus son mari est-il en cause...

— Vous l'avez dit..

— ... Son mari, qui est Goubin, autant que je sache. . auquel cas l'affaire aussi demeure Goubin, et c'est aux Goubin d'y pourvoir!

Un sourire forcé tordit la bouche de tante Adèle :

— Gallichet, il y a des choses que j'ai depuis longtemps renoncé à vous faire entendre. Ce matin, toutefois, tentez un effort; par exception, arrivez à sortir de vos chiffres et à sentir, s'il se peut, qu'il existe par le monde des raisons plus fortes qu'eux, par exemple celles qui ont déjà primé pour moi le chagrin de me séparer de ma fille. Plutôt que d'accepter une mésalliance, je n'ai pas hésité à me déchirer le cœur. Ce qui arrive est autrement grave! D'ici trois jours, si la faillite est déclarée, des gens clameront peut-être qu'ils sont ruinés du fait d'une Doublet, et ce nom que j'ai défendu, ce nom resté jusqu'ici intact, insoupçonné, traînera dans la boue. Eh bien! dussé-je y perdre mon avoir, vivre d'aumônes, chanter dans la rue comme vous le prétendez, cela ne sera pas! et vous allez m'y aider!

Gallichet, qui avait écouté impassible, eut un haussement d'épaules :

— Non, madame, je ne vous y aiderai pas, car si les sentiments sont une belle chose... momentanée..., les réalités qui leur succèdent en sont une autre et qui dure. On ne passe pas à volonté de l'aisance à rien, comme au fond du Parc un promeneur va du soleil à l'ombre. Je me flatte de ne pas être moins chatouilleux que vous-même en ces matières, mais je jure bien que le jeu, aussi inutile que dangereux et auquel vous songez, trouvera en moi un adversaire résolu.

Tante Adèle, redevenue livide, se rejeta en arrière :

— Ah! murmura-t-elle, penser que nous parlons la même langue et que nous ne parviendrons jamais à nous comprendre! Par bonheur, il me reste Louis!

— M. Louis, ou je m'étonnerais fort, me donnera raison!

— Vous oubliez qu'au-dessus de tout, pour lui autant que pour moi, il y a la famille!

— Peuh!... un accident la fait, un autre la défait. L'une épouse un Goubin, l'autre sa servante : personne ne s'en porte plus mal!

Tante Adèle eut un cri :

— Gallichet, que signifient ces mots?

— Rien... une supposition... mettons, si vous le préférez, un bruit qui court...

Épouvantés, les yeux de tante Adèle continuaient d'épier sur le visage de Gallichet ce que celui-ci gardait pour lui; ils y lurent une certitude.

Un geste de désolation suivit : reculant d'effroi devant ce complément de la faillite, tante Adèle se tourna vers moi, et tout à coup :

— As-tu entendu, Jean?

Puis se haussant peu à peu :

— Alors, que cette heure reste à jamais gravée dans ton souvenir! Il est possible qu'un jour on voie ce qu'on dit là, et qu'une fille de cuisine recueille le legs qui est l'œuvre de tous les nôtres ; il est possible encore que même Louis se refuse à m'accorder la caution dont j'ai besoin pour sauvegarder notre honneur : mais, moi du moins, le chef de la famille! j'aurai préféré vendre ces meubles, cette maison, la terre de l'aïeul et jusqu'au dernier nécessaire, plutôt que de ne pas transmettre à l'héritier que tu es, un nom intact! Quant à vous, Gallichet, vous connaissez maintenant mes ordres : on réalisera ce qu'on pourra : pour le surplus, au Seigneur d'y pourvoir!

A mesure, elle avait achevé de se dresser, magnifique dans l'exaltation du sacrifice consenti, forme vivante de cet honneur familial qu'elle défendait : et, moi aussi, soulevé à son exemple par un indicible émoi, comprenant que je traversais en ce moment une heure unique de ma vie d'homme, je m'étais levé, j'allai vers elle :

— Tante! m'écriai-je, soyez tranquille! je retiendrai...

Mais je n'eus pas le temps d'achever. La porte s'ouvrait.

— Ah! dit Gallichet, voici M. Doublet! Il arrive à point pour mettre un frein à ce débordement de sottises!

Et l'oncle Louis parut.

XV. — REPRISE DU DESTIN

On tend toujours à croire que les faits, en s'enchaînant comme ils font, n'ont d'autre objet que nous-même. L'apparition de l'oncle Louis, au moment précis où elle était si dési-

rable, n'étonna donc aucun de nous. Gallichet ne dut pas douter qu'elle n'eût été provoquée comme la sienne : pour tante Adèle et pour moi, tout se passait de manière naturelle, puisqu'elle répondait à nos désirs ; au cœur de l'action, l'idée du hasard n'effleure jamais le cerveau.

Seul, l'intéressé semblait frappé d'étonnement et se demander s'il rêvait. Il comptait en effet trouver tante Adèle à l'ordinaire : elle était alitée. Il la supposait seule : nous étions deux près d'elle, dont le notaire. La chambre même avait changé, car dans une chambre un meuble déplacé en dit autant parfois qu'un simple mouvement de lèvres sur un visage.

— Entrez, de grâce ! dit Gallichet voyant que l'oncle Louis s'arrêtait interdit ; vous ne sauriez être de trop et même nous avons besoin de vous.

Comme si cette assurance eût été nécessaire pour le décider à entrer, l'oncle Louis avança d'un pas.

— Je m'excuse, Adèle, de me présenter à une heure si matinale, mais j'avais à vous entretenir de nouvelles importantes apprises depuis un instant ; auparavant, toutefois, m'expliquerez-vous... seriez-vous donc malade ?

— Une faiblesse passagère, n'en parlons pas.

— Et Gallichet ici ?

— Venu sur ma requête, pour m'épargner la fatigue d'aller chez lui.

— Pourquoi enfin ce gamin chez vous, au lieu d'être au collège ?

— J'avais besoin de lui : Claudine ne peut suffire à tout.

L'oncle Louis fit un geste décontenancé :

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez tout à l'heure.

Et tante Adèle, qui reprenait à mesure son sang-froid, tira vers elle les draps, pour rendre au lit la correction perdue à la fin de la discussion avec Gallichet.

Le front de l'oncle Louis devint soucieux.

— Mon Dieu, Adèle, je me demande si, dans ces conditions, je ne ferais pas mieux de revenir... plus tard. Ce que j'ai à vous apprendre s'accommoderait mieux du tête-à-tête.

— Monsieur Doublet, intervint Gallichet, s'il s'agit, ainsi que je le suppose, de votre nièce Goubin, nul besoin d'y mettre des façons : justement nous nous occupions d'elle.

— Quoi ! vous savez !...

Confondu par cette annonce, l'oncle Louis fit encore un ou deux pas hésitants, puis, prenant une chaise, alla s'asseoir au milieu de la pièce, à côté de Gallichet. Nous formions ainsi deux groupes distants à peine de quelques décimètres et qui, pourtant, se sentaient séparés par un gouffre. L'instinct ne trompe pas : en se dirigeant vers Gallichet, l'oncle Louis, sans rien savoir encore, avait déjà deviné de quel côté serait l'allié.

Tante Adèle attendit que son beau-frère fût installé :

— Eh bien ! reprit-elle, ces nouvelles importantes?

L'oncle Louis avança le buste en avant, ce qui lui donnait l'air de foncer sur un adversaire invisible :

— J'y viens. Hier au soir, quand vous êtes venue aux renseignements chez moi, vous avez accusé la... personne que vous interrogiez de feindre l'ignorance : tout au plus n'avez-vous pas été jusqu'à prononcer le mot de mensonge. Je vous apporte la preuve que vous étiez injuste ou égarée. En effet, dès l'aube, oubliant ce que la scène avait eu de pénible, et pour m'être agréable, Antoinette s'est mise en quête : grâce à elle, je vous arrive muni des précisions désirées.

Tante Adèle coupa court aux détails qui allaient suivre :

— Inutile : j'en possède autant que vous. Il m'a suffi de rentrer chez moi pour les trouver. N'aviez-vous que cela à me communiquer?

L'oncle Louis fit un geste évasif.

— Cela d'abord... et encore autre chose.

Sa voix était devenue moins nette et les syllabes sortaient avec des intervalles; on aurait cru qu'avant de s'échapper, celles-ci auscultaient l'air qui s'apprêtait à les accueillir.

— Dépêchez-vous donc ! qu'avez-vous à tourner autour de vos paroles? fit de nouveau tante Adèle, cessant de retenir l'impatience qui la dévorait.

Il obéit, en même temps que son buste reprenait la position de bataille.

— Après qu'elle m'eut mis au courant, comme je l'ai dit, Antoinette m'a suggéré que probablement vous auriez la pensée de secourir momentanément ces misérables ; non pas pour eux, certes ! mais en vue de prévenir les commentaires du dehors, toujours gênants pour une famille. C'est donc sur son conseil — vous entendez bien ? — que je vous offre de mettre à votre

disposition, si vous l'estimez commode, une somme liquide dont je dispose pour le moment : 50 000 francs ou à peu près, n'est-ce pas, Gallichet?

Aux derniers mots, le notaire venait de se tourner brusquement vers celui qui parlait :

— Ainsi, vous aussi!

Un sourire de triomphe effleura en revanche la bouche de tante Adèle :

— Vous voyez bien! murmura-t-elle.

Le notaire haussa les épaules et toujours s'adressant à l'oncle Louis :

— J'ai le regret de dire que 50000 francs ne suffiraient pas ; Mme de Ballerond, au moment où vous êtes venu, était précisément en train de chercher caution... toutefois pour 300 000 francs.

Il paraissait à la fois désireux de mettre la lumière là où il jugeait qu'elle manquait, et solliciter de l'oncle Louis un refus qui, à son avis, ne pouvait faire doute : mais l'oncle Louis se tut.

— 300 000 dont je demande comment on paiera l'intérêt, et même si on les rendra jamais, au cours où se tient la rente! poursuivit Gallichet après une brève attente et appuyant sans pitié sur l'absurdité de l'opération.

L'oncle Louis fit un signe de tête pour montrer qu'il avait compris, et persista dans son silence. Cherchait-il le moyen de retirer honorablement une offre lancée à la légère? Au contraire, passant outre aux risques étalés par Gallichet, calculait-il les moyens d'accorder la caution sollicitée? Ah! guetter sur un visage une réponse dont on est sûr qu'elle dictera votre arrêt, peut vraiment devenir intolérable! Remarquez aussi combien le vrai tragique, dans la vie, se passe d'éclats! Depuis l'arrivée de Gallichet, quels mots avions-nous entendus? rien que des termes comptables, des chiffres nus, des phrases unies. Ceux que nous attendions n'auraient pas plus de couleur, étant encore d'autres phrases unies, peut-être d'autres chiffres, et, suivant le cas, le désastre ou le salut suivrait! Seulement, par un raffinement nouveau, crispés d'angoisse, nous tentions maintenant de deviner, nous courions à la rencontre du destin et rien ne venait. On avait envie de pousser des cris et la pendule battait à l'ordinaire!

Tante Adèle, la première, ne put supporter que se prolongeât un tel supplice :

— Vous avez saisi, Louis : à qui me donnera caution, je rendrai, comme et dès que je le pourrai : mais vous avez foi, je pense, dans ma conscience et ma parole?

Gallichet crut opportun d'appuyer :

— Conscience et parole qui, je l'exposais tout à l'heure à Mme de Ballerond, ne sauraient, hélas! valoir auprès d'un prêteur ordinaire.

— Qui suffiront à ceux qui me connaissent!

Toujours pas de réponse. Les mains de tante Adèle s'unirent, frémissantes, dans une supplication :

— Louis, de grâce, décidez! Avais-je eu tort de compter sur vous? Si c'est un refus, je ne puis attendre plus : le temps presse!

— M. Doublet, reprit Gallichet, doute peut-être que sa fortune lui permette sans gêne...

Cette fois, une riposte raide arrêta la phrase.

— Point du tout! je suis au fait, mieux que personne, de ce que je possède.

Puis une incidente, toute petite, lâchée presque d'un air indifférent :

— D'ailleurs, 50 000 ou 300 000, peu importe : la caution n'est pas en cause.

Enfin, la réponse est venue! Tante Adèle poussa une sorte de cri farouche ;

— Ah! Louis, vous nous sauvez!

Penché vers le lit, j'étais devenu aussi la proie d'une ivresse bizarre. Parce qu'Aurélie serait sauvée, j'avais envie de danser.

Gallichet partit d'un rire nerveux :

— Dès lors que M. Doublet consent, je n'ai qu'à m'incliner. Vous aviez raison, madame, et j'avais tort.

Tante Adèle lança vers lui un regard de pitié dédaigneuse :

— Pour une fois, Gallichet, reconnaissez que la famille n'est pas toujours ce que vous pensez!

Cependant, étranger à ces explosions, l'oncle Louis semblait s'acharner à la poursuite d'une pensée rebelle. Le front buté, il répéta distinctement :

— Non, la caution n'est pas en cause... seulement...

— Quoi! dit Gallichet, il y a un seulement? Alors, tout n'est pas dit?

Terrassé par cette reprise de l'angoisse dont elle avait cru sortir, tante Adèle balbutia :

— Louis, je nous croyais d'accord ; et puis, votre air, ce mot..., on croirait que nous ne le sommes déjà plus !... Mais parlez donc ! Ne voyez-vous pas que l'incertitude ne peut durer ainsi ?

Elle haletait ; sa voix expira dans le silence, et la sensation qu'en ce moment le définitif s'établissait nous immobilisa tous.

Minute inoubliable. Au début de ce récit, j'ai prétendu revoir toujours les miens d'une certaine façon : le mardi soir à l'heure où, le dîner fini, M. Tacotin et le chanoine Morillot se présentaient pour le whist ; j'en étais persuadé, mais je me trompais, puisqu'à cette image s'en superpose une autre, tragique, indélébile et qui est celle de l'instant où nous sommes. Tante Adèle et l'oncle Louis ne sont plus assis paisiblement aux coins de la cheminée ; ils ne songent guère, l'un à préparer des jetons pour le jeu consciencieux qui débutera tout à l'heure, l'autre à accueillir des hôtes distrayants avec la dignité convenable : non, ils ont changé de place et de visage, de même que la chambre est devenue méconnaissable. Flanqué d'un notaire à l'air de fouine, l'oncle Louis s'est installé au hasard sur un siège bas ; ses yeux paraissent éteints en dépit des lunettes ; errant à la recherche de pensées dont je me demande si elles vont nous perdre ou nous rendre la vie, il a beau ne point bouger, du désordre règne en lui, comme sur toutes les choses qui l'entourent... Et tante Adèle aussi gît sur un lit bouleversé, vieillie, recroquevillée : n'étaient le mouvement saccadé de ses mains amaigries et le tremblement des anglaises, la croirait-on vivante ? Ah ! que l'impassible correction des mardis d'autrefois est désormais loin d'elle ! Il n'y a plus là, en vérité, qu'une femme désespérée qui, tournée vers moi, semble mendier mon aide, parce que seul j'ai deviné son martyre !

Soudain, un mince tressaillement nous arrache à l'attente intolérable qui précède : l'oncle Louis vient de tousser et s'apprête à parler. Délice de ne plus errer à travers les possibles : le danger qui se révèle est du moins quelque chose contre lequel on peut se battre, il fait moins peur !

Se décidant en effet, l'oncle Louis reprit :

— Vraiment, Adèle, je ne vois pas, dans ce que je vais dire, ce qui pourrait vous agiter à ce point, car je ne souhaite qu'en

appeler à votre équité... Reconnaissez d'abord que je n'ai pas attendu votre appel pour vous apporter mon concours. Ce concours, quel qu'en soit le montant, je l'ai offert spontanément, je persiste à l'offrir : cependant, je vous prierai de remarquer que je n'en suis pas l'auteur véritable. A l'inverse de vous, j'avais estimé qu'en épousant son Goubin, votre fille rompait avec les siens et ne méritait plus qu'on s'occupât d'elle. Une faillite Goubin n'était même pas pour me déplaire : c'était une punition.

Tante Adèle ne put se tenir d'interrompre :

— Une faillite Goubin-Doublet! vous l'oubliez, Louis...

— Justement, vous répétez l'observation qui me fut faite ce matin par celle qui m'a mis au courant. De sorte que, pour défendre la famille, j'ai trouvé qui? précisément la personne que, soit dit sans reproche, vous avez toujours prétendu en écarter. Reconnaissez au moins que vos préventions d'antan ne doivent plus compter et, pour prix de mon effort, donnez-m'en l'assurance.

A mesure qu'il avançait, sa voix s'était un peu brouillée. Il était remarquable aussi qu'après avoir prononcé au début de l'entretien le nom d'Antoinette, il s'obstinât maintenant à user de périphrases. A l'évidence, si le fond était arrêté dans son esprit, il n'en était pas de même pour la manière de l'exprimer.

Immobile, le regard fixé sur le rideau pendu devant elle, tante Adèle semblait écouter distraitement : seulement, un peu de rougeur montée à ses joues montrait qu'elle percevait encore ce discours et avait compris ce qu'il signifiait.

— Si je ne me trompe, dit-elle enfin avec effort et si bas qu'on l'entendait à peine, vous désirez que je remercie moi-même... cette fille qui, hier soir, mentait à tous les deux en affirmant ne rien savoir ?... Soit... Quand je serai en état, nous verrons...

— Non, articula nettement l'oncle Louis, je veux plus.

Gallichet, remis en selle, battit la générale avec un roulement de doigts sur sa serviette ; tante Adèle demeura muette.

— Quand on possède à ce degré le sens d'une famille, acheva l'oncle Louis, j'estime qu'on peut en être... tout à fait.

Incapable de retenir sa satisfaction, Gallichet conclut :

— Voilà du moins qui est clair.

— Qu'est-ce qui est clair ? demanda froidement tante Adèle.

— Oh! répliqua l'oncle Louis, vous m'avez parfaitement compris.

Tante Adèle porta ses deux mains à son cœur, comme pour l'empêcher d'éclater.

— En effet, dit-elle, il me paraît que vous mettez à votre aide une condition telle que vous-même n'osez pas l'exprimer, sinon en termes détournés. Entre le salut de ma fille et votre... union avec une domestique, à moi de choisir !

Elle s'était tournée vers l'oncle Louis, espérant peut-être une protestation : point de réponse. Elle avait bien vu : il ne restait plus qu'à prendre parti dans cette alternative.

Un nouveau silence extraordinaire parut alors séparer ce qui avait précédé de ce qui devait suivre. On était assuré de changer de monde, bien qu'on n'entendît rien, sinon que la respiration de tante Adèle prenait peu à peu un rythme précipité. Nous attendions la conclusion.

Péniblement enfin, tante Adèle parvint à se soulever : à demi dressée sur un coude, elle regarda une dernière fois ces deux hommes qui semblaient, hélas! n'être venus que pour la torturer; puis, certaine qu'ils restaient impitoyables, elle tendit vers la porte le bras qui restait libre, et d'une voix rauque :

— Allez-vous en, tous deux!

Stupéfaits, ni l'oncle Louis, ni Gallichet ne bougèrent. Les yeux de tante Adèle, maintenant, étincelaient; tragique dans sa révolte, les balayant du geste, elle reprit :

— Oui, dehors! Quand je songe que là où l'aïeul aurait de nouveau risqué sa tête, le fils maquignonne notre honneur et sous prétexte de m'aider à sauver le nom, le livre à la cuisine! Et vous aussi, Gallichet, hors d'ici! Mais auparavant, retenez bien l'ordre déjà donné : tout vendre! tout hypothéquer!... Vous ricanez? vous dites encore que cela ne suffira pas? Allons donc! ce qui manquera, j'irai le mendier ailleurs, voilà tout! Je le mendierai je ne sais comment, mais où je pourrai, fût-ce chez les Goubin!

Un rire égaré la secoua :

— Une Ballerond suppliant des Goubin! Ah! ah! c'était bien la peine vraiment de m'arracher ma fille pour arriver à pareil résultat! Heureusement, ces gens-là demeurent en face : je

suis encore de force à traverser la rue, et même... oui, même j'y vais tout de suite !...

D'un geste violent, sans souci de pudeur, elle venait d'écarter ses couvertures, tentait de se lever. Un triple cri jaillit :

— Tante !

— Madame !

— Adèle !

Au moment de se dresser tout à fait, tante Adèle était retombée, la bouche tordue. D'un élan commun, nous nous jetâmes vers elle, soutenant la tête, ramenant les draps, en proie à une seconde épouvante : le drame de la vie défaillante emportait l'autre !

Gallichet murmura :

— Dieu me pardonne ! ne serait-ce pas une attaque ?

L'oncle Louis, décomposé, tirait sur la sonnette :

— En tout cas, il faut un médecin !

Seul à être étreint par une vraie douleur, je me penchais pendant ce temps vers celle qui s'obstinait encore à continuer de parler.

— Tante ! Tante ! m'entendez-vous? je suis là... j'écoute...

Mais le bruit des mots que je m'efforçais de surprendre sur les lèvres violacées se confondait avec un autre, sinistre, qui était celui des bronches luttant pour aspirer un air retenu au passage par d'indivisibles écluses. Un instant, pourtant, je crus distinguer des syllabes. Les ai-je vraiment distinguées ou seulement imaginées ?

— Au... ré... lie... !

Je répétai, éperdu :

— Aurélie, n'est-ce pas ?

Une lueur passa dans les yeux. Libérée désormais des entraves familiales, l'âme osait enfin avouer la passion dont elle avait vécu.

J'ai peine, aujourd'hui encore, à analyser la suite. Je demeure persuadé qu'à la minute dont je parle, j'ai dû interpréter mes propres sentiments autant que des gestes ou des paroles que le mal rendait désordonnés. A un certain degré d'exaltation, les voix intérieures dominent les véritables : on distingue mal les limites de la conscience et du réel. Toujours est-il que je crus percevoir un ordre. Quelqu'un, cette moribonde ou un être distinct de nous deux, me commandait d'agir

comme j'ai fait ensuite, c'est-à-dire de quitter la chambre, sans attendre le médecin ni me soucier de ce que penseraient Gallichet et l'oncle Louis, et je sortis!

A peine dans l'escalier, je me heurtai à Claudine se précipitant à l'appel de la sonnette. Je l'arrêtai :

— Donne-moi de l'argent, tout de suite.

— Qu'en veux-tu faire ?

— Peu importe : donne !

Une telle décision émanait de mon accent que, sans discuter, Claudine me tendit son porte-monnaie. Je ne la remerciai pas, je ne l'avertis pas non plus de ce qui se passait, je courus vers la rue.

Un quart d'heure plus tard, du télégraphe partait le message suivant :

« *Madame Aurélie Goubin, Beaune. Venez par premier train. Tante Adèle vous réclame.* »

Quand je rentrai ensuite à la maison, Vacquart avait passé, Gallichet venait de partir, seul l'oncle Louis demeurait encore en haut. Plutôt que de rejoindre celui-ci, j'allai m'asseoir près de Claudine qui pleurait.

— Comment va-t-elle ?

— Elle vit: mais c'est comme si elle était morte. Vacquart se demande si on pourra l'en sortir et a parlé d'envoyer chercher un prêtre.

Je haussai les épaules.

— Vacquart est un imbécile.

J'étais sûr maintenant que pour revoir Aurélie, puisqu'Aurélie allait venir, tante Adèle aurait au besoin ressuscité !

XVI. — RENTRÉE DANS LA VIE

On montre en chimie des solutions dans lesquelles la chute d'un cristal infiniment petit provoque une solidification instantanée. Les rapides événements qui précèdent durent jouer pour moi le rôle de ce cristal. De retour du télégraphe, tandis que j'affirmais à Claudine ma foi dans la vie de tante Adèle, je sentais en moi un nouvel être n'ayant désormais rien de commun avec celui que j'étais en m'éveillant le matin. A mon insu, je venais de franchir une des étapes de la vie : j'avais cessé d'être un enfant.

Il est bien superflu de vouloir expliquer une telle révolution : en serait-ce une d'ailleurs, si on savait quand et pourquoi elle vient? Jusqu'à un instant donné, j'avais été craintif, soumis aux volontés d'autrui, mal assuré des miennes ; soudain, sans transition visible, je me découvrais résolu, armé de désirs précis, et contemplais avec dérision un passé que je ne comprenais plus.

L'exaltation qui accompagne toujours ces changements profonds, m'aida sans doute à supporter l'heure qui suivit et durant laquelle, attendant que l'oncle Louis parût, je demeurai près de Claudine. A tout moment, celle-ci montait près de la malade, pour revenir plus désemparée. J'écoutais impassible le rapport qui suivait, refusant d'y croire, tant j'avais foi dans ma mission, tant la prochaine arrivée d'Aurélie me garantissait le salut de tous. Quand l'oncle Louis se décida enfin à quitter tante Adèle, il me trouva aussi venu à sa rencontre dans le couloir et prêt à le braver.

Ma vue dut lui être un soulagement : elle lui permettait de lâcher son humeur.

— Encore là ! fit-il : pourquoi n'être pas retourné à l'école?

Je répondis :

— Je reste pour exécuter les ordres de tante Adèle.

— Ah ! elle songe bien à en donner !

Puis visiblement ému :

— Je crains qu'elle ne soit très mal, acheva-t-il d'une voix trouble.

— C'est votre faute. Il fallait faire ce qu'elle demandait !

— De quoi te mêles-tu ?

Mais j'insistai résolument :

— Vacquart, hier soir, avait annoncé que la moindre émotion serait à redouter.

— On aurait dû m'avertir... murmura-t-il. Je rentre déjeuner et reviendrai aussitôt.

— Seul, n'est-ce pas?

Ma réplique n'avait aucune intention d'insolence, je continuais simplement de défendre tante Adèle. Il est probable que l'oncle Louis le comprit comme moi, car il tourna le dos, se bornant à dire :

— A tout à l'heure.

Son départ me fut un soulagement : tant qu'il était resté là-

haut, je n'avais pu me décider à retourner dans la chambre. Maintenant, au contraire, que les voies étaient libres, je me hâtai de le faire.

Les yeux fixes, tante Adèle ne parut pas s'apercevoir de mon entrée. Elle gisait, immobile, à la place où nous l'avions rétablie. Sa bouche tordue avait renoncé à proférer des sons; en revanche, un gloussement remplissait la pièce, bruit affreux qui obligeait à ne rien ignorer des progrès de l'asphyxie et faisait de celle-ci, en quelque sorte, un être à part, installé en maître au chevet.

Longuement, je considérai le visage déjà méconnaissable de celle qui, tant de fois, m'avait paru sévère : il n'exprimait qu'une sérénité dépourvue de souffrance et qui me bouleversa.

— Mon Dieu! songeai-je, il faut pourtant qu'elle vive jusqu'au retour qui doit la guérir!

Troublé dans mon assurance, autant que Claudine, je tremblais que, dans la course au temps qui commençait, la mort ne devançât Aurélie ; puis, une fois de plus, la certitude de ma mission me fut un soutien; j'écartai le doute qui tentait de chavirer ma foi et redescendis confiant, mais décidé à abréger, par quelque moyen que ce fût, une attente que ses limites incertaines rendaient intolérable.

— As-tu idée des heures du train de Beaune? dis-je à Claudine, dès que je rentrai dans la cuisine.

— Il faudrait pour cela consulter l'indicateur et tu sais bien qu'on ne voyage pas dans la maison. Pourquoi cette demande?

— Parce que j'attends Aurélie. Je lui ai télégraphié.

A cette annonce, Claudine retint un cri.

— Il ne manquait que cela pour tout perdre, fit-elle ensuite, reprenant avec peine son calme apparent.

— Dis : pour tout sauver! D'ailleurs, j'y songe, à la gare, on me renseignera... Je vais à la gare.

— Tu ne vas pas t'échapper encore! Jean!...

Je haussai les épaules et gagnai la porte :

— Oh! maintenant, assez de gendarmes! Ne crains rien! je sais me garder seul!

Elle baissa la tête, consciente de la vanité d'une nouvelle protestation.

En effet, la liberté dont j'usais ne datait que de la veille et, déjà, le trottoir me paraissait un lieu normal où l'on circule sans

émoi. Je connaissais aussi fort bien le chemin de la gare, car on aperçoit celle-ci depuis Saint-Bénigne, et aller à Saint-Bénigne, c'est aller au collège. Ainsi, refaisant une route accoutumée, cela seul était différent que je la faisais sans escorte. Avais-je, auparavant, assez envié mes camarades qui, plus heureux que moi, regagnaient leur logis en flânant à leur gré! Hélas! mon tour venu, où était la joie promise? Il était bien question de flâner! Je courais. Quant aux pensées qui m'escortaient, elles se réduisaient à ceci : « S'il existe un train vers midi, la dépêche aura été remise à temps et, peut-être, vais-je rencontrer Aurélie : sinon... ah! sinon! finirai-je jamais d'attendre, et n'arrivera-t-elle pas trop tard? »

Quand je parvins à la gare, des voyageurs s'échappaient de la sortie. Je me précipitai vers eux, scrutai ensuite les alentours : faux espoir, parmi tant de passants visibles il n'y avait pas d'Aurélie.

J'allai ensuite interroger un employé :

— Le train de Beaune?

— Mais il vient d'arriver!

Ainsi mon instinct ne m'avait pas trompé.

— Je parle du prochain.

— Consultez l'affiche... pas avant six heures du soir, je crois.

Vérification faite, l'affiche annonçait six heures douze. Que devenir désormais? Il n'y avait qu'à rentrer, je sentais qu'il le fallait, et, pourtant, l'idée de me retrouver rue Berbisey jusqu'au soir m'épouvantait. Apercevant une borne près de la grille d'entrée, j'allai m'y asseoir, mis ma tête dans mes mains, et là, pareil à un chemineau, m'efforçai d'oublier où j'étais et quels soucis m'accablaient.

Jamais, d'ailleurs, le cerveau n'est plus actif qu'aux moments où l'on prétend lui imposer le repos. A peine commençais-je d'obliger mon cœur à s'apaiser, qu'une vague de nouvelles inquiétudes le balaya. Je me rappelai le texte de ma dépêche. Dans la crainte de provoquer une émotion trop violente, volontairement j'avais omis d'y parler de maladie. Qui m'assurait qu'Aurélie, orgueilleuse comme elle était, n'allait pas croire à une amende honorable pour l'affront de la veille et par représailles s'abstenir de répondre?... Alors retourner au télégraphe?... Renvoyer un second message qui, lui, ne cacherait rien? Il eût fallu, pour cela, être certain qu'Aurélie le rece-

vrait... Or, avait-elle seulement reçu le premier? Ah! l'aptitude de la bête humaine à se forger de l'angoisse est vraiment sans limites! Voici que, maintenant, je doutais même qu'Aurélie pût être rejointe par mon appel. Se trouvant la veille à Dijon, évidemment à la recherche de secours, il était possible, certain, qu'elle avait dû y rester, et n'était pas rentrée à Beaune!

Devant cette perspective inattendue, je défaillis. Le grand espoir de sauver tante Adèle m'abandonnait et, pour un instant, je haïs Aurélie. Quand on s'occupe passionnément d'un être, il semble impossible qu'il l'ignore. Les vivants aussi devraient toujours se rappeler que le temps est mesuré à ceux qui bataillent contre la mort.

Cependant, autour de moi, des passants s'arrêtaient, prêts à me questionner sur la raison de mon désespoir et retenus uniquement par la vue de mon uniforme de collégien qui écartait l'idée d'un pauvre à secourir. Chassé par leurs curiosités insupportables, je me relevai, et puisqu'il fallait regagner la maison, je résolus au moins de prendre la route la plus longue, c'est-à-dire la promenade du Roi de Rome.

J'avais suivi, un matin, le même chemin avec l'oncle Louis. Aujourd'hui, point d'Allemands pour interdire de circuler ; la ville bruissait à l'ordinaire ; la vie, partout revenue, ne semblait pas se souvenir qu'un cyclone eût passé : mais, si la paix régnait dehors, quelle anxiété en moi! Tel un somnambule, j'avançais les yeux errants et ne sachant ce qu'ils voyaient; déjà je dépassais le banc où nous avions fait halte jadis, et m'approchais de la porte Guillaume, quand je crus recevoir un choc dans la poitrine. Là-bas une femme se dirigeait à ma rencontre. A cette distance, je ne distinguais pas son visage ; je n'aurais même pu dire que je reconnaissais sa démarche : pourtant, irrésistiblement un nom jaillit de mes lèvres :

— Aurélie!

C'était elle.

De grâce, qu'on ne s'étonne pas plus que je ne m'étonnai moi-même du hasard qui l'amenait! Quand on en est aux heures que je traversais, l'univers a l'air de tourner autour de vous, et depuis la veille, ne vivions-nous pas tous dans un hasard organisé ? Bien mieux, j'aurais dû me demander si je n'étais pas victime d'une illusion, car aucun rapport n'existait entre l'Aurélie harassée par le calvaire de sollicitations sans issue que

je m'étais plu à supposer et l'être alerte, joyeux, ailé qui s'approchait. Jamais apparition plus éloignée de l'image restée dans ma mémoire. Comment ne point hésiter devant ce bonheur en marche? Quelle allégresse! Le port, la tournure, tout était méconnaissable : et pourtant, mon cœur refusait de s'y tromper, elle avait beau sembler une autre, c'était elle!

Elle! allant toutefois sans daigner s'occuper du monde extérieur et ne remarquant même pas qu'un indiscret cherchait à l'aborder, elle, toute à une joie que l'on ne pouvait pas plus ignorer que l'on n'ignore un bouquet dont le parfum vous enveloppe! Pour la contraindre à m'apercevoir enfin, je dus barrer sa route et seulement alors elle daigna jeter un regard vers moi; mais à l'âge que j'avais en ce temps-là, quatre années vous changent autant qu'un quart de siècle : elle ne me reconnut pas!

Sentant qu'elle risquait de passer outre, j'appelai :

— Aurélie!

Du coup, elle s'arrêta.

— Aurélie! m'avez-vous donc tellement oublié?

Je suivais en même temps son effort pour mettre un nom sur mon visage. Mon costume de collégien devait achever de la dérouter. Soudain, une exclamation : elle avait trouvé.

— Le moucheron!

Rien que de la surprise, ou plutôt, quelque chose de pire : une gêne telle qu'on en ressent parfois, lorsqu'on a tant à dire qu'on préfère se taire, et ce fut le nuage qui éteint la lumière : instantanément, l'incroyable joie qui me frappait en elle disparut.

— Mais quoi! reprit-elle vivement, seul dans la rue? On se promène en grand garçon? Il est vrai que pour grandi... Impossible dorénavant de t'appeler encore moucheron : tu m'intimides... N'as-tu pas peur non plus? car, enfin, aborder devant tout le monde une dame interdite... supposons que le cher oncle Louis t'aperçoive...

Le flot de paroles est une autre manière de masquer l'embarras. Moi-même, pourquoi ne tentais-je pas de l'interrompre, puisque je savais les minutes comptées? Je ne me lassais pas pourtant de la contempler, peut-être justement parce qu'elle me semblait devenue si différente : pouvais-je deviner qu'à mon insu et à force de songer à une absente, j'avais fini par substi-

tuer à l'Aurélie véritable le personnage de mes rêves? Une seule chose, en elle, était bien pareille : la musique de sa voix, tour à tour mordante, ironique, ou donnant le frisson d'une caresse qui passe.

Elle acheva :

— Ne joue pas avec le danger; merci de m'avoir arrêtée, et va-t-en bien vite. Moi-même, je suis en retard, car je dois rentrer à Beaune, et ce n'est pas le cas de manquer le train, aujourd'hui surtout.

Je continuais de l'écouter. Il me plaisait de subir sa moquerie; c'était un peu d'elle autrefois que je retrouvais. Il fallut qu'elle fît mine de repartir pour me ramener au présent.

— Il n'est plus question de retourner à Beaune, dis-je, parvenant avec effort à articuler une phrase, je vous cherchais...

— Qu'est-ce que cette histoire, moucheron ? Comment pouvais-tu me chercher, ignorant où j'étais? T'aurait-on mis dans la police ?

En même temps, avait reparu sur son visage une de ses expressions de jadis, celle qu'elle prenait à table aux jours de bataille. Ainsi chaque minute me la rendait un peu plus, telle que je l'avais connue.

— Ne raillez pas, et venez tout de suite rue Berbisey, répondis-je gravement.

Elle recula :

— Tu es fou !

— Tante Adèle vous attend.

Elle pâlit un peu.

— Oh! moucheron, voilà dont on aurait mieux fait de m'aviser hier soir. Maintenant, il est trop tard.

Ce fut mon tour de trembler :

— Vous ne voulez pas dire que déjà la faillite...

Un rire incertain arrêta la fin de ma demande :

— Admirable ! De quoi se mêlent les enfants ? Et d'abord, qui t'a mis au courant ?

— Mais tante Adèle, Antoinette, tout le monde !...

Elle eut un nouveau rire, celui-là détendu et sonnant le triomphe :

— Eh bien ! moucheron, rassure tout le monde ! Point de faillite à l'horizon ! Justement, je reviens de la Banque : les gens qui devaient payer payent ; la crise est conjurée, et même

on illumine! Il paraît que c'est cela, le commerce : un jour risquer la ruine, le lendemain ramasser la fortune. Toutefois, ne pas trop souvent recommencer est désirable, et j'y aviserai, fût-ce pour te laisser jouir en paix des gaîtés de la famille. Là-dessus, adieu, et à la chance d'une rencontre où je serai moins pressée, toi sans doute tout à fait grand garçon...

A mesure, la joie que ma vue avait d'abord dissipée était revenue. La pensée de la chasser de nouveau par l'affreuse nouvelle, me serra le cœur. Pris entre la nécessité de persuader Aurélie et la frayeur de la bouleverser, je lui saisis le bras :

— Non, balbutiai-je, il faut m'écouter et me suivre. Tante Adèle a subi hier une émotion qui dépassait ses forces : tout à l'heure, je l'ai laissée... malade.

Malgré moi, déjà, j'atténuais la dureté du mot par la façon détachée de le prononcer.

— Malade! pas à cause de moi, je suppose?

Et un pli méchant effaça le sourire ramené par le récit des nouvelles heureuses.

— Pourquoi pas à cause de vous, quand dans la maison, depuis hier, on ne songeait qu'à tout vendre pour vous envoyer l'argent demandé par Triflot?

Elle eut un geste de colère :

— Triflot s'était permis!...

— Ah! m'écriai-je, que ce soit Triflot, n'importe qui, vous le chercherez plus tard : le temps manque. Depuis que vous n'êtes plus là, tante Adèle mourait à petit feu: ce matin, elle risque d'en mourir tout à fait!

Je la vis pâlir :

— Moucheron, c'est impossible... je ne te crois pas!

— Vacquart, lui-même, est inquiet!

— Moucheron, si c'est un piège...

— Mais venez donc! en route je vous expliquerai...

Elle répéta :

— Si c'est un piège...

Puis brusquement :

— Soit, on verra bien.

— Enfin!

Dieu merci! elle consentait! et je commençai de l'entraîner vers Saint-Bénigne. Elle avançait à mes côtés d'un pas saccadé,

et moi surveillant, pour ainsi dire sans le vouloir, le trouble croissant de son visage où tous les sentiments se succédaient avec une incroyable rapidité, je ne savais que me taire après avoir promis de m'expliquer. Trop d'émotions contradictoires se seraient fait jour dans mes paroles, car, à mon tour, je ressentais une allégresse inexplicable en de pareils moments. Aurélie sauvée ! Oh ! l'allègement apporté par ces mots si simples ! On aurait cru vraiment que ce n'était pas tante Adèle, mais moi qui avais eu à supplier Gallichet et l'oncle Louis.

Soudain, comme nous approchions du grand séminaire, qui est à côté de Saint-Bénigne, Aurélie reprit :

— Tu avais promis de m'éclairer : il paraît que c'est difficile puisque tu ne dis plus rien. Aurais-tu voulu me tromper ? Est-il possible qu'on ait songé à vendre quelque chose ?

— Ah ! murmurai-je, pour vous épargner un scandale, que n'aurait-on accepté ?

L'effet de ma réponse fut instantané : Aurélie venait de s'arrêter net :

— Halte-là, moucheron : tu viens de prononcer un mot qui éclaire tout, car j'ai la certitude qu'il n'est pas de toi. Pour épargner un scandale à la famille, on acceptait donc de me revoir ! Hier, quand on ne craignait rien, on me laissait à la porte ; ce matin, sachant ce qui menace, on me supplie d'accourir ; eh bien ! non, pas de tromperies indignes des uns et des autres ! Le risque est écarté, aucune éclaboussure à craindre pour l'hermine des Ballerond. Rapportes-en la nouvelle à qui de droit : cela suffira pour remettre des émotions trop vives, et chacun se retrouvant comme avant, tout le monde sera satisfait !

— Vous n'allez pas maintenant refuser de me suivre ! m'écriai-je angoissé.

— Que l'heure de mon train soit passée ou non, sois sûr aussi que je n'avancerai plus d'un mètre pour t'accompagner.

— Et pourtant, il le faut ! repris-je cette fois rudement.

La vérité enfin m'apparaissait. Dans mon souci d'épargner une trop vive émotion, j'avais si bien enveloppé la maladiè de tante Adèle, qu'Aurélie n'y avait vu qu'une image ! On oublie toujours aux heures de crise que les termes n'ont pas pour les autres la valeur qu'on leur donne soi-même.

Elle riposta, farouche :

— Jamais ! séparons-nous !

Alors, sans plus m'occuper de ménagements, je jetai enfin la vérité brutale :

— Tante Adèle, si vous ne venez pas, sera morte ce soir!

— Que dis-tu ?

— Morte par vous, qui pouviez la sauver !

— Répète, moucheron, je ne comprends pas.

Elle était devenue livide. Elle chancelait...

— Ah ! m'écriai-je, il est temps que vous acceptiez de me croire ! hâtons-nous !

Je l'entraînai de nouveau, et cette fois, elle avait cessé de résister : toutefois, sa marche était devenue subitement incertaine.

— Hâtons-nous ! répétai-je.

Un déluge de paroles suivit. Tout en la soutenant, je lui décrivais maintenant l'évanouissement de la veille, les scènes du matin. Elle écoutait, ayant l'air de ne pas m'entendre. Je ne pouvais mesurer son attention qu'au ralentissement de ses pas qui, à chacun de ces récits, semblaient devenir plus lourds. Lorsque j'en vins à la minute suprême où sur les lèvres balbutiantes de tante Adèle, j'avais cru recueillir son nom, un tremblement la secoua tout entière. J'eus peur de la voir tomber : puis, d'une voix qui défaillait de désir ou de chagrin, est-ce qu'on sait ?

— Tu l'as rêvé !

— Allons donc ! comme si j'ignorais, moi, que depuis des jours et des jours, elle ne souhaite que vous revoir !

— Illusion, te dis-je : sans cela, hier soir...

— Hier soir, l'oncle Louis était là : sinon, avec quel soulagement elle aurait dit oui !

— Le jour de mon mariage, personne n'était à côté d'elle pour l'empêcher de me rappeler !

— Ce jour-là, m'a raconté Claudine, elle a vieilli de dix ans !

— Et avant...

— Avant ? n'assurais-je pas toujours qu'elle vous aimait ?

Elle eut un nouveau frémissement :

— C'est que, vois-tu, moucheron, si tu ne brodes pas, si vraiment il n'y avait eu dans nos rapports qu'un affreux malentendu...

— Par grâce ! suppliai-je, ne nous arrêtons pas !

— Je marche... je marche... seulement, j'ai peur...

— Peur de quoi, puisque, grâce à vous, tout va reprendre?

— Peur de n'avoir jamais compris ma mère... peur de ne pas la comprendre encore... Ah! il est affreux d'ignorer toujours la vraie pensée des autres! Dire que j'ai pu être aimée et que je ne m'en suis pas doutée!

Nous allions atteindre l'extrémité de la rue Charrue : la rue Berbisey commençait de paraître.

— ... Mais qu'as-tu? moucheron, voici que, toi aussi, tu ralentis!

— Oh! rien... rien que du contentement...

En effet, je flageolais sur mes jambes. Précisément parce que le but était visible et que l'ordre mystérieux auquel j'avais obéi se trouvait exécuté, une détente amollissait mon être. Toute inquiétude s'évanouissait pour faire place à de la fatigue délicieuse. Un repos s'abattait sur mon âme et, telle une pluie bienfaisante, la fleurissait de fleurs inconnues...

Puisque me voici au bout de ce récit, que je m'attarde au moins sur ce dernier instant, qui fut celui où mon secret me fut livré! Nous étions là, tous deux, sur le trottoir : j'avais pris son bras pour la conduire et c'était elle, cependant, qui me soutenait. J'avais paru d'abord ne la ramener que pour tante Adèle et je découvrais que je la ramenais pour moi. Je m'imaginais enfin avoir attendu cette matinée de désastres pour la chercher éperdument; mon bonheur m'assurait que ma recherche durait en réalité depuis que j'avais cessé de la voir!

O douceur de sentir que les voiles se déchirent et pourquoi le cœur bat! Délices ingénues d'une tendresse qui, aujourd'hui encore, efface les autres! car, grâce à elle, je suis entré dans la terre inconnue et, sans rien obtenir, ai savouré un goût de fruit que je ne retrouverai pas...

— Allons! dit Aurélie, fais un effort. Quand je pense que tout à l'heure je ne croyais pas au danger, et que peut-être...

Je ne la laissai pas achever :

— Ne craignez plus! Puisque vous revoici, n'est-il pas sûr que tout va redevenir comme avant? Rien qu'à vous apercevoir, tante Adèle se dressera guérie. Quant à la maison... Ah! la maison! comme elle se reposera, maintenant qu'on ne passera plus des heures à vous y chercher!

Je m'étais remis en marche. Je me souviens encore qu'en pénétrant dans notre rue, nous fûmes accueillis par du soleil,

car, l'ai-je dit? il faisait un jour admirable, un de ces jours qui semblent porter avec eux des renaissances. Était-ce l'ineffable qui s'exhale, dès qu'on a pris conscience de l'amour, il me semblait aussi que le visage d'Aurélie avait perdu son inquiétude : une douceur imprévue apaisait son beau front. Sa bouche semblait prête à prononcer les seules paroles qui pardonnent ou remercient.

Enfin, la maison surgit de biais... Mais pourquoi portes ouvertes? qu'attend Claudine dans la cour? et si elle est venue nous accueillir, comment ne s'aperçoit-elle pas que nous rentrons tous les deux?

— Claudine!

Ma voix aussi a sonné d'une manière étrange. On dirait qu'une force mystérieuse m'oblige à l'assourdir et déjà plus bas, tout à fait bas, je répète :

— Claudine!

Alors un geste vague, indécis, nous cloue au sol : trop tard! Lasse d'attendre sa fille, tante Adèle, depuis une demi-heure, s'est décidée au grand départ et a cessé de vivre...

***

Trop tard... derniers mots d'une histoire qui, pas plus que la vie, n'a de dénouement visible. Folie évidemment que de décider le sacrifice du dernier nécessaire pour éviter l'ombre d'une tache sur un nom, folie encore que de marcher sur son cœur, quitte à en mourir, plutôt que de reconnaître une mésalliance. A l'heure dernière, imagine-t-on la splendide récompense qu'aurait au moins été pour tante Adèle, l'assurance que sa fille sauvée comprenait enfin quelles ardeurs maternelles s'étaient dérobées sous des rudesses de convention? Elle ne l'a pas eue. J'ai vu sangloter devant elle la première femme que j'aie aimée : mais ces larmes tombaient sur une main glacée... Trop tard! conclusion décourageante sur laquelle s'achèvent la plupart de nos expériences! car nous ne voyons que le présent, presque toujours. Le semeur, sa semaille faite, disparaît et d'autres récoltent. C'est la loi.

A quoi bon maintenant poursuivre? De la fin de tante Adèle a daté mon entrée dans d'autres régions de l'existence. Depuis lors, j'ai pratiqué le monde, peiné comme la plupart, aimé comme quelques-uns et découvert avec beaucoup d'autres que

le décor de la réalité masque les seules vies véritables. Cependant, chaque fois que je fus tenté par des chemins de hasard, j'ai revu, à l'orée du voyage, l'image d'une femme morte désespérée, et j'ai retrouvé la route : je récoltais.

Et l'oncle Louis, je n'en doute pas, a récolté de même, puisque, devenu à son tour chef de la famille, il n'a jamais épousé Antoinette.

Qu'il ait aimé passionnément sa servante, j'en demeure certain : or, à la suite de débats que j'ignore, Antoinette disparut un jour de la maison Doublet. Installée à Dôle, elle y a vécu solitaire, recevant de loin en loin la visite de celui qui l'avait éloigné. Était-elle devenue sa maîtresse? Fut-ce au contraire la faillite totale d'une longue ambition? Le voile tendu ne s'est pas déchiré et le nom reste intact. N'insistons pas plus que ceux qui surent si bien se taire. Fermons plutôt le livre.

Il ne contient que de pauvres souvenirs sans péripéties, et, qui pis est, des souvenirs de bourgeois. Au moment de les quitter, cependant, qu'on ne pardonne mon illusion! j'ai conscience d'avoir déroulé sous mes doigts un papyrus chargé d'ors, d'inscriptions et d'images. Les inscriptions ne sont désormais déchiffrables que par de rares initiés, les images paraîtront à tout le monde barbares plutôt que belles, mais les ors luisent, vainqueurs du temps, leçon de riche à ma pauvreté.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

LETTRES

A MAURICE DE SAXE

PUBLIÉES PAR LE MARQUIS D'ARGENSON

Est-il vrai, comme le croyait Sainte-Beuve, qu' « il y a des noms qui vivent et dont on peut parler à chaque instant comme d'une chose présente » ? On pensera de même, sans doute, en évoquant, après lui, l'image d'Adrienne Lecouvreur. « De l'éclat, du roman, continue le grand critique, une destinée d'émotion, de dévouement et de tendresse, un touchant malheur, voilà ce qui attache à ces poétiques figures et ce qui, une fois transmises et consacrées, leur procure dans l'imagination des âges un continuel rajeunissement. Il se forme à leur sujet une légende qui ne meurt plus. » Aux raisons que l'auteur des *Causeries du lundi* a données de ce culte persistant, de ce charme toujours vivace, vient s'ajouter, en ce qui concerne la comédienne, un motif nouveau, et non certes le moins puissant. On connaissait l'éclat de son triomphe sur la scène française, on la savait « aimée du plus brillant guerrier de son temps », victime d'une mort mystérieuse, objet d'un refus de sépulture, persécutée même au delà du tombeau. Mais avait-elle laissé quelque témoignage de son âme passionnée, un écho de sa voix était-il parvenu jusqu'à nous? Le sort, en effet, tardivement favorable, avait épargné une part de son héritage, et la plus émouvante, ses lettres d'amour.

Le siècle même qui vit Adrienne eût aimé à recueillir des pages si longtemps perdues, qu'on supposait, à juste titre, dignes de Mlle de Lespinasse. Mais comment songer que le maréchal de Saxe, mort vingt ans après elle, eût conservé intacte la mémoire d'une tendresse unique? Et cependant, parmi

tant d'amours passagères, de campagnes et de batailles, le vainqueur de Fontenoy, chargé de gloire et d'honneurs, dans sa retraite royale, avait gardé les lettres de l'amante jamais oubliée. Peut-être, s'il les relisait, le soldat dont Voltaire a vanté la « douceur d'esprit », leur demandait-il de rendre plus charmant encore le « beau songe » qui avait été sa vie.

ADRIENNE LECOUVREUR ET MAURICE DE SAXE

Les premières années de la jeune actrice ont été le sujet de nombreux récits, parfois légendaires. Elle était née à Damery, petite ville de Champagne, près de Fismes, le 5 avril 1692. Le père, Robert Couvreur, ouvrier chapelier, transplanta en 1702 sa famille à Paris, et vint loger non loin de la Comédie, installée alors rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Pauvre foyer, attristé par la misère et les querelles. Dès son enfance, on le sait, Adrienne se plaisait à réciter des vers, et, d'après l'abbé d'Allainval, son premier biographe, « plusieurs des bourgeois de Fismes l'attiraient dans leurs maisons pour l'entendre. La demoiselle Lecouvreur était de ces personnes extraordinaires qui se créent elle-mêmes. » M. G. Monval, archiviste de la Comédie-Française, qui a publié une partie de ses *Lettres*, raconte en détail ses débuts dans *Polyeucte*, avec quelques jeunes gens du voisinage, débuts qui avaient attiré l'attention hostile des Comédiens-Français, si jaloux de leur privilège. Ils obtenaient « l'ordre d'arrêter la petite troupe ». Les archers avaient déjà pénétré dans l'hôtel de sa protectrice, la présidente Du Gué, mais M. d'Argenson « voulut bien révoquer son ordre, à condition que la représentation cesserait ». L'enclos du Temple offrait alors « un asile inviolable » aux nouveaux artistes, mais il fallut bientôt renoncer à ce théâtre improvisé.

Ainsi, la jeune fille préludait à cette carrière heureuse, à ce renouvellement de la déclamation tragique. « *Elle embellit son art, elle en changea les lois* », pourra dire Voltaire. Élève de l'acteur Legrand, confiée à Mlle Fonpré qui dirigeait le théâtre de Lille, la comédienne errante jouait sur les scènes de Flandre, de Lorraine et d'Alsace. C'était le temps où son âme, déjà grave et tendre, s'éveillait à cet amour qu'elle devait incarner avec une ardeur si sincère. Bientôt, elle sera, comme il est dit dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse*,

« incomparable dans l'art de représenter les passions, mais non moins célèbre encore par ce talent que par son génie et la noblesse de ses sentiments ». Quand elle écrira au comte de Saxe : « Malheureusement, je ne suis pas sensible pour la première fois, » elle se souviendra d'avoir aimé, et pleuré l'expérience cruelle de l'ingratitude.

Si le comédien Clavel a été peut-être son premier amant, si elle songeait à l'épouser, elle s'attachait à un jeune officier du régiment de Picardie, qui fut, croit-on, le père de sa fille aînée. L'acte de baptême d'Élisabeth-Adrienne, à Saint-Eustache, est daté du 3 septembre 1710. La mort soudaine du jeune homme fut la première épreuve de Mlle Lecouvreur qui, dans son désespoir, ne voulait pas lui survivre. Actrice du théâtre de Strasbourg, repoussée maintenant par Clavel, elle rencontrait M. de Klinglin, fils du préteur royal. Adrienne, d'après l'*Histoire des filles célèbres du* XVIIIe *siècle*, « se livra moins aveuglément à cette nouvelle passion ; elle mit un long intervalle entre la déclaration et le bonheur de son amant. Elle savait combien l'injustice des hommes rend cet artifice nécessaire, et l'intérêt de son amour eût éternisé sa résistance, si Klinglin, dans un de ces moments où l'emportement de l'amour aplanit toutes les difficultés, ne lui eût promis de lui donner sa main aussitôt qu'il serait maître d'en disposer. » Mère d'une seconde fille, Françoise, née un an plus tard, elle devait connaître un autre abandon ; l'amant, pressé par sa famille, acceptait un riche mariage. La délaissée accueillit ce dernier coup sans plainte, enfermant en elle-même la blessure qui lui semblait inguérissable. Dès lors, « elle se détermina à quitter Strasbourg, écrit M. Monval, et la fin de l'année théâtrale l'appela définitivement à Paris. Son ordre de début à la Comédie-Française est du 27 mars 1717, « dans la pièce, — dit l'ordre, — qu'elle aura choisie. » Ce fut l'*Électre* de Crébillon. Elle parut pour la première fois devant le public parisien, dans ce rôle et dans l'Angélique de *Georges Dandin*, le vendredi 14 mai. Et « jamais début sur un théâtre, disait l'abbé d'Allainval en 1730, au lendemain de sa mort, ne fut peut-être plus brillant que celui d'Adrienne Lecouvreur ».

La « nouvelle Champmeslé, » alors âgée de vingt-cinq ans, avait pour rivales Mlle Desmares, Mlle Gautier, Mlle Du Clos surtout. Celle-ci, dit Sainte-Beuve, « n'était qu'un représentant de

l'école déclamatoire, et si Mlle Desmares et la Champmeslé avaient eu de grandes et belles parties, elles n'avaient certainement pas atteint à la perfection d'ensemble d'Adrienne Lecouvreur... Ici les louanges sont unanimes. » On a dit qu'elle « enlevait les cœurs ». Elle régna sur la scène française pendant treize ans, jusqu'à sa mort.

Elle est Monime, Bérénice et Pauline, Iphigénie et Phèdre. Elle préfère le rôle d'Atalide à celui de Roxane. Nous ne saurions suivre Adrienne sur tous les chemins de sa carrière triomphale. La faveur publique, la mode de son siècle lui resta fidèle. On l'évoque peinte par Coypel, pressant sur son cœur l'urne qui contient les cendres de Pompée. Faut-il voir là, comme on l'a dit, « le deuil ineffaçable de son premier amour » ? Déjà pourtant un amour nouveau est entré dans son cœur, tourment ou bonheur de toute sa vie. Destinée qui marque son nom, et, après deux siècles, n'a pas cessé d'être plainte, tandis que la poésie a rêvé longtemps d'apporter ses offrandes sur une tombe retrouvée.

On aimait à citer Mlle Aïssé et Mlle de Lespinasse. Si, chez la première, l'amour s'est montré « dans son jour tendre », disent les Goncourt, « dans son émotion douce et recueillie, dans une langueur passionnée, » chez la seconde, « le sentiment est une ardeur dévorante, un feu toujours agité ». Il semble qu'Adrienne Lecouvreur ait réuni les traits opposés des deux amantes. Comme l'Orientale aux origines inconnues, comme l'éloquente amie de Guibert, la comédienne a « retrouvé les larmes de l'amour »; elle joint à la résignation brisée de l'une la fièvre inapaisée de l'autre. Mais toutes trois n'ont-elles pas aimé jusqu'à en mourir?

L'intelligence jointe aux qualités morales avait permis à Mlle Lecouvreur de « voir chez elle tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus distingué à Paris ». « Elle en eut besoin dans sa condition, d'après Sainte-Beuve, pour se tirer de l'état social inférieur où la comédienne se trouvait encore au commencement du XVIIIe siècle... Le siècle qui allait être celui de Voltaire ne pouvait souffrir longtemps un tel désaccord entre les divers interprètes des arts, et Mlle Lecouvreur fut la première, non pas à protester, mais (ce qui vaut mieux) à opérer doucement une révolution par le charme de son influence. » Nous la voyons bientôt « recevant la meilleure compagnie en hommes

et même en femmes », admise chez la marquise de Lambert, dans ce salon que le marquis d'Argenson aimait à décrire, salon où se préparaient avec tant de succès les élections académiques. Adrienne avait reçu là des leçons d' « amour vertueux », ou du moins d' « amour épuré », dont l'amitié devient le prix. Elle y connut Fontenelle, dont elle a su peindre un portrait spirituel et ressemblant. Aussi elle pouvait écrire : « C'est une mode établie de dîner ou souper chez moi », et elle se voit obligée bien souvent de fuir l'empressement des dames de la Cour : « Il est des personnes, poursuit-elle, dont les bontés, les bienveillances, me charment et me suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer, parce que je suis au public, et qu'il faut absolument répondre à toutes celles qui ont envie de me connaître, ou passer pour impertinente. Quelque soin que j'y apporte, je ne laisse pas de mécontenter. Si ma pauvre santé, qui est faible, me fait refuser ou manquer à une partie de dames que je n'aurai jamais vues, qui ne se soucient de moi que par curiosité, ou, si je l'ose dire, par air, car il en entre dans tout : ... « Vraiment, dit l'une, elle fait la merveilleuse !... » Nous la trouvons en relations d'amitié avec la marquise de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, avec la duchesse de Duras, la marquise de Prie, la présidente Bertier; et plus tard il lui faudra, malgré elle, accepter les prévenances suspectes d'une ennemie, la duchesse de Bouillon.

Quand le comte de Saxe parut, en 1720, Adrienne avait « fermé son cœur » aux souffrances et aux joies qu'elle croyait dès lors trop connues. « Il est des erreurs bien douces, écrira-t-elle, où je ne puis plus me livrer. De trop tristes expériences ont éclairé ma raison. » Et pourtant, le prestige du jeune héros, les passions qu'il avait fait naître, les résistances partout vaincues, ces traits qui respiraient la fierté d'un jeune prince aventureux, tout devait inspirer à la comédienne cet amour impérieux qui va devenir légendaire. C'est déjà pour lui, peut-être, ou bien pour tâcher de se rendre plus indifférente encore, qu'elle repoussait le comte d'Argental, ses serments et ses promesses. Voltaire appelait d'Argental : *Tendre et fidèle ami, bienfaiteur généreux.* Adrienne, avant de mourir, fera de lui son légataire universel, ou plutôt lui confiera le fidéicommis en faveur de ses deux filles. Marmontel à ses débuts, irrité contre cet « oracle » des comédiens, verra au

contraire en d'Argental « l'ennemi de tous les talents qui menaçaient de réussir ». Mais Mlle Aïssé, l'amie indulgente, le décrira ainsi en 1728 : « C'est le plus joli garçon du monde; ses yeux sont bien ouverts; il remplit tous les devoirs du sentiment. » Et plus loin : « Il est charmant, il est aimé de tout le monde, l'âge confirme ses vertus. » Enfin elle ajoutait : « Il n'est plus amoureux. » Conseiller au Parlement de Paris, le soin de sa carrière ne lui eût pas permis d'épouser Mlle Lecouvreur. Au sacrifice proposé Adrienne répond par un sacrifice plus complet : elle s'efforce de le guérir. Mme de Ferriol songeait a exiler son fils « au bout du monde »; la comédienne écrivait alors à la mère, le 21 mars 1721, l'admirable lettre si souvent reproduite, modèle d'élévation morale, cette lettre que d'Argental ignorait, et qu'il retrouva soixante ans plus tard. Le vieillard presque aveugle se la fit lire, « et seulement alors, raconte Sainte-Beuve, il put connaître en entier le cœur de l'amie qu'il avait perdue ». Ainsi, fatiguée des intrigues légères, « excédée de l'amour », — cette « folie », — l'actrice vivait dans l'attente de la passion « sublime » qui devait la transfigurer.

Hermann-Maurice, comte de Saxe, né à Goslar le 28 octobre 1696, était le fils légitimé d'Auguste, roi de Pologne, et de la comtesse Marie-Aurore de Kœnigsmark. Une grande race militaire avait légué son âme audacieuse à la jeune fille et à son frère; Aurore était venue, en 1694, implorer l'intervention de l'électeur de Saxe en faveur de ce frère disparu, victime d'un drame obscur au château de Hanovre, et le souverain l'avait aimée. Au court triomphe de la favorite succédait une longue retraite dans la tristesse et l'abandon. L'enfant que sa mère appelait « le cher petit mystérieux » avait grandi au milieu d'une lutte acharnée contre Charles XII; dès le berceau, on le transportait de ville en ville, de Hambourg à Berlin, de Berlin à Leipzig. Et pourtant, cette mère, « qui avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus avec autant de délicatesse que si elle y était née, qui s'amusait même à faire des vers français qu'on eût pris, dit Voltaire, pour être d'une personne née à Versailles », surveillait avec tendresse l'éducation de son fils. Lui-même a raconté sa première jeunesse, ou plutôt son enfance militaire et errante, dans ses *Mémoires* si vite interrompus. Peut-être en lisait-il quelques

pages, entre deux équipées, la veille de la grande entreprise, vers 1725, à sa maîtresse charmée. Maurice y disait comment ses gouverneurs déconcertés, « voyant qu'il ne leur était pas possible de lui apprendre quelque chose », l'avaient conduit en Hollande. Puis, ce fut la décision du père envers le fils intraitable : « A l'âge de douze ans, continue le comte de Saxe, m'étant trouvé d'une constitution assez forte, on me fit soldat dans la légion qu'Auguste donna à l'Empereur, l'année 1707, et je jurai aux enseignes le 15 janvier, dans la plaine de Lutzen en Saxe, fameuse par la mort du grand Gustave-Adolphe. » L'enfance des grands capitaines est toujours entourée de légendes. On le signale, dès sa treizième année, à la bataille de Malplaquet, où les siens combattent ces armées de France qu'il commandera plus tard. Onze campagnes à vingt-quatre ans. La liberté est pour lui une passion, et l'art militaire est sa vie même. Déjà son imagination y mêlait de grands rêves. « Il est étrange, écrira Voltaire à Sénac de Meilhan, qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très chimérique sur tout le reste. » De ces chimères rien ne triomphera, pas même l'amour.

Le comte de Saxe était arrivé en France au mois d'avril 1720. Le brevet de maréchal de camp obtenu du Régent est daté du 9 août. Vers le milieu de cette même année, sans doute, se nouèrent les liens que la mort seule devait rompre. On raconte qu'Adrienne Lecouvreur lui apparut pour la première fois sous les traits de Phèdre. L'une était attirée par la renommée naissante, l'autre moins peut-être par les succès ou la beauté que par la douceur et la grâce. A une force presque incroyable, à cette « activité qu'il ne savait comment dépenser et qu'il prodiguait aux fatigues, aux chasses, aux excès de tout genre », s'unissaient, chez Maurice, une physionomie ardente et fière, la générosité du cœur, et aussi le goût du plaisir. La belle étude historique de Saint-René Taillandier donne, d'après les documents des archives de Dresde, le curieux récit de cette jeunesse agitée. Maurice était déjà l'homme qui rêvera de conquérir la Pologne; ses audaces dangereuses lui avaient valu la haine du maréchal comte de Flemming, le favori de son père que Voltaire appelle « un ministre absolu ». Marié le 12 mars 1714 à Mlle de Lœben, bientôt séparé d'elle à la suite d'intrigues étranges, de drames intimes où sa mère joue un grand rôle, il ne deman-

dait à sa femme que de « se désister de bonne grâce ». Libre, toujours errant, il promenait sur les grands chemins de l'Europe ce renom d'inconstance, cette recherche de l'amour qui elle-même le faisait aimer. Il semblait avoir entièrement oublié l'ancienne comtesse de Saxe. Plus tard, Mme de Pompadour lui demandera « pourquoi il ne s'était jamais marié » ; et il répondra « qu'une femme n'était pas un meuble propre à un soldat ». — « Il est soldat, dit son historien, et il cherche un royaume. Il le cherchera toute sa vie, en Courlande, d'abord, plus tard, dans l'île de Corse, plus tard enfin à Madagascar, ou dans les terres vierges de l'Amérique... Il rêve à ce que pourrait faire un homme habitué à commander les hommes, *il rêve...* »

Adrienne, en l'observant à travers ses premières larmes, pouvait, de jour en jour, entrevoir ce qu'elle aurait à souffrir Déjà peut-être elle regrettait que le ciel lui eût refusé la beauté Et pourtant le *Mercure* nous la montre parfaitement bien faite dans sa taille médiocre, avec un maintien noble et assuré, la tête et les épaules bien placées, les yeux pleins de feu, la bouche belle, le nez un peu aquilin, et beaucoup d'agrément dans l'air et les manières; sans embonpoint, mais les joues assez pleines, avec des traits bien marqués pour exprimer la tristesse, la joie, la tendresse, la terreur et la pitié. « Sa voix était faible, lit-on dans les *Lettres historiques sur tous les spectacles de Paris*; elle s'est étudiée à ménager son jeu et à le proportionner à ses forces... Ses yeux parlent autant que sa bouche, et suppléent au défaut de sa voix... »

Quelle image fidèle nous a laissée d'elle-même celle qui fut tant pleurée? Le portrait célèbre de Coypel, disparu, et si connu par la gravure de Drevet, est une effigie d'apparat théâtral. Piron, rendant hommage à *Cornélie*, avait écrit ces vers pour mettre au bas de l'estampe :

> ... J'eus trois dons que jamais l'art ensemble n'allie,
> Le Terrible, le Tendre, et le Majestueux.

On sait que la peinture de J.-B. Van Loo, que le grand tableau la représentant dans *Monime*, et qui passait pour le chef-d'œuvre de François de Troy, sont également perdus. C'est ce dernier surtout, semble-t-il, qu'il faut regretter. « On n'a jamais rendu comme elle, dit Collé, dans son *Journal historique* (mars 1750), le premier acte de Phèdre et le rôle de

Monime. » M. G. Monval, en reproduisant son portrait par Fontaine, gravé par Schmidt, écrivait : « Nous avons choisi de préférence cette Adrienne plus vraie, plus humaine, plus vivante, plus familière, pour accompagner un recueil de lettres où l'on rencontre plutôt la femme que la comédienne. C'est une Lecouvreur en robe de chambre que nous avons sous les yeux, telle qu'elle était avec ses amis, dans son appartement de la rue des Marais, ou dans le salon de Mme de Lambert, capable de tenir l'éventail de Célimène. »

Adrienne avait quitté la rue de Tournon et habitait maintenant, rue des Marais, une petite maison qui fut, à ce qu'on croit, celle de Racine et de la Champmeslé. L'inventaire du 1er avril 1730 décrit, avec « tous ses meubles meublants, ustensiles d'hôtel, linge, hardes... délaissés par la défunte », la demeure où se tinrent tant d'assemblées charmantes. « Une fortune considérable pour le temps, et qui montait, dit-on, à plus de trois cent mille livres, lui procurait une honorable indépendance. » C'est là que la grande artiste semble revivre, dans sa chambre tendue de « six pièces de tapisserie de Flandre à verdure et petits personnages », cette chambre où la venue du comte de Saxe apportait la joie, où régnait plus souvent une tristesse que la foule empressée ne consolait pas. Nous y imaginons Adrienne, atteinte d'une maladie grave, en train d'écrire à l'absent, d'une main affaiblie, pendant des nuits entières, sans doute sur la « petite table de marbre au pied en console de bois doré sculpté ». Voici le « lit de repos à la duchesse, les quatre fauteuils en bergère, étoffe de soie à fleurs or et argent, la grande pendule sonnante et la petite à répétition », qu'elle regardait chaque jour avec une anxiété croissante; le « grand miroir de deux glaces, » le « trumeau de cheminée orné par en haut d'un petit tableau en toile représentant des *Amours*, » la «petite estampe du portrait de Louis XV, » le « petit écran de satin blanc à bouquets blancs », le « clavecin peint façon de la Chine, » et, couvert de sa « housse de toile de coton de couleur fond blanc à bouquets rouges, doublée de taffetas citron, garni de son enfonçure », le « lit à tombeau ».

Combien elle goûtait le cercle d'amis choisis avec soin, celle qui écrivait : « J'ai plus de plaisir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choses, à me trouver dans une société de gens sages et vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges

fades qu'on me prodigue à tort et à travers ! » Ainsi, la voilà entourée, à l'heure du souper, de ces « honnêtes gens qu'elle préférait peut-être à tout ». Elle avouait n'être elle-même que dans la bonne compagnie. Chez Adrienne, le comte de Saxe rencontrait Voltaire, qu'elle avait peut-être aimé; Fontenelle, qui apprend aux beaux esprits (d'après une épigramme célèbre) *à traiter galamment Les grands sujets en style de ruelle;* d'Argental, l'ami à qui elle avait « pardonné son amour »; le comte de Caylus, le grammairien du Marsais, l'abbé d'Anfreville, voisin d'Adrienne rue de Seine, un conseiller de tous les instants; M. de Rochemore, ce gentilhomme du Languedoc, poète à ses heures, dont Maurice aimait la rude franchise. Et, avec quelques femmes de condition, deux actrices, Mlle La Chaise et Mlle La Motte, amie dévouée, dont les héritiers, paraît-il, avaient conservé des lettres du maréchal resté fidèle, après tant d'années, à ce lointain souvenir.

Le talent épistolaire d'Adrienne Lecouvreur était reconnu de son vivant. Pourtant aucun fragment de sa correspondance ne semble avoir été imprimé avant 1775. L'histoire a été faite de ces recueils manuscrits, de ces copies où le texte parut maintes fois altéré. Le *Mercure* de mars 1730 disait déjà : « On a vu de ses lettres que Voiture n'aurait pas désavouées. » Sainte-Beuve y retrouve « cette langue excellente et modérée... la langue des commencements du XVIIIe siècle, remarquable surtout par le ton, la justesse et la netteté, la langue d'après Mme de Maintenon, et que toute femme d'esprit saura désormais écrire, celle des Caylus, des Staal et des Aïssé. » Mais Adrienne ne se souciait pas du renom d'écrivain : « Est-il question de faire des épîtres à imprimer ? Quand il est question d'écrire à mes amis, je ne songe jamais qu'il faille de l'esprit pour leur répondre. Mon cœur suffit à tout, je l'écoute, et puis j'agis... »

Mais les lettres à Maurice de Saxe, ces pages où l'âme ardente se découvre, étaient ignorées. L'auteur caché de l'*Histoire de Perse* entrevoit ou devine, mais la recherche devait rester vaine : « Peu après sa mort, dit-il, on parla beaucoup de prétendues lettres de ce seigneur et d'elle ; mais, soit qu'elles aient été supprimées ou que ce bruit fût sans fondement, on n'en a trouvé aucune. »

Marquis D'ARGENSON.

LETTRES A MAURICE DE SAXE

Voici les premières lignes écrites par Adrienne. C'est en 1720, à l'aube de l'amour, à l'heure où il lui semblait aimer pour la première fois. Le comte était retourné à Dresde, pour obtenir de son père la permission définitive de servir la France et de s'y fixer. Cependant les aventures de Maurice troublaient encore la cour de Saxe, et à l'étrange roman de sa vie s'ajoutaient de nouveaux chapitres. Un flagrant délit d'adultère, ménagé comme dans une comédie, des menaces paternelles où l'imagination des chroniqueurs a voulu voir un simulacre de condamnation à mort, la rupture du mariage enfin obtenue du Consistoire, n'étaient que les « amusements » de cet « Achille oisif ». Adrienne, pendant ces orages, éprouvait la mélancolie du départ, avant de connaître ces chaînes dont elle gémira, et cette douleur de la grande absence qu'elle n'aura pas la force de subir :

A Paris, le 13 septembre 1720.

J'ai reçu, mon beau comte, la lettre et les reproches que vous avez bien voulu me faire. Vous aurez vu par le billet que j'ai mis dans le paquet de mon voisin (1) que vous êtes aussi injuste que je suis sensible à l'amitié dont vous me faites la grâce de m'honorer. Vous verrez par l'épître que je joins ici que je ne suis pas la seule qui ait conservé le souvenir de tout ce que vous valez, et que nous avons ici autant de constance que de goût. Donnez-nous des preuves de la vôtre, et cela couronnera la haute idée que nous avons de votre cœur. Toutes vos autres qualités sont si évidentes qu'il ne nous manque plus que l'heureuse expérience que vous nous avez fait espérer pour vous croire parfait et pour nous faire sentir à quel point il est heureux de vous plaire.

Le récit que vous nous avez fait des plaisirs de La Haye m'a paru le plus plaisant du monde. Vous devriez bien nous faire souvent de pareilles descriptions selon les endroits que vous honorerez de votre passage.

Adieu, mon grand prince, recevez avec bonté les assurances parfaites de mon attachement et de ma reconnaissance, et donnez-nous souvent de vos nouvelles.

(1) L'abbé d'Anfreville, qui demeurait rue de Seine.

Je vous vis hier une crainte que je suis bien résolue de détruire, quoiqu'elle m'ait sensiblement flattée. Nous sentons bien différemment tous deux : vous ne comptez pas assez sur moi, et j'ai grand peur de compter trop sur vous. Cependant, je sens bien qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire, et que je suis plus à vous qu'une autre qui y serait davantage. Vous avez eu le bon esprit de le connaître et de n'en pas abuser et vous avez choisi la route la plus sûre pour achever de me tourner la tête et pour donner à notre intelligence le ton le plus propre à nous procurer du plaisir et nous rendre heureux. Vous êtes trop accoutumé à remporter des victoires promptes et complètes pour ne me pas savoir bon gré de vous préparer un triomphe différent et qui peut vous piquer par sa singularité. C'est pour vous que je travaille, et vous retrouverez bien un jour ce que vous perdez aujourd'hui. Je n'en suis pas moins engagée, et je vous jure ici une fidélité à toute épreuve.

Vous allez faire un grand voyage, vous pourriez douter de moi si vous n'aviez cette preuve de mon courage ; j'aurais sujet de douter de vous si je ne vous laissais rien à désirer. Si vous revenez avec le même empressement, quel plaisir de le satisfaire et d'avoir à vos yeux la grâce de la nouveauté ! Si le temps ou quelque autre fantaisie détruisait en vous ce goût que vous me témoignez, vous en auriez moins d'embarras à me manquer, et j'aurais moins de regret de vous perdre, mais je tâcherai de vous conserver. J'aurai soin de vous faire ressouvenir de vos promesses et de vous réitérer les miennes ; enfin, j'aurai soin de vous prouver que je vous aime, et que ce n'est pas d'une façon commune.

Vous me demandâtes hier si je serai chez moi à quatre heures : seriez-vous capable d'y venir à trois ? Je vous verrais une heure plus tôt et, sans doute, avec plus de liberté. Je ne veux pas succomber, mais je n'en veux pas moins vous voir tout le plus souvent que je pourrai tant que vous serez ici. Eh ! que n'y pouvez-vous rester ?

Adieu, faites-moi un mot de réponse et tâchez de venir à trois heures.

Je ne puis m'empêcher de vous remercier d'avoir fait ôter le portrait qui était dans votre ruelle, et de vous dire que vous avez très bien fait de me le refuser.

J'ai le cœur plein de cent choses que je n'aurai pas le loisir de vous exprimer. Songez-vous bien au temps qu'il y a que je ne vous ai vu, et au peu de jours que vous avez à rester ici? Croyez-vous que je n'aie rien à vous dire?... J'allai exprès chez Mme de P [rie]; mais ni chez elle, ni ailleurs je n'entendis parler de vous. Je suis revenue cette nuit, et j'ai trouvé un billet de vous, mais quel billet! Et vous dites que vous m'aimez! Quelle folie à moi de l'avoir cru! Il valait bien mieux demeurer votre amie. J'avais si longtemps persisté à me rendre justice! Bien que je ne susse pas toutes vos affaires, je me disais bien que vous n'étiez pas fait pour aimer comme je veux que l'on aime. Me voilà cependant engagée, et je sens que si vous pensez comme vous me l'avez dit et promis, je serai trop heureuse. Vous en êtes bien éloigné, et je le suis encore plus d'être rassurée... Enfin, que vous dirai-je? C'est mon malheur qui m'a fait prendre de nouveaux sentiments pour vous, quand peut-être vous en avez d'anciens qui vous occupent encore, quand vous allez partir, m'oublier, et peut-être ne plus revenir. Je suis désolée, et je sens cependant que si je vous voyais bien empressé à me détromper, j'oublierais ou du moins j'y tâcherais, et que je vous embrasserais de tout mon cœur.

Adieu. J'aurais encore à vous écrire d'ici à demain, si je m'en croyais, et je vous dirais toute ma vie, si vous vouliez, que je vous aime de tout mon cœur...

Je suis excédée de fatigue, je me suis couchée à quatre heures, j'ai été réveillée à neuf, enfin je n'avais pas besoin d'avoir l'esprit et le corps agité pour ne me pas trop bien porter. Mais vous pourriez tout réparer si vous vouliez.

Adieu. Pourquoi voulez-vous plaire si vous ne voulez pas m'aimer? Adieu donc, laissez-moi en repos.

Ce repos, qu'elle appelle et maudit à la fois, elle ne le trouvera plus. En mai 1724, c'est la Hollande, c'est l'Angleterre, où des plans mystérieux entraînent le comte, où les beaux projets, à leur tour, attirent d'autres dangers.

[Mai 1724.]

Encore une fois, mon cher comte, je m'ennuie beaucoup de ne vous point voir. Je n'ai que des idées lugubres et fâcheuses depuis votre absence, et je n'ai jamais rien tant désiré que votre retour. Vous ne m'écrivez point et j'en suis outrée.

Peut-on aimer et avoir de ces négligences? Un mot est-il si difficile à écrire? Je sens qu'un mot de votre main adoucirait beaucoup mes inquiétudes; mais ma colère ne peut l'emporter sur la consolation que je trouve à me plaindre à vous de vous-même. Abusez-en si vous voulez, je ne saurais m'en empêcher.

La petite vérole commence à renouveler ses effets. M. le prince de Soubise en mourut hier (1). Beaucoup d'autres l'ont, et peut-être m'emportera-t-elle avant votre retour. Vous aurez perdu plus qu'une maîtresse, au moins si je l'ai et que j'en meure, car je sens que je tiens à vous par la plus tendre et la plus solide amitié que vous puissiez inspirer, et qu'il dépendra de vous de la conserver tant que je vivrai. Je vous l'avais bien dit que j'avais des idées lugubres, mais voilà ce que vous produisez par votre éloignement et votre silence. J'étais si heureuse avant votre départ: ne ramènerez-vous pas bientôt ces beaux jours? Je ne sais pourquoi je suis plus inquiète dans ce voyage-ci que je ne l'ai été dans celui que vous avez fait en votre pays. Je vous aime apparemment bien davantage, ou bien le mal présent paraît toujours plus considérable que le passé. D'ailleurs, je n'aime point que vous restiez plus longtemps que vous ne m'aviez dit. Je hais toute tromperie, quelque innocente qu'elle puisse être, et je ne puis souffrir que vous ne me disiez pas toujours vrai...

Adieu, je ne veux pas prolonger plus longtemps cette épître chagrine. S'il me vient quelque moment de belle humeur, je vous écrirai sur un autre ton. Adieu, je vous souhaite bien de la santé et beaucoup de plaisirs honnêtes, mais revenez.

***

Le bonheur des retours ramène l'accalmie éphémère. Mais voici déjà les premières atteintes de la maladie grave qui devait tourmenter l'actrice pendant de longs mois. Et pourtant ces années lui imposent, à la Comédie, un effort où la frêle jeune femme semble apporter une sorte d'héroïsme. Mais le théâtre, si on la jugeait seulement d'après ses lettres, ne serait pour elle qu'une seconde vie, irréelle et lointaine, une pâle image de sa vie véritable. Bien rarement, dans ses confidences à Maurice, il

(1) Jules-François-Louis de Rohan, prince de Soubise, petit-fils de la duchesse de Ventadour, gouvernante des enfants de France, né le 16 janvier 1697, mort le 6 mai 1724.

est question de ses rôles; à peine, de temps en temps, un titre de pièce, une réminiscence. Elle donnera au théâtre tout son courage, jusqu'à ses derniers instants, mais on voit que la patrie de son âme est ailleurs.

Cette année-là, le comte de Saxe était l'hôte de M. le Duc dans sa résidence de Chantilly. Depuis la mort du Régent, le duc de Bourbon était premier ministre. Le marquis d'Argenson, après avoir vanté la grâce incomparable de Mme de Prie, ajoutait dans son *Journal* : « Enfin elle a gouverné la France pendant deux ans, et l'on a pu la juger. Dire qu'elle l'ait bien gouvernée, c'est autre chose. » M. le Duc et la marquise, en effet, paraissaient agir au hasard, jouissant de leur pouvoir, insouciants et impopulaires, jusqu'au jour où, ayant décidé le renvoi de l'Infante, fiancée de Louis XV, le mariage du Roi avec une princesse de leur choix devait affermir à jamais leur fortune. L'actrice, initiée à de grands desseins, animait le comte de Saxe à faire sa cour au ministre, à préparer les « insupportables voyages » de Pologne et les événements pressentis qui feront d'un fils illégitime de roi un véritable souverain.

Ce dimanche à minuit.

Bonsoir, mon très cher comte. Je viens de renvoyer pour vous écrire deux étrangers très généreux qui avaient bien voulu souper avec moi. Si j'avais prévu votre lettre, je ne les aurais pas retenus. Cependant, il aurait été difficile de m'en dispenser, parce qu'ils sont venus m'en demander. J'appelle étrangers ceux qui ne sont pas initiés dans nos mystères. J'ai lu votre lettre devant eux, parce que l'on me l'a rendue à table en soupant, et que je n'ai pu différer de la lire. Mais j'ai voulu être seule pour y répondre bien à mon aise. Je vous ai adoré tout aujourd'hui, et je crois, je me flatte que si vous aviez pu deviner à quel point je vous désirais, vous seriez venu malgré la course.

J'ai cent mille choses à vous dire, à ce qu'il me semble. Votre grand voyage, que j'ai pris d'abord en douceur, m'a depuis attristée, malgré l'envie que j'ai que vous en profitiez. J'ai senti si vivement l'horreur d'une longue absence que la présente m'a paru insupportable. D'ailleurs, je vous désirais, un je ne sais quoi me bouillonnait dans le cœur, et j'aurais fait

des choses incroyables pour vous voir aujourd'hui. Si je n'avais peur d'écrire d'une façon scandaleuse, j'ajouterais que je vous aurais embrassé de toute mon âme et que je vous embrasserais encore bien tendrement, si je vous voyais à présent. Je vous ai désiré tout le jour, et puis j'ai dit en moi-même : « Il s'occupe à faire courre des chevaux et ne pense point à moi. » Quelle occupation, et que m'importent des triomphes où je n'ai aucune part?

J'irai mardi et j'irais plus loin si vous vouliez, j'irai donc au lieu désigné. Je vous y verrai, mais j'enragerai de revenir seule. Ne quitterez-vous plus la cour, ne viendrez-vous pas ici? Songez-vous à tout ce que vous m'avez mandé? Vos triomphes ont-ils effacé cette mélancolie que vous affectiez et ces sentiments si flatteurs que vous m'exprimiez? Rassurez-moi, consolez-moi, dédommagez-moi de tout ce que je souffre et de ce que vos insupportables voyages vont encore me faire souffrir.

Adieu, cher comte, si je m'en croyais, je vous écrirais autant que je le devrais, si mes lettres vous plaisaient autant que celles de Mlle de la Motte (1), mais je ne veux pas m'oublier à ce point.

Adieu, je vous aime mieux si je vous écris plus mal, et je vous défie d'en douter.

J'ai été aujourd'hui présentée à l'hôtel de Bouillon, et il m'est arrivé des choses extraordinaires. J'aurai un appartement à Fontainebleau, mais j'aimerais bien mieux rester ici dans le mien puisque je vous y verrai plus souvent. Songez donc à revenir, je meurs de crainte et d'impatience, revenez ou.....

Adieu, ne suis-je point dans le cas que vous m'avez prédit? Ne vous vengez-vous point des injustices que je ne vous ai jamais faites? Encore une fois, venez me rassurer.

Je suis dans une inquiétude extraordinaire. Je ne vous vois plus, tout me manque, et il me semble que je dois tout craindre. J'ai beau me dire que vous n'êtes qu'à la chasse, et que les bois sont moins dangereux que la cour ou la ville, que peut-être à votre retour vous m'en aimerez davantage : ce que vous fîtes l'autre jour me fait trembler. Je n'ose m'en plaindre,

(1) Marie-Hélène des Mottes, dite Mlle de la Motte, actrice de la Comédie-Française, née à Colmar en 1704, avait débuté en 1722. Retirée du théâtre en 1759, morte en 1769.

et je ne saurais oublier. Serait-il bien possible, mon cher comte, que lorsque je vous aime plus que jamais, et lorsque ma confiance commence à devenir la plus forte, vous fussiez prêt à me manquer, ou que vous commençassiez à craindre de me voir trop souvent? Hélas! je croyais m'y être prise de la façon la plus sûre pour vous conserver et pour vous plaire, je ne vous ai contraint sur rien, et je me disais quelquefois : « Il paraît m'aimer, et ce goût n'est contraire ni à sa fortune, ni à son honneur, ni à sa santé. Voilà bien des raisons pour qu'il dure, puisque je le désire. » Aujourd'hui, rien ne me paraît si possible que sa fin, et cette idée me désespère.

Cependant, quand je m'examine, je ne puis trouver que je sois en droit de me plaindre absolument. Vous m'avez écrit hier, vous devez m'écrire aujourd'hui, je dois vous voir demain, et si c'était tout à l'heure, vous seriez bientôt innocent à mes yeux. Votre présence est un bon remède contre les soupçons : cet air naïf et sincère dont vous savez assaisonner vos discours, un seul mot prononcé de ce ton qui peut tout sur mon âme suffira pour me rendre plus tranquille que jamais. Je ne veux rien ajouter sur d'autres idées noires qui me sont passées par la tête et qui n'en sont pas encore bien sorties. L'essentiel est que vous m'aimiez, et que nous nous retrouvions au plus tôt. Je suis plus enrhumée que jamais; je gardai hier le lit, et je n'en sortirai que ce soir à sept heures pour aller faire un grand plaisir à quelqu'un que je crois digne de ce sacrifice, puisqu'elle aime passionnément. Je ne sais plus qui a dit que :

Les cœurs bien amoureux se reconnaissent tous.

Adieu, mon cher comte, voilà bien de l'ouvrage qu'une aussi grande lettre à lire, mais il y a huit jours que je ne vous ai vu qu'un moment, et que je ne vous ai écrit que quatre mots.

Avez-vous été à Versailles, avez-vous parlé, avez-vous obtenu? à quelle heure arriverez-vous à Chantilly? Faites-le-moi savoir, je vous en supplie. Je vous aime bien, tâchez que ce soit pour toujours. Adieu, je ne saurais vous quitter.

Ce vendredi matin.

J'ai trouvé effectivement votre épître assez chagrine, mon cher comte : vous ne m'annoncez que des voyages, et sans compter les malheurs qui en peuvent suivre, c'en est un assez

grand que l'absence. A quand donc cette grande course de Pologne? J'en serai assurément bien fâchée, et je ne m'en pourrais consoler qu'en cas qu'elle n'altérât en rien votre goût pour moi et que vous en tiriez quelque grand avantage pour votre fortune à laquelle il me semble que vous ne songez point assez. Le Roi (1) peut mourir, vous en êtes très éloigné; et puisqu'il ne pense point de lui-même à vous faire un établissement digne de vous, c'est à vous à lui faire sentir qu'il y est obligé. Ne croyez point qu'il y ait de la générosité à ne rien demander en pareil cas. Les rois veulent être sollicités, même importunés, vous le devez savoir mieux que moi, et c'est lui faire honneur que de l'obliger à vous faire du bien. Que ne puis-je lui parler ou lui écrire? Mon zèle ne lui paraîtrait point suspect, car assurément je n'ai que sa gloire et votre bonheur en vue : je crois que vous n'en doutez pas.

Notre voyage de mardi subsiste et subsistera. Je suis bien fâchée que celui de Chantilly s'allonge, mais j'espère que vous viendrez un peu m'en consoler, et que je vous verrai beaucoup dans l'intervalle de celui de Fontainebleau. Je ne vous dis rien sur vos craintes, bien que j'en sois très flattée. Vous verrez combien elles sont injustes. Je vous aime et vous aimerai toute ma vie, pourvu que vous m'aimiez. Adieu, mon très cher comte, égayez-vous un peu, je ne veux pas que vous deveniez triste, quoique la tristesse rende plus tendre; je souhaite que vous vous amusiez, que vous m'aimiez, que vous me l'écriviez, et que vous veniez me le dire tout le plus souvent que vous pourrez. Je commençais à trouver mauvais que vous gardassiez si longtemps le silence. Adieu, je vous embrasse mille fois et de tout mon cœur.

Fontainebleau, ce lundi matin.

Voici le troisième jour que vous êtes parti, et je n'ai reçu aucune de vos nouvelles. Vous attendrez que vous soyez arrivé à Forges, et cela est très mal. Je ne me suis point bien portée depuis votre départ, je ne suis point sortie, et je n'ai vu nul étranger, c'est-à-dire que je n'ai eu aucune visite ni que je n'en ai point faite; j'allai seulement hier à la messe du Roi. Je compte rester beaucoup chez moi faire des réflexions ou

(1) Auguste II (Frédéric), né à Dresde en 1670, électeur de Saxe en 1695, élu roi de Pologne en 1697, déposé en 1704 par la volonté de Charles XII, rétabli en 1709, mort en 1733.

tristes ou gaies selon que vous vous conduirez, et m'appliquer surtout à dissiper en vous cette humeur noire qui vous a tant tourmenté depuis quelque temps. Je veux aussi beaucoup lire, et je voudrais bien être plus vieille de trois semaines ou d'un mois. Vous seriez de retour, et j'aurais peut-être moins d'inquiétude; car je ne puis vous nier que je n'en aie horriblement. La variété de vos sentiments me fait trembler, je n'ai jamais été en tel état, j'ai lieu de croire que vous m'aimez, mais c'est d'une façon si singulière que cet amour même est mon plus grand ennemi. Je ne sais si mes sentiments ont moins de violence, mais ils me paraissent bien plus solides : je n'imaginerais pas en cent ans de rompre avec vous. Il n'y a que le défaut de confiance qui pût m'en faire concevoir l'idée, car c'est une chose insupportable d'être soupçonnée de ce que l'on aime.

Au nom de tout ce qui vous est cher au monde, mon cher comte, revenez à moi avec cette heureuse confiance et cette tendresse qui faisait tout le charme de ma vie. Je n'ai jamais été si heureuse que quand vous l'avez voulu; je n'ai jamais rien tant désiré que de vous conserver et de vivre avec vous à votre gré. Je sens mieux qu'une autre tout ce que vous valez, et je vous aime mille fois plus que vous ne croyez, et précisément comme il faut que vous le soyez. Revenez donc, et ne craignez plus de vous repentir jamais de votre tendresse pour moi. Je ne vous engagerai à rien qui soit contraire ni à votre fortune ni à votre bonheur : je sacrifierai le mien même et ma propre vie. Ne vous tourmentez plus vainement, ne m'accusez point, car je ne suis plus moi-même, dès que je me vois soupçonnée par vous ou même par qui que ce soit. Mon premier mouvement est de m'affliger avant que de me défendre, et je crois toujours que la vérité doit parler pour moi. De même que je suis déconcertée par la mauvaise compagnie et que je ne parais quelque chose qu'avec la bonne, de même mes sentiments, ma délicatesse, mon attachement, ne peuvent paraître que quand on y croit, que quand on m'estime. N'en avez-vous pas essayé? Suis-je faite pour être traitée comme la plupart des autres femmes, de toutes les façons? Les amis que vous me voyez, ma conduite passée et présente à leur égard, et plus que tout cela l'admiration naturelle et le goût que j'ai pour le vrai mérite et pour vos grandes qualités, ne vous décèlent-ils pas une âme au-dessus du vulgaire?

Je suis fâchée que vous me forciez à vous rappeler moi-même ces idées qui sont trop à mon avantage. Mais quelque modestie que je puisse avoir, comment n'en pas sortir pour essayer de vous ramener à la juste opinion que vous devez avoir de moi? Enfin, mon cher comte, j'en reviens toujours là, il est bas et indigne d'aimer quelqu'un que l'on méprise, et il est beau et honnête de respecter sa maîtresse, même quand elle ne le mériterait pas. Je ne puis trop vous le répéter, vous ne vous repentirez jamais de m'honorer de toute votre estime, et j'ose ajouter de votre confiance, et nous ne pouvons vivre ensemble si les sentiments ne sont la base et le fondement de notre tendresse. Quelque indulgence que vous ayez pour ma figure, je ne vaudrai jamais rien sans cette façon d'aimer que je veux, que j'exige, que je mérite, et dont je sais que vous êtes capable. Vous en trouveriez cent autres plus agréables, mais vous n'en trouverez point de plus convenable aux conditions dont je ne saurais jamais me départir. Je vous pardonne de tout mon cœur vos étonnantes visions, quelques tourments qu'elles m'aient fait éprouver, car j'ai souffert plus que je ne saurais vous le dire depuis que vous êtes parti d'ici. Mais enfin l'amour l'emporte, et je suis résolue à tout oublier et à tout faire pour rétablir notre bonheur, et pour vous convaincre de la réalité, de la vivacité et de la candeur de mon attachement pour vous.

Je crains horriblement votre séjour où vous êtes, je crains que cet ambassadeur (1) que je ne connais pas assez pour en juger, en feignant d'applaudir à votre goût pour moi, ne cherche à le saper par de sûres voies. Au nom de Dieu, ne vous laissez point séduire : s'il y a quelque démarche funeste pour moi que vous soyez obligé de faire ou par devoir ou par intérêt, laissez à mon amour le mérite de vous y engager, et ne faites rien dont je me puisse plaindre. Songez que vous m'avez aimée et que vous m'aimerez peut-être encore davantage : ce que je sens pour vous me le fait espérer. Écrivez-moi promptement, longuement, et bien tendrement. Adieu. Faites pourtant mes compliments à cet ambassadeur, car j'ai ouï dire qu'il fallait offrir une chan-

(1) Charles-Henri, comte de Hoym, né le 18 juin 1694, nommé chargé d'affaires de Saxe à Paris en 1719, puis ambassadeur en 1725, ministre en Saxe (1729). Exilé le 22 mars 1731, il était emprisonné après l'avènement d'Auguste III (1733) par ordre du comte de Bruhl, puis remis en liberté. Arrêté de nouveau en 1734, et enfermé à Kœnigstein, il se pendit dans sa prison le 22 avril 1736.

delle au diable quand il pouvait nuire. J'ai reçu encore une lettre de Pontoise; le duc de Bouillon doit être parti pour Évreux ce dimanche dernier, c'est-à-dire hier. On me charge de vous faire bien des compliments et de vous dire mille choses tendres et respectueuses. Peterborough (1) est tombé ici des nues, je le vis hier rôder dans les jardins; de dire ce qu'il y fait ni ce qu'il y fera, cela serait assez difficile. Adieu, âme de mon âme, revenez et soyons heureux. Mandez-moi ce que vous faites et quelle compagnie vous avez.

Mandez-moi si je dois vous écrire en droiture à Forges, ou s'il faut toujours envoyer à Paris.

Ce dimanche 1er octobre 1724.

Je périrai d'ennui si vous ne revenez, mon cher comte ; je n'entends rien à la longueur de votre absence, je vous attends de moment en moment depuis mercredi, et plus vous différez, et plus j'espère de vous voir entrer dans ma chambre à tous les instants du jour.

J'ai reçu une lettre de vous mardi, mais vous ne m'apprenez par elle ni ce que vous faites ni quand vous reviendrez. Ne vous reprochez-vous point un temps si précieux que vous prodiguez loin de moi ? Comment voulez-vous que je croie à votre tendresse après cela ? Quelles affaires ne sont pas terminées en huit jours, quand on n'a nulle sollicitation ni nul ordre à recevoir ? Tous les comptes de l'univers seraient arrêtés, tous les mémoires paraphés et toutes les réflexions épuisées. Non, vous n'avez nulle impatience de me revoir, vous vous servez du prétexte de votre M. d'Hoym pour rester éloigné, et je suis bien sotte de vous attendre et de vous croire quelquefois impatienté de ces détails imaginaires.

Aussi n'aurai-je pas tant de crédulité à l'avenir ; je ne resterai pas pour vous attendre dans un pays où je n'ai ressenti que tristesse et que douleur depuis que je l'habite : j'irai regagner ma maison. Mais ce sera moins dans l'espérance de vous y revoir plus tôt que pour y chercher des amis qui me consoleront, qui y tâcheront du moins, et qui, par leurs conseils et leur amitié, m'encourageront à vous oublier. Je suppose toujours

(1) Charles Mordaunt, comte de Peterborough, militaire et diplomate anglais, commandant des forces anglaises en Espagne (1703), gouverneur de Minorque en 1714, mort à Lisbonne le 5 novembre 1735.

que vous ayez tort, car au premier jour que je pourrais avoir de votre innocence, je volerais pour vous chercher et pour vous demander pardon moi-même de vous avoir soupçonné un instant. Mais que voulez-vous que je fasse, quand je ne suis occupée depuis le matin jusqu'au soir qu'à vous attendre, quand même je crois vous voir la nuit au moindre bruit qui parvient jusqu'à moi ?

Vous que la chasse et mille autres plaisirs dissipent et dont le goût est bien différent, vous ne concevez pas cette situation, enivré de quelques maximes contraires à mon sexe, et vous cédez comme par raison à tout ce qui vous éloigne de moi. Quelle erreur de passer sa vie dans de telles incertitudes ! Il faut être tout un ou tout autre, se livrer sans réserve à sa passion quand on en ressent, croire sa maîtresse parfaite par le cœur et les sentiments, ou n'avoir que de ces commerces où les sens seuls sont de la partie, je veux dire de ces liaisons propres seulement aux besoins, mais ne point aimer à demi. Souvenez-vous en, mon cher comte, dans toutes les occasions de votre vie, et surtout dans celles qui me regarderont.

Adieu, car je crains que ma morale ne soit inutile, j'en ai assez dit, si vous voulez bien m'entendre, et trop sans doute si vous ne m'aimez plus.

J'ai bien peu dormi cette nuit, mais en récompense j'ai beaucoup pensé à vous. Quel progrès vous avez fait dans mon cœur ! Que serait-ce donc si vous restiez ici ? Quel dommage d'interrompre une liaison si douce, que dis-je, si charmante ! Combien vous me paraissez différent de ce que je vous ai trouvé les premières années ! Que j'ai de regrets de n'avoir pas employé tout ce temps à vous aimer, quoique vous ne paraissiez pas fait pour la constance ni moi pour vous fixer ! Je m'imagine cependant que cela aurait pu être : je l'espère bien à présent. Oui, j'espère que vous m'aimerez longtemps. Ce que je sens pour vous m'en est un gage, et je puis vous assurer que c'est bien de l'amour. Quoi que vous fassiez, quoi que l'on me dise, tout tourne en augmentation de tendresse pour vous, et chaque instant semble ajouter à mon ivresse. Votre départ même me paraît une raison pour vous aimer plus vite, ou du moins pour me hâter de vous apprendre tout ce que vous m'inspirez. Je n'aurai jamais le temps de vous en dire la millième partie, et

ce qui m'afflige le plus, c'est que je ne pourrai vous écrire comme je le voudrais. Dieu sait ce que tout ceci va devenir ; mais je sens que je vous adore en ce moment, et il me semble que j'ai été bien folle de ne vous pas rendre cet hommage dès le moment que vous avez paru ici.

Je vous trouve d'une douceur et d'une politesse admirables, bon, complaisant, pourtant pas assez pénétré de ce qui s'appelle véritablement amour, quoique occupé de ses effets. On ne vous a pas assez bien aimé jusqu'à présent, vos victoires ont été plus complètes par le nombre que par leur espèce. Je veux vous faire connaître tout ce qui a pu vous manquer, et de combien les sentiments sont encore au-dessus des plaisirs ordinaires, ou du moins ce qu'ils y peuvent ajouter, car je ne prétends point les dénigrer ni en supprimer la plus petite partie. Au contraire, je voudrais vous rendre comme cette Constance de La Fontaine (1) qui se croyait aux éléments, bien qu'elle eût eu peut-être autant d'expérience que vous : « Pourquoi cela, dit-il, quiconque aime le die. » Je voudrais donc vous plaire de cette façon, et vous plaire comme vous me plaisez, c'est-à-dire... Ceci n'est pas aisé à exprimer, mais enfin c'est à vous que j'écris, et tout est permis quand on aime. Je voudrais... Qui m'empêche donc d'achever? Ce que je veux dire est plus raisonnable que ce que je viens d'expliquer, et cependant je ne trouve point de terme pour vous rendre mon idée, qui n'est point du tout malhonnête et que l'amour seul a fait naître. Je ne serais peut-être pas si sotte en vous voyant, et je tâcherais de vous faire comprendre ce que je ne puis à présent vous exprimer. Venez de bonne heure, et venez bien persuadé que je vous aime de tout mon cœur. Vous m'enchanterez même sans me rien dire.

Adieu, mon comte, voilà mon énigme expliquée lorsque je n'y pensais plus.

***

Comment, parmi tous ces départs et ces détours, ces aventures du soldat ambitieux, discerner le temps où l'absence est devenue intolérable ? Le voici déjà commencé. La grande entreprise qui devait amener l'élévation de Maurice à ce trône

(1) La *Courtisane amoureuse*, conte de La Fontaine.

du Nord, si branlant et si convoité, allait s'ébaucher pendant les voyages de Saxe et de Pologne en 1724 et 1725. Si la comédienne, dont le dévouement, les ressources même, vont contribuer à la lutte, a jamais rêvé de partager une couronne éphémère, ce sera pour régner sur un cœur soumis plutôt que sur un peuple turbulent de « Sarmates ». Mais Adrienne ne résiste pas à cette double vie ; sa pensée inquiète suit les chevauchées périlleuses dans les plaines désolées de ces provinces, dont les « mœurs féroces » l'épouvantent ; ici, la maladie fait son œuvre, « le chagrin opère ». Déjà souffrante en février et mars 1721, ses douloureuses vapeurs obligent, en 1723, les comédiens à changer de spectacle. L'abbé d'Allainval signale cette cruelle maladie qu'Adrienne subit quatre ans avant sa mort, « une dysenterie dont elle ne réchappa que contre l'opinion de tout le monde et l'avis des plus célèbres médecins, et qui la mit près du tombeau ». Souffrances du corps, tourments de l'âme.

A Paris, ce 5 novembre 1724.

Le chagrin a enfin opéré, ma poitrine s'est échauffée, l'oppression et le crachement de sang ont suivi. De là les remèdes, les saignées, le lait, et tout l'attirail d'une maladie qui serait encore plus considérable, si je n'y avais cherché quelque adoucissement. J'ai confié ma peine à Rochemore, et après lui avoir fait voir cette lettre et montré ma tristesse et mon ressentiment, il a tant fait par ses beaux discours, qu'il m'a persuadée que vous avez moins de tort que je ne croyais. Il me rappelle tout ce qui peut me rassurer, et nos conversations finissent toujours par me ranimer pour vous. C'est le seul remède que je crois salutaire à ma déplorable santé, mais qu'il me reste encore de l'inquiétude! Vous ne m'écrivez point, vous serez mille ans à revenir. Et qui sait comment vous penserez à votre retour et comment vous pensez même à présent? Tout ici me parle de vous et rien où vous êtes ne vous parle de moi.

Je suis toujours prête à me trouver mal quand je pense que vous serez encore quatre mois sans revenir, et je ne saurais vous exprimer la différence qu'il y a de moi à moi-même depuis que vous êtes parti. Tant que je vous ai vu, je n'ai point senti comme je le sens toute l'horreur de cette séparation. Votre présence répandait un charme sur ma douleur. Mais rien à présent

ne l'adoucit. S'il pouvait arriver quelque grand événement qui vous ramenât, si je pouvais voler où vous êtes! Oh! que mon sexe est malheureux et incommode, et que la bienséance et la raison s'accordent mal avec les passions! Mais pourquoi n'écrivez-vous pas du moins, puisque c'est la seule ressource qui nous reste? Surmontez votre paresse, si vous ne voulez me faire mourir, n'attendez point mes réponses pour me mander ce que vous faites et ce qui se passe dans votre cœur. Écrivez-moi de longues lettres, et qu'elles soient toujours sincères : je veux savoir ce que vous faites à tous les moments de ma vie.

Adieu! Une extrême faiblesse et un peu d'étourdissement m'obligent à finir tout court.

De Paris, ce 30 novembre 1724.

Je suis enfin arrivée ici à forfait, mais j'y suis arrivée sans joie, et j'y ai revu mes amis sans plaisir. Le chagrin que m'a donné votre dernière empoisonne le peu de douceur que je pouvais trouver en votre absence, et le courage que j'avais sur mes peines domestiques est absolument disparu. Ma famille, que je tolérais, m'est devenue insupportable, je suis devenue incapable d'égards pour ceux qui leur sont utiles, et je me sens une aigreur horrible dans l'esprit. Ma santé en sera altérée bientôt, et Dieu sait quelles en seront les suites! Fallait-il me persuader que vous aviez pour moi la passion la plus vive et la plus sincère pour me détromper après si cruellement, par quelle voie, dans quel temps et avec quelles circonstances? Par une preuve que je ne puis perdre de vue et que vous ne pourrez nier, quand je compte sur vous plus que jamais et que vous vous éloignez pour des temps infinis, peut-être pour toujours, et que je suis déterminée à tout quitter pour vous aller rejoindre, quand je suis accablée par cent chagrins de toute espèce et surtout par votre éloignement, et que ma seule confiance en vous peut me soutenir contre tant de troubles et d'amertume...

Si vous m'aviez dit que votre passion eût été si grande pour l'infidèle à qui vous écrivez (1), j'aurais moins sujet de me plaindre, mais vous m'avez toujours protesté que ce n'avait été qu'une fantaisie, qu'un simple goût que sa gentillesse avait produit, et vous m'avez juré mille fois que vous n'aviez véritablement

(1) Peut-être Marie Cartou, chanteuse de l'Opéra, qui devait suivre, en 1730, le comte de Saxe au camp de Muhlberg.

connu l'amour que pour moi. Vous m'en avez donné des preuves que je croyais infaillibles. Vos craintes, vos assiduités, vos projets, et cent mouvements involontaires m'en paraissaient de sûrs garants; le dernier voyage que vous avez fait par un temps affreux et pour me revoir uniquement m'avait achevée : la tête me tournait de joie et de tendresse, malgré votre éloignement. Et quand je m'enivre de votre idée, que me faites-vous envisager? La coquetterie la plus marquée, la légèreté la plus outrageante, et, si j'osais, j'ajouterais la fausseté la plus insigne, car pourquoi jouer une passion que vous n'avez pas? Pourquoi me tromper quand vous paraissez trembler si fort de l'être?

Je suis bien éloignée de la conduite de celle qui vous a trahi pour un homme du commun. Les premiers princes du royaume et de l'univers me désireraient vainement, je ne le sens que trop encore, malgré l'opinion que j'ai de vous présentement, car si vous écrivez de cette façon à quelqu'un qui vous a fait des infidélités si basses, que ne ferez-vous point pour celles que vous croyez qui vous ont été fidèles et que le hasard seul de vos affaires vous a obligé de quitter? Le sérail que vous allez retrouver effacera bien vite mon idée, et, comme vous le dites fort élégamment, quand vous ne m'aurez plus, vous en prendrez une autre. Mais vous n'attendrez pas que vous ne m'ayez plus, et l'absence... O ciel! quelle idée, quel tableau je me représente! Que je suis désolée de vous aimer et malheureuse si je ne parviens pas à vous oublier!

A Paris, ce 23 décembre 1724.

Je me flattais hier de recevoir de vos nouvelles, mon cher comte... Cependant la journée se passa sans que j'entendisse parler de vous. Ce ne fut pas au moins sans y avoir pensé, car vous ne sortez plus de ma mémoire, vous occupez mon cœur, mon âme et mon esprit. Ma maladie et votre absence, au lieu d'affaiblir mes sentiments, semblent les avoir rendus très vifs. Je ne sais pas ce que je ne ferais point pour vous revoir en ce moment, et ce désir m'occupe à tous les instants de ma vie. Que ne pouvez-vous penser comme moi? Je tremble que vous ne m'aimiez moins, parce que je vous aime excessivement. Nos situations sont bien différentes; mille dissipations vous empêchent de penser à moi, vous vous portez bien, les plaisirs de la table et de la bonne compagnie mènent loin

un homme de votre âge aussi éloigné de sa maîtresse. Cette idée me fait frémir, et je sens à la fois tout ce que la crainte et la jalousie ont de plus affreux. Non, je ne puis m'imaginer qu'au milieu d'une cour où règne la galanterie, où vous trouverez mille occasions de succomber, vous puissiez me rester fidèle, et je crois que je mourrais de douleur si j'étais sûre que vous m'eussiez manqué. Cachez-le-moi bien au moins, si cela vous arrive, et rassurez-moi promptement si je suis assez heureuse pour que cela ne soit pas.

Je me fais mille images différentes de votre état : tantôt je vous crois occupé d'affaires sérieuses et même chagrin, et alors je gémis pour vous, je vous plains, j'imagine de quelle façon je pourrais parvenir à vous consoler. Je me représente combien vous paraissiez m'aimer, et toutes les démarches, toutes les actions, les projets, les petits soins, les complaisances, qui sont émanées de ce goût me frappent et m'enchantent. Je vous adore alors tout à mon aise. Mais quand je viens à réfléchir que vous êtes à cinq cents lieues, que vous êtes jeune, que vous étiez inconstant avant de me connaître, que tout vous conduit aux occasions périlleuses, et que rien n'est là pour vous retenir, je me confonds et je pleure de tout mon cœur. Voilà où j'en suis.

Cette agitation qui est bien vraie ne contribue pas au rétablissement de ma santé. Mais voyez jusqu'où va ma folie. Je me réjouis quelquefois d'être malade, parce que, comme vous êtes naturellement soupçonneux et que, quoi que je fasse, vous ne pouvez lire au fond de mon cœur, je me persuade que vous serez bien plus tranquille quand vous saurez que je ne sors point de ma chambre, que je ne soupe avec personne et que je vis de riz de poulet et d'amour pour vous. Quelquefois aussi je tremble que la longueur de cette maladie ne me change par trop, et que vous ne soyez par là trop autorisé à ne me plus aimer. Enfin je n'ai jamais été si troublée de frayeur, de désir, d'espérance et de regrets. Le temps que vous passez loin de moi est un mal bien réel et bien irréparable. Mais comment ai-je eu la raison de vous laisser partir? Comment ai-je pu concevoir que je pourrais vivre quatre mois sans voir mon cher comte? Quatre mois! Il n'y en a qu'un et demi de passé! Que ne puis-je vous exprimer le déchirement de cœur que j'éprouve en ce moment! Je n'ai rien senti de pareil en ma vie même pour vous dans vos autres voyages ni dans aucun temps. Ne pourriez-vous point

revenir? Malgré le triste état de ma poitrine, je sens que j'irais bien volontiers au-devant de vous jusqu'à la moitié du chemin. Mais, ô souhaits perdus!... peut-être, dans le temps que je m'exhale en vains désirs, vous faites à quelque autre de perfides protestations plus vives et plus empressées que tout ce que je vous ai jamais inspiré.

Ce 14 janvier 1725.

Je ne crois pas que jamais lettre ait fait tant de plaisir que celle que je viens de recevoir de vous, mon très cher comte. Je ne sais comment vous l'exprimer, mais ce qu'elle contient de tendresse et de sentiment a passé si vivement dans mon âme que ce que je sens ne ressemble à rien de tout ce que l'on peut rendre. J'en pleure en vérité de joie et d'attendrissement; j'ai reconnu le véritable amour dans tout ce que vous me mandez, et mon bonheur ne se peut comparer.

Nous voilà, mon cher comte, au point tant désiré : vous m'aimez comme je désire de l'être, et je vous aime comme vous le méritez. Ma santé, ma vie, sont entre vos mains, et je vous les abandonne bien volontiers. Oui, je ne veux plus vivre que pour vous, je ne pense qu'à vous, et je ne ferai de ma vie que tout ce qui pourra vous convaincre de ma tendresse. Mais ce sera sans rien exiger de la vôtre qui dérange ni votre fortune, ni votre réputation, ni vos devoirs. Je veux réparer par ma conduite et par ma façon de penser, s'il est possible, ce qui manque à ma figure, à mon état, et enfin tous les défauts qu'il ne dépend point de moi de ne pas avoir. J'inventerai, je chercherai tout ce qui pourra justifier votre tendresse, et l'amour me promet bien de m'y servir, puisque je vous plais absente, puisque vous savez résister aux occasions que vous trouvez, puisque vous désirez de vivre avec moi toute ma vie. Vous verrez de quelle façon je vous la veux consacrer, vous trouverez en moi les empressements de la maîtresse la plus tendre, la sûreté, la complaisance d'une amie, l'attachement et la fidélité du plus respectable domestique, et l'intérêt de la mère et de la femme la plus raisonnable et la plus pénétrée de ses devoirs. Mon âme naturellement portée au bien n'affaiblira point vos vertus, et je sacrifierai mes plus doux plaisirs à ce qui pourra vous rendre heureux et respectable. Enfin, j'aurai toujours pour but de vous faire penser, même quand vous m'aurez perdue, ce qui ne peut

arriver que par ma mort, que j'étais digne de vous par mon cœur.

Vous me comblez d'aise en m'apprenant un bon train. Profitez-en bien, mon cher comte, suivez vos projets sans rien négliger de vos plaisirs, montrez-vous tel que vous êtes, vous acquerrez de nouveaux amis, vous ramènerez vos ennemis. C'est la bonne façon de se venger, et la voie la plus sûre pour parvenir aux vues que vous devez avoir, et que je vous exhorte de ne pas négliger. Car il faut profiter du temps, je ne saurais trop vous le répéter. Ne vous tourmentez point de l'avenir, mais pensez-y raisonnablement, jouissez du présent, mais n'en abusez pas, c'est-à-dire amusez-vous, car je le souhaite. Vous aimez la chasse, il faut chasser ; le Roi aime la table, il faut lui tenir compagnie. Vous pouvez m'aimer et prendre du plaisir à tout ce qu'il vous faut faire, vous n'avez qu'à dire en vous-même : « Elle le désire, elle est bien aise que je sois heureux, même éloigné d'elle. » Arrêtez-vous quelquefois seulement quand l'occasion ou la force de votre tempérament voudront vous entraîner, et dites-vous : « Si je me faisais mal, elle serait désolée : je veux me conserver pour elle, me faire estimer pour elle. » Enfin, mêlez-moi dans tout ce que vous ferez, et toujours de la façon la plus convenable à notre bonheur, et au tendre et sincère et singulier amour que j'ai pour vous.

Adieu, mon cher Arminius, adieu mon roi, mon seigneur, mon ami, mon amant, mon héros, et tout ce que j'aime et ce que j'aimerai toute ma vie. Adieu encore une fois, soyez heureux, et soyez-le pour l'amour de moi, je vous en conjure, et vous ne pouvez mieux me prouver votre tendresse qu'en faisant tout ce que je vous recommande, et je ne puis mieux vous prouver la mienne qu'en vous protestant présentement que je vous crois fidèle. Mais, adieu, car je ne saurais vous quitter, et l'on me fait apercevoir que je vous écris depuis un quart d'heure devant du monde que je ne voyais pas dans ma chambre. Adieu, adieu, dites-vous tout ce que je pense, vous en serez bien plus content que de tout ce que vous venez de lire sur le papier. Parlez-moi de votre retour, et, pour Dieu, écrivez-moi souvent. C'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, et vous ne pouvez me le refuser.

A Paris, ce 8 février 1725.

Je désire et je crains de vous écrire. J'ai trop peu de raison présentement sur votre absence, je sens que le courage est prêt à me manquer, un ennui mortel me saisit, et cependant, je n'ose exiger que vous reveniez un jour plus tôt pour moi. Je suis agitée de mille craintes, et quoique, en recevant vos lettres, je me livre avec enthousiasme aux espérances les plus flatteuses, je retombe deux jours après dans les tristes frayeurs qu'il me paraît toujours que la raison m'inspire. Enfin, tout cela veut dire, en bon français, que j'ai grand besoin que vous reveniez, et que je tremble très souvent de ne vous pas retrouver tel que je vous désire et que je vous crois quand je lis vos lettres. Je crains que le changement de ma figure n'en apporte à vos sentiments. Je crains que vous ne trouviez ici encore plus d'occasions de me trahir qu'où vous êtes. Quelquefois, je crains que vous ne soyez là plus en danger. Enfin, je suis la proie de mille inquiétudes qui se succèdent et qui me tourmentent extrêmement.

Vous ne me parlez point du tout de votre retour, voilà cependant le quatrième mois qui s'écoule. Quatre mois, quelle absence! Faites-la finir, mon cher comte, car je vous avoue que je n'y tiens plus.

Février 1725.

J'ai reçu toutes les excuses de mon cher Arminius, et mon cœur les avait prévenues, et l'avait depuis longtemps justifié d'un crime dont ma tendresse seule pouvait se plaindre, et qu'elle seule aussi a voulu effacer. Bannissons, mon cher comte, toutes ces idées de perfidie dont je me flatte que nous sommes bien éloignés tous deux : je suis assez heureuse pour croire que vous m'aimez véritablement, et je suis déterminée à tout ce qu'il vous plaira d'imaginer pour vous convaincre de la réalité, de la sincérité, de la vivacité et de la singularité de mon attachement, de ma passion, car il ne faut plus ménager les termes. Je n'en connais point d'assez forts pour exprimer ce que je sens pour vous, je n'ai plus d'autre occupation que celle de vous aimer, d'autre désir que celui de vivre avec vous toute ma vie et d'autres projets que de suivre sans exception toutes vos volontés.

Ma santé seule m'empêche d'être la plus heureuse personne de l'univers. Ce n'est pas parce que je souffre, — je ne manque

ni de courage ni de patience, — mais je change, et je crains que ce changement ne ralentisse votre goût. En vain vos lettres me rassurent, en vain je sens redoubler tous mes sentiments pour vous; plus je me trouve de tendresse, et plus mes frayeurs redoublent. Je crains aussi de vous trop aimer. Ce n'est pas toujours le plus sûr moyen de plaire, mais je ne puis m'en corriger, et chaque jour ajoute un nouveau degré de force à ma passion.

Vous ne me parlez point de votre retour ; quelque éloigné qu'il puisse être, marquez-moi ce temps heureux, ce jour admirable où je pourrai vous revoir, vous embrasser, vous adorer. J'en pleure de joie, et cependant j'en suis bien loin, je n'ose même vous presser de le hâter. Mes plus ardents désirs, le soin de ma vie même, cède à vos chers intérêts. Ne négligez rien sur vos affaires, mon cher comte, je ne me le pardonnerais jamais. Profitez du temps et des bonnes dispositions qu'aura redoublées votre présence. Séduisez jusqu'à vos ennemis, vous le pouvez mieux qu'un autre sans déroger à la dignité ni à l'élévation de vos sentiments. Enfin, songez à l'avenir, et n'oubliez jamais que je vous en sollicite toujours aux dépens de mon bonheur et de mes plus doux souhaits. C'est vous que j'aime, et c'est à vous uniquement que vous devez songer. Pourvu que vous soyez heureux, il ne m'importe à quel prix. Les lieux, les climats les plus reculés ne m'épouvanteront jamais. Sans condition, sans restriction, je ferai tout ce qui pourra vous plaire et vous convenir, heureuse si cet abandon de moi-même et ce dévouement si universel vous flatte, vous contente, et vous persuade que personne au monde ne pourra jamais vous aimer plus que moi.

A Paris, ce 19 mars 1725.

Au milieu du plus fort de ma douleur, on m'apporta hier votre petit portrait, mon très cher comte. Il m'a fait redoubler de larmes, et pourtant il m'a consolée. Je l'ai baisé mille fois depuis que je l'ai, je me suis éveillée même très matin pour le revoir et pour vous écrire devant lui. Je ne sais quoi me dit que je ne dois point tant me livrer à la tristesse, puisque vous m'aimez et que je vous reverrai bientôt, qu'il peut arriver encore peut-être quelque événement favorable qui nous tranquillisera, qu'enfin le plus grand des malheurs pour moi serait de cesser de vous plaire, et que le dernier désespoir ne me

convient point tant que vous m'aimerez. Voilà ce que votre image et mon cœur m'ont fait penser.

Je retomberai plus d'une fois dans mes accès de mélancolie, mais je reviendrai aussi par des rayons d'espérance et peut-être par des transports. Voilà ce que fait la véritable passion. Il ne me semble presque pas nécessaire que je vous proteste que je vous aime ni que je vous aimerai toujours. Il me semble que vous devez le voir, le croire, et n'en jamais douter. Il est vrai que mon sexe est faible, qu'il peut autoriser bien des doutes, que la vie que je mène est mille fois plus triste que vous ne pouvez l'imaginer, que cent autres femmes se pourraient lasser. Mais il est encore plus vrai que je ne cesserai jamais d'adorer mon cher comte, tant qu'il voudra bien me le dire. Les obstacles m'attristeront, m'accableront, mais ne me détacheront jamais.

J'ai du courage, et le plus tendre attachement qui fut jamais. Vous allez revenir, vous me le promettez, je vous verrai, je vous dirai tout ce que je pense, je lirai dans vos yeux tout ce que vous sentez. Je ne veux m'occuper que de cette idée Venez, venez. Eh ! plût à Dieu que vous fussiez ici ! On attend votre lettre, et je ne saurais m'amuser à vous apprendre des nouvelles que d'autres peuvent vous écrire. Tout ce que je puis vous dire est qu'il me semble qu'il est nécessaire que vous veniez tout au plus tôt, et que c'est l'avis de tous vos amis. Adieu. Votre portrait ou plutôt le mien vous ressemble parfaitement, et je vous quitte pour lui parler. Je ne comprends point comment vous recevez six lettres de moi à la fois, vos postes sont bien insupportables. J'en ai reçu deux de vous samedi, et je suis bien fâchée que ces dérangements m'exposent à vous ennuyer. Comment avez-vous pu lire six de mes lettres ?

Adieu, aimez-moi, et malgré le sort, la guerre, l'éloignement et tous les contretemps imaginables, vous verrez si je vous aime et si je ressemble aux autres femmes. Adieu, quand vous dirai-je bonjour, mon comte ?

A Paris, ce 25 mars 1725.

Il est bien étonnant, je ne puis me lasser de le dire, qu'avec un petit morceau de papier que vous m'envoyez de si loin, vous puissiez tant sur ma santé, sur mon humeur, sur tout moi-même enfin. Je ne suis pas reconnaissable quand j'ai reçu de vos nouvelles, et que je puis croire que vous m'aimez. Je bénis

mille fois ceux qui ont inventé l'écriture. Quel soulagement dans l'absence! Que ne le sentez-vous comme moi? Mais, mon cher comte, vous ne me parlez point de votre retour. Vous m'exhortez à la constance, c'est-a-dire au courage; en puis-je manquer, quand je croirai que vous pensez à moi, que vos affaires seules vous retiennent, que vous désirez de me revoir? Mais si faut-il pourtant que vous reveniez. Eh! pourquoi ne pas désigner cet heureux jour? N'est-il pas temps que je l'espère, est-il donc encore si éloigné?

Songez-vous à tous les siècles que j'ai passés sans vous voir, quoique je vous voie à tous les moments du jour, depuis que j'ai votre petit portrait? Je suis comme folle, il me prend des accès de joie et de tristesse qui me font faire les choses du monde les plus singulières et assurément les plus nouvelles pour moi. Je parle toute seule, je ris ou je pleure à propos de rien, et toujours cette image me suit, la nuit sous le chevet de mon lit, le jour appliquée sur mon cœur, quand je ne puis la regarder, la baiser, et lui dire que je vous adore. Je sais bien que je me surprends moi-même quand il m'arrive de réfléchir, et que je me représente combien toutes ces actions paraîtraient insensées à des gens insensibles. Mais elles font la plus sérieuse et la plus essentielle occupation de ma vie; je voudrais que nulle autre ne les eût imaginées, et que vous puissiez être flatté, charmé, pénétré de me les inspirer, que vous eussiez les mêmes désirs, les mêmes idées, les mêmes craintes, et surtout les mêmes plaisirs.

Je crois en trouver parfois des indices dans vos lettres, et voilà ce qui tourne ma pauvre tête. Je ne vois point de raison plus forte pour aimer que la certitude de plaire. Et comment en douter quand vous, Sarmate, dissipé, jeune, ambitieux, et fait enfin pour servir de héros aux infidèles, vous vous exprimez si tendrement, si naïvement, et de cette façon qui persuade les plus incrédules et qui attendrit les plus froids? Oui, mon cher comte, je vous aimerais sur vos lettres quand je ne vous aimerais pas par mille autres raisons. Je me trouve mille fois plus heureuse que je ne mérite, et que toutes les autres femmes du monde; je n'envie le sort d'aucune, et je ne désire que de vous voir longtemps le même.

A Paris, ce 31 mars 1725.

Il me faudrait une autre langue et des expressions plus vives que toutes celles que je connais pour vous donner une juste idée de ce que vos lettres me font sentir et de l'excès de ma tendresse. Ne pouvant rien imaginer d'assez fort, je me servirai des termes les plus simples. Mon bonheur est parfait, et je ne désire rien dans le monde que de vous voir penser toujours de même, ou de mourir au moins subitement le jour que vous voudrez changer. Je ne suis point tourmentée de cette crainte en ce moment, et je ne sens que cet enthousiasme que vous communiquez de si loin. Je suis aussi aise et plus que vous ne l'étiez le 14 de ce mois, j'embrasse même bien plus d'idées. Vous êtes content de moi, vous m'aimez, vous revenez, et les affaires tournent à votre gré. Que de sujets de satisfaction et de transports !

A Dieu ne plaise, mon cher comte, que je veuille vous éloigner des soins que vous devez à votre fortune. Je me rétracte ici de tout ce qui m'est échappé qui vous l'a pu faire croire. J'ai tremblé que votre absence ne fût prolongée pour cette vilaine affaire de Thorn (1) qui ne saurait m'intéresser. Mais quand il s'agira de votre établissement, pouvez-vous craindre que je ne pense là-dessus comme je le dois ? Ne vous ai-je pas dit mille fois que je rassemblais dans mon cœur, pour vous, des sentiments de toutes les espèces, et que votre bonheur surtout m'importait plus que le mien même et que ma vie ? Oui, je vous encouragerai, je vous remercierai même à genoux de tout ce que vous ferez pour l'accomplissement de vos trop justes projets. Je ne vous aime point en caillette, et je me sens assez de courage pour soutenir votre éloignement, quand il sera fondé sur des motifs aussi solides.

Je ne crains point non plus que vous doutiez de ma constance tant que vous m'aimerez. La vérité perce des distances plus considérables, et comme il n'y a rien que je ne fasse pour vous en convaincre, cela ne doit pas vous inquiéter un moment. Que ne souffrirai-je pas, grand Dieu, quand je me verrai animée par l'espérance de vous voir heureux et tranquille, et par le plaisir de vous croire fidèle ? Mais, mon cher comte, à cette cour où vous allez solliciter et demeurer, vous verrez des

(1) L'*Affaire de Thorn* (17 juillet 1724). Une querelle entre catholiques et protestants avait amené l'intervention de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie, qui menaçaient d'envahir la Pologne.

objets nouveaux, vous y paraîtrez tel que vous êtes, et l'on tâchera de vous séduire. Je me flatte bien que vous ne commencerez pas, mais qu'aurai-je fait au ciel pour qu'il vous empêchât de succomber? Eh! comment se peut-il que je l'espère?

Mais je dois vous voir auparavant, je dois vous voir... Concevez-vous bien quelle sera ma joie? Non, vous ne sauriez vous l'imaginer. Mon âme est autrement pétrie que les autres, et surtout depuis que je vous connais, depuis que vous m'aimez, depuis que je vous adore. Que je me reproche mes dernières lettres! Elles vous auront paru maussades, et elles auront bien détruit cette admirable confiance que celle du 25 de février vous avait inspirée. Comment pourrai-je remédier, comment réparer des torts si involontaires, et que la seule frayeur de ne vous pas voir si tôt m'a fait avoir? Mon Dieu, que je suis heureuse, et que je le serai quand je vous verrai! L'impératrice de Russie, la reine future de France, dût-on la prendre de la condition la plus médiocre, ne seront pas si satisfaites de leur sort que je le serai du mien tant qu'il vous plaira...

***

Cependant Mlle Lecouvreur semblait négliger, dans ses lettres, toute une partie de sa vie. Sa santé à demi rétablie ne l'éloignait pas de la scène, elle y régnait toujours. Avec les grandes tragédies classiques, elle jouait, cette année-là, l'*Hérode et Mariamne* de Voltaire, sous sa nouvelle forme (10 avril 1725); cette pièce eut alors vingt-huit représentations, accompagnée, à partir du 16 août, d'une petite pièce en vers, l'*Indiscret*, la première comédie de Voltaire, dans laquelle Adrienne jouait le rôle d'Hortense. Le second voyage de la Comédie à Fontainebleau commença le 31 août 1725, et son séjour s'y prolongea jusqu'au 26 novembre. Là tout retraçait aux yeux de l'amante le tableau du bonheur passé. Son amour avait grandi dans ces beaux lieux; les anciens souvenirs venaient l'attendrir et l'enchanter. Enfin elle a vu arriver le bienheureux moment du retour.

A Fontainebleau, ce vendredi au soir 31 août 1725.

Je suis arrivée à bon port il y a environ une heure et j'ai fait déjà déballer plus de coffres et de paquets qu'il n'en faudrait pour tout votre régiment. Que les femmes sont embarrassantes, et que je leur sais mauvais gré de tout l'attirail qui leur est

devenu nécessaire! Sans cela je vous aurais écrit une heure plus tôt et par conséquent davantage, je serais un peu moins fatiguée, et j'exprimerais plus vivement ce que je sens pour vous, car, quoi qu'on en dise, l'esprit et le cœur se ressentent de l'abattement du corps.

Quelque faible que je me trouve, j'augure cependant bien de mon voyage : je suis arrivée sous de meilleurs auspices que l'année passée, et cela m'a fait trouver la forêt plus belle et mon appartement admirable. Je ne me sens point cette tristesse dévorante qui m'a tant coûté dans l'autre voyage. Vous allez bientôt venir, je me flatte que vous m'aimez, que vous êtes content de moi; je vous verrai tous les jours et bien plus souvent qu'à Paris, et cette idée me donne une joie que je ne saurais vous exprimer. Tout le monde se fait un plaisir d'être ici spectateur des fêtes et moi je me fais un délice de pouvoir vous dire, plus souvent et sans doute plus tendrement, que je vous aime de tout mon cœur.

J'ai senti redoubler ma tendresse en arrivant ici; la vue de certains rochers m'a attendrie, et il ne tiendra pas assurément à moi que nous ne soyons les plus heureux amants de cette cour, à commencer même par les maîtres, tout jeunes et tout novices qu'ils sont (1). Qu'il y a de ressource dans un véritable attachement! Les autres malheurs ne tiennent pas longtemps dans une âme contente de ce qu'elle aime. Je sens déjà que l'espérance de l'être ici de vous a presque effacé tout ce que je viens de souffrir à Paris : je ne respire que plaisir et tendresse. Hâtez-vous de venir confirmer et justifier des pressentiments si agréables. Venez, mon cher comte, et venez au plus vite, gai, empressé, tendre et fidèle, et laissez-moi le soin du reste. Je vous réponds que tout ira bien. Adieu, je vous aime prodigieusement, ce soir, je vous supplie de ne me rien dire ni faire qui change cet heureux état, car je trouve un très grand plaisir à vous aimer.

On fait ici de grands préparatifs pour l'arrivée de la Reine; tout le parterre du Tibre est échafaudé et rempli de machines pour les feux d'artifice et illuminations. Mais encore une fois, nous serons plus heureux qu'eux si vous voulez. Bonsoir, mon Graf, je vais dormir ou plutôt penser à vous.

(1) Louis XV et Marie Leczinska, dont le mariage sera célébré le 5 septembre 1725.

***

Voici le mariage du Roi, et les fêtes qui se préparent. Le comte de Saxe s'était vanté quand, arrivé, prétendait-il, en 125 heures de Dresde à Dammartin, il avait écrit au comte de Hoym : « J'apporte des *ingrédients* pour rompre ou du moins retarder le mariage en question. » La cérémonie avait eu lieu par procuration à Strasbourg. C'est à Fontainebleau, le 5 septembre 1725, qu'on célèbre l'union de Louis XV et de Marie Leczinska. La plus brillante cour du monde emplit le château rajeuni. « Au reste, écrit Voltaire, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantables. » Le maréchal de Villars et le comte d'Argenson, accompagnant la Reine dans les jardins, « lui parlent des affaires publiques à l'ombre des arbres témoins des entretiens d'Henry et de Sully ». Les illuminations dont Adrienne décrivait les préparatifs, « se trouvent manquées, rapporte M. de Nolhac, un vent fort éteignant les lampions à mesure qu'on les allume ». — « Après le souper, au dire de Voltaire, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très peu d'invention et de variété. » La salle de la Belle Cheminée est transformée en théâtre, et Adrienne va jouer devant cette souveraine dont l'avènement lui causait une si injuste frayeur. Ce furent la tragédie de *Mariamne* et la comédie de *l'Indiscret*.

« Les larmes de Marie Leczinska, écrit la comtesse d'Armaillé dans son histoire de la Reine, furent, le soir de la première représentation, le succès de Voltaire et le triomphe de l'actrice. » Plus tard, Adrienne, elle aussi, sera charmée par la princesse aimable dont l'accueil, comme les vertus, inspirait à ses familiers ce respectueux et entier dévouement dont nous possédons nous-mêmes tant de témoignages : « La Reine, dira la comédienne au comte de Saxe, a parlé de moi avec beaucoup de bonté, et malgré deux princesses, elle a déclaré tout haut qu'elle me donnait la préférence. Cela a fait beaucoup parler, et l'on prétend que je dois en être bien aise. » On ne s'étonnera pas, cependant, si elle ajoute : « Je le suis effectivement dans ce moment, mais c'est d'avoir lu votre lettre, et d'avoir lieu de me flatter que vous m'aimez. »

Enfin les amants avaient retrouvé la petite maison de Dammartin, cet asile du bonheur. Bonheur bien court, et nouveau

départ. Adrienne est seule, maintenant, tandis que l'ambitieux, comme l'impérial amant de Bérénice, a « suspendu son amour »

1725.

Je suis malade, mon cher comte, mais mon plus grand mal est de ne vous point voir et de ne point recevoir de vos nouvelles Je vous écrivis hier assez à la hâte, mais il vient de me prendre un si grand attendrissement pour vous que bien que je sois au milieu de la nuit, je n'ai pu m'empêcher d'éveiller mes gens pour vous écrire. Ils m'ont trouvée toute en larmes, et ne m'entendant demander que mon écritoire, ils ont cru que c'était une vision, et que je me trompais. L'un m'a apporté de l'eau de fleur d'oranger, l'autre du vinaigre; on m'a proposé des linges chauds; enfin, ils voulaient à toute force me persuader que c'était un évanouissement qui m'allait prendre et que j'avais rêvé auparavant en leur demandant de quoi écrire. La discussion a été plus longue que je ne voulais. Mais enfin je l'ai emporté, et me voilà seule avec vous, ou du moins avec votre idée, avec ma tendresse, et tout ce que vous m'inspirez.

Vous êtes assez bon connaisseur pour avoir jugé d'abord que je vous aimais beaucoup, mais vous n'êtes peut-être pas assez tendre pour vous imaginer à quel point je vous aime aujourd'hui Moi-même, qui connais le cœur humain et qui malheureusement ne suis pas sensible pour la première fois, je ne l'aurais pas pu prévoir. Vous êtes absent et je ne suis pas plus sûre de vous que de raison, bien que je vous croie d'assez bonne foi. Je suis de ce sexe dont on dit tant de mal, et quoique je ne sois pas trop aimable, assez de gens s'empressent à me faire croire que je parais telle à leurs yeux. Mais rien ne me flatte plus que ce qui vous regarde; fussiez-vous dix ans sans revenir, je vous aimerais encore à votre retour, et je sens que je n'aimerai que vous de ma vie.

S'il m'arrivait de mourir avant de vous revoir, souvenez-vous quelquefois de moi, mon cher comte. Vous plairez à d'autres, mais vous n'y plairez pas davantage ni d'une façon plus digne de vous. Je sens tout ce que vous valez, vous n'avez laissé échapper devant moi aucun trait de bonté et de grandeur d'âme que je n'aie repassé cent et cent fois dans ma mémoire. Ces qualités respectables que je vous connais me plaisent encore plus que votre figure. Augmentez toujours vos

vertus et votre mérite, il est si doux de mériter d'être aimé, il est si beau de se faire estimer et respecter, et vous êtes si bien fait pour l'être des honnêtes gens et des connaisseurs! Vous avez si bien réussi dans un pays où vous avez percé tout seul et où, malgré votre naissance, vous pouviez très bien échouer! On y peut d'abord éblouir, mais on ne s'y soutient pas sans mérite, et je suis persuadée que le chemin que vous y avez fait n'est encore rien; l'avenir vous promet mille fois mieux.

Votre lettre m'a fait sentir les deux mouvements du monde les plus opposés, un mouvement de joie inexprimable et une douleur que je ne saurais vous peindre. N'était-ce pas assez de votre éloignement? Fallait-il encore vous croire dans ces cruelles irrésolutions? Quoi même! Vous finissez votre lettre par me laisser entrevoir que peut-être je ne vous reverrai plus. Ma constance ne tient point à une pareille réflexion, et vous me mettez au désespoir. Je n'ai déjà pas trop de courage, et la tête est prête à me tourner, mon très cher comte. Si vous m'aimez, que dis-je! si la pitié trouve place en votre âme, rassurez-moi, consolez-moi, s'il est possible que je le puisse être sans vous voir. Écrivez-moi de la bonne façon, si je puis faire quelque chose qui vous rassure. Parlez, je ne trouverai rien d'impossible, je n'y mets aucune exception, et je ne désire que votre bonheur et votre retour. Comptez sur moi, mais comptez-y pour ma vie : je vous la consacre et je vous la sacrifierai de tout mon cœur. C'est du plus tendre de mon âme que je vous l'écris.

J'aurais encore mille choses à vous dire, mais j'ai tout plein de témoins et je n'ose continuer, parce que je ne puis presque retenir mes larmes devant eux. Mon cher comte, croyez-moi, je suis plus à vous qu'à moi-même, et je mourrais mille fois plutôt que de vous manquer. Hélas! si je pouvais vous revoir encore, avec quel plaisir je vous protesterais que je vous aime mille et mille fois plus que vous ne croyez!

Adrienne Lecouvreur.

(*A suivre.*)

POÉSIES

CONSTATATION

J'ai vu fuir des rois sans couronne;
Hamlet s'est fait tueur de rats;
Portia vieillit ; Desdémone
Est morte, un soir, entre mes bras...

Le printemps fut terne et morose,
Il gèle en un ciel sans azur ;
Reverrons-nous fleurir la rose
Et frissonner le beau blé mûr?

Le vieux monde évoque en son rêve
Le fantôme de la beauté;
Toute heure est trop longue ou trop brève
Au cadran de l'éternité;

On entend au fond du silence
Quelque chose qui se dissout;
L'écho fuit le pas qui s'avance;
Je suis las de tous et de tout,

Car j'ai vu s'effacer les charmes
Dont s'étaient enchantés mes yeux
Et ruisseler de longues larmes
La face morte de mes dieux...

PAQUES ROMAINES

Je vous ai jadis entendues
Dans le printemps du ciel romain,
Cloches latines, suspendues
En robes de bronze ou d'airain,

O vous, belles cloches pascales,
Qui répandiez sur la Cité
Le chœur de vos voix inégales
En l'honneur du Ressuscité.

Cloches de Pâques, ô romaines,
Qui mêliez votre accord pieux
Au jaillissement des fontaines
Où la Fable montre ses Dieux,

O saintes cloches vaticanes,
Aventines de l'Aventin,
Bourdons puissants, humbles campanes,
Timbre grave ou son argentin!

Belles cloches des Sept Collines,
Vous unissiez dans l'air vermeil
Le concert de vos voix voisines
Ivres de joie et de soleil;

Vous toutes qui chantez ensemble
Avec le divin renouveau
Le miracle qui nous rassemble
Devant la pierre du Tombeau,

O cloches de Rome, éternelles
Comme la Ville au nom sacré
Vers qui viennent, à tire d'ailes,
Vos sœurs, pour le jour espéré!

Mais dans quelle sombre amertume
N'écouterait-il pas vos chants
Celui que l'ombre et que la brume
Enveloppent de plis pesants,

Celui qui se souvient et rêve
En son mal toujours irrité,
Dont le cœur, percé de ton glaive,
Amour, n'a pas ressuscité?

LE VŒU

Après les langueurs de l'automne
Et les caprices du printemps
J'écoute, exacte et monotone,
La fuite en silence du temps.

Je ne veux pas savoir que l'ombre
Répand les parfums de l'été
Et que l'hiver pesant et sombre
Grelotte dans sa pauvreté;

Je veux que la page du livre
Redise la même leçon
Et que ce qui me reste à vivre
Ne soit qu'une même saison,

Et que, sans été, sans automne,
Sans hiver comme sans printemps,
Insensiblement m'environne
La fuite en silence du temps.

EN SOUVENIR

Belles montagnes; toi, vallée
Où luit un gave aux eaux d'argent,
Lumière éclatante ou voilée,
Horizon clair ou ciel changeant,

Doux sentier dont le jeu serpente
Et que parfois coupe un ruisseau
Et qui montes de pente en pente
Jusqu'aux restes du vieux château,

Villages où la poutre étaie
Quelque toit qui penche; jardin
Où la rose fleurit la haie
D'une odeur de pourpre et de vin,

Églises dont la cloche sonne
Dans le silence des midis,
Champs en quenouilles où frissonne
La chevelure des maïs,

Hauts noyers qui, le soir, dans l'ombre,
Laissez tomber comme un caillou,
Sur l'herbe épaisse, molle et sombre,
La noix dont s'entr'ouvre le brou,

Je vous évoque en ma mémoire,
Source claire, gave glacé
Où mon souvenir revient boire
L'onde vivante du passé!

LE VENT

L'empire farouche du vent
Est empli par sa voix profonde,
Et son vaste souffle vivant
Passe sur la face du monde;

Il m'environne tout entier
De son noir tourment que j'endure
Et j'entends l'air geindre et crier
Sous l'effort de sa force obscure;

Tout l'espace n'est qu'un seul bruit,
Immense, sourd et monotone,
Qui tourne, revient et s'enfuit,
Gémit, hurle, chuchote et tonne...

Vous souvenez-vous de ce jour,
De sa lumière terne et louche,
De ce ciel bas, mouvant et lourd
Sous l'empire du vent farouche?

PROMENADE

Voici la place, son église,
Tout le vieux décor d'autrefois;
Ta façade de pierre grise,
O bon Saint-Germain l'Auxerrois!

Le Louvre avec sa colonnade
Et les jardins qui sont devant
Où le gazon pousse maussade,
Et son guichet ouvert au vent;

La rue aux arcades égales,
Dont le nom en gloire s'écrit;
Le Musée et ses vastes salles
Où la Joconde m'a souri;

Le quai : outils de jardinage,
Articles de chasse, hameçons,
Cannes à pêche, oiseaux en cage,
Aquariums avec des poissons;

Boutiques dont la devanture
Présente aux passants du trottoir
L'oignon, la greffe, la bouture,
Le sécateur et l'arrosoir;

La Monnaie avec son écluse
Et le terre-plein du Pont Neuf,
L'Institut dont le drapeau s'use
A flotter près d'un œil de bœuf;

Le grand jardin des Tuileries
La terrasse du bord de l'eau ;
Palais-Royal, tes galeries
Où se fait rare le badaud !

Entre ses deux berges, la Seine
Avec le port Saint-Nicolas,
La toue où s'enroule la chaîne
Et le remorqueur jamais las;

Salut, quartier de mon enfance,
Paroisse du collégien,
Auquel parfois retourne et pense
Le vieil académicien,

Salut, Paris de ma jeunesse !
A toi je suis encor lié
Par la joie et par la tristesse
D'un cœur qui n'a rien oublié.

MIDI

Le soleil tombe sur les dalles
Brûlantes du petit campo
Que traverse un moine en sandales
Et qui s'orne d'un puits sans eau ;

Le long d'un mur, couleur de cendre,
Tant il est cuit, grimpe un sarment
De vigne et l'on en voit descendre
Du balcon un panier qui pend ;

Midi sonne à la cloche grêle
D'un campanile. Un pigeon lourd
S'ébouriffe sur la margelle
Avec presque pas d'ombre autour.

Quand on passe, nous y passâmes,
Sur ce campo que vous aimez,
On entend des rires de femmes
Derrière des volets fermés.

LA PENDULE

Ma pendule de laque rouge
Ne fait plus son bruit régulier;
Sur le cadran nu plus ne bouge
L'aiguille, et mort le balancier!

Le silence effeuille une rose
Dans ce verre de Murano
Où songe, sommeille et repose
La limpidité d'un bloc d'eau.

L'heure taciturne et sans aile
Gît inerte au milieu du temps.
Cependant l'aurore fut belle
De tous les souffles du printemps;

Lentement ce jour solitaire
Deviendra peu à peu son soir
Et tout ce qui fut sa lumière
Va s'éteindre au fond du miroir.

Tandis que lente, fine et sombre,
Tombera la cendre du jour,
Tu survis, vivante dans l'ombre,
Heure brûlante de l'amour!

LE CHEMIN SECRET

Je rêve d'un chemin secret
Et mystérieux dont la feinte
Par maints circuits me conduirait
Au cœur obscur du labyrinthe

Et, sans la lampe de Psyché
Ni le fil prudent d'Ariane,
Je suivrais ce chemin caché
Jusques au bout de son arcane,

Afin que mon pas sans retour
Et que nul écho ne devance
Atteigne enfin le carrefour
Où l'oubli croise le silence.

L'OFFRANDE FLEURIE

Ce vieux portrait qui te regarde
Du fond lointain de son passé
Montre un doux visage que farde
Un sourire presque effacé;

Sa pâle jeunesse d'aïeule
En son séculaire printemps
Semble s'ennuyer d'être seule
Pour toujours, depuis si longtemps;

Sans doute encor se souvient-elle
Du charme de quelque beau jour
Dont la présence fut pour elle
Tout le plaisir et tout l'amour?...

Toi dont le cœur bat et palpite
En entendant le nom aimé
De celle dont la grâce imite
La jeunesse du mois de mai,

Dans le bouquet dont elle pare
Son jeune sein frais et charmant
Choisis la rose la plus rare
Pour l'offrir, d'un geste d'amant,

A la douce image incertaine
Au sourire presque effacé
Et qui te regarde, lointaine,
Du fond de son lointain passé.

PROVINCE

La vieille maison de province
Placée entre rue et jardin,
O l'allée où le gravier grince,
Le trottoir d'asphalte à gros grain !

L'escalier y gravit l'étage
Vers les chambres et le salon;
Vacances du jeune homme sage
Où l'on fume du tabac blond!

On lit Hugo et Lamartine
Et de vieux bouquins du vieux temps
En songeant à quelque cousine,
La cousine de ses quinze ans.

Temps heureux dont la solitude
S'exalte de tout le désir,
Jours lointains où le cœur prélude
A ce qui le fera souffrir,

Promenades où l'on s'égare
En récitant des vers appris
Avant d'aller voir à la gare
Arriver le train de Paris!

LA VOIX ET LES YEUX

Dans mon soir le plus solitaire
J'entendrai toujours cette voix,
Vînt-elle du bout de la terre,
Vînt-elle du fond d'autrefois.

Dans ma plus profonde détresse
Je reverrai toujours ces yeux,
Même à l'heure où le monde cesse
A notre regard anxieux.

Yeux bien-aimés, vous; toi, voix tendre,
Qui fûtes ma vie et mon jour,
Flamme qui n'aura pas de cendre,
Ardent visage de l'Amour!

TOUJOURS

Il fleurira toujours des roses
Pour l'honneur des beaux soirs d'été,
Et, les choses seront les choses
Éternelles d'avoir été;

L'onde coulera des fontaines
Et, comme un langage vivant,
On écoutera dans les chênes
La voix sans paroles du vent;

La forêt, la mer et les fleuves,
Les champs, les monts, seront à nous
Et des tortures toujours neuves
Tourmenteront les cœurs jaloux;

Et dans la strophe du poète
On entendra toujours frémir,
O Regret, ta voix inquiète,
Et ta voix farouche, ô Désir!

HENRI DE RÉGNIER.

LA MORT DE BENOIT XV

Les trois premières années qui s'étaient écoulées après l'armistice avaient laissé sans solution, dans les conférences diplomatiques convoquées à cet effet, la question de la solvabilité de l'Allemagne et des moyens de la contraindre à exécuter les réparations que le traité de paix lui avait imposées. Le début du mois de janvier de 1922 fut marqué, on s'en souvient, par l'insuccès de la conférence de Cannes, qui désunit les adversaires de la grande vaincue, malgré l'appât d'un pacte de sécurité et de garantie que M. Lloyd George offrait à M. Briand. Celui-ci venait de donner sa démission, sans attendre le vote d'une Chambre sourde à ses explications, et M. Poincaré lui avait rapidement succédé au quai d'Orsay. De son côté, le cabinet italien qui, à Cannes, avait résolument emboîté le pas au Premier britannique, paraissait tenir un succès par l'acceptation de sa proposition d'une conférence financière et économique, ayant pour siège la ville de Gênes et à laquelle serait invitée la Russie des Soviets, quoique aucun gouvernement ne l'eût encore reconnue. Ce succès, flatteur pour l'amour-propre italien, ne consolidait qu'en apparence le ministère Bonomi, ébranlé par la récente faillite de la *Banca di Sconto*, l'une des quatre principales banques de la péninsule, et par la perspective des difficultés que susciterait sa liquidation. L'année 1922 s'était donc ouverte, tant en Italie qu'à l'étranger, dans l'atmosphère orageuse des conférences internationales, des discussions et des luttes parlementaires. Rien ne permettait d'espérer qu'elle verrait prochainement s'asseoir sur les ruines de

la guerre mondiale une paix assurée, une paix stable, fantôme insaisissable, vainement poursuivi jusque-là par les anciens belligérants.

Bien que l'ambassade de Belgique près le Saint-Siège, que je dirigeais en ce moment, restât à l'écart de ces graves questions politiques qui ne rentraient pas dans son ressort, mais seulement dans son champ d'observation, je n'en étais pas moins fort occupé à mener à bonne fin une négociation délicate. Il s'agissait de la prochaine visite à Rome du Roi et de la Reine des Belges, les premiers souverains catholiques qui allaient franchir les murs de la Ville éternelle, depuis que la Papauté avait dû se réfugier dans l'enceinte du Vatican. Il m'avait fallu combiner minutieusement, de concert avec mon collègue auprès du roi d'Italie, les détails du protocole d'une visite simultanée au Saint-Père et au monarque italien, en conciliant, suivant les instructions de Bruxelles, les exigences de la Cour pontificale et celles de la Cour royale. Laborieux efforts! Ils avaient abouti grâce au bon vouloir réciproque du Vatican et du Quirinal et au moyen de combinaisons subtiles, familières au génie italien, qui sauvegardaient le principe de la priorité réclamée par le Saint-Siège. L'accord venait d'être conclu, et une date avait été fixée pour l'arrivée de nos souverains.

Le 18 janvier, à la fin de la journée, un coup de téléphone m'avertit de la visite du cardinal secrétaire d'État. Son Éminence se dérangeait à pareille heure pour aller voir un ambassadeur! Qu'était-il donc survenu? Sans doute quelque accroc au programme accepté de part et d'autre. Le cardinal Gasparri entra dans mon cabinet peu d'instants après, le visage, — d'ordinaire amène et souriant, — empreint d'une gravité et d'une tristesse impressionnantes. « J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer », me dit-il sans préparation, et il m'apprit que, prévenu par le valet de chambre du Saint-Père, il avait trouvé le matin Sa Sainteté en proie à une fièvre violente et voulant quand même se lever pour travailler. Le cardinal avait eu beaucoup de peine à l'en dissuader, en lui affirmant qu'il n'avait aucune affaire importante à lui soumettre. Une consultation eut lieu aussitôt. « Les médecins, poursuivit Son Éminence, ont diagnostiqué une bronchite de forme grippale qui menace de se transformer en broncho-pneumonie. Même sans

cette redoutable complication, la guérison de Sa Sainteté exigera un long repos, de sorte qu'Elle sera hors d'état de recevoir le Roi et la Reine des Belges le 31 de ce mois. J'ai tenu à vous en prévenir tout de suite, après avoir télégraphié au nonce de mettre la Cour et le Gouvernement belges au courant de la maladie du Pape et de ses conséquences. » Son Éminence m'apprit encore que Benoît XV, saisi de frissons à la suite d'un refroidissement, n'en avait rien dit à personne pendant trois jours, continuant de donner audience et de vaquer à ses multiples occupations avec l'esprit de devoir et la force de volonté qui soutenaient sa nerveuse constitution.

Je fus consterné de cette nouvelle. Le Pape n'avait eu pour moi et pour les miens que des bontés; et sa disparition, dans un moment où la situation européenne paraissait aussi peu stable, ne contribuerait-elle pas à l'aggraver par les intrigues que sa succession pourrait susciter ? Mais tout espoir de guérison n'était pas exclu, malgré le ton décourageant du cardinal. Selon son désir, je m'empressai de confirmer à mon gouvernement que la maladie foudroyante de Benoît XV nécessitait l'ajournement de la réception de nos souverains jusqu'au parfait rétablissement de Sa Sainteté. La maison royale d'Italie y consentirait avec courtoisie, je n'en doutais pas, vu que la politique conciliante du Saint-Père avait levé l'interdiction mise par ses prédécesseurs à une visite de souverains catholiques à la cour du Quirinal.

Après ce préambule, je transcris les notes consignées dans mon journal pendant ces heures d'anxiété et de deuil.

***

Le lendemain matin, j'étais de bonne heure chez le Cardinal secrétaire d'État. Son Éminence m'apprend que le Pape a dormi pendant trois heures et que les médecins n'ont pas constaté d'engorgement aux poumons. L'impression optimiste persiste dans le cours de l'après-midi. L'excellent cardinal Ranuzzi di Bianchi, qui est venu me voir en sortant du Vatican, me dit avec joie : « La maladie du Saint-Père sera très peu de chose. »

Malheureusement cette lueur de confiance s'est évanouie le surlendemain. L'état de Sa Sainteté s'était tellement aggravé pendant la nuit qu'il était considéré comme désespéré. Le mal

s'était étendu aux poumons et le malade ne respirait plus qu'avec peine.

Son appartement particulier était situé au troisième étage du palais du Vatican, — au-dessus de celui qu'occupe le Cardinal secrétaire d'État, — dans l'aile gauche qui forme un des trois côtés de la cour de Saint Damase. A cette hauteur, le Pape pouvait respirer, après les lourdes journées d'été, la fraîcheur de la brise survenant chaque soir comme un souffle bienfaisant exhalé par la mer. Des fenêtres de sa chambre, il contemplait, prisonnier des événements, le noble panorama de la Ville éternelle étagée sur les collines de la rive gauche du Tibre, domaine pour lui infranchissable, où pendant onze siècles avaient régné ses prédécesseurs. Aujourd'hui, dans cet angle écarté de son dernier palais, il luttait sans trêve contre l'étouffement d'un mal sans remède.

C'est là que se portait, le 20 janvier au matin, l'empressement des visiteurs ayant accès chez Sa Sainteté, diplomates étrangers, prélats domestiques, protonotaires apostoliques, chefs des ordres religieux. Dans l'antichambre, des journalistes et des prêtres s'entretenaient à voix basse autour d'une table, sur laquelle un registre se couvrait de signatures. Dans la première salle, vaste pièce ornée de tapisseries et de tableaux du XVIIe siècle, se tenaient la plupart de mes collègues, accourus, comme moi, dès qu'on nous eut téléphoné les mauvaises nouvelles de la nuit. Une porte large ouverte menait à une seconde salle, réservée aux cardinaux et aux dignitaires laïques de la cour de Benoît XV. La pièce suivante était la chambre où se mourait l'auguste patient.

Une sonnette retentit : c'est un cortège de religieux et de serviteurs du Saint-Père, porteurs de cierges et précédant un dais, sous lequel un prélat tient enveloppé le saint viatique; défilent ensuite des cardinaux, les mains jointes, la figure impénétrable. Tous les assistants s'étaient mis à genoux. Pendant que l'Extrême-onction est administrée au Souverain Pontife, les conversations reprennent de plus en plus pessimistes; on ne doute plus d'une issue fatale et imminente. Dans les yeux des dignitaires ecclésiastiques, le majordome du palais, le maître de chambre de Sa Sainteté, je lis une sincère désolation : Benoît XV est très aimé de tout son entourage. Après le retour en procession du saint Viatique, notre doyen, l'ambassa-

deur d'Espagne, nous propose de revenir à la fin de la journée; c'est le signal d'un départ général.

A six heures du soir, l'affluence est nombreuse dans l'attente de la consultation des médecins qui sont réunis au chevet du malade. Un groupe trop compact s'étant tassé en un coin de la salle, on le prie de se disperser, car le vieux plancher séculaire paraît manquer de solidité. Des cardinaux passent et repassent, qu'on interroge respectueusement. Mgr Ragonesi, ancien nonce à Madrid, nous dépeint l'aspect cadavérique du Saint-Père déjà touché par la mort. Mgr Gasparri nous dit que Benoît XV est haletant, mais qu'il a conservé tout son calme, toute sa lucidité, et qu'il s'est fait apporter son testament pour le lui remettre. Son Éminence secoue tristement la tête, quand nous lui exprimons l'espoir de quelque miracle; dès le premier jour, elle a redouté un rapide dénouement.

Mais voici revenir les médecins. On nous introduit dans la salle voisine pour entendre la lecture de leur bulletin, en compagnie des nobles romains revêtus des grandes charges pontificales; presque tous sont là, mornes et silencieux. « État toujours très grave, porte le bulletin ; l'inflammation pulmonaire ne s'est pas étendue. » La mort qui rôde et qui s'approche franchira-t-elle demain le seuil de cette chambre? La nuit prochaine sans doute nous le dira.

En descendant le large escalier, nous fendons la foule des prêtres et des moines pressés le long des degrés de pierre. Sur leurs visages anxieux on ne distingue qu'une pieuse tristesse; mais dans la salle que nous venions de quitter, laïques et ecclésiastiques étant confondus, un sentiment plus compliqué qu'une simple et déférente affliction, un intérêt très humain, a commencé d'apparaître. Quand une main invisible sonne le glas de la fin d'un règne, les pensées se tournent invinciblement vers celui qui va s'ouvrir. Déjà, à deux pas de la chambre où la maladie achevait son œuvre, des pronostics ont été chuchotés à nos oreilles, des noms de cardinaux *papabili*. J'ai assisté, dans ma vie diplomatique, à des funérailles royales; j'ai vu les regards se détourner du cercueil et se fixer uniquement sur l'héritier du trône, comme pour prendre sa mesure et évaluer sa personnalité. Ici la bière n'était pas encore prête qu'on cherchait à deviner le secret du prochain conclave et le nom du successeur inconnu.

Dans la journée du 21, je me rends deux fois au Saint-Siège. L'agonie de Benoît XV se prolonge plus qu'on ne s'y était attendu, combattue par un tempérament énergique et sain. L'infection a envahi le poumon droit après le poumon gauche : le moribond, incapable de tousser, me dit-on, suffoque sur son lit de douleur; mais sa sérénité est admirable, et il se soumet humblement à la volonté du Seigneur. Pour lui, d'ailleurs, condamné à la réclusion du Vatican, sa triple couronne n'était-elle pas la couronne du sacrifice et sa soutane blanche n'avait-elle pas déjà la couleur d'un suaire? Si pourtant l'âme de ce doux Pape garde quelque regret d'ici-bas, ce ne peut-être que le regret de l'œuvre inachevée, du bien qu'il a semé et que la brièveté de son pontificat ne lui permet pas de récolter.

Dans la matinée, il s'est assoupi, symptôme favorable qui n'a pas duré; il a commencé ensuite à divaguer, ce qui indiquait que les centres nerveux étaient atteints.

Dans toutes les églises et chapelles de Rome, les fidèles prient et les cierges s'allument en vain pour la guérison du Souverain Pontife, à l'invitation du cardinal vicaire. Sur la place de Saint-Pierre, il n'y a que des groupes qui commentent les nouvelles de plus en plus alarmantes. Dans la grande salle de l'appartement funèbre, moins de monde que la veille. Les visiteurs surviennent un à un, mais presque tous s'éclipsent, après avoir inscrit leur nom sur le registre et fait acte de présence. Deux messieurs inconnus sont introduits et s'entretiennent avec des cardinaux ; j'apprends qu'ils sont des ministres italiens, membres du parti populaire, et que leur apparition inattendue dans ce palais, où aucun ministre du Roi n'avait pénétré avant eux, est une démonstration personnelle de déférence et de respect envers le Pape expirant. Dans un angle de la salle, on continue de discuter tout bas, sans souci de l'inconvenance du lieu, les candidatures à la tiare. Dans l'antichambre aussi les religieux sont moins nombreux; on ne voit plus là que les assidus de la maison.

En me retirant, j'emporte l'impression d'une vague lassitude. Si elle n'était que physique, elle se comprendrait chez les dignitaires de la cour pontificale, exténués par les veilles. Pour d'autres témoins de ce drame, la lente et cruelle agonie du Pontife dure-t-elle trop longtemps, du moment qu'il n'y a plus

d'espoir? L'impatience humaine n'attend pas la marche, si rapide soit-elle, des événements et ses calculs intéressés devancent la mort.

De quelque nom, d'ailleurs, que le regret s'appelle,
L'homme par tout pays en a bien vite assez.

Et cependant, il n'y a qu'une voix pour reconnaître les grandes qualités de cœur de Benoît XV, pour célébrer sa générosité et sa bonté. Les journaux du soir publient ses derniers moments. En réalité, le Saint-Père ne s'est éteint, après quatre jours de souffrances, que le lendemain, un dimanche, 22 janvier, à six heures du matin.

***

Quand la nouvelle nous fut parvenue que le Pape avait expiré, nous nous fîmes conduire, ma femme et moi, au Vatican pour voir Sa Sainteté sur son lit de mort. Dans une maison où l'inflexible visiteuse vient de passer, tout est d'abord désolation, confusion et désordre. Le palais des papes n'échappait pas à ce commun aspect, d'autant qu'avec le décès du Pontife régnant cessaient les fonctions des principaux dignitaires. Nous ne sûmes à qui nous adresser, à qui présenter nos condoléances. Enfin le maître de chambre de Sa Sainteté, Mgr Caccia Dominioni, recru de fatigue, mais toujours obligeant, nous engagea à revenir l'après-midi, alors que le corps de Benoît XV serait exposé sur un lit de parade dans la salle du trône.

La foule est énorme au Vatican au moment où nous y pénétrons de nouveau, à cinq heures; elle inonde les escaliers et obstrue tous les passages. Sans doute avait-on voulu que le populaire eût un libre accès dans cette enceinte, d'ordinaire si bien gardée, pour qu'il pût contempler, le premier, son Pontife vénéré. Grâce à l'énergique intervention d'un camérier secret, nous réussissons à couper la file des gens du peuple, des prêtres et des séminaristes, et nous voici en présence d'un spectacle inoubliable.

Sur un lit de pourpre, flanqué de grands chandeliers de bronze doré, veillé par des camériers en costumes espagnols du XVIe siècle, la chaîne d'or et la fraise au col, et par quatre gardes

nobles, statues impassibles, casque en tête et épée au poing, repose le corps de Benoît XV. Le visage, à peine altéré par la souffrance, a pris la majesté rigide des images de marbre sur les tombeaux qui décorent les églises de Rome. La mitre d'or au front, les paupières closes, les mains jointes et gantées de rouge, les pieds chaussés de velours cramoisi brodé d'or, le Pape, recouvert de vêtements sacerdotaux blanc, rouge et or, semble prier. Une foule compacte et recueillie, où il y a des femmes, des nonnes et des enfants, passe et s'agenouille rapidement devant la couche funèbre, poussée par les gentilshommes de service. Quelques-uns, en passant, tendent des chapelets aux prêtres postés au pied du lit, qui leur font toucher les vêtements du mort, comme si c'étaient des reliques. Nous demeurons quelques instants à considérer cette pâle figure, qu'éclairait tant de bienveillance, et cette naïve dévotion populaire pour le souverain spirituel de la Ville éternelle. L'usage est que le corps d'un Pape reste exposé plusieurs jours dans la Chapelle sixtine ou la basilique de Saint-Pierre. Benoît XV ayant défendu, dans son testament, que le sien fût embaumé, il sera montré aux fidèles jusqu'à la menace d'une décomposition.

L'exposition a lieu le lendemain à Saint-Pierre, dans la chapelle latérale du Saint-Sacrement, les grilles restant fermées; elle se prolonge jusqu'au 26 janvier. Le peuple défile sans cesse à certaines heures devant les grilles, et c'est un tableau touchant, ce Pape mort qu'entourent sa cour et ses gardes, et ces pauvres gens qui lui adressent, en se signant, un dernier regard et un muet adieu.

Pas de funérailles somptueuses pour le chef de la catholicité, comme il en est célébré pour tous les souverains. Elles sont remplacées par la cérémonie de l'ensevelissement, qui s'accomplit le 26 janvier, à trois heures et demi de relevée, avec une extrême simplicité. Elle a pour théâtre dans la basilique, non la nef, mais la chapelle du chœur, « la capella del Coro », à laquelle les invités accèdent par la sacristie. Au milieu, on a déposé trois cercueils ouverts, le premier en bois de cyprès, le second en plomb, le troisième en bois d'orme, et à côté un lit de repos. Les stalles sculptées qui s'appuient aux murs latéraux sont occupées par les cardinaux en violet; plus bas sont assis des évêques, des patriarches du rite oriental, des abbés mitrés

en vêtements de deuil, et tous les chanoines de Saint-Pierre sous leur pèlerine de fourrure grise. A gauche des cercueils, sur trois fauteuils dorés, prennent place le doyen des cardinaux, Mgr Vanutelli, le cardinal camerlingue, Mgr Gasparri, et le cardinal archiprêtre de Saint-Pierre, Mgr Merry del Val. Près d'eux, sur de modestes banquettes, le corps diplomatique, « l'eminentissimo corpo diplomatico », les six ambassadeurs au premier rang.

En cet après-midi d'hiver, l'ombre du soir envahissait déjà l'immense basilique, en éteignait les dorures et répandait dans les profondeurs de l'édifice une demi-obscurité bleuâtre, ajoutant je ne sais quoi de mystérieux et de lugubre à la tristesse solennelle de la cérémonie. L'exubérance théâtrale des statues et l'exagération de leurs draperies s'estompaient à cette heure crépusculaire, qui ne laissait entrevoir que les contours des monuments funéraires. Saint-Pierre n'était plus vraiment que la nécropole des Papes, et jamais ses proportions ne m'avaient paru plus écrasantes.

Après une attente assez longue, des chants liturgiques se font entendre dans le lointain ; ils augmentent de sonorité en se rapprochant, et brusquement un cortège surgit à l'entrée de la chapelle. D'abord des Suisses, bariolés de rouge, de bleu et de jaune, casqués du morion luisant, la hallebarde à l'épaule, puis des gardes-nobles dans leur uniforme de dragons rouges, des camériers en pourpoints noirs et, enfin, le cadavre de Benoît XV, paré de ses habits pontificaux et porté par des laquais en livrée de soie amarante, qui le déposent sur le lit préparé à cet effet. Le visage du Pape, creusé par la mort, n'a rien perdu de sa placide sérénité.

Des chants encore, où les voix fraîches des enfants de la maîtrise de Saint-Pierre se marient à celles des chantres, et deux oraisons funèbres en latin, qu'on entend à peine, mais dont l'éloquence officielle ne s'imposa pas longtemps à l'attention des assistants. Les préparatifs de la mise en bière commencent alors. Le corps du Pape est dépouillé de tous ses ornements et couché dans le premier cercueil avec son anneau brisé et le sceau qu'il apposait sur les bulles. Avant que le couvercle ne soit scellé de plusieurs cachets, des prélats, serviteurs aimés du Pontife, se penchent et baisent ses doigts glacés. Pour emboîter et clore les trois cercueils l'un dans l'autre, les ense-

velisseurs du Vatican sont moins expéditifs que des employés des pompes funèbres. Leur besogne se poursuit lentement et s'achève sous les regards émus des diplomates étrangers, qui sont les représentants du monde chrétien dans cette scène d'une intimité austère et les témoins de la clôture d'un règne dans les planches d'un cercueil.

Le cortège se reforme dans l'ordre où il était venu. Le cercueil sur les épaules des laquais pontificaux est suivi du Sacré Collège et du corps diplomatique; après eux se rangent les autres assistants. Il y a là plusieurs centaines d'invités, et la nuit s'étendant de plus en plus dans la basilique, le clair-obscur n'est étoilé que par la lueur des lampes et des cierges. Aussi, le cortège ressemble-t-il à une sombre caravane de fourmis sillonnant l'immensité sépulcrale de Saint-Pierre.

Il se dirige vers l'autel de la Confession, dressé sous le baldaquin de bronze aux colonnes torses, au pied duquel s'ouvre la crypte. Un rustique échafaudage y a été élevé, muni d'une poulie qui sert à descendre le cercueil du deux cent soixantième pape dans l'église souterraine, où l'attendent, près du tombeau des apôtres Pierre et Paul, un grand nombre de ses prédécesseurs. La cérémonie est terminée; l'assistance debout autour de l'autel se disloque, et chacun livré à ses pensées regagne silencieusement sa voiture ou son automobile.

Cet enterrement d'un des grands de la terre en évoquait pour moi un autre, qui est resté dans ma mémoire. J'avais suivi à Munich, en 1912, par une matinée ensoleillée d'hiver, les funérailles du régent de Bavière, le nonagénaire prince Luitpold. Derrière le char funèbre marchait l'empereur Guillaume, son bâton de maréchal à la main, précédant un état-major casqué et empanaché comme lui, formé de tous les princes de l'Allemagne. C'était la féodalité germanique, prête à entrer en guerre, qui défilait devant une population ivre d'orgueil militaire et dénuée de tout recueillement. Rien de plus éclatant que la pompe de ce spectacle, dont les honneurs à rendre au patriarche bavarois n'étaient que le prétexte. Mais combien plus émouvant celui de ce Pape pacifique, de ce maigre cadavre au visage découvert, enseveli sous nos yeux en ses simples habits religieux, après avoir été le Pasteur suprême des chrétiens! Il avait tenté de mettre fin à leur égorgement, d'arrêter l'effusion de leur sang, de leur prêcher la paix, la

sublime paix, et n'ayant pu y réussir, il n'avait cessé, jusque dans son agonie, de prier pour eux, pour ces frères ennemis, enfin désarmés, mais toujours séparés par la haine.

*
* *

Giacomo della Chiesa, né à Gênes en 1854, était issu d'une vieille maison patricienne qui avait compté un cardinal et des évêques parmi ses membres. La famille de sa mère, une marquise Migliorati, était plus illustre encore dans les fastes de l'Église, car elle lui avait donné un pape, Innocent VII, plusieurs cardinaux et un archevêque de Bologne.

Ordonné prêtre en 1878, l'abbé della Chiesa avait fait son apprentissage de diplomate sous l'excellente direction du cardinal Rampolla, comme auditeur à la nonciature de Madrid. Quand l'ancien nonce en Espagne fut devenu le premier ministre de Léon XIII, il le demanda pour substitut à la secrétairerie d'État. Dix ans plus tard, Pie X l'éloigna des affaires diplomatiques et l'écarta de sa cour, comme il avait fait de Rampolla, en le nommant à l'archevêché de Bologne, au lieu de lui confier une nonciature. Le diocèse de Bologne est un des plus peuplés et des plus remuants de l'Italie ; Mgr della Chiesa put s'y initier à loisir aux difficultés du ministère ecclésiastique et de l'administration épiscopale. Sa préparation à la plus haute dignité de l'Église était achevée, au moment où Pie X le revêtit de la pourpre cardinalice quelques mois avant de mourir. Le Pape, déjà gravement atteint, à qui la guerre allait porter le dernier coup, ne se doutait pas qu'il se donnait un successeur dans ce cardinal créé par sa main défaillante.

Au conclave assemblé en août et septembre 1914, dans le fracas des premières batailles qui ensanglantaient l'Occident et l'Orient européens, la candidature de Mgr della Chiesa fut patronnée par les cardinaux Ferrata et Gasparri, héritiers des traditions de Léon XIII. Elle triompha au cinquième tour de scrutin, après la propagande infructueuse à laquelle s'étaient livrés les partisans du cardinal Serafini et ceux du cardinal Maffi; le premier personnifiait la rigueur de Pie X contre le modernisme; le second recommandait plus de modération envers les personnes et, en politique internationale, un effort énergique en vue d'empêcher l'isolement du Saint-Siège. Le

groupe intermédiaire, en prônant la candidature du cardinal della Chiesa, fit judicieusement ressortir que, dans la conflagration des nations, l'Église avait surtout besoin à sa tête d'un Pontife possédant l'expérience d'un diplomate et la connaissance des questions européennes. Le nouvel élu n'était suspect à aucun des adversaires en présence : disciple et ami fidèle de Rampolla, son élection rassurait les Puissances libérales de l'Entente; d'autre part, s'il faut ajouter foi aux révélations de *la Tribuna*, sa candidature avait été soutenue par les cardinaux allemands et autrichiens, ainsi que par la Compagnie de Jésus dont l'influence occulte s'était dépensée en sa faveur. Mais, lui, jeté par le choix de ses collègues en pleine tourmente mondiale pour être le pilote de l'Église, l'énormité de sa tâche l'effrayait. Quand on lui eut apporté, selon l'usage, trois soutanes blanches à choisir, il se trouva que la plus petite dépassait encore sa taille. « Pauvre homme que je suis! s'écria le nouveau Pape. Si petit pour porter une si grande charge (1)! »

Personne n'a oublié à Rome l'abord intimidant de Léon XIII, ses yeux perçants qui luisaient comme des diamants noirs dans sa face pâle, auréolée de cheveux blancs. Les Romains parlent volontiers aussi de la sainteté dont rayonnait la figure vénérable de Pie X. Benoît XV, à la vérité, n'avait rien de ses impressionnants prédécesseurs : petit de taille, chétif d'aspect, il boitait légèrement; son teint était basané, son masque anguleux et irrégulier. Mais cette asymétrie, on n'y prenait plus garde, dès qu'on se trouvait en sa présence; sous la douceur de son regard on se sentait enveloppé de bonté. L'accueil qu'il réservait aux diplomates accrédités à sa cour était celui d'un homme du monde simple et affable, plutôt que d'un souverain accordant audience : il les faisait asseoir à son côté sur son canapé, écoutait leurs requêtes avec une bienveillance attentive et se plaisait à causer. Il possédait une aisance d'élocution remarquable, usant de la langue française comme si elle était la sienne. J'ai admiré la facilité de sa parole le jour où j'eus l'honneur de lui remettre mes lettres de créance; j'avais lu mon discours; il me répondit dans un français très pur sans le secours d'aucun papier. En public, sa mémoire ne lui faisait jamais défaut pour débiter avec autant de bonne grâce que

(1) Van den Heuvel, *Benoît XV* (Bruxelles, 1922).

de chaleur oratoire les allocutions éloquentes qu'il aimait à composer.

Le petit prélat ligure, ainsi que l'appelaient certains journaux italiens, n'était nullement « oune petit abbé », suivant le mot dédaigneux dit devant moi à Paris par d'Annunzio qui le jugeait sur son portrait. C'était un homme d'une grande élévation d'esprit, pétri de généreuses intentions, féru de pitié pour les misères humaines, doué d'une activité cérébrale et d'une assiduité au travail telles qu'elles ont consumé, comme une flamme trop ardente, les médiocres forces physiques et la mince enveloppe charnelle de ce Pontife mort à la tâche. Il passait parfois plusieurs semaines sans sortir de ses appartements, consacrant tout son temps à la prière, à l'étude et à ses audiences. Il tenait de sa noble ascendance l'instinct de la grandeur : sans être un bâtisseur ou un restaurateur de monuments, à l'instar de Pie IX et de Léon XIII, il a restitué à la cour papale son éclat et sa magnificence, parure négligée par ses prédécesseurs, et il s'est montré d'une prodigalité princière pour les œuvres de bienfaisance et de charité, en attendant qu'il pût réaliser les belles idées de pacification générale, les rêves humanitaires qu'il caressait et que la mort a brutalement étouffés.

* * *

Moins heureux que les souverains des nations neutres qui sont restés les spectateurs muets de la lutte des grandes puissances, Benoît XV a été en butte aux critiques des belligérants. Son attitude politique fut très discutée durant les hostilités. Faut-il attendre pour la commenter le recul du temps et la lumière impartiale de l'histoire ? L'attente pourrait être longue et préjudiciable à la mémoire du Pape de la guerre. Peut-être suffit-il d'exposer librement les thèses contraires de ses censeurs et de ses apologistes, en cherchant à pénétrer ses desseins à travers l'inefficacité de ses tentatives, pour apprécier sainement sa conduite dans la situation douloureuse où le plaçait sa haute personnalité morale. C'est ce que je vais essayer de faire, parce que mon pays, plus qu'aucun de ceux qui ont été entraînés dans la guerre mondiale, a eu recours à Benoît XV, et qu'on doit s'efforcer de rendre à chacun, au Souverain Pontife comme à tout autre, la justice qui lui est due.

On ne s'explique pas, arguent les détracteurs du Pape défunt, son silence, — le silence de Rome ! — devant les crimes commis par l'armée du Kaiser dans les régions qu'elle envahissait au mépris du droit des gens. Qui donc plus que lui avait autorité pour les flétrir et les condamner? Il était l'arbitre désigné entre les nations. C'était à lui d'affirmer, en vertu de sa mission divine, l'existence supérieure du droit et de la justice. Représentant de Dieu sur la terre, dépositaire de la doctrine de l'Évangile, il devait prendre parti contre les agresseurs germaniques au nom de la justice violée et du droit outragé.

En Belgique, où sévit tout d'abord la rage des Allemands exaspérés d'une résistance inattendue, des plaintes montaient aux lèvres des catholiques, fils soumis et respectueux de l'Église: « Benoît XV, disaient-ils, aime la Belgique, mais il a bien tardé à le prouver; il a élevé la voix en faveur de cette irréprochable victime, mais après de longues et pénibles hésitations; il a condamné l'odieux de l'invasion allemande, mais d'une façon générale et théorique; et, quand il a déclaré explicitement que sa condamnation visait l'Allemagne, c'est longtemps après sa première allocution consistoriale et mis, pour ainsi dire, en demeure de le faire par l'opinion publique et par le gouvernement du roi Albert. »

Alléguera-t-on qu'au début le Pape a été mal renseigné, que la fumée qui couvrait les champs de bataille lui dérobait l'image de la justice et du droit, et qu'il ne savait à qui croire dans les accusations dont se bombardait de part et d'autre la presse des belligérants ? Cependant, dès le 6 décembre 1914, le nonce apostolique à Bruxelles, Mgr Tacci, l'informateur attitré du Saint-Siège, lui adressait de La Haye un long rapport où la vérité était courageusement dévoilée dans des phrases dépouillées de toute ambiguïté : « Les troupes ennemies, écrivait le nonce, ont commis réellement des désordres sans nombre en Belgique là où elles ont rencontré de la résistance : destruction de villages, massacre de la population civile, meurtre de prêtres, profanation d'églises, incendies et rapines, et tout ce que peut commettre de pire une soldatesque effrénée... Les Belges n'ont pas usé de représailles ni exercé de cruautés sur les soldats ennemis... Peut-être l'un ou l'autre civil aura-t-il tiré sur les troupes ou protégé les soldats belges ou alliés dans leurs opérations militaires contre l'envahisseur; mais ceci n'excuse en

aucune façon la manière barbare, employée systématiquement par les troupes allemandes, de prendre d'innocents citoyens, et souvent en grand nombre, de les considérer comme responsables, de les fusiller ou de les soumettre à une mort plus cruelle encore. »

Ce langage d'un témoin irrécusable, — qui, par parenthèse, réduit à néant la légende des francs-tireurs, sur quoi se fondent des publicistes allemands pour essayer de justifier la barbarie de leur soldatesque, — a été confirmé, l'année suivante, au Saint-Père par un autre témoin, à qui sa robe rouge, la noblesse et la loyauté de son caractère, devaient faire accorder pleine créance. Le cardinal Mercier, appelé à Rome par Benoît XV en janvier 1916, lui a retracé avec l'autorité de sa parole indignée les spectacles navrants dont la vue avait rempli ses yeux de larmes et d'horreur.

Et pourtant, rien dans les manifestations publiques du Pape, rien qu'une condamnation générale de la guerre et des atrocités qu'elle engendre, un parti pris de s'élever au-dessus du conflit et d'envelopper tous les forfaits dans la même réprobation : les dévastations des Russes en Prusse orientale et en Galicie comme celles des Allemands en Belgique et en France, qui les avaient précédées. Lorsque Benoît XV s'est décidé à intervenir solennellement, au mois d'août 1917, pour mettre fin au massacre par des propositions de paix adressées à toutes les Puissances belligérantes, le moment semblait mal choisi. Les champions germaniques, penchés sur la carte de la guerre, se prétendaient victorieux en montrant du doigt leurs conquêtes. Une paix boiteuse, conclue alors sous les auspices du Saint-Père qui parlait de concessions réciproques, d'arbitrage, de réduction simultanée des armements, de la force morale du droit substituée à la force matérielle des armes, n'aurait fait que consolider la situation des empires centraux, dont l'un, tout au moins, était à bout de forces, épuisé par la lutte.

L'explication de cette impartialité trop absolue, de cette neutralité excessive du Souverain Pontife, on la cherchait en France et en Belgique, sans manquer au respect filial qui lui est dû, mais aussi sans cacher la tristesse éprouvée par les victimes de paraître être mises sur le même pied que leurs bourreaux. Les dénégations cyniques et les doléances hypocrites des Allemands parvenaient-elles plus sûrement à l'oreille

de Benoît XV que les voix dispersées de nos évêques? A-t-il eu la conviction d'une victoire finale de l'Allemagne, conviction qu'il aurait partagée, du reste, avec plusieurs souverains neutres, incrédules à l'idée qu'on pût abattre le colosse germanique? Le Pape, a-t-on dit enfin, aspirait à être le médiateur de la paix : ce serait une des raisons, pour lesquelles il s'est tenu sur une trop prudente réserve. Mais cette politique même l'a empêché d'avoir, dans les négociations de la paix, la place prépondérante qui semblait dévolue à la plus grande autorité morale de l'univers. En résumé, belges ou français, les catholiques dévoués au Saint-Siège levaient sur le Vatican, dès les premiers mois de la guerre, des regards chargés d'une pénible déception.

***

Les défenseurs de Benoît XV ont répondu à ces reproches.

Si le Pape a connu imparfaitement la vérité au début des hostilités, à qui la faute? La France et l'Angleterre n'entretenaient pas de représentants auprès de sa personne, sous prétexte qu'il n'était pas un prince souverain, lui qui règne sur l'âme religieuse de trois cents millions de fidèles. Le ministre de Belgique demeurait seul, avec l'appui insuffisant du ministre de Russie, pour confondre de puissants adversaires, pour défendre la cause des Alliés contre la coalition de l'ambassadeur d'Autriche, des ministres de Prusse et de Bavière, renforcée de la troupe disciplinée de tous les « monsignori » germaniques ayant leurs entrées journalières au Vatican. Pour comble de malheur, le cardinal Ferrata, ancien nonce à Bruxelles et à Paris, nommé secrétaire d'État à l'avènemeut de Benoît XV, mourait subitement quelques semaines après son entrée en charge. C'était une amitié précieuse, perdue pour la Belgique et pour la France.

Toutefois, l'insuffisance de renseignements concernant les premières atrocités commises sur le théâtre de la guerre n'a nullement influencé, comme on l'a pensé, l'attitude du Saint-Père. De par l'origine et la nature divine de son pontificat, le Pape doit planer au-dessus des querelles des États, rester en dehors de leurs luttes pour étendre ou conserver leurs domaines. Il lui était interdit par conséquent d'intervenir pour l'une ou

l'autre des parties dans le procès formidable qui se vidait, sous ses yeux désolés, par la force des armes.

On se trompe, par ailleurs, si on lui attribue le rôle de juge ou d'arbitre dans les conflits des nations. Il n'est pas un justicier reconnu ou admis par tous les peuples ; ceux-ci ne viennent pas à son tribunal réclamer justice, et ils refuseraient d'y comparaître, s'ils y étaient cités. Le Pape n'avait donc pas à se prononcer sur la responsabilité et la culpabilité des auteurs de la guerre, qu'il devait laisser au jugement de l'histoire.

Il n'avait pas non plus à formuler de condamnations personnelles et irritantes contre des violateurs du droit des gens et des conventions de La Haye. L'eût-il fait, il aurait aliéné à l'Église des millions de catholiques, sans autre résultat que de provoquer un schisme. Pasteur universel, il ne pouvait pas désagréger lui-même son troupeau, en écarter les brebis galeuses on qu'on lui désignait comme telles, alors que son devoir est de les aimer toutes pareillement et de s'efforcer de rétablir entre elles la concorde et la paix.

Mais le Saint-Père devait, en sa qualité sacrée de vicaire de Jésus-Christ, d'un Dieu d'amour et de charité, réprouver publiquement des crimes de lèse-humanité. Aussi n'y a-t-il pas manqué. Sitôt informé des excès dont les habitants des territoires envahis étaient victimes, il proclamait, dans le consistoire du 22 janvier 1915, « qu'il n'est permis à personne, pour quelque motif que ce soit, de violer la justice » et il condamnait hautement « les violations du droit, de quelque nature qu'elles fussent ». Condamnation générale, oui, réprobation unique, soit, mais qui n'en atteignait pas moins l'Allemagne, puisque son chancelier avait reconnu au Reichstag, le 4 août précédent, que l'invasion de la Belgique était contraire au droit international et constituait une illégalité.

Après la découverte dans les archives de Bruxelles de documents, perfidement exploités par les autorités et la presse allemandes, comme la preuve d'un traité secret que la Belgique avait signé avant la guerre avec l'Angleterre et la France, le ministre du roi Albert au Vatican insista pour obtenir une déclaration du Saint-Siège contre les iniquités que subissait son pays. Le cardinal secrétaire d'État écrivit, le 6 juillet 1915, à M. Van den Heuvel que l'allocution consistoriale du mois de janvier précédent visait bien la violation de la Belgique et que,

même si l'on admettait le point de vue allemand au sujet des nouveaux documents, encore était-il vrai de dire que, de l'aveu du chancelier de l'Empire, l'Allemagne avait pénétré sur le territoire belge avec la conscience d'en violer la neutralité. C'était une condamnation de l'agression germanique dans la mesure permise au Saint-Siège, et l'on ne s'y est pas trompé à Berlin, où l'on interdit la publication de la lettre du cardinal Gasparri. Déjà l'allocution consistoriale avait fait l'objet de représentations officieuses, apportées par le ministre de Prusse au Vatican.

Le Saint-Père est allé aussi loin qu'il lui était possible pour arracher la Belgique à l'étreinte allemande. Dans ses propositions de paix de 1917, à côté des mesures générales, il indiquait une condition expresse : la restauration intégrale du royaume belge, la restitution entière de son indépendance enchaînée avec la réparation des maux qu'il avait injustement soufferts. Le nonce Paccelli déclara au gouvernement impérial que cette condition était indispensable au rétablissement de la paix et demanda une réponse catégorique. Le chancelier Michaëlis ne répondit qu'après plusieurs semaines de silence, sans faire aucune allusion au sort du malheureux pays.

Confiné, pour se faire écouter de toutes les nations en armes, dans l'impartialité cruelle d'un père qui voit ses enfants s'entre-déchirer, Benoît XV leur a adressé sans relâche, dès son élection au pontificat, des appels pressants, des adjurations émouvantes, pour qu'elles missent fin au carnage. Mais dans la frénésie de la bataille, sa voix est restée sans écho. *Vox clamantis in deserto.* Alors il s'est décidé à faire lui-même des propositions de paix. S'il n'était pas un juge ou un arbitre, du moins était-il un conseiller, le plus désintéressé, le plus impartial, et qui méritait le plus d'être écouté. Qu'on critique ou qu'on loue l'opportunité de son intervention en 1917, moment de lassitude générale et d'impuissance réciproque des belligérants sur leur front occidental, il n'en reste pas moins que Benoît XV a été le premier, avant Wilson et ses quatorze points, à dénoncer la guerre comme le fléau dont il fallait à tout prix empêcher le retour et à proposer la formule d'une paix définitive.

Impuissant à désarmer les nations, il s'est rejeté avec ardeur sur les œuvres d'assistance chrétienne, de charité et de pitié, et dans ce domaine son action a été aussi heureuse qu'admirable. Est-il besoin de rappeler le rapatriement des

détenus civils internés en Allemagne, l'hospitalisation en Suisse des prisonniers de guerre, l'échange des grands blessés, dus à sa généreuse initiative, le ravitaillement de la Pologne et de la Serbie, auquel il a contribué largement de sa bourse ? On l'a comparé au bon Samaritain qui panse les plaies saignantes de la victime abandonnée sur sa route : il était digne assurément d'être mis en parallèle avec ce héros bienfaisant de l'Évangile

Il ne s'est pas contenté de flétrir, au consistoire du 4 décembre 1916, le traitement infligé à des ministres du culte, les déportations d'ouvriers, les bombardements aériens et les horreurs de la guerre sous-marine; il a rivalisé d'efforts avec le roi d'Espagne, afin que fussent diminuées les rigueurs auxquelles étaient exposés en Allemagne les travailleurs arrachés à leurs foyers. De même aussi qu'Alphonse XIII, dont c'est le mérite et la gloire, il a obtenu du gouvernement allemand la grâce de plusieurs condamnés à mort et l'adoucissement des peines prononcées contre de nombreux prisonniers, parfois même leur délivrance.

Qu'on ne dise pas que c'est d'avoir gardé une trop sage réserve qui lui a interdit, au moment de la paix, de s'ériger ou de s'offrir en médiateur et de remplir le beau rôle pacifique, à quoi le désignait l'autorité de son caractère sacré. Par le pacte de Londres du 26 avril 1915, l'Italie avait exigé de ses alliés qu'ils s'opposassent avec elle à l'introduction d'un représentant du Saint-Siège dans les négociations de la paix. Le texte de ce traité, trouvé dans les archives de Pétrograd, fut publié par les révolutionnaires russes après l'effondrement du tsarisme. L'exclusion prononcée contre le Saint-Siège était d'autant plus blessante qu'elle n'était formulée contre aucun neutre, et elle a été ressentie au Vatican comme une injure imméritée. Les vainqueurs n'ont pas eu, d'ailleurs, à s'applaudir, devant les défectuosités de l'œuvre qu'ils ont enfantée, de s'être privés des conseils de leur Père spirituel, de qui la mission divine est de rapprocher et d'unir les mains des anciens ennemis.

***

Afin d'achever de dégager la figure de Benoît XV des ombres qui l'ont obscurcie, il est nécessaire de mettre en lumière ce ce qu'il a fait pour l'Église; ainsi se complétera sa physionomie

politique et religieuse. Au milieu des angoisses que lui causait le sort de l'humanité, il n'est pas resté gémissant et inactif; en tant que chef du catholicisme, il a marqué sa place dans l'histoire intérieure du Saint-Siège.

Il avait trouvé la papauté enfermée au Vatican par une muraille de revendications qui semble la séparer de l'Italie nouvelle comme une barrière insurmontable, et telle il a dû la laisser, sans faire un pas pour sortir de sa prison volontaire. Dès son avènement, il s'est exprimé, comme ses prédécesseurs, sur la question romaine, en termes formels mais appropriés aux circonstances. Elle subsiste aujourd'hui dans son intégralité juridique et politique, à côté d'un état de fait, d'un *modus vivendi*, que l'esprit délié des Italiens s'efforce de rendre tolérable aux deux puissances qui voisinent dans les vieilles murailles de la Ville éternelle. La formule de la réconciliation est toujours à trouver. Pour l'appliquer, ce ne serait pas assez d'un Pape très conciliant; il faudrait qu'il eût en face de lui des ministres italiens assez populaires et assez forts pour faire accepter au sentiment national des conditions qui paraissent encore lui répugner.

Mais Benoît XV s'est avancé dans la voie d'un rapprochement avec la cour du Quirinal, en supprimant les obstacles érigés par ses prédécesseurs contre la visite à Rome de souverains ou de chefs d'État de nations catholiques. De plus, en ce qui regarde l'Italie, il a montré une juste appréhension des dangers que lui faisait courir la propagande anarchiste après la guerre. L'inflexible Léon XIII avait interdit aux catholiques italiens l'accès des scrutins électoraux; c'était une force conservatrice maintenue à l'écart de la vie publique. Pie X avait permis quelques atténuations à ce *veto*; Benoît XV libéra les consciences et autorisa les fidèles à exercer tous leurs droits civiques. Ainsi put se constituer un nouveau parti national, dévoué de cœur à l'Église. Il n'a pas tenu au Saint-Siège que ce parti populaire n'ait pas réalisé les espérances que son apparition sur la scène parlementaire avait fait naître. Entraîné très vite dans l'engrenage du parlementarisme italien, mêlé aux rivalités, aux compétitions et aux marchandages où se déconsidéraient les autres groupes, porté, d'ailleurs, à rivaliser avec le programme des revendications socialistes, le parti populaire ne s'est pas révélé comme l'instrument d'apaisement

social ni comme le frein de la démagogie montante, que le Saint-Père avait en vue.

Benoît XV n'a pas eu à combattre d'hérésies naissantes, d'interprétations dangereuses du dogme catholique; le modernisme avait été extirpé du sein de l'Église par Pie X, le défenseur de la foi. Son successeur en renouvela la condamnation dans sa première encyclique, mais il recommanda la modération et la charité envers les accusés, qu'il conseillait de ramener comme des égarés, au lieu de les frapper comme des coupables. Il nourrissait, d'autre part, à l'instar de Léon XIII, une pensée d'une vaste ambition et digne d'un grand Pape : réunir dans un seul bercail l'Église de Rome et l'Église d'Orient. Le moment était propice : la chute du tsarisme, tête irréductible de la religion orthodoxe, laissait le clergé russe décapité et livré sans défense aux persécutions des bolchévistes. Benoît XV détacha de la congrégation de la Propagande le département consacré à l'Orient et créa successivement la congrégation de l'Église orientale et l'Institut pontifical des hautes études orientales. Un premier pas était fait, et une milice de missionnaires s'instruisait et s'organisait sous les yeux du Saint-Père pour être l'ouvrière de ce rapprochement providentiel.

Mais ce n'est là qu'un fruit incertain, que l'avenir peut faire mûrir ou laisser se dessécher. Dans le présent, le Pape eut le légitime orgueil de promulguer, le 29 juin 1917, un code définitif pour l'organisation de l'Église, le code du droit canon, élaboré, depuis 1904, par une commission ayant à sa tête le cardinal Gasparri. A sa réputation de canoniste, qu'avait consacrée son enseignement à l'Université catholique de Paris, ce savant juriste au sourire indulgent et malicieux a joint plus tard celle d'un politique avisé et d'une rare finesse, serviteur éminent de deux papes successifs, après qu'il eut été appelé par Benoît XV à remplacer le cardinal Ferrata à la Secrétairerie d'État dans la passe difficile où naviguait alors la barque de saint Pierre. L'énorme travail, exécuté sous sa direction, a consisté à apporter l'ordre et la méthode dans le déblaiement du monceau législatif, qu'accumulaient depuis des siècles les ordonnances des papes, à supprimer ou à modifier les canons hors d'usage et à mettre à leur place des textes clairs et précis.

L'échec des tentatives réitérées du Souverain Pontife pour rendre la paix au monde est loin d'avoir nui, — c'est un fait

incontestable, — à la situation internationale qu'il a acquise après la guerre et qui n'a fait que grandir. On en peut voir une preuve certaine dans les relations diplomatiques entretenues par lui avec des États qui ne se faisaient pas représenter auprès de ses prédécesseurs. La victoire des Alliés a contribué, il est vrai, sans qu'ils s'en doutassent, à l'accroissement du prestige et de l'autorité morale du souverain pontife, et il en eût été tout autrement si les Austro-Allemands eussent triomphé. Le nombre des ambassadeurs et des ministres accrédités auprès du Saint-Siège était de quatorze à l'avènement de Benoît XV, et de vingt-six, à sa mort. Quatre États, créés ou élargis du démembrement de l'Autriche-Hongrie, des amputations pratiquées sur l'Allemagne et la Russie, n'ont rien eu de plus pressé que d'envoyer des ministres au Pape, à l'effet de régler avec lui les multiples questions diocésaines, nées de leur formation territoriale, ou d'établir le statut religieux de leurs minorités catholiques. Mais d'autres les ont précédés ou suivis, qui n'avaient pas les mêmes motifs. Parmi ces derniers, aucun n'a excité plus de joie au cœur de Benoît XV que la fille aînée de l'Église venant reprendre sa place au foyer pontifical. Le retour de l'enfant aimée ne pouvait être mieux célébré que par la canonisation de Jeanne d'Arc, à laquelle a présidé le Saint-Père, de la pure héroïne qui incarne la résistance victorieuse d'un peuple à l'invasion étrangère. N'y avait-il pas là aussi un hommage rendu publiquement à l'admirable patriotisme des Français?

On peut s'imaginer, en toute vraisemblance, qu'en acceptant pour l'Église de France la loi de séparation repoussée par Pie X, en négociant avec le gouvernement de la République la reconnaissance d'associations cultuelles ou diocésaines, Benoît XV avait rêvé d'une collaboration féconde du Saint-Siège avec le fier pays, sorti victorieux d'une lutte mortelle au prix du sang le plus généreux de ses veines, pour supprimer la guerre et fonder la paix définitive, la paix chrétienne, objet constant de ses prières, de ses conseils et de ses vœux les plus ardents.

BEYENS.

LA FRANCE
DES CINQ PARTIES DU MONDE

I
LE PROGRAMME

La grande guerre a placé l'idée coloniale sur un plan nouveau. Autrefois, l'on considérait les colonies comme des « biens ». Par des conquêtes hardies, par des négociations habiles, ces biens entraient dans le patrimoine d'une nation : ils y entraient, mais pouvaient à l'occasion en sortir par des abandons, des échanges, des ventes; bref, les colonies, possessions éloignées de la métropole, à laquelle ne les rattachait que le lien changeant de l'intérêt, étaient considérées comme marchandises dans le commerce international. Une Puissance prospère s'efforçait d'arrondir son domaine d'outre-mer comme le particulier qui s'enrichit acquiert de nouvelles propriétés de rapport; au contraire, une Puissance pauvre ou en proie à des embarras momentanés, n'hésitait pas à alléger sa position par l'abandon ou la vente de quelque territoire colonial.

Encore que nous restions aujourd'hui, et grâce au magnifique effort de récupération qui demeurera l'honneur de la troisième République, la deuxième Puissance coloniale du monde, cette conception nous conduisit jadis à des fautes dont nous voyons aujourd'hui les conséquences. Ce sont les Indes, simple objet de spéculation pour la rue Quincampoix, ou le Canada, « ces quelques arpents de neige », cédés pour de déri-

soires contre-parties; c'est la Louisiane vendue un prix misérable pour aider à soutenir une guerre ruineuse contre l'Angleterre; ce sont d'autres abandons, d'autres trocs encore.

Il faut vraiment que ceux auxquels nos présents embarras financiers inspirent la pensée de renouer une aussi néfaste tradition soient, — sans parler de trous d'un autre ordre, — bien ignorants de l'histoire pour ne pas se rendre compte, après tant d'expériences répétées, que céder, même contre le plus haut prix que peut représenter une valeur actuelle payable et transférable, des territoires coloniaux qui sont riches de tant de possibilités, c'est faire inévitablement un marché de dupes et manger niaisement en la plus courte des herbes, non pas une moisson future, mais la série indéfinie de récoltes sans cesse renouvelées.

Les colonies, c'est une épargne où se concrétisent non pas des prélèvements sur des rentes échues, mais tout l'ensemble des revenus futurs qui sont là en puissance, ou plutôt en attente, à la merci de notre travail ordonné et de notre esprit de suite. A défaut même d'autres sentiments, le Français raisonnable, qui sait compter et bien compter, pour peu qu'il soit averti, nous préservera contre les insensés qui voudraient gaspiller inutilement cette épargne sacrée.

Mais la grande guerre, qui fut une guerre mondiale, a mis les choses sur un tel plan qu'il ne s'agirait plus seulement d'une mauvaise affaire, mais aussi du plus barbare anachronisme, du plus odieux sacrilège.

Quand dans une lutte, qui ne fut pas seulement la rencontre de deux armées adverses, mais le choc de deux coalitions de pays, s'affrontant avec toutes leurs ressources, nos colonies nous ont donné sans compter le sang de leurs tirailleurs, le travail de milliers d'ouvriers employés dans nos usines de guerre et les produits les plus variés de leurs sols et de leurs climats divers, elles ont attesté une telle solidarité avec la mère patrie, qu'elles sont vraiment apparues comme la chair de sa chair. Il y a aujourd'hui une France des cinq parties du monde, une France formant un seul bloc, comme un métal forgé par le fer et par le feu; détacher une partie de ce bloc ruinerait l'homogénéité de ce métal pur, en dissocierait les molécules : sa résistance, sa solidité seraient profondément altérées.

Or, dans cette France totale, ce n'est pas au sol métropoli-

tain que paraît réservé le plus bel avenir : le terroir de la France, que les étrangers comparent volontiers à un jardin, ne permet pas d'étendre ni de varier considérablement les cultures qu'il porte déjà comme le manteau somptueux, diapré et changeant des saisons. Sans doute, par un meilleur emploi des engrais, par une amélioration de l'outillage agricole, nous est-il permis d'espérer un meilleur rendement des terres déjà cultivées, mais cette amélioration ne se chiffrera que par un pourcentage relativement faible des résultats déjà obtenus.

Plus large est certainement la marge de progrès à réaliser par les techniciens de l'industrie : par un meilleur aménagement de nos usines, par une plus adéquate économie (au sens grec de ce mot), nous pourrions arriver à résoudre cette équation qui semble un paradoxe : vendre meilleur marché tout en élevant les salaires. Problème et non paradoxe, disons-nous; ne voyons-nous pas les Américains, tout en payant leurs ouvriers cinq ou six fois plus que ne sont payés les nôtres, vendre certains produits 40 pour 100 moins cher que les produits français? Transformation rationnelle de nos usines, et non seulement de leur outillage, mais de leur aménagement, et surtout meilleure répartition du travail, tels sont les efforts que nous devons accomplir pour améliorer la production industrielle nationale. Efforts lents qui se heurteront à bien des obstacles : routine, mystiques politiques diverses, aussi bien chez les ouvriers que chez les patrons. Nous ne sommes pas encore en mesure de voir dans la majorité des usines le prix de revient du « travail heure », calculé comme celui du kilowatt-heure, de force ou de lumière; et tous ces efforts, même rendus plus intenses, seront seulement productifs : ils ne seront pas décisifs pour notre relèvement national.

Où trouver, non des améliorations limitées dans le temps et dans l'espace, mais un jaillissement de multiples et intarissables forces vives, sinon dans la France coloniale? Elle seule nous offre l'étendue et la variété : étendue des terres fertiles, variété des cultures. Seules, les vastes régions où la propriété n'est pas morcelée à l'infini permettent la mise en œuvre des puissants outillages modernes qui décuplent la production et sont ainsi rapidement amortis. Seules, des terres aussi variées dans leur fécondité, seuls, des climats aussi différents peuvent nous donner les matières premières si diverses qu'exige la civi-

lisation contemporaine. Depuis deux siècles, l'Européen n'a pas cessé d'élargir le cercle de ses besoins : les Français d'aujourd'hui dépensent chaque année en café, en cacao, en tabac, des sommes formidables, supérieures à ce que coûtait jadis une campagne de guerre du Roi Soleil. Pour nous vêtir, la soie et le coton ont conquis peu à peu la place réservée aux vieux textiles, la laine et le lin. Le pétrole et le caoutchouc sont désormais les rois de l'industrie des transports. L'homme, dans sa recherche inlassable du bien-être, s'est emparé de toutes les productions du monde, il les a asservies à ses besoins, mais il est devenu leur esclave aussitôt même qu'il les a ravies.

La plus grande France contient tout ce qu'exigent nos goûts et nos industries : les esprits chagrins diraient : « tout, excepté des bras pour faire jaillir ces richesses. » Cela n'est pas exact. D'abord, il y a 60 millions d'êtres humains dans les colonies françaises; ensuite, il dépend de nous, de notre science, de notre dévouement de voir ce nombre se multiplier en quelques années, si nous savons, sans retard et sans répit, poursuivre la lutte contre les maladies qui déciment nos frères des continents lointains : les pires fléaux qui les ravagent ont déjà été vaincus par notre glorieux Institut Pasteur. Une maternité, un centre de vaccination établis aujourd'hui dans la brousse nous donneront chaque jour l'effectif travailleur d'une usine puissante, d'une vaste exploitation agricole. A ces troupes pacifiques la métropole doit fournir des cadres de techniciens; il lui appartient également de leur fixer les buts qu'elles doivent atteindre, — c'est-à-dire la mise en valeur de toutes les richesses qui peuvent jaillir de leur sol, — et de les doter à cette fin de tout l'outillage nécessaire. Les diverses races qui peuplent nos colonies sont d'une fécondité vivace, qui peut nous donner une main-d'œuvre abondante, si nous savons lutter contre la mortalité infantile, contre tous les maux que traînent encore après elles l'ignorance et la superstition. Là, les unions ne se fondent pas sur la dot ou les convenances : elles ont pour but la libre propagation de l'espèce, et doivent l'assurer, si nous savons avant tout développer la plus belle richesse coloniale : l'être humain, bras robustes, cœur loyal, intelligence que nous éclairerons peu à peu.

Telles sont les raisons pour lesquelles nous devons garder nos colonies, comme la plus précieuse de nos valeurs d'avenir

et en souvenir aussi des heures douloureuses où elles ont été le vrai prolongement de la métropole envahie; on ne vend pas ses frères, surtout ses frères d'armes; nous voudrions même qu'en souvenir du sang versé en commun, on ne répétât plus cette expression « domaine colonial de la France », une de celles dont on use et abuse sans bien voir tout ce qu'un tel « cliché » peut avoir de choquant pour la réflexion. Nos colonies ne sont pas un « domaine » agricole plus ou moins cultivé, une propriété plus ou mois importante dans l'actif de notre pays : elles sont vraiment la partie la plus féconde et la plus sacrée de notre formation territoriale; c'est grâce à elles que la France, malgré ses blessures mal fermées, est encore une nation mondiale, et non pas une petite nation européenne, une sorte de « réserve touristique » pour tous ceux qui sont en mesure de profiter de sa détresse financière, après l'avoir en partie déterminée.

Cet état de choses nous trace tout un programme à la fois moral, économique et financier. Programme triple et non trois programmes, action aux formes diverses, mais étroitement liées, progressant avec unité dans ces divers domaines : essayons de les définir.

I. — PROGRAMME MORAL

Notre premier devoir envers les indigènes de la France totale est de les gouverner avec humanité. Nos administrateurs coloniaux conduisent le bon combat contre tous les abus qu'exerçaient avant leur venue les chefs locaux, libres de tout contrôle, insoucieux de toute force supérieure à leur force, de toute loi assez armée pour limiter leur bon plaisir. Aujourd'hui, les plus choquants de ces abus ont disparu, ceux qui insultaient le plus notre sentiment de la dignité humaine et étouffaient ce même sentiment chez les victimes de ce despotisme. Éveiller, fortifier ce sentiment de la dignité humaine et celui des deux grandes forces qui font le lien social, le travail et la discipline, tel doit être le but de nos efforts; nous rendrons ainsi un meilleur service à nos administrés qu'en leur donnant le droit d'élire quelques députés coloniaux de plus.

Quelle politique indigène adopterons-nous? Avant de la déterminer, qu'il nous soit permis de poser une affirmation :

commençons par choisir *une* politique indigène. Aujourd'hui nous plaçons à la tête de nos colonies des hommes d'origine et de formation très diverses, dont certains sont des hommes politiques. Ne laissons ni aux fonctionnaires blanchis sous le harnais, ni aux gloires momentanées du Parlement, que l'on charge d'un proconsulat pour les récompenser ou pour les éloigner, la liberté de choisir entièrement dans l'arsenal des principes ceux qu'ils mettront en application. Nous avons trop insisté déjà sur l'unité de cette grande France des cinq parties du monde, pour qu'il soit nécessaire de montrer le péril que ferait courir à cette machine complexe, le fait d'accélérer un de ses organes, tandis que tel autre serait mis au ralenti. Nos colonies ne sont pas des champs d'expériences pour les philosophes des partis, fussent-ils couronnés de feuilles de chêne. Souhaitons donc un peu de continuité, de concordance et de régularité dans la conduite d'un organisme aussi délicat.

Aussitôt reconnue cette nécessité d'*une* politique, nous voici devant un carrefour où se dressent trois poteaux indicateurs :

Politique d'assimilation, politique de domination, politique d'association.

Quelle route choisirons-nous?

Sera-ce la politique d'assimilation? Mille souvenirs confus de l'humanisme, du classicisme, du romantisme ont conseillé cette voie à des âmes généreuses de chez nous. Nous aimons à légiférer dans l'abstrait : jadis les Conventionnels lançaient avec sérénité des décrets valables pour l'humanité entière et nous donnons encore en France dans nos programmes d'enseignement beaucoup plus de place à l'histoire de la Convention, qu'à la géographie et à l'ethnographie. Or, ici, il ne s'agit ni d'éloquence, ni d'histoire, mais de la connaissance des êtres pour qui nous prétendons légiférer. Les peuples entrés depuis cinquante ans dans la grande famille française portent encore en eux toute la charge de leurs traditions, de leurs hérédités les plus diverses. Certains, comme les Asiatiques, ont beaucoup plus que nous le sens de la vie collective et attachent moins de prix que nous aux droits de l'individu. « La nature ne fait pas de saut », disaient les vieux philosophes : c'est par des variations lentes, prudentes, que nous modifierons peu à peu, s'il y a lieu, ces « mentalités primitives » sur lesquelles M. Lévy Bruhl a écrit un livre si riche d'observations; ce n'est pas à coups de décrets,

même généreux, que l'on peut modifier les traditions, les formes de civilisation, élaborées par les siècles. On ne peut pas les changer plus vite que la couleur de la peau d'une race. Et pourquoi tant désirer les changer? La force du monde est dans sa variété.

Choisirons-nous la politique de domination? C'est la méthode anglaise : le monde aux yeux des Britanniques est un vaste jardin, destiné à fournir au Royaume-Uni tout ce qu'une nature ignorante a refusé aux usines de Liverpool et de Manchester. Les races humaines qui peuplent ce jardin n'ont guère plus d'importance que les races animales : on les désigne toutes du même mot : ce sont des *natives*. Les traits communs de tous les natives consistent à se laver peu, à ne pas se mettre en smoking pour dîner et à faire preuve d'une mauvaise volonté incurable pour apprendre la langue de Shakspeare. Crimes impardonnables. Au total, ces êtres sont moins intéressants que les animaux du « Zoo », car le véritable sujet de Sa Majesté britannique est moins curieux de psychologie que de zoologie, il ne se préoccupe aucunement de ce que peuvent penser les cerveaux de ces millions d'hommes qui vivent sous le drapeau de l'Union; il ne s'en préoccupe même pas assez : bien des soulèvements se préparent peut-être dont l'*Intelligence Office* pourra signaler les prodromes sans que les ministres de Sa Majesté s'en émeuvent; nous savons mieux que personne avec quelle lenteur les Anglais comprennent les dangers internationaux.

On peut être propre, aimer le savon, le bain, le thé, sans croire pour autant qu'un corps bien lavé suffise à faire une âme supérieure.

Pous nous, Français, nous nous attachons moins à ces formes extérieures : il nous semble que la politique de domination ne se justifie plus. Les peuples divers nous paraissent assez organisés pour mériter, dans une large mesure, le respect : les uns ont un passé millénaire dont il est facile de retrouver dans les villes, ou même quelquefois dans la jungle, les monuments grandioses; les autres, les primitifs, ont droit à cette attention respectueuse que le poète latin exigeait en faveur des enfants.

Il ne nous reste plus qu'une voie : la politique « d'association ». A vrai dire, ce mot ne saurait entièremeut nous satisfaire, tant il est vague, tant il a besoin d'être défini. Faut-il

entendre que nous associerons les indigènes à toutes les formes de notre activité? Ce serait une naïveté bien imprudente. S'ils ont des droits, nous en avons aussi; généralement, nous sommes venus chez eux pour accomplir une œuvre de pacification et de progrès ; nous avons mis fin à la piraterie qui ravageait l'Indochine, aux exactions des mandarins ; en Afrique, aux razzias de Samory, d'Ahmadou, de Rabah. Le second empire colonial du monde a été acquis en quelques années par une poignée d'hommes au cœur bien trempé, au cerveau clair, à la volonté audacieuse et tenace. Ceux-là ont établi le prestige du blanc aux yeux de toutes les races du monde ; leurs prodigieux exploits ont conquis mieux que les terres, les âmes, les ont pliées à l'obéissance, à la discipline. Nulle preuve plus belle de ce consentement que ces armées indigènes, formées des adversaires de la veille, tirailleurs tonkinois, sénégalais, malgaches, goumiers algériens et marocains que nos officiers ont su former, entraîner derrière eux, dévoués jusqu'au suprême sacrifice. A toutes ces races, nous sommes apparus comme *des chefs* ; elles ne nous estimeraient plus, si nous désapprenions l'art de commander. Ne renonçons pas bénévolement au rôle qui fait notre prestige et justifie notre présence : maintenir l'ordre et la discipline, réprimer les abus, contrôler les chefs indigènes. Réservons-nous entièrement la direction supérieure, laissons aux autorités locales et traditionnelles, dans leur sphère, le soin des intérêts matériels du pays.

Ce principe, observons-le dans sa généralité, et ne cherchons point, par esprit de symétrie, à lui donner partout les mêmes applications : les conseils de notables en Annam, à Madagascar, où ils existaient de longue date avant notre venue, pourront exercer des pouvoirs plus étendus que telles Assemblées du même nom en Afrique occidentale ou en Afrique équatoriale. « La symétrie : fausse fenêtre », disait Pascal.

Nous pourrions ainsi définir la politique d'association : le souci de développer l'indigène sur son plan sans l'introduire sur le nôtre. Efforçons-nous de le rendre plus libre, plus fier, plus confiant dans sa dignité, mais sans fausse idée aristocratique de classe, fondant notre politique sur des observations précises et non sur des doctrines *a priori*; ne l'invitons pas à s'asseoir auprès de nous, aussi longtemps qu'il se sentirait gêné par cette faveur.

Au reste, la nature ne nous donne-t-elle pas les meilleurs exemples de cette méthode? Ce n'est que lentement que le milieu agit sur les espèces en voie d'évolution; quand on songe aux siècles qu'il a fallu à la race blanche pour faire une à une les conquêtes successives dont notre civilisation est la somme, nous sommes conduits à considérer, avec beaucoup de modestie et de prudence, l'œuvre d'éducation que nous pouvons poursuivre en quelques générations auprès des races primitives et nous sommes engagés par là à agir comme si les espèces humaines étaient fixes : leurs transformations sont si lentes qu'elles équivalent à une fixité relative, qui est à respecter.

De cette politique d'association, la Hollande nous a donné aux Indes néerlandaises des exemples pleins de sagesse. Beaucoup de fonctions sont confiées aux indigènes, mais dès que la mission des fonctionnaires indigènes ne se borne plus à gérer les besoins courants du pays, ils sont doublés, discrètement dirigés par un administrateur européen, qu'ils traitent de « frère aîné ». L'œuvre séculaire accomplie par la Hollande aux Indes néerlandaises et qui a produit dans l'ordre économique les admirables résultats que l'on connaît, à la fois pour cette colonie et pour sa métropole, mérite d'être étudiée par nous avec la plus grande attention au point de vue politique; elle a atteint, en effet, le résultat même que nous devons nous proposer : la prospérité dans la sécurité.

Telles nous paraissent devoir être les grandes lignes de notre politique coloniale : il est temps de ne plus affirmer seulement par des discours, des articles et des banquets le rôle que nous voulons jouer dans cette France des cinq parties du monde; il est grand temps que, sur le plan administratif, nous adoptions *une* politique à la fois suivie, souple et cohérente; il est temps, grand temps que le public métropolitain *sente, voie* la place occupée par la métropole dans cette plus grande France, que des institutions agissantes, installées dignement à Paris et dans nos grandes villes, nous donnent la leçon de choses permanente et éloquente que fournissent à Londres les offices de l'Inde à Whitehall et à Grosvenor Gardens, ceux des hauts commissaires des colonies et des dominions, dans le Strand, Trafalgar Square et Victoria Street, ou l'Institut impérial de South Kensington. C'est à peine si une ou deux colonies possèdent à Paris des agences économiques installées

d'une façon décente. Mais nous n'avons pas de musée colonial, — on ne saurait donner ce nom à la nécropole du Palais-Royal, où quelques lézards baignent dans des saumures malpropres. — L'Italie en a créé un, admirablement présenté dans le palais de la Consulta à une largeur de rue du Quirinal. La France est la deuxième Puissance coloniale du monde : elle ne semble pas en avoir la conscience et encore moins la fierté.

II. — PROGRAMME ÉCONOMIQUE

Cette conscience coloniale, il n'est pas moins nécessaire de l'éveiller au point de vue économique qu'au point de vue politique. Bien des idées fausses ont cours dans le public français au sujet des services matériels que nos colonies peuvent et doivent nous rendre. Beaucoup de nos compatriotes voudraient encore, comme au temps du « Pacte colonial », réserver à la métropole la totalité des productions coloniales et faire de nos colonies un marché réservé aux produits de nos manufactures. Il n'est pas besoin de montrer combien une telle conception est contraire à la thèse que nous soutenons dans le présent article : en rejetant toute politique de domination, nous avons implicitement condamné tout retour au principe du « Pacte colonial ».

Mais de même que nous avons, au point de vue politique, souhaité pour la France un rôle de direction générale et de contrôle fondé sur notre prestige, sur les sacrifices consentis et les services rendus, pareillement et pour les mêmes raisons, nous devons désirer que la métropole soit, au point de vue des échanges commerciaux, le client et le fournisseur principal de nos colonies, dans la mesure où la distance ne met pas obstacle à ces échanges.

Certaines colonies ont, en effet, un commerce autonome à favoriser, sans aller jusqu'à une séparation économique. Tel est le cas de l'Indochine : son éloignement lui interdit d'envoyer à la métropole les matières premières, dont le prix de transport rendrait le prix de vente en France prohibitif. Relevons, en passant, une expression impropre, dont on a abusé au sujet de l'Indochine : on l'a qualifiée souvent de *métropole seconde*. Il n'y a, cependant, il ne peut y avoir qu'une métropole, comme dans un être vivant il n'y a qu'un cœur distribuant le

sang aux membres divers. Certaines personnes ont demandé pour l'Indochine l'autonomie douanière ; une semblable réforme nous semble un danger : ce serait introduire l'anarchie dans un corps qu'il s'agit d'unifier. Nous estimons que la réforme du régime douanier colonial doit consister dans une amélioration du système des dérogations au tarif général. Si les demandes de dérogations pouvaient être rapidement examinées et réglées par un service qualifié de la métropole, le régime douanier de nos différentes colonies aurait toute la souplesse voulue et les intérêts du commerce seraient sauvegardés. Au nom du même principe, de cette unification à rendre chaque jour plus solide entre les diverses parties de la France totale, nous devons souligner l'anomalie d'un régime monétaire spécial à l'Indochine. Sans doute, en conservant une monnaie saine, la piastre-lingot d'argent, à l'heure où la France connaît tous les ravages de l'instabilité monétaire, notre grande colonie d'Extrême-Orient a été préservée d'un désordre et d'une ruine, que son concours sur le terrain monétaire n'eût certainement pas suffi à nous épargner : aussi peut-on, à certains égards, qualifier d'heureuse cette exception. Mais, tout de même, il reste choquant que, l'Indochine se trouvant ainsi hors du circuit national, la métropole ne profite, pour son propre change, du cours privilégié de la piastre que dans la faible mesure des sommes rapatriées et en pâtisse pour le reste. Il reste à souhaiter qu'une prochaine stabilisation du franc permette d'établir alors un rapport fixe entre celui-ci et la piastre (comme entre la roupie et la livre sterling), et qu'enfin à l'unité de drapeau réponde l'unité de monnaie.

Ces considérations nous aident à concevoir les trois nécessités qu'il importe de concilier : le développement de nos colonies, le ravitaillement de la métropole en matières premières, le progrès de nos industries d'exportation. Telles sont les trois conditions du problème à résoudre à la fois. La difficulté n'est pas insurmontable si, ici encore, on veut bien opérer suivant un plan soigneusement préparé et suivi avec ténacité. Jamais ce programme n'a été établi d'une façon pratique et précise. M. Albert Sarraut avait eu le mérite d'apporter à tout le moins une excellente base de travail : le Parlement a pris le temps de vider bien des interpellations, mais n'a jamais trouvé celui d'examiner le projet de l'ancien ministre des Colonies.

Ce programme devrait, selon nous, être composé sur le même plan que les devis de travaux présentés aux administrateurs d'entreprises privées, c'est-à-dire en tenant compte, d'abord des besoins à satisfaire dans leur ordre d'urgence, du temps nécessaire pour obtenir les premiers résultats, et des crédits disponibles pour couvrir les dépenses. Peu nous importe que la France se suffise en vanille et en poivre, quand elle achète tous les ans à l'étranger pour neuf milliards de francs de matières premières nécessaires à ses industries textiles. L'ordre d'urgence et d'importance de nos besoins étant fixé, appliquons-nous à les satisfaire dans le minimum de temps, à l'aide des sommes dont nous pouvons disposer. A l'heure actuelle, nous ne sommes plus assez riches pour entreprendre des travaux longs et coûteux : il nous faut le maximum de rendement dans le temps le plus court. Ce programme devra être exactement chiffré en fixant la répartition des dépenses entre les colonies diverses, la métropole, et s'il y a lieu les initiatives privées.

III. — PROGRAMME FINANCIER

Nous sommes ainsi conduits à dire quelques mots des méthodes financières à employer pour assurer la mise en valeur de nos colonies.

Contrairement à une opinion trop répandue, la période de crise que nous traversons, loin de nous interdire de consacrer une partie de nos ressources à développer nos colonies, doit au contraire nous inciter à cet effort. La restriction est louable comme effort de discipline et de sage économie, mais c'est bien plutôt en produisant qu'en rognant que nous sortirons de la crise. Économisons, parce que nous sommes devenus pauvres et avons à refaire notre épargne, mais surtout produisons davantage. Ce n'est pas tant en achetant un complet veston de moins par an que nous relèverons efficacement notre balance commerciale : c'est surtout en produisant nous-mêmes dans nos colonies la laine que nous achetons à l'Australie et à l'Afrique du Sud. En période de crise, il ne faut pas trancher dans les dépenses rémunératrices et fécondes ; il convient de réserver toute son énergie à comprimer les dépenses qui ne rapportent rien. Tout ce que nous avons dit sur la fécondité de nos colo-

nies, sur la variété de leurs produits, nous dispense de revenir ici sur l'urgence d'obtenir d'elles, justement parce que la France est momentanément appauvrie, l'aide la plus large et la plus efficace.

Par le mot aide nous voulons dire aide économique et non pas aide financière. A l'heure actuelle, au budget de chacune de nos grandes colonies figure un chapitre intitulé *Contribution de la colonie aux dépenses du budget métropolitain.* Cette contribution est fondée, en droit et en raison, sur un principe légitime : il est juste que les colonies consacrent une partie de leurs ressources à alléger l'effort fiscal des contribuables français, et contribuent aux dépenses du pays qui leur a apporté les bienfaits de l'ordre et de la civilisation. Mais si, laissant ce point de vue théorique, nous regardons le rendement des quelques millions ainsi apportés au budget métropolitain par les budgets de nos colonies, nous serons forcés de reconnaître que quelques dizaines de millions dans un budget d'une quarantaine de milliards ne sont rien pour la France, une goutte d'eau qui s'évapore sur une plaque surchauffée. Mais quelques dizaines de millions de plus chaque année en Afrique occidentale française ou en Indochine, ce sont des voies ferrées nouvelles, des irrigations nouvelles, des hôpitaux nouveaux, ce sont des hommes et des richesses de plus. La véritable contribution des colonies en faveur de la métropole, c'est de développer, avec *toutes leurs ressources*, l'amélioration de leur « équipement », de leurs travaux publics, de leur outillage agricole et industriel.

Où trouver les ressources financières nécessaires à la mise en valeur de nos colonies ? Ce n'est guère dans le budget métropolitain où nous voudrions voir cependant, pour les raisons qui précèdent, des crédits affirmant la volonté nationale de sauver le pays par un effort colonial productif. C'est déjà davantage dans les budgets locaux, dont les recettes, dans beaucoup de cas, peuvent être largement améliorées, encore qu'il ne faille imposer des charges nouvelles aux colons qu'avec extrême prudence, mais par exemple le Chinois qui s'enrichit, si vite et si grassement, en Indochine, grâce à la paix française et à toute notre organisation économique, que verse-t-il au budget de la colonie ? Mais c'est surtout aux Français de France qu'il faut s'adresser en les encourageant à investir leurs capitaux dans des entreprises coloniales. Si nos colonies avaient reçu seule-

ment non pas la moitié, mais le dixième des capitaux français qui ont émigré à l'étranger depuis deux ans, de grandes œuvres d'intérêt national auraient été déjà accomplies dont nous commencerions à ressentir les bienfaits dans notre économie générale. Il reste heureusement encore dans notre pays beaucoup de bons Français prêts à placer aux colonies une partie de leur épargne et de leur patrimoine, à une condition, toujours la même, c'est qu'ils aient confiance.

Qu'ils aient confiance d'abord dans nos colonies elles-mêmes, qu'ils connaissent leurs ressources multiples, leur merveilleux avenir, et pour cela que l'école et la presse donnent à ce pays conscience de la place qu'il occupe dans les cinq parties du monde.

Qu'ils aient confiance ensuite dans les hommes appelés à recevoir et à utiliser leur concours. Ces hommes existent, certains ont pu déjà, grâce au crédit qu'on leur a accordé, mener à bien de belles entreprises.

Qu'ils aient confiance surtout dans l'*ordre général* avec quoi ce vaste effort colonial sera mené. Qu'il s'agisse de programme politique, de programme économique, de programme financier, toujours le même mot est revenu sous notre plume : il faut de l'*ordre*. Si le public français a l'impression que la mise en valeur de nos colonies est voulue avec ténacité, avec méthode, avec foi par « ceux qui nous mènent », si l'État, — qu'en France on se plaît à railler mais vers lequel malgré tout on finit toujours par se tourner, — donne l'exemple, les initiatives privées, conduites par des hommes qualifiés ayant fait leurs preuves, trouveront dans ce pays tous les capitaux nécessaires, et peu à peu cette France des cinq parties du monde affirmera son unité, sa force et sa fécondité. Le rayonnement de la patrie se fera plus éclatant, plus vivifiant sur ces terres françaises, — terres sur lesquelles le soleil ne se couche jamais.

OCTAVE HOMBERG.

(A suivre.)

STENDHAL ET L'ITALIE[1]

II. — LA CRISTALLISATION

I

Pourquoi ne pas l'employer, ce mot qui vient de lui, si pittoresque, si vrai, et qui convient si parfaitement à son cas? L'Italie, à laquelle il pense à peine, va se couvrir peu à peu de cristallisations brillantes, — étincelant rameau qu'il s'efforcera de saisir.

Plus d'emploi; plus de joug; liberté. Henri Beyle, au mois de fructidor an X, donne sa démission de sous-lieutenant; adieu l'armée. Pendant quatre ans, de 1802 à 1806, il recommence l'apprentissage du seul métier qui le tente : le métier de vivre.

Il s'installe à Paris. A Grenoble, il ira de temps en temps, le moins possible; car la famille est encore un lien, et il ne veut pas se laisser attacher. C'est seulement dans la capitale qu'on a l'impression d'être un conquérant en puissance, sur qui rien n'a prise et qui a prise sur tout : voilà pourquoi sans doute il la choisit comme son habituelle demeure. — A ses façons bien parisiennes, à son élégance appliquée, à son air de n'avoir l'air de rien, vous le prendriez aussitôt pour un provincial; mais vous l'offenseriez. Quand il se regarde dans la

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

glace, il ne se trouve pas si mal, ma foi. « J'étais bien, autant que ma figure, qui n'a pour elle que la physionomie, me le permet; le jabot, la cravate, le gilet, bien; les cheveux non massés en génie, parce que je venais de les faire couper... » L'avantage d'un beau mollet compense le désavantage de la figure. Il fréquente beaucoup les théâtres, pour les pièces et pour les actrices : l'homme qui fréquente les actrices éblouit la foule : c'est un favori des déesses et des dieux. Se promener avec des camarades, en parlant femmes ou littérature; apprendre la déclamation; dîner au cabaret; aller quelquefois dans le monde : voilà ses seules occupations apparentes. Ajoutez les manifestations d'un caractère bizarre : de brusques sautes d'humeur; tantôt de longues tristesses, et tantôt des accès de gaieté; des silences obstinés, puis d'étincelants bavardages; des timidités, des gaucheries, ou bien des airs de supériorité si marqués qu'ils en deviennent offensants; une façon compliquée de prendre les choses les plus simples, une façon cavalière de résoudre les plus graves questions : et vous aurez Henri Beyle, tel qu'il apparaissait alors à tous les yeux. On dit : il était dans l'armée; mais il a de quoi vivre à Paris, sans rien faire; c'est un original.

Mais rentré dans sa chambre, ce désœuvré se met à travailler d'ahan. Sa table est couverte de livres, qu'il aime ou qu'il déteste comme des vivants : exécrés ou chéris, de tous il profite. Il prend des notes sur ses lectures, sur ses amis, sur lui-même : sur lui-même surtout, car personne au monde ne l'occupe davantage. Il poursuit l'élaboration d'une comédie en vers, qui s'appellera *les Deux Hommes*. Ces vers lui donnent bien du souci : pourquoi faut-il que toutes les grandes comédies soient en vers? et que tous les alexandrins aient douze pieds? et qu'ils riment, par surcroît? Courage :

M'aimerait-il encor? Puis-je donc l'espérer,
Quand ce soir à jamais je vais m'en séparer,
Quand l'hymen détesté où sa mère m'entraîne
M'accuse dans son cœur de suivre une autre chaîne?
Cependant pour me voir que de transports charmants,
Que d'amour respirait dans ses empressements !...

Dès que ces beaux vers seront terminés, un grand ouvrage de philosophie leur succédera sur le chantier. D'abord, une

comédie, et la gloire des auteurs de génie; ensuite, un système philosophique nouveau, et la gloire des penseurs immortels. « Quel est mon but? d'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue comme Voltaire, mais en la méritant véritablement : pour cela, savoir le grec, le latin, l'anglais, l'italien... » Rien de plus.

Au reste, ni la célébrité, ni la richesse qui s'en suivra ne lui suffisent. Que les sots se contentent de la fumée de l'encens, ou du bruit des écus : pour Henri Beyle, le succès ne doit être que la traduction brutale de sa supériorité sur les autres hommes, et de sa domination : telle sera sa jouissance suprême, magnifique et secrète. Elle est revenue, l'idée qu'il caressait déjà, lorsque, dans la lointaine Italie, il réfléchissait à ses futurs destins. Elle est revenue, mais non plus fugitive : tenace, obstinée, impérieuse ; et elle prend, comme toutes les idées d'Henri Beyle, un caractère d'obsession. Rien ne s'oppose maintenant à ce qu'il la réalise ; il a pris toutes mesures nécessaires pour assurer sa liberté ; et, s'il échoue, c'est sa faute : il est responsable de lui-même. Tandis qu'il travaille tard dans la nuit, à la lueur de son quinquet et devant son foyer sans feu, la force qui l'anime, c'est la conviction que de tous les plaisirs du monde, il n'en est aucun de plus vif, de plus délicat, ou de plus rare, que de se hausser à la suprême taille, au-dessus des servitudes, des contingences, et des hommes.

Prenons de la peine. Surveillons-nous : plus un mot, plus un geste qui ne nous serve. Essayons d'acquérir à tout prix cet air d'assurance qui en impose aux imbéciles : nous porterons toujours sur nous cent louis d'or (où les prendre ?) pour sentir notre force et perdre la timidité qui nous paralyse dans les grands moments. Qu'il y ait une tactique dans notre façon d'aborder les gens et de leur parler : piquons leur vanité, de façon que tout compliment bien placé rapporte un intérêt certain. Aimons-nous le café? La question n'est pas là ; elle est de savoir si nos facultés d'observation sont aiguisées ou émoussées par l'usage du café. Tout compte établi, quand nous n'avons pas pris de café, nous voyons plus distinctement et plus exactement les choses; mais nous en sommes moins fortement frappés. Donc, ne prendre du café que quatre ou cinq fois par semaine... Aucun détail n'est inutile, si on veut arriver droit au but qu'on s'est proposé : ne perdons pas de temps. Les

sorties, les distractions elles-mêmes doivent être réglées par des considérations d'utilité : il n'en faut pas trop; il en faut juste assez pour que le talent ne sente pas l'huile, et pour qu'à force de lire dans les livres, on n'ait pas l'air d'un pédant. Divertissons-nous quelquefois; prenons l'usage du monde, — mais pour notre plus grand profit. Travaillons.

Seulement, il compte sans ses hôtes : sans sa tendre imagination, sans la sensibilité ardente qui est le délice et le tourment de sa vie. Elles se moquent bien, ces folles du logis, des décisions hautaines qu'il vient de prendre; elles sont maîtresses et reines, et leur caprice fait loi. Si la volonté prétend leur disputer l'empire, elles se vengeront vite : à leur appel, que de rêves et que de fantômes surgiront! A peine notre conquérant s'est-il tracé une ligne inflexible, il dévie; à peine a-t-il engagé la lutte pour Paris, pour la gloire, une langueur le prend. Il entre dans une étrange existence dont les âmes vulgaires, — celles qui ne sont pas exactement comme la sienne, — ne peuvent soupçonner les infinis frémissements. Tout amour entrevu lui devient extase; toute conquête souhaitée, héroïque entreprise; toute piqûre d'amour-propre, blessure profonde; toute déception, insupportable douleur. Il est « toute passion » : qu'y faire? Il est « trop sensible » : ainsi le veut sa double nature. La vie a « mille aspérités » qui « le déchirent »; il est victime de cette « excessive délicatesse » que « l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu, met au comble du bonheur ou du désespoir » : il faut bien qu'il suive sa pente. Le plus douloureux, ce n'est pas seulement l'amplification de ces émois : c'est le contraste entre ses apparences et la réalité. « Et ma réputation de roué et d'homme qui suis déjà blasé, avec cette âme si tendre, si timide, et si mélancolique. » Pour que personne ne le plaigne, pour que personne ne le raille, il se drape « dans son manteau de houzard ». Comme en Italie. Tout recommence : le pays ne compte pas; le décor n'importe guère; le drame est dans le cœur d'Henri Beyle.

Quand on porte en soi de telles puissances, on a peu d'attrait pour les spectacles du dehors. Au dedans de l'âme vivent en foule les idées obsédantes, les passions agitées : on n'a pas trop de tout son temps pour suivre leur jeu logique ou capricieux, toujours poignant. Ce qui se passe en Europe, en France, à Paris même manque d'intérêt. C'est l'époque où

s'élabore un ordre nouveau; on liquide décidément l'héritage révolutionnaire, et le premier consul devient Napoléon. Paris retentit du bruit du canon et des cloches : le Pape arrive de Rome pour couronner l'Empereur. Sans doute. Mais Henri Beyle aime-t-il Adèle Rebuffet? Adèle Rebuffet aime-t-elle Henri Beyle? Est-ce coquetterie, vice, ou passion? attitude? hypocrisie? Que signifiait au juste, l'autre jour, l'expression de son visage? Et ne lui a-t-elle pas dit « bonjour » d'un ton de voix particulier? — Les cérémonies du couronnement, Beyle les déteste. Il hausse les épaules et passe, pressé de retourner à ses curiosités, à ses angoisses, à ses amours.

Il veut vivre sans gagner sa vie, profiter de la société sans travailler pour elle, recevoir sans donner. Échanger sa liberté contre de l'argent, quelle misère! Ce n'est pas qu'il tienne à la richesse le moins du monde; mais il protège désespérément son égoïsme sacré; il a droit, lui semble-t-il, à la sécurité de son existence intellectuelle et sentimentale : sans loisir, pas de bonheur. Or, voici que la pauvreté la menace, cette liberté fragile. Il est vrai que son père lui fait une pension, mais si maigre! L'hiver vient, il souffre du froid, ses bottes trouées prennent l'eau : comment penser, lorsqu'on a les pieds humides? Les philosophes les plus idéalistes ont besoin de leurs trois bons repas par jour. Devra-t-il, en vérité, reprendre une chaîne et rentrer en esclavage, faute de ce maudit argent? Beaucoup de pauvres diables, qui sont dans le même cas, accusent le monde entier de leur infortune, estiment que les hommes et les dieux se liguent pour les contraindre, et n'excluent personne de leurs malédictions sonores. Mais non pas Henri Beyle, qui se garde de rejeter sur les autres la responsabilité de ses malheurs. Il ne fait exception que pour un homme, et c'est son père. Comment! Cet avaricieux, ce ladre, ce bâtard, lui refuse de l'argent! n'est-ce pas grande honte? Il faut que la postérité sache comment ce père sans entrailles arrête volontairement son fils sur la route du génie. Ne veut-il pas l'obliger à gagner son pain?... Il gémit, se désespère, et envisage les pires hypothèses : entrer dans la banque, faire un riche mariage, ou se brûler la cervelle. Des trois, la moins désagréable est la première; mais elle aboutit encore à un renoncement.

Brama assai; poco spera; nulla chiede... Tel est le *motto*

qu'il écrit un jour sur la page d'un livre, sur la page d'un livre qu'une femme lira; et dans cette phrase harmonieuse, à la fois si discrète et si désespérée, tient tout entière sa confession. Infinis sont ses désirs; il erre dans les champs de la gloire et de l'amour, au gré de ses rêves orgueilleux ou tendres. Mais dès que se fixe un de ces désirs innombrables, l'espoir l'abandonne : *poco spera*. Exiger? ou implorer seulement? Sa timidité et sa fierté l'en empêchent. *Nulla chiede*. Ainsi se passent ces années, à désirer toutes choses, à espérer peu, à ne demander rien. A peine obtient-il quelques aubaines, qu'il ne fait pas entrer en ligne de compte, parce qu'elles n'intéressent que sa vie inférieure; et pour ce qui est de sa vie romanesque, il ne réussit qu'à se soumettre à la domination de deux princesses, dont la première ne fut encore qu'un fantôme, et dont la seconde le fit descendre des hauteurs de la poésie jusqu'au plus plat des métiers.

Victorine Mounier était une jeune fille qu'il avait entendue jouer du piano, à Grenoble, au moment où elle rentrait d'Italie. Elle jouait du Haydn : donc elle était une belle âme, digne d'être aimée : aussi l'aima-t-il de la belle manière, éperdument. Il l'avait à peine entrevue, et il ne la connaissait pas du tout : mais il lui avait semblé qu'elle avait une physionomie à la Julie d'Étanges, belle et passionnée : cela ne suffisait-il point? Or il arriva que M. Mounier père partit pour Paris, avec sa fille : Beyle emboîta le pas. Il arriva encore que M. Mounier père fut nommé préfet d'Ille-et-Vilaine, et de Paris partit pour Rennes : ô désespoir! Victorine est à Rennes, et Henri Beyle est à Paris! Alors notre amoureux s'avise d'un détour machiavélique : il écrit au frère de Victorine, en lui manifestant les transports de la plus vive amitié : par le frère, il espère atteindre la sœur. Il fera parade de son esprit; il brillera; Édouard ne manquera pas de montrer ces lettres à Victorine, et Victorine prendra pour cet Henri Beyle, si amusant, si charmant, le genre d'intérêt qui précède l'amour. Quelquefois il s'enhardit, et ses lettres ressemblent fort à de bonnes et belles déclarations. Quelquefois il ruse : personne n'ignore que le meilleur moyen de conquérir les femmes est d'exciter leur jalousie : donc, il s'efforce de provoquer la jalousie de Victorine, en racontant sa vie de Parisien galant, en faisant montre de ses bonnes fortunes. Mais si variés, si habiles que soient ces moyens

d'action, le cœur de l'insensible ne s'émeut pas. Elle rentre à Paris; il la revoit :

« J'ai revu Héloïse : je n'étais pas dans mes accès de tendresse; cela m'a ôté des jouissances, mais m'a empêché de me conduire comme un sot. Je l'ai revue; je lui ai dit deux mots : « J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle ». Là-dessus, elle m'a fait une courte révérence, et fuyait dans son appartement. J'ai ajouté : « Édouard y est-il? » — Elle m'a répondu, je crois : « il y est, monsieur. »

Les âmes vulgaires sont incapables, assurément, de comprendre ce qu'il peut y avoir de tragique dans un « J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle »; ou dans un « Au revoir, monsieur ». Mais pour Henri Beyle, ces mots sont chargés de nuances infinies. Longtemps, il poursuit, en lui-même, cette créature supérieure qui s'obstine à l'ignorer; longtemps, il la tient présente à son souvenir; longtemps, il l'aime : mais il finit par se fatiguer un peu, et de guerre lasse, se divertit (1). Prenons garde : l'Italie l'a échappé belle : si Victorine Mounier avait encouragé d'un sourire, d'un seul regard, l'ex-dragon déconfit qui soupirait pour elle, elle l'attachait pour toujours à sa fortune, à Rennes, à Paris, à la France; et c'en eût été fait de Stendhal, Milanais.

L'autre déesse, Mélanie Louason, offrait à ses yeux l'incomparable avantage d'être actrice. Elle ne demandait qu'à être prise d'assaut : il mit à la conquérir un temps considérable, en employant des précautions si subtiles et une si profonde stratégie, qu'elle s'étonnait fort des manières de ce prétendant compliqué, qui la traitait avec un respect toujours retardataire et tant soit peu offensant. Enfin brilla le jour de la victoire, et Henri Beyle se mit à savourer une félicité qui eût été introuvable en province, ainsi qu'il se l'expliquait fort bien à lui-même, puisqu'il pouvait goûter à la fois le raffinement parisien de tous les arts, et l'amour délicat d'une belle âme et d'une femme d'esprit. Chose étrange, ce bonheur quasi divin prit assez vite un goût fade; d'autant plus que l'inconvénient des actrices, par ailleurs si préférables aux autres femmes, est qu'elles coûtent fort cher. Comme Mélanie Louason, toute Héloïse, toute grande âme, toute femme d'esprit qu'elle fût, ne

(1) Cette histoire a été spirituellement contée par Paul Arbelet, *les Amours romantiques de Stendhal et de Victorine*, Paris, Émile Paul, 1924.

semblait pas une étoile de première grandeur aux directeurs des théâtres parisiens, elle dut accepter un engagement à Marseille, où vaillamment il la suivit. C'est là qu'il tomba dans l'épicerie, et s'occupa pour vivre des sucres et des mélasses. Tant et tant qu'à la fin, dégoûté des caractères sublimes et du commerce de l'épicerie, il quitta Marseille et Mélanie, revint à Paris, entra en résipiscence, et fit amende honorable à son ancien protecteur Pierre Daru : lequel voulut bien lui accorder son pardon, lui rendre un emploi, le nommer adjoint provisoire aux commissaires des guerres, et au mois d'octobre 1806, l'expédier en Allemagne, pour commencer.

II

Avant de l'y suivre, et puisque nous cherchons à voir comment se tisse l'imperceptible trame de son futur amour, demandons-nous ce qu'est devenu le souvenir de l'Italie pendant ces années parisiennes. Comment, de la masse des images accumulées dans l'ombre de sa conscience, quelque image plus vivace ne remonterait-elle pas jusqu'à la lumière? Comment telle ou telle sensation présente ne réveillerait-elle pas, dans les profondeurs de son être, un écho sommeillant? Mais comment aussi, absorbé par le spectacle que son âme lui offre à tout moment, accorderait-il de l'importance à un pays qui n'agit plus directement sur lui? L'avenir l'occupe, et non le passé. L'Italie revivra donc, mais pauvrement, mais faiblement, mais par intermittence, et sans force d'attraction.

L'auteur modèle, l'auteur arrivé auquel il demandera les secrets de l'art, de façon que *les Deux Hommes* soient un définitif chef-d'œuvre, c'est maintenant Shakspeare. Certes, Dante est un grand écrivain, mais difficile (« quand je voudrai traduire en français l'Ugolin de Dante, me laisser souffrir de la faim après m'être échauffé avec du café »). Boccace n'est pas négligeable, le Tasse et l'Arioste sont de vieux amis, Beccaria peut être lu en même temps que Fénelon, à cause de ses idées sur le style ; mais la vie est brève, il faut aller à l'essentiel, s'en tenir aux poètes dramatiques, pratiquer Eschyle, Euripide, Sophocle, Shakspeare, Corneille, Alfieri, Aristophane, Racine, Molière, Goldoni, Plaute; voir aussi, pour y chercher le bon, Lope, Calderon, Federici, Pindemonte, Sénèque; et encore

Machiavel, qui n'a pas seulement écrit *le Prince*, comme on le croit, mais bel et bien des comédies. Parmi tant d'hommes illustres, Federici et Pindemonte sont de petits seigneurs; quant aux comédies de Machiavel, il est difficile de se les procurer : il faut aller dans les Bibliothèques pour les lire. Restent Goldoni, Alfieri.

Goldoni est un auteur charmant; il avait une facilité d'invention si prodigieuse qu'il a écrit jusqu'à seize comédies en une seule année. C'est une mine, facile à exploiter pour un Français qui manquerait de sujets, ainsi qu'il arrive; on pourrait refaire à la française beaucoup de comédies qu'il a traitées à l'italienne et personne ne s'en apercevrait. Très aimable peintre, ses figures sont toujours animées, vivantes, et parfaitement naturelles : le naturel est son privilège et nous savons de reste que le naturel est une des principales parties de l'art. Comme il est dommage qu'avec tant de qualités, Goldoni manque de génie sublimant!

Devant Alfieri Beyle s'arrête plus longuement. D'abord Alfieri ressemble à Plana, un Piémontais qu'il a connu à Grenoble, qui lui a donné des leçons de mathématiques, et pour lequel il professe une admiration si confiante, qu'il lui écrira un jour pour lui demander du poison, voulant se suicider : insigne marque d'affection. Alfieri et Plana sont deux belles âmes. Alfieri méprise la canaille; Alfieri est un être fort; son *Journal*, où il montre comment il bravait tous les préjugés du monde pour suivre sa propre volonté, sert de « contre-poison au méphitisme de bassesse » qui prend à la gorge tous les honnêtes gens. Et quelle n'était pas sa virtuosité comme auteur dramatique! Corneille, le grand Corneille, n'a pas su éviter de sensibles défauts dans la composition de ses pièces; l'étude d'Alfieri rendra Beyle « ferme de ce côté-là ». Pour écrire enfin sa grande comédie, et pour la terminer en trois mois, il se retirera dans la campagne grenobloise, à Claix, sans emporter autre chose que l'*Iliade* de Pope, le troisième volume des œuvres de Racine, *la Nouvelle Héloïse*, le dictionnaire des langues, des rimes, des synonymes, et Alfieri.

Mais soit qu'il suivît la mode anglaise, ramenée en France par l'émigration, en dépit de l'anglophobie de l'Empereur; soit que la littérature anglaise alléchât davantage sa curiosité; soit enfin qu'il fût plus sensible à l'évidence du génie : Alfieri, après

s'être maintenu pendant quelque temps à la hauteur de Shakspeare (« Dès que je pourrai disposer de cinquante louis, et dès que la paix me le permettra, aller voir jouer Shakspeare à Londres. » — « Je pourrai aller, de Grenoble, voir jouer Alfieri à Turin »), Alfieri baissa, et Shakspeare fut sans rival. Shakspeare éclipsa, non seulement les auteurs italiens, mais les auteurs grecs, latins, français, anciens, modernes, et fut promu au rang des dieux.

L'anglais opprime l'italien, aussi. Car il ne suffit pas de lire Shakspeare dans la traduction de Le Tourneur, qui, affadissant le texte, risque d'avoir fait disparaître les plus subtils secrets de l'art : il faut aller à l'original. Voilà donc notre futur auteur dramatique très occupé à prendre des leçons d'anglais. Un prêtre irlandais, le Père Jeki, se charge de lui enseigner les mystères de cette langue difficile, qu'on n'absorbe pas comme l'italien, sans en avoir l'air et en se jouant. Certes, l'italien sert à plusieurs usages. On glisse un mot italien dans une phrase, à la place du mot français : c'est élégant. Lorsqu'on veut désigner un individu sans le nommer expressément, on lui attribue un pseudonyme italien : procédé amusant, et qui répond à une des manies profondes de Beyle, apparente dès cette époque ; il remplace les noms dont il veut garder le secret, ou les mots qu'il juge dangereux, par des graphies qui restent en général parfaitement intelligibles pour tout le monde, mais qui ont l'avantage de rassurer sa méfiance et de flatter son penchant. L'italien peut servir encore à traduire des termes peu convenables : voile léger, qui fait mieux ressortir les formes Enfin, l'italien procure des triomphes d'amour-propre, comme celui-ci. Autour de Mélanie Louason, dans le temps où il cherchait à faire sa conquête, rôdaient de beaux messieurs qu'il détestait : fats, riches, élégants, et qui se donnaient, sans peine aucune, des airs de désinvolture. L'un d'entre eux, qui portait un nom noble par surcroît, et s'appelait M. de Châteauneuf, se prévalait devant la belle de sa connaissance de l'italien et de sa lecture d'Alfieri. Ce sur quoi Beyle dressa l'oreille et prépara sa vengeance. Cet affreux M. de Châteauneuf, raconte-t-il, pour mieux assurer sa supériorité,

M'a demandé avec négligence, par manière d'acquit, et comme sûr d'un « non » :

— Savez-vous l'italien?

— (Avec la meilleure prononciation) : *Si, lo capisco molto, sono stato tre anni in Italia*, etc.

M. de Châteauneuf dut faire une bien triste figure. Mais ces moments de triomphe, outre qu'ils ne sont pas sans danger, car on peut toujours lâcher une faute dans le temps même où on affirme sa maîtrise d'une langue, ne se renouvellent pas souvent. L'italien sert à peu de chose, en somme. Autrement profitable, autrement flatteuse est la pratique de l'anglais.

Plus que des connaissances précises, des sentiments liés au souvenir de l'Italie affleurent quelquefois; des réminiscences traversent son esprit : sentiments qui s'évaporent, réminiscences qui se brouillent et s'effacent. Passe devant ses yeux, rapide et légère, Mlle Marini, de la Contrada Baghuta, à Milan; passe Angela Pietragrua. Se délecte-t-il à entendre quelque opera buffa, comme c'est son plaisir favori; et le décor représente-t-il Venise? il songe qu'il devrait bien s'en aller vers ce beau pays, moins pour y rêver que pour y construire sa philosophie nouvelle. Une brume flotte-t-elle sur le jardin des Tuileries? il est à Milan pour quelques secondes. Une sensation s'associe à des sensations lointaines : une pluie printanière, une pluie d'été le reportent en Italie, et le disposent à « la divine tendresse » qu'il éprouvait là-bas. Dans un moment de lassitude, sa pensée s'échappe du présent, fuit Paris; et voici qu'un projet s'échafaude sur un souvenir : quand il sera vieux, si les dieux lui concèdent quelque fortune, il achètera un petit château entre Milan et Bergame, à Canonica sur l'Adda; avec Pauline, qui sera restée sa meilleure amie, il passera chaque année dans cette retraite aimable les deux mois printaniers. Si par hasard le plan du lac Majeur tombe sous ses yeux, il s'émeut, et note : « Voilà le squelette sans vie de l'heure la plus charmante, le plan des îles Borromées et du rivage du lac Majeur, exactement cela. C'est cela, et rien n'est plus loin de ce qu'ont été ces îles pour notre âme charmée. Le plan nous montre tout ce que nous n'avons pas vu ; *ma la pioggia amena, la selva lusinghiera, dove sono?* » La douce pluie, la forêt charmante, où sont-elles? — Comme il est en route pour Marseille et qu'il passe une nuit à Bourg-Saint-Andéol, l'hôtelier lui donne une chambre arrangée à l'italienne, avec une galerie en dehors : ce qui, joint au parler vif et bref des

habitants, lui rappelle la douce Italie. Pendant le même voyage, il voit dans un village une petite fille morte : quelle étrange et touchante beauté! Ce n'est pas la beauté grecque, plus froide : car celle-ci a tout ce qu'il faut pour toucher, et n'a rien de ce qui repousse. Qui donc lui a donné déjà cette impression? — — L'air de cette jeune fille morte est celui que dépeint le Tasse; oui, c'est bien cela, l'air que dépeint le Tasse lorsqu'il décrit ce chevalier tué par les infidèles... Il cherche, retrouve le passage, et compare son sentiment profond aux sentiments exprimés par le poète de la grâce et de la douceur :

Giacea, prono non già, ma come volto
Ebbe sempre alle stelle suo desire,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto
In guisa d'uom che pur là suso aspire...

Il gisait, mais non pas le front contre terre; et comme ses désirs avaient toujours été tournés vers les étoiles, il tenait son visage tourné droit vers le ciel, à la façon d'un homme qui ne cesse pas d'aspirer aux hauteurs éternelles...

Une autre fois, il arrête au passage une idée : il la prend, elle est à lui. On parle de la femme; et sur ce thème dont l'origine remonte sans doute au premier homme, mais qui ne cessera jamais d'être considéré comme passionnément nouveau, un des interlocuteurs professe une opinion paradoxale. Alors s'inscrit dans le *Journal* d'Henri Beyle une de ces phrases qui ne semblent pas, pour le moment, douées d'une vitalité supérieure à celle de leurs voisines, et qui cependant sont destinées à faire leur chemin dans son esprit, jusqu'au jour où elles contribueront à édifier pour lui l'Italie, en devenant un des thèmes essentiels de ses variations psychologiques : « Je parle avec M. S. de son système sur les femmes, je l'engage à le publier; il résiste; moi, je crois qu'il est déterminé, et que le livre est peut-être déjà fait. Il croit la femme italienne, la femme primitive ; en la modifiant de diverses manières, on a la Française, l'Allemande, etc... » *Il croit la femme italienne, la femme primitive* : ce pourrait être l'épigraphe de plus d'un chapitre, dans *Rome, Naples et Florence*, dans les *Promenades dans Rome*, ou dans le livre *De l'amour*.

Mais ces apparitions fugaces ne représentent qu'une faible partie de sa vie intérieure. S'il fallait les replacer dans la masse

des faits que sa conscience appréhende, ou seulement au milieu de ceux qu'il a pris soin de retenir et de noter, tout au plus ressembleraient-elles à des épaves incertaines sur des flots toujours émus. Parmi les livres qu'il possède à Paris se trouve un dictionnaire italien-français ; parmi ceux qu'il possède à Claix, un dictionnaire français-italien. C'est un symbole : ses souvenirs sont tronqués. La vie finira bien par le ramener en Italie : mais non sans un travail qui n'est pas encore près de son terme ; et par les chemins les plus inattendus.

III

Un beau jour, Beyle découvre l'idéologie : le voilà plein d'enthousiasme. Avez-vous lu Condillac ? Avez-vous lu le grand livre d'Helvétius, le livre *De l'Esprit*, bréviaire de toute sagesse ? Avez-vous lu les *Éléments d'idéologie*, de Destutt de Tracy ? Ces ouvrages sont du quina pour la raison. Qui connaît l'idéologie, connaît tout ; hors de l'idéologie, pas de salut. Sur cette table rase qu'est l'esprit, constater l'éveil des sensations ; voir comment tous les phénomènes intellectuels dérivent de ce phénomène primitif : quelle merveille ! Ce n'est pas tout : les ressorts de l'âme, on peut les faire jouer à son gré, dès qu'on les connaît bien : il suffit d'appuyer sur tel ou tel levier pour diriger les passions, d'où les actions humaines. Ce n'est pas tout : en même temps que la science et la puissance, l'idéologie procure le bonheur. L'idéologue, ne se trompant plus sur la nature véritable de l'homme, ni par conséquent sur ses fins, abolit toute métaphysique, réduit la morale à des faits positifs, ne recherche que l'intérêt bien entendu, le trouve, est heureux...

C'est en 1804 qu'a lieu cette grande découverte : à partir de cette date, et durant des années, Beyle sera possédé de la plus communicative admiration, et ne cessera de ruminer les conséquences de la très précieuse doctrine. Son goût naturel le portait à l'observation précise des faits de conscience : or, voici que des hommes très savants et très graves, qui ont hérité de la tradition intellectuelle du XVIIIe siècle, légitiment et sanctionnent sa recherche ; et du coup, il devient lui-même un vrai philosophe, un vrai savant, capable de contribuer à la grande œuvre de la connaissance de l'âme. Sans compter les bénéfices, qui ne sont pas minces : le moyen d'agir sur les hommes pour

les dominer; l'acquisition de la félicité; *utile dulci*. Il éprouve, pour les infortunés qui ne connaissent pas l'idéologie, un mépris indulgent; et il se sent fier de lui-même. Pourquoi, dépassant ses maîtres, ne partirait-il pas à la conquête de provinces encore inexplorées? n'étudierait-il pas « ces grandes masses de passions » qui constituent l'âme collective d'un pays? n'appliquerait-il pas les méthodes idéologiques à l'analyse des caractères nationaux, tels qu'on les voit s'affirmer à l'étranger? De même: si chaque être doit mesurer son bonheur à sa nature propre et si un individu donné ne trouve pas le bonheur dans le milieu où il vit, pourquoi ne l'irait-il pas chercher ailleurs? Pourquoi n'essaierait-il pas de trouver, sous un ciel nouveau, un état de civilisation plus conforme à son être? — Ainsi l'idéologie ne le pousse pas nécessairement vers l'Italie; mais à tout le moins l'engage-t-elle à tenter des expériences hors de France. Elle compte parmi ces valeurs d'espèce et de qualité très diverses, incommensurables l'une à l'autre, et qui cependant, pour qui considère une existence après coup, semblent se concerter un jour afin de mener un individu dans un sens unique, à l'avance décidé.

En voici une autre. La fortune donne un tour de roue en sa faveur: elle l'installe en Allemagne; au lieu de l'obliger à se traîner péniblement à la suite des armées, comme c'est le cas de beaucoup de commissaires des guerres, ses collègues, elle lui confie les fonctions d'intendant à Brünswick, et lui accorde deux années relativement stables et tranquilles, entre 1806 et 1808. De l'épicerie, notre héros passe tout d'un coup à l'exercice du pouvoir; solde honnête, bel uniforme, bonne table, bon gîte, et le reste: il n'est pas médiocrement satisfait. « Il y a quatre ans, j'étais à Paris avec une seule paire de bottes trouées, sans feu au cœur de l'hiver, et souvent sans chandelle. Je suis ici un personnage, je reçois beaucoup de lettres dans lesquelles les Allemands me disent Monseigneur; les grands personnages français m'appellent Monsieur l'Intendant; les généraux qui arrivent me font des visites; je reçois des sollicitations, j'écris des lettres, je me fâche contre mes secrétaires, vais à des dîners de cérémonie, vais à cheval... »

Brünswick, avec son Dôme, ses églises, son hôtel de ville gothique et ses vieilles maisons de bois; Brünswick, où des femmes aux joues roses, plantureuses et saines, offrent à tous

les yeux un air incomparable de simplicité et de candeur; la sobre Allemagne, qui se contente de pain noir et ne désire pas de boissons plus excitantes que la bière ou le café au lait; la pieuse Allemagne, qui retentit du chant des hymnes et des psalmodies des pasteurs, bible, prières, cantiques, et prêches; l'Allemagne encore féodale, dont le peuple timide est formaliste, étroit, respectueux de ses princes, humble devant le moindre de ses hobereaux; l'Allemagne, qui cache son vrai visage à l'envahisseur, qui semble sommeiller alors qu'elle réfléchit, qui semble incapable d'agir alors qu'elle prépare lentement et comme religieusement la guerre libératrice; l'Allemagne, étrange pays dont le génie profond lui échappe, malgré les efforts qu'il fait pour le saisir : tout considéré, pesé, jugé, Brünswick et l'Allemagne ne lui plaisent pas.

Non qu'il s'abstienne d'observer les représentants de l'espèce nouvelle qui se présente à lui, pour leur assigner une place dans l'histoire naturelle des esprits, ou tout simplement pour son propre plaisir. Il étudie l'allemand, mais avec mollesse et sans résultats efficaces. Il étudie la littérature, voire les deux littératures du pays; car le fait est bien curieux : ces indigènes possèdent deux littératures qui ne se juxtaposent pas; l'une est toute à la française, et date du temps de Frédéric le Grand, de l'époque où les écrivains imitaient Paris, vices et vertus, avec une ferveur d'admiration qui était bien un peu ridicule. Heureusement, les grands hommes de l'Allemagne, Wieland, Klopstock, Bürger, Herder, Schiller surtout, qui a écrit des pièces de théâtre tout à fait originales; et ce Gœthe que, par un rare et admirable exemple, l'Empereur en personne a voulu voir et consulter; les grands hommes de l'Allemagne d'aujourd'hui ont fait succéder à cette littérature imitée, une littérature nationale : à la bonne heure! Il est seulement fâcheux que ces auteurs, qui sont à vrai dire trop vantés par leurs compatriotes, aient tant de vague dans leur sensibilité : ils sont emphatiques et enflés, comme Werther; et incapables d'exciter une émotion vraie. C'est une suite du peu d'esprit et du peu de caractère de la nation.

Les Allemands ont de la bonne foi; ils sont moins civilisés que les Français, donc plus sincères, plus ingénus, plus vrais. Ils offrent cette particularité de ne pouvoir vivre sans femmes, et d'être cependant vertueux. Mais ils sont niais, froids,

lourds; on devrait leur faire boire du vin, et du plus généreux, pour donner de la vie à leurs muscles épais. Ils manquent d'esprit, d'énergie, de force d'âme, de génie. Pour tout dire en un seul mot, ils sont ennuyeux. Comment ne le seraient-ils pas, quand les Allemandes le sont?

Voilà qui est grave et tout à fait décisif. De qui donc Henri Beyle s'avisa-t-il d'être amoureux, cette fois? Il fallait bien qu'il aimât, et qu'il fût déçu : c'était son habitude. Il aspira donc à la moins accessible de toutes les Allemandes qui se fussent jamais promenées dans les jardins de Brünswick; la fille d'un général parfaitement hostile aux Français, puisqu'il était le favori du duc de Brünswick, et que Napoléon lui fit sentir le poids de sa défaveur : la belle, la svelte Wilhelmine von Griesheim. Il déploya tous ses charmes, utilisa l'arsenal de ses roueries simplistes : vainement; cette fois encore, sa débordante tendresse demeura sans emploi. Les grandes âmes ne se rencontrent pas en France; elles ne se rencontrent pas davantage, expérience faite, dans le duché de Brünswick, ou dans l'Allemagne en général. Peut-être ne se trouvent-elles qu'en Italie... Les Allemandes ont la fraîcheur la plus parfaite; leurs couleurs sont de la santé visible : mais là s'arrêtent leurs charmes. Les Italiennes, au contraire, doivent être toute passion. Quel bonheur promettent les vives et charmantes Milanaises, les belles Romaines, les spirituelles Vénitiennes! En lisant les comédies de Goldoni, les féeries de Carlo Gozzi, il décrète que la patrie de la sensibilité, c'est l'Italie.

Les murs de la chambre de M. l'intendant s'ornent de différentes gravures : elles ont un sens symbolique, regardez-les bien. D'un côté le portrait de Raphaël, qui change de physionomie suivant les heures du jour; une reproduction de *la Cène* de Léonard de Vinci, toute douceur, toute grâce, toute mélancolie; un paysage ensoleillé de Claude Lorrain. De l'autre côté, le portrait de Frédéric II; et un paysage boréal : le soleil de minuit, tel qu'on le voit à Tornéo. Raphaël, Léonard de Vinci, Claude Lorrain, c'est le Midi; Frédéric II et la pâle lumière de Tornéo, monarchie prussienne et vision polaire, c'est le Nord. Le Midi, le Nord; tous deux sont grands, certes : mais lequel est le plus heureux? La question ainsi posée ne peut recevoir qu'une réponse : au Midi appartient le bonheur. Et donc, c'est vers le Midi que penche Henri Beyle;

c'est vers Milan qu'il reviendra, — par l'Allemagne et par Brünswick.

Voici encore une autre influence, qui agit de même façon. En 1807, à Berlin, il lit *Corinne*, dont la publication fait grand bruit dans la République des lettres. Avant Mme de Staël, personne en France n'avait essayé de juger les Italiens, non pas comme les étrangers les voyaient, mais comme ils se voyaient eux-mêmes, en s'efforçant de les comprendre dans leur être et suivant leur loi. Quelle audace ! L'éloquente Corinne changeait la règle du jeu : elle ne parlait plus du caractère des habitants sur ce ton d'indulgent mépris qui avait passé en habitude : c'était des Français qu'elle se moquait ; elle osait mettre en scène le comte d'Erfeuil, Français très authentique, vaniteux et sot. Elle ne croyait pas avoir tout dit, quand elle avait parlé des églises, des musées, et des tombeaux ; restait l'essentiel : une âme ardente et souffrante, que les voyageurs ne se donnaient pas la peine d'observer, et qu'elle cherchait à saisir. Les autres ne parlaient jamais que des grandeurs passées et n'exaltaient la gloire romaine que pour humilier le présent : Corinne, au contraire, discernait et encourageait l'éveil d'une nation qui voulait surgir de ses ruines ; elle concevait même, par sympathie, le sentiment confus et puissant d'une prochaine résurrection. Reine de beauté, souveraine des arts, l'Italie affirmait son droit à redevenir un peuple unifié et libre ; elle affirmait sa vitalité, pour le plus grand profit d'Henri Beyle, frappé de ces révélations.

A vrai dire, ce fut un peu plus tard, en 1811, que l'œuvre de Mme de Staël le retint à tel point qu'il se mit à l'annoter : mais nous sommes bien sûrs qu'elle lui fit impression dès l'abord, puisqu'il la critiqua. Telle est en effet sa manière : quand un auteur risque d'agir sur lui, volontiers il montre les dents ; peut-être par une réaction inconsciente de sa personnalité, qui, se sentant menacée dans son indépendance, cherche à se défendre en attaquant. Cette attitude ne l'empêche pas de profiter ensuite des idées qui lui sont proposées, mais il les repousse d'abord. Mme de Staël l'agace, mais elle le provoque. Elle possède, — tout insupportable qu'elle est, — la plus vive et la plus riche intelligence, le goût de l'inexploré et de l'original. Comment rester insensible à des qualités si rares? Sur chacun de ses livres, Beyle se penche et glane en grognant.

Que *Corinne* est loin de l'original! s'écrie-t-il. Il n'en relira pas moins *Corinne* la plume à la main, et n'en sera pas moins séduit par quelques passages délectables, qu'il s'appropriera. La description des mœurs lui semble enchanteresse : là-bas, dans ce beau pays que l'Apennin divise, et que les Alpes entourent, et la mer, règne la passion toute pure. Ni les habitudes de la société, qui sont libres et faciles, non pas tyranniques comme en France; ni la coquetterie, ni l'amour-propre, ni l'esprit, ne viennent arrêter son cours. Seule compte la vie du cœur : un homme et une femme se sentent portés l'un vers l'autre par une inclination subite; c'en est fait, en quelques secondes se décide un amour qui durera toute la vie. De vanité, point : les Italiens ne sont pas gênés, comme les Français, par les distinctions des rangs ou par les formalités de l'étiquette : ils aiment, et tout est dit. En se représentant ces félicités, Beyle se sent pris d'une tendresse nostalgique. Quand retrouvera-t-il le Paradis perdu?

Pauline a toujours droit, nous le savons, à une part de ses bénéfices intellectuels : en 1808, il lui recommande l'*Histoire des Républiques italiennes du Moyen âge*, par Sismondi : les premiers volumes de cet imposant ouvrage viennent de paraître en Suisse, il faut que Pauline les achète. Cette fois, il ne s'agit plus d'un roman à la mode, mais d'une thèse soutenue par un érudit, par un penseur. Sismondi, cherchant, après tant d'autres, à expliquer les principes de l'histoire universelle, entreprend de prouver que ce sont les lois, et non pas le climat ou la race, qui commandent l'évolution de la vie sociale : de l'établissement ou de l'abolition de la liberté dépend, suivant lui, le bonheur ou le malheur des nations; et l'Italie lui sert d'exemple. L'exemple éclipse bientôt la thèse, car l'attention est captivée tout entière par la tragédie qui se perpétue pendant des siècles : lutte entre le Pape et l'Empereur, lutte pour la liberté de chaque État, lutte des États entre eux, lutte pour la domination de l'Orient, luttes entre les familles, luttes entre les individus; et les batailles et les sièges et les complots et les assassinats et les cruautés inouïes; et ce tyran de Padoue qui torturait des enfants dans les prisons; et cet archevêque de Milan qui faisait la chasse aux hommes avec ses chiens. Dans aucun pays, les citoyens ne furent soumis à de telles vicissitudes, et n'eurent à déployer, pour vivre, à la fois plus de souplesse et

plus de force; si bien que l'histoire de l'Italie, c'est l'histoire de l'énergie humaine. L'honnête Sismondi, qui interrompt en mainte place sa narration pour réfléchir et pour épiloguer, est frappé de ce caractère exceptionnel. Arrivant à la fin du XIVe siècle, et contemplant le tableau qu'il vient de retracer, il observe que de tels spectacles permettent « l'étude complète de l'homme dans le bien et dans le mal ».

Dans le bien, parce que l'âme de Sismondi est pure, qu'il veut à tout prix sauvegarder les droits de la vertu, et qu'il en voit de beaux restes au milieu de l'universelle corruption. Dans le mal, parce qu'à considérer certaines cours italiennes, « on pouvait apprendre quels étaient les mystères de la politique la plus tortueuse, et jusqu'où se portaient des passions féroces, dégagées de tous les liens de la morale et de l'honneur; l'œil pénétrait dans les abîmes du crime jusqu'à la plus effrayante profondeur ». Tel est donc, d'après ce grave écrivain, le véritable caractère italien : non pas efféminé, comme on le dit communément, mais passionné, mais énergique, mais porté à tous les extrêmes, jusques et y compris les beaux crimes... De la passion, de l'énergie, des vices et des vertus extrêmes, de beaux crimes : de plus en plus, Henri Beyle est alléché.

IV

On se rappelle ce passage fameux du livre *De l'Amour* :

De la naissance de l'amour. — Voici ce qui se passe dans l'âme :

1. L'admiration.
2. On se dit : quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc.
3. L'espérance.
4. L'amour est né.
5. La première cristallisation commence.

C'est bien, en effet, ce qui se passe dans l'âme de Beyle ; et si l'on peut parler de date en ces matières, disons que la cristallisation italienne devient particulièrement active à partir de 1807. Admiration ; plaisirs que pare une fantaisie sans cesse plus complaisante ; espoir ; amour : le mouvement psychologique s'accélère de telle sorte que l'Italie devient l'idéale, la

seule félicité. Une lecture suffit à le rendre rêveur et à le transporter de l'autre côté des Alpes; un mot à la consonnance italienne l'attendrit; la rencontre d'un ami qui vécut à Milan, jadis, provoque dans son âme une émotion qui se prolonge ; s'il converse par hasard avec une femme qui a voyagé en Italie, qui aime l'Italie, qui est capable de parler dignement de l'Italie, — c'en est trop.

Les réalités qui, vers ce temps-là, sont particulièrement défavorables aux songes, lui fournissent de plus graves sujets de préoccupation. Les Autrichiens ne s'avisent-ils pas de préparer la guerre, la guerre qui délivrera du joug français tous les frères allemands ; et de provoquer une coalition, — la cinquième ? Ils se mettent en campagne, prennent l'offensive, franchissent l'Isar, franchissent l'Inn. L'Empereur rassemble en toute hâte ses soldats, ses généraux, Davout, Masséna, Lannes ; et tout son monde ; et les commissaires des guerres, et Henri Beyle, qui se trouve pris dans la bagarre. Il participe à la campagne d'Autriche : si nous voulons savoir ce qu'elle fut, demandons l'avis d'un témoin, Cadet de Gassicourt, qui en parle ainsi qu'il suit : « Nous voici en Autriche; la terreur nous précède, la dévastation nous suit... L'avant-garde s'empare du meilleur, le centre glane, l'arrière-garde tire la langue, et incendie toutes les maisons où il ne se trouve rien... » Les Français ne sont vainqueurs qu'au prix des plus sanglants combats ; Vienne est prise, mais de l'autre côté du Danube, l'armée autrichienne ne se tient pas pour battue : il faut que Napoléon la poursuive et l'écrase à Wagram.

Notre commissaire vit donc, pendant plusieurs mois, au milieu des horreurs de la guerre : et ce n'est pas un vain mot. Mais tout en accomplissant son devoir sans bouder, il n'en voit pas moins la terre promise à l'horizon de son rêve. Il aperçoit les Alpes : « Moment de bonheur : ces Alpes étaient pour moi l'Italie. » Il traverse Landshut : c'est là que l'armée autrichienne avait passé l'Isar, le 16 avril 1809, dans sa marche en avant; mais que lui importe? Landshut fait sur lui l'impression de l'Italie : délices. Suivant notre armée victorieuse, il entre à Vienne, d'où l'on peut distinguer encore les avant-gardes ennemies. Or, à Vienne, il éprouve « ce contentement intérieur, ce bien-être parfait », que Genève seule lui avait rappelés, depuis son lointain séjour à Milan. On commence à parler de

la paix : eh bien ! s'il rentre à Paris, il tâchera de passer par Naples, par Rome, et par Gênes.

En fait, il rentre à Paris directement. La fortune, continuant à prendre les traits de Pierre Daru, le comble de ses faveurs : le 3 août 1809, il est nommé auditeur au Conseil d'État ; le 20, inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne. O bonheur ! tous ses rêves sont réalisés, puisqu'il est Parisien, remplit d'agréables sinécures, organise sa vie en dilettante et en épicurien, et brille aux yeux des femmes ; tous ses rêves sont réalisés, sauf un seul. Sauf un seul, et voilà pourquoi ni son appartement, qui est d'une noble simplicité, ni ses chevaux, ni son tilbury à la mode, ni les délices de l'opera buffa, ni le champagne et le perdreau qui l'attendent à son retour du théâtre, ni cette Angelina Bereyter, qui chante pour le public à l'Odéon, et pour lui dans l'intimité, ni la gravure de la *Léda* du Corrège, ni le portrait de Mozart, ni le plaisir de montrer aux passants la grosse chaîne de montre en or qui s'étale sur son ventre dodu, ni les agréments de la richesse, ni les plaisirs de la vanité, ne sont capables de le retenir à Paris au delà du terme qu'il s'est lui-même fixé. Car il s'est promis d'aller en Italie au cours de l'année 1811, et il ira, vaille que vaille. Si on lui donnait une mission officielle, il n'aurait plus rien à envier aux dieux : ses chefs le chargeraient, par exemple, d'inventorier le mobilier du Pape, ou, mieux encore, de prendre possession des tableaux que Napoléon destine au Louvre ; et on le verrait arriver sous le ciel de Rome, cossu, important, heureux... Mais que la mission officielle lui soit accordée ou refusée, ce qui est sûr, c'est qu'il partira.

Ce ne sera pas, s'il vous plaît, un simple voyage d'agrément, mais une enquête qu'il conviendra de mener avec toute la diligence d'un idéologue convaincu. Ne nous y trompons pas : « nous allons en Italie pour étudier le caractère italien. Connaître les hommes de cette nation en particulier, et, par occasion, compléter, étendre, vérifier, etc., ce que nous croyons savoir de l'homme en général. » De ce caractère italien que nous voulons observer en savant, quelles notions possédons-nous? Des notions bien vagues et bien menues, il faut l'avouer. Notre devoir strict est donc de nous documenter auprès des auteurs qui ont examiné avant nous cette variété de l'espèce humaine : gardons-nous de partir à l'aventure, sans nous soucier

des résultats obtenus par les précédents explorateurs! Autant vaudrait un marin qui se mettrait en route sans boussole et sans carte. Henri Beyle est prudent et sage; il saura se documenter au préalable sur le grand sujet qu'il aborde à son tour. Et ce disant, il se plonge dans la lecture des récits des voyageurs. A *Corinne*, qu'il relit alors de très près, il ajoute Spon, Misson, Duclos, Lalande, Dupaty, Creuzé de Lesser : toute une bibliothèque...

Est-ce de l'héroïsme? Non pas : c'est une préparation de gourmet; et c'est une façon de tromper son impatience : ces compagnons vont le tenir en haleine, dans l'agacement de l'attente, dans l'espoir du départ toujours proche et toujours retardé. Avec eux, il se voit cheminant sur les routes italiennes; à chacun d'eux il prête un caractère, une physionomie, une voix. D'une voix surannée, Spon lui vante le plaisir d'admirer les cabinets de curiosités, les vieilles pierres, les inscriptions, les médailles : au moins celui-là n'enfle-t-il pas son mérite; il est sincère et sans affectation. D'une voix monotone qui ne s'infléchit jamais et trahit sans cesse un grand contentement de soi, Young parle économie politique et agriculture; il ne tressaille que lorsqu'il rencontre un authentique cultivateur. Soit : Young et Spon serviront pour la partie austère du voyage; ils seront les représentants de la science, et du devoir.

Lalande est un empressé particulièrement serviable. Il se met à la disposition de ses lecteurs avec la plus candide obligeance : il a tout vu et il dit tout. Il parle des villes et des campagnes, des palais et des églises, des prisons et des hôpitaux, des arts et des sciences, des impôts et des revenus, des poids et des mesures, de l'essentiel, de l'inutile et de l'oiseux. Il met en garde contre les surprises des pertes au change, et contre les difficultés de la prononciation des mots; il fournit la liste des curiosités, l'indication des distances, la chronologie des Papes, les mesures exactes de Saint-Pierre ou du Panthéon : rien n'arrête son flot toujours égal. Cet officieux n'est pas inutile, précisément parce qu'il n'a aucun caractère, aucune sensibilité, et ne prétend jamais faire violence à son lecteur. S'il lui arrive d'allécher Henri Beyle, c'est sans le vouloir et en toute innocence. A Milan, écrit Lalande, « le caractère de la noblesse est plein de générosité, de magnificence; on y est reçu avec amitié, à la ville et à la campagne, et c'est de toutes

les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil; les Français y sont bienvenus, on les regarde comme à moitié fous, et l'on s'en amuse. » Retenons Lalande : il jouera les utilités.

Misson est pointu, hargneux, contredisant : on ne lui en fait point accroire : ni les prestiges de l'antiquité, ni l'emphase habituelle aux Italiens ne le séduisent : il ne se fie qu'au témoignage de ses yeux. Le fait est qu'il sait voir, qu'il n'est pas insensible au pittoresque, qu'il parle peu des mœurs, mais qu'il en parle justement. Comme il appartient à la religion réformée, il ne perd pas une occasion d'attaquer la papauté : qu'il s'agisse du culte des reliques, de la croyance aux miracles, ou de la mauvaise administration des États romains, il est toujours prêt à la raillerie la plus passionnée. Il plaît fort à Beyle, qui aime aussi Duclos : lequel, pour n'être pas protestant, n'est pas moins porté à la critique que Misson. Très vivant, très direct, et volontiers brutal, Duclos ne parle que de ce qui l'intéresse et de ce qu'il connaît : à la bonne heure. Il ne se croit pas obligé de s'extasier sur le Corrège et sur Raphaël, auxquels il n'entend rien. Mérite capital : il est naturel et vrai.

Quant à Dupaty, quant à Creuzé de Lesser, quels sots personnages! Dupaty fait étalage de sensibilité, ce qui est proprement commettre un sacrilège; la sensibilité vraie se garde jalousement secrète et ne se manifeste pas à tout venant. Creuzé de Lesser est un imbécile, qui ne craint pas de critiquer l'Italie au nom de la supériorité française, établie une fois pour toutes comme un dogme absolu. Il faut ou bien le tenir pour inexistant, ou bien se servir de lui comme d'un repoussoir. Son *Voyage* n'est bon que pour les Français.

C'est ainsi que nous voyons Henri Beyle en train d'essayer, de choisir, d'adopter; d'entrer en sympathie avec les auteurs qu'il pratique, ou de les rejeter avec dégoût. Il n'emportera, en somme, que Lalande et Duclos : Lalande, par intérêt; et Duclos, par amitié. Encore Lalande sera-t-il sacrifié à Young, moins volumineux. Au reste, il en a lu bien d'autres. Il a relu Alfieri, pour lui demander des indications précises sur le caractère italien, — car Dieu sait si Alfieri s'y connaissait en caractères! Il a même relu Shakspeare. En effet, il a eu le cœur gros à l'idée d'abandonner son auteur favori, et il a pensé qu'il

commettait à son égard une manière d'infidélité. Mais après tout, pourquoi Shakspeare ne serait-il pas du voyage? Shakspeare a écrit des pièces qui peignent l'Italie à merveille, Shakspeare et l'Italie sont d'accord. Le voilà donc qui copie des vers de *Roméo et Juliette*, « pour pouvoir lire en Italie, vis-à-vis de la plus belle nature du monde, les vers du plus grand *of the bards* ».

Il ne tient plus en place. En attendant le plaisir de noter ses impressions, il note au moins ses préparatifs; et pour ce faire, il achète non pas du papier misérable, indigne de sa passion, mais du beau papier grand format, dûment encadré d'un filet rouge; et il écrit en tête, amoureusement : « *A tour through some parts of Italy in the year 1811.* » Si ingénieuses que soient ces mesures, et quelque plaisir qu'il éprouve à écrire ce titre dans une langue indéchiffrable, comme l'anglais, l'auditeur au Conseil d'État, inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne, ne se tient pas pour satisfait, et fait fi d'une grandeur qui l'attache à Paris. La mission officielle ne vient pas; tant pis, ma foi! il se passera d'elle. Le 20 août 1811, il obtient quatre mois de congé, et se met en route. Quatre mois de congé, environ trois mille francs dans sa poche, l'enivrement de la liberté retrouvée, les plus vagues et les plus doux espoirs : fut-il jamais moment plus heureux?

PAUL HAZARD.

(A suivre.)

UNE
RETRAITE DE MAURICE BARRÈS
A PAU [1]

Au retour de la cérémonie funèbre de Charmes où nous avions accompagné notre maître et notre ami après les obsèques nationales de Notre-Dame de Paris, nous étions quelques-uns qui refusions d'accepter que le rideau fût tiré sur la destinée trop brusquement interrompue de Maurice Barrès. Lui-même, dans la préface de la *Ville enchantée*, ne nous enseigne-t-il pas que les morts « reviennent dans nos murs pour y donner le coup d'œil du maître ? Ils s'inquiètent de savoir si leur héritage est en bonnes mains. Ayant construit la vie, établi les principes d'où découlent nos mœurs et nos lois, quoi de plus naturel qu'ils veuillent s'assurer que, dans une société où l'inexpérience multiplie constamment ses essais, subsiste toujours leur pensée ?.. Gloire à ceux qui demeurent dans la tombe les gardiens et les régulateurs de la cité ! »

Barrès est demeuré l'un de nos gardiens. Mais il n'est pas resté assis sur la pierre d'un tombeau pour attendre le visiteur. Son esprit errant vole au-dessus de nous. Celui qui fut notre pourvoyeur de lyrisme exact continue de nous montrer les routes françaises. Et il s'est passé pour lui ce qui n'est advenu à aucun autre écrivain. Au lieu de capter son souvenir en un lieu unique, les stations barrésiennes se sont multipliées. De ces

(1) La ville de Pau a donné solennellement, le 11 décembre dernier, le nom de Maurice Barrès à une allée du jardin public, en souvenir du séjour de l'écrivain.

stations Pau est la sixième. La première, une ville étrangère, Tolède, a voulu témoigner sa gratitude à celui qui, dans ses recueils les plus ardents, avait célébré le génie de l'Espagne en traits de feu et préparé de loin, comme un précurseur, une amitié destinée à assurer l'avenir africain. Marseille, porte de l'Orient, à inscrit sur ses murs le nom du voyageur qui, succédant aux Chateaubriand et aux Lamartine, s'embarquait pour ces pays du Levant marqués depuis huit siècles de notre empreinte et que nous ne pourrions plus abandonner sans déchoir. Beyrouth a salué, plus que le pèlerin d'art, l'ami et le défenseur de notre influence et de nos missions catholiques. Sur le mur d'un vieil hôtel de Metz, la fidèle Colette Baudoche a écrit son nom, comme ces amoureux qui entaillent les arbres pour la confidence de leur secret. Sainte-Odile, au-dessus de Strasbourg, a rappelé comme Metz le compagnon des jours de deuil et l'annonciateur de la victoire, celui qui, dans *les Amitiés françaises*, avait, dix ans d'avance, indiqué la date du retour de l'Alsace et de la Lorraine quand il répondait aux interrogations pressantes d'un petit garçon : « Tu es sûr, demandait Philippe, que les Français redeviendront vainqueurs ? — J'en suis certain, je te l'ai déjà dit. — Mais jamais tu ne m'as dit quel jour — Le jour que tu seras grand... » Voici que Pau lui consacre pieusement une allée de ce jardin public où tout un automne son pas remua, avec les feuilles mortes, le passé qui ne veut pas mourir. Dernière station avant que soit enfin inauguré, sur la Colline inspirée, le monument dû à sa gloire vigilante et magnanime, à l'emplacement qu'il eût choisi lui-même. « A ma mort, a-t-il dit encore à son fils dans *les Amitiés françaises*, il faudra me conduire dans l'ombre du clocher de Sion et ne point t'attrister, car ma fortune sera comblée si je me confonds dans cette terre riche de toute la continuité lorraine. »

Pourquoi cette station de Pau ? Il ne fit à Pau que de courts séjours, et le Béarn dans son œuvre ne tient que peu de place, mais il y vint en des circonstances exceptionnelles. Le choix de Pau a des raisons profondes. Là il entendit « ce chant si tendre et si noir qui donne la connaissance des âmes par la mélancolie. » Il l'appelle dans *le Mystère en pleine lumière* la musique de perdition. Mais, de cette musique de perdition dont il n'ignorait point les philtres et les enchantements pour les avoir respirés dans tous les *Tristan*, de cette connaissance

des âmes par la mélancolie, il a su faire *le Chant de confiance dans la vie* qui retentit à la fin des *Amitiés françaises* avec la sereine puissance du chœur des enfants sous la coupole dans *Parsifal*. Pau fut ainsi pour lui une de ces retraites comme s'en imposent les religieux au cours de leur vie pour mieux comprendre leur but et leur vocation, pour ramasser leur cœur dispersé en trop de directions afin de l'offrir plus brûlant devant le tabernacle. Barrès à Pau se recueillit et décida de mieux servir. Sans doute les invitations au voyage ne cesseront-elles jamais de tourmenter ce grand inquiet, sensible aux parfums mystérieux que les vents apportent. Il ne se diminua pas, mais il fixa pour toujours ses volontés de servir. L'homme libre se donna des chaînes, ou plutôt il se rattacha.

« C'est en octobre, novembre, a-t-il écrit dans un article sur *la Semaine des morts* qui n'a pas été recueilli en volume et qui est daté de Pau, 31 octobre 1901 (1), quand la colchique perce entre les feuilles mortes, que Pau fait le mieux sentir son caractère dominant, la tranquillité, un climat mol et qui cicatrise. Je ne sais rien de plus doucement agréable que la suite des promenades aménagées au flanc méridional de cette ville. Elles forment un large balcon sur la verte vallée du Gave, sur d'innombrables collines arrondies et, tout au fond, sur la ligne dentelée des grandes Pyrénées bleuâtres. On aboutit à un bois sur une colline. C'est le parc du château, du château d'Henri IV. M. Taine se promena dans cette grande allée solitaire, sous la colonnade des chênes et des châtaigniers, quand il avait vingt-six ans. Déjà les hautes tiges des taillis, en files serrées sur la pente, voilaient le Gave et la large campagne : comme aujourd'hui, l'air demeurait immobile, sans un coin de ciel bleu, sans un bruit animal. « On est bien ici, disait-il, et cependant on sent au fond du cœur une vague inquiétude : l'âme s'amollit et se perd en *rêveries tendres et tristes*. »

Et le voilà qui tente d'imaginer les tendres et tristes rêveries du futur auteur des *Origines de la France contemporaine*. Sa tristesse à lui s'accommode mal d'un excès de tendresse. Elle s'appuie sur une douleur vraie ; il est au sommet de la jeunesse ; sa rêverie n'a plus la mollesse dont un jeune homme encore incertain de l'avenir peut se contenter. Plus

(1) *Gaulois*, 2 novembre 1901.

tard, ceux qui erreront dans cette allée, — surtout les jeunes gens, — évoqueront ce promeneur de quarante ans, en pleine force, isolé volontaire de la vie active et passionnée qu'il a choisie, et se recueillant dans une retraite féconde, dont je vais tenter de noter le sens et la signification. Son secret, je l'ai pu surprendre dans ces *Cahiers*, encore inédits, que la confiance de sa femme et de son fils m'a permis de feuilleter à la date du séjour de Pau.

...Mon maître et mon ami, d'autres et moi-même avons célébré tant de fois, et tant bien que mal, votre génie. Laissez-moi approcher plus près de votre cœur. C'est là que votre génie habite. La part divine nous en est inconnue, mais il y a la part humaine qui nous revient. Tout n'est pas vain dans la recherche des intimités. Notre public nous demande des comptes avec une insistance et une curiosité que vous n'eussiez point méprisées. Il veut mettre ses mains dans nos blessures, afin de savoir si nous sommes vrais et sincères et si notre pensée ne se confond pas avec notre chair et notre sang. Alors, dites-nous d'où nous sont venus ces accents pathétiques qui nous supplient de garder fidèlement une terre nourrie de nos morts et qui ont dominé chez vous les appels des sirènes sur tous les rivages peuplés de nos désirs?...

Son successeur à l'Académie, M. Louis Bertrand, nous assurait hier dans son beau discours que le miracle du génie est hors cadre et qu'il n'est ni préparé ni prévu par aucun ancêtre. Le miracle du génie, sans doute, — et les compagnes de Jeanne à Domrémy, ou de Bernadette à Lourdes, au bord des mêmes eaux et dans les mêmes bois, n'entendent pas leurs voix, — mais non pas son orientation ni sa courbe. Quand Pasteur s'arrête à Dôle devant sa maison natale et refuse les hommages personnels pour les reporter avec cette invocation : « O mon père et ma mère, c'est à vous que je dois tout... » il ne se trompe que de peu. Et pas davantage Barrès, quand il écrit : « Notre raison, cette Reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas dans les pas de nos prédécesseurs. » Notre dépendance, c'est la certitude de notre continuité. Elle explique et justifie la durée des familles, des races, des nations.

Sainte-Beuve disait en manière d'excuse au sujet de Rousseau l'insurgé, ou plutôt de l'homme aux deux prénoms, Jean-

Jacques : « Il est bien d'être né de la race des purs. » Il est une prédestination dans la noblesse spirituelle. Barrès toujours le sentit et sans cesse il revient dans son œuvre sur le mystère des générations qui ne sont jamais spontanées. Analyse-t-il le sens de la lumière chez Claude Gellée son compatriote? Que serait le coup de foudre reçu à Rome sans la longue étape lorraine, « de plusieurs siècles peut-être », au bord de la Moselle? Et à propos des Mirabeau il note : « Ce qu'il y a de plus grand dans les grandes familles n'est pas ce qui en est le plus connu. Elles sont soutenues par des héros placés dans leurs fondations et qui les servirent mieux que les glorieux personnages qui figurent dans le décor de la façade. » Le domaine, la race sont maintenus par le bailli, oncle de l'orateur, qui a accepté volontairement sa servitude : « Mon rôle n'est pas de dominer, a écrit le bailli, mais de contribuer ». Le domaine et la race disparaîtront dans un désastre, parce que l'orateur issu de cette lignée d'honnêtes gens n'aura pas supporté comme eux l'ennui de la vie monotone et aura préféré tout briser plutôt que de rentrer chez lui. Mais un Gœthe sera l'aboutissement d'une lignée bourgeoise élargie, un Mistral la fleur d'une famille paysanne. Un grand homme commande sans le savoir l'armée de ses morts. Il n'est grand qu'à la tête de cette troupe invisible qui demeure anonyme.

Elle ne demeure pas toujours anonyme. Parfois tel ou tel soldat est cité à l'ordre du jour, parce que le chef ne veut pas garder l'honneur à lui seul. Alors s'aperçoit ou se devine la préparation lointaine, l'élaboration du génie, par toute une suite de générations obscures, mais saines et franchement ouvertes à la pénétration divine.

***

Quand Barrès vint à Pau, au début d'octobre 1901, il était dans un état de dépression nerveuse qui pouvait aboutir au découragement plus naturellement qu'à un renouveau d'énergie et de volonté. Après dix ou quinze ans tendus vers un but d'influence sur les esprits et de domination des âmes, et traversés par des campagnes politiques, — le boulangisme, l'antidreyfusisme, le nationalisme, — il venait d'échouer aux élections et se retirait sous sa tente. Cette retraite politique correspondait à des causes plus intimes que je vais dire.

Elle était commentée diversement par la presse, qui s'accordait néanmoins pour saluer le retour de l'écrivain à la littérature, comme s'il l'avait jamais quittée, comme s'il avait jamais accepté que la littérature fût isolée de la vie, même politique, et cantonnée dans un domaine spécial, séparée par des barrières de la bataille quotidienne! Dans le *Figaro* du 24 septembre 1901, M. Charles Maurras, plus clairvoyant, contait à son sujet la fable de Minerve et de Gribouille : « Minerve avec Gribouille, faisant route de compagnie, arrivèrent un jour sur le bord de la mer Tous deux furent d'avis qu'il fallait passer au plus tôt. La déesse, baissant les yeux, se mit à dessiner sur le sable des figures de géométrie. « O fainéante, dit Gribouille, ô mauvaise marcheuse! on voit bien que tu n'es pas née pour l'action. » Gribouille, ce disant, ôta sa chemise et se précipita dans les flots. Là cet homme d'action, cet esprit avisé et pratique se noya sans difficulté, car il fallait plusieurs jours de navigation pour franchir cette mer immense. Quand elle eut fini ses calculs, Minerve abattit quelques arbres, en débita les planches qu'elle ajusta selon les mesures qu'elles avait prises, et forma un radeau sur lequel la chemise de Gribouille fut arborée et tendue en guise de voile. Comme Minerve n'ignorait point la manœuvre, elle toucha heureusement à l'autre bord et continua son voyage. » Et la conclusion : « Ainsi l'itinéraire de Maurice Barrès, s'il est interrompu, n'est peut-être pas retardé par sa décision de retraite. Penché sur sa Terre et ses Morts, il leur demande les vertus, les clartés nécessaires à la grave entreprise nationaliste. Il considère aussi le chemin qu'il a fait, car il est bon de se souvenir si l'on veut prévoir. »

En réalité, Barrès traversait en effet de grandes étendues de douleur et de souvenir, et il devait au bout trouver de la lumière.

Le cahier où sont notées ses impressions à cette date est le septième de la série. Il porte en tête cette triple indication :

Commencé le 30 juillet 1901 à Charmes.
Pris sur la table de ma mère.
Terminé le 1er mai 1902 à Venise.

Sa mère était morte à Charmes, ce 30 juillet avant le jour naissant, avant son arrivée à l'aube. Elle avait soixante ans, et ne

survivait que de trois ans au père de Barrès. Pourquoi ne pas parler d'elle ? Pourquoi ne pas entrevoir son rôle, comparable à celui que tinrent la mère d'un Joseph de Maistre, la mère d'un Lamartine, à travers les pages brûlées de désolation de ce cahier pris sur sa table pendant que, morte, elle reposait encore là ?

Il est parti, dès la dépêche alarmante reçue. De Paris le voyage est long. A Nancy, il ne trouve plus de train pour Charmes et doit attendre cinq heures de nuit. Cinq heures pendant lesquelles il revit toute son enfance et sa jeunesse, et tout ce qui d'elle est mêlé à lui. Enfin, il repart au petit jour. « Durant tout le trajet, debout dans le wagon, je poussais le train. » Il traverse *son* pays, il prend à témoin les arbres de la forêt de Charmes, *ses* arbres. Il n'ose interroger le cocher. Personne ne l'attend à la porte. Il voit les bougies allumées auprès d'elle. Il est arrivé trop tard... Que ceux qui ont vécu de pareilles heures se souviennent !

Mais s'il n'y avait dans ce septième cahier que le rappel de cette trop naturelle épreuve, je l'aurais pieusement refermé après l'avoir entr'ouvert. Je vais y suivre la trace de la blessure et son extraordinaire guérison. Le sommet du calvaire est atteint dans cet après-midi, cette « longue, belle, sombre, douce après-midi » du mardi 30 juillet qu'il passe seul avec elle. « Elle est morte, mais elle est encore là. Ce n'est pas la garde, vieille bonne femme usée, qui me gêne. Je ne dis rien à mère, elle ne me dit rien ; je suis même terrifié et insensible, mais ce mutisme, c'est ainsi que nous passâmes tant d'heures familières... »

Sur ce *terrible* et *doux* après-midi, sans cesse il revient : « La chambre était ouverte sur le jardin, y communiquait par la terrasse. La journée était magnifique de soleil, d'orage. La vieille femme de l'hospice qui veillait ma mère était comme inexistante par sa somnolence, son absence, son silence. D'instant en instant, j'allais l'aimer dans son jardin. Heureuse solitude de la maison, recueillement, tête-à-tête. Elle était là, pas morte encore, me semblait-il, en repos, sortie de l'angoisse, m'y laissant, mais elle, libérée. Mon désespoir avait quelque chose d'une ivresse où je revenais, où je rougissais de me prêter, de m'enfoncer, car c'était du bonheur. Il en fut ainsi tous ces jours où elle demeura dans la maison : je n'étais pas malheu-

reux, mais enivré de bonheur quand je pouvais demeurer seul auprès d'elle à me détruire. Je croyais devoir sortir de cet enivrement en m'occupant des mille soins nécessaires pour que tout se passât avec la décence, la discipline sociale. J'ai compris mon état et je l'ai excusé, quand la sœur supérieure de l'hospice, venant avec les sœurs, m'a rapporté les paroles de ma mère : « Tout m'est insupportable si Mme V... vient dîner, sa voix déjà dans l'escalier me fait souffrir. Je ne suis heureuse que le soir : alors, je mets sa photographie devant moi, je dis mon chapelet, et je pleure, je pleure. » Tous les soirs, elle passait ainsi quatre heures, et ce bonheur l'a tuée en trois ans. »

Ces puissances de sensibilité, elle les avait transmises. Le chapelet, c'était la discipline de sa douleur. Et voici qu'au lieu de se détruire auprès de son lit de mort, son fils va peu à peu se reprendre et découvrir en lui les deux ou trois cents ans de sa race maternelle fixée à Charmes, qu'il continue. Elle avait été la confidente de ses rêves de jeune garçon avant le déracinement du lycée et plus tard elle avait, avant lui, pressenti sa force et sa gloire. La disparition de nos parents, c'est un mur qui s'écroule et qui nous cachait la mort. Ils nous servaient de rempart. Le rempart abattu, nous voici face à face avec l'ennemie.

Rien n'est plus émouvant que de constater le travail intérieur de cicatrisation. Le sang est bon qui fait refleurir la chair sur la blessure. La suite du cahier ne contient que des promenades et des méditations. Promenades autour de Charmes dans son pays d'enfance, en Lorraine, à Domrémy pour y chercher Jeanne d'Arc dans ses bois. Promenades à Pau où il se rend à l'automne avec son fils et Mme Barrès atteinte, elle aussi, dans son cœur filial, moins de deux mois après lui, sur la vaste terrasse d'où il ne descendra jamais pour aucune promenade en ville, et dans le petit bois dédié à Lamartine, puis à Lourdes, un de ces « beaux lieux où l'humanité va chanter le *Miserere.* » Longues méditations interrompues et reprises sur les *disciplines lorraines.* C'est une série d'ébauches des *Amitiés françaises.* Ce sont les assises du sanctuaire qu'il va édifier sur sa colline.

***

Devant ce cahier de notes esquissées ou inachevées, j'ai retrouvé mes impressions de la Bibliothèque Ambrosienne à

Milan en présence des dessins de Léonard de Vinci, au musée de Bâle en feuilletant les albums d'Holbein, au musée de Montauban où sont réunies les innombrables ébauches d'Ingres à la recherche d'un geste ou d'une expression. Les esquisses, les essais ne sont pas les œuvres. Mais il arrive qu'elles ont un accent de sincérité plus poignant et portent plus directement et plus humblement témoignage de notre humanité. Tel visage de Léonard ne sera pas réalisé : une apparition s'est évanouie. Le dernier dessin d'Ingres pour son Jésus au milieu des docteurs dépasse la beauté du tableau à cause d'un rayonnement de figure enfantine et divine ensemble qu'il n'a pas retrouvé. Les ébauches d'un écrivain ne sont que des préparations. Celles de Barrès nous révèlent avec quelle sincérité ses livres ont été composés. Nous voyons son cœur à nu. Il bat devant nous sans voile.

Où le conduisent ses méditations dans la solitude? A se mieux situer dans son pays natal. « Soyons-y malade, malheureux, abandonné, ayons une tombe qui lui donne un sens : c'est une cloche enfin qui trouve un battant. Notre âme en retentit... »

Et dans une page magnifique il accepte sa dépendance :

« C'est un grand avantage, une puissance de se replier sur ses minima. Le jeune homme s'étend sur la vie, se disperse sur tout ce qui l'attire : il pousse son flot dans tous les sens. Je ne dominais pas ces Espagnes, ces Venises que j'ai caressées non sans bonheur. Je ne les comprenais pas dans leur formation. Elles m'étaient une ivresse. La Lorraine est moins belle, mais je n'y puis faire de faute : je fais un bon emploi de tout ce qu'elle m'offre; je ne suis pas dupe, je classe, je juge, je suis inattaquable. Elle m'est une bonne discipline. Je m'y prive de clinquant.

« Pour entrer dans l'esprit de ce paragraphe, je ne devrais pas citer Léonard de Vinci, car c'est un esprit immense et d'une autre race et que je ne suis pas sûr d'embrasser et je trouverais assurément dite par quelque homme de mon espèce l'idée que je vais lui emprunter, mais il a dit : le vrai vaut mieux, si maigre soit-il.

« Au début je ne l'aimais pas (la Lorraine).

« Elle commença de me plaire quand je pensai qu'elle avait ses morts.

« Et cette discipline ne me supprime pas tous les beaux hasards, car ils n'éveillent jamais en moi que ce que je possède et, me cultivant en profondeur, je me trouverai tout. Je n'ai plus besoin du monde, car j'ai trouvé mon monde. Tout ce qui veut vivre en moi, je l'entendrai sur nos tombes. Tout cela exige que je cesse de me divertir avec les tombes de tous les hommes dans tous les pays et dans tous les siècles. Ces forces sombres et profondes m'ordonnent de m'arrêter et de les laisser éclore en moi. Elles sont des souveraines, puisqu'elles m'ordonnent. Tandis que toutes ces beautés espagnoles, vénitiennes, parisiennes ne savent pas, ne daignent pas me commander.

« La Lorraine et moi, quoi que je pense d'elle, nous avons le même secret... »

Et quelques feuillets plus loin :

« J'aime cette discipline dont je suis né à travers les siècles pour prendre forme. Elle me contraint, elle m'assujettit, mais j'y sens mieux ma force. J'y suis comme la pensée dans une poésie à forme fixe.

« ... Pourquoi serai-je un insatiable ? Je me retire sur mes tombes et je dis : je ne sais pas si ce sont les plus belles des tombes, mais ce sont les miennes, et seul je puis dire, et je dis ce que pensent, sentent et sentent encore les morts lorrains qui vivent en moi. Et je vais avec plaisir dans les campagnes lorraines, contemplant des choses qui ne sont pas belles, mais qui ont été construites par ceux qui vivent en moi et sur quoi, en conséquence, ils jettent avec plaisir le regard du propriétaire.

« J'avais de la satiété; j'ai voulu conquérir ma patrie, m'assurer un tombeau, une concession à perpétuité dans le mot Lorraine où je veux incruster le mot Barrès... »

Tel est l'objet continu, obsédant de ses méditations. Il l'apporte avec lui à Pau en octobre 1901. A Lourdes où il va chercher Bernadette, comme à Domrémy où il a trouvé Jeanne, comment les imagine-t-il sous les arbres? « Elles attendent les ordres, » dit-il. Elles entendront des voix, mais, d'avance, elles sont prêtes à servir. Cette servitude d'avance, cette acceptation de notre destinée, elle seule nous permet d'être parfaitement nous-mêmes. Nous partons dans la vie pour nous soumettre le monde. En réalité, nous sommes soumis à un monde intérieur dont il s'agit d'entendre les « voix », souvent les humbles voix.

Nous venons de plus loin que nous-mêmes : un sol, une race, un pays nous commandent. Les révoltés ne font que de la mauvaise besogne. Ils s'usent contre les barreaux de la cage. Il n'y a pas de cage pour qui accepte de ne pas sortir de son domaine et de le cultiver avec fruit. Et le domaine est immense, parce qu'il se creuse jusqu'aux entrailles de la terre, — de la terre chargée de morts, — et parce qu'il est recouvert d'un ciel changeant, notre ciel.

Dans ces disciplines acceptées sur la terrasse de Pau tiennent déjà les futures actions de la maturité de Barrès : défense de notre spiritualité et de nos églises, défense de notre culture et de nos laboratoires, mise en état de la France menacée, résistance au découragement dans la guerre. Taine, dans la grande allée solitaire, sous les chênes et les châtaigniers, s'abandonne à des rêveries tendres et tristes. Il n'est pas mûr encore pour le dessin de sa vie : il faudra la grande épreuve de 1870 pour le lui révéler. Cet autre promeneur, retiré de la vie politique et le cœur tout saignant d'un deuil filial, prend ici des résolutions viriles. De la mort même la plus chère, il fait jaillir un chant de confiance dans la vie. L'honneur comme dans Corneille, l'amour comme dans Racine, la contemplation des paysages de France tout chargés de notre histoire, avec cela on peut composer sa vie comme une œuvre d'art. Un Chateaubriand au bord du Gave pleure sa jeunesse perdue et ses belles amours impossibles à renouveler. Un Barrès se renouvelle dans la douleur et en tire une discipline et une volonté de durer...

HENRY BORDEAUX.

RÉCEPTION

DE M. LOUIS BERTRAND

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un temps obscur, un brouillard jaune. Dans cet après-midi du 25 novembre, les lampes électriques sont allumées sous la Coupole, dès une heure de l'après-midi. Dans cette salle nous avions vu, quant aux toilettes et selon le goût du jour, des réceptions de toutes les couleurs. Cette fois, les toilettes sont noires, rouges et lie de vin. Et c'est très bien ainsi.

A deux heures dix, retard inusité, le roulement du tambour annonce les Immortels. M. Jules Cambon est au bureau, entre M. Bédier et M. Doumic. M. Louis Bertrand est à la place traditionnelle du récipiendaire, entre M. Bourget, pensif et penché, et M. le maréchal Lyautey qui remplace M. Poincaré, retenu dans une autre enceinte.

M. Louis Bertrand est un homme de belle mine, dont l'ample figure se hérisse de deux petites pointes de moustache. Il est confortablement carapacé de vert, de noir et de blanc. Cet homme considérable n'a qu'un petit geste de l'avant-bras, lequel monte et descend, dans une volonté d'affirmation. Et la tête, par un mouvement symétrique, pique vers la main qui s'approche, et se relève, quand la main s'éloigne. Les gestes des hommes et leur façon de conduire l'orchestre de leurs pensées sont un spectacle étrange. M. Louis Bertrand dirige l'exécution de son discours sur une mesure à deux temps, un peu automatique, qu'il bat avec un air de certitude.

Le sujet était redoutable. Il s'agissait pour M. Bertrand de

prononcer l'éloge de Maurice Barrès. Par la grâce de Dieu, M. Bertrand est Lorrain. Il a prononcé l'éloge de la Lorraine. Il a fait un excellent discours, qui ne serait pas moins à sa place devant l'Académie de Nancy. Il faut consentir à ce biais, si l'on veut goûter pleinement ce morceau, où il y a de si jolis paysages. Pour ce qui est de Barrès, on ne l'y reconnaît que sous un certain profil. Le portrait est ressemblant, assurément, mais il ne faut pas que le modèle tourne.

« Barrès a dû à la Lorraine le meilleur de lui-même, dit M. Bertrand. J'oserai avancer que les pages inspirées par elle sont les plus profondes et les plus durables de son œuvre. Comparées à celle-là, les autres, si éblouissantes soient-elles, ne nous appparaissent plus que comme des fantaisies individuelles. » « Hum ! c'est aller rondement. Et *Sous l'œil des barbares*, et un *Homme libre*? Mousse de paradoxes, dit lestement M. Bertrand. *Le Jardin de Bérénice* n'est même pas nommé, ni *l'Ennemi des lois* qui est de 1892. Que le nouvel académicien me pardonne, mais il va un peu vite. M. Bertrand se rend-il compte de l'immense influence que ces livres ont eue vers 1890, quand Barrès voulait être, et était en effet, un prince de la jeunesse?

Le problème qui a troublé toute la vie de Barrès était déjà posé. Mais la solution était de signe contraire à celle que l'auteur des *Déracinés* acceptera plus tard. Ce problème est énoncé dans cette phrase de l'*Ennemi des lois* : « Notre malaise vient exactement de ce que, si différents, nous vivons dans un ordre social imposé par ces morts, nullement choisi par nous-mêmes. Les morts ! ils nous empoisonnent. » Et la conclusion était la proscription des maîtres et des lois. Il suffit de remplacer *moins* par *plus* pour aboutir à l'autre conclusion, celle que Barrès adopta par la suite, l'enracinement, le besoin pour les vivants de prolonger les morts. Mais enfin, ce retournement des valeurs, ne faut-il pas l'indiquer ?

Cette relation des vivants avec les morts n'est qu'un corollaire d'un problème plus général, qui est la recherche d'une règle. Ce trait n'est point particulier à Barrès. Tous les hommes de 1890, fils spirituels de Taine, déçus par la science positive, ont cherché une doctrine, une explication, une discipline, une raison d'être. Quand Brunetière a proclamé « les faillites partielles » de la science, — ce qui signifie exactement que la chimie n'a pas réussi à devenir une métaphysique, — il a

exprimé l'opinion universelle de ses contemporains. Entre eux tous, je ne vois guère qu'Anatole France qui soit demeuré fidèle à Épicure et à Lucrèce, entendez au matérialisme pur. M. Bourget a cherché et trouvé une réponse à l'énigme de la vie; il s'est fait catholique. Les autres ont plus ou moins tâtonné, hésité, entrevu. Quelle est la courbe de la vie spirituelle de Barrès? Quelle a été, par exemple, l'influence de Pascal sur l'auteur du *Jardin de Bérénice*? Je vois toujours Barrès, un soir, chez Jacques-Émile Blanche, comme je lui parlais des pages tragiques de Boutroux sur l'auteur des *Pensées*, hocher la tête et me dire : « C'est un homme qui me préoccupe beaucoup. » Qu'entendait-il? Jusqu'où est-il allé sur les routes de la croyance ? « Si j'écoute les confidences de ses proches et de ceux qui l'ont le mieux connu, écrit M. Bertrand, il ne se résignait point à la destruction. Il avait une soif inapaisable d'immortalité. »

Ce qui complique tout, c'est qu'il n'y a point, comme on pourrait l'imaginer, des Barrès successifs La première raison de vivre qu'il ait trouvée est le développement individuel, ce même culte du moi, c'est-à-dire une solution voisine de la solution chrétienne, et d'autant plus inconciliable avec elle. Il pratiquait, dans l'esprit le plus profane, les *Exercices* de saint Ignace. Mais comment ne pas reconnaître le culte du moi dans le goût de l'énergie, qu'on trouve dans les œuvres de la maturité? Il est bien difficile d'expliquer comment deux principes contraires, l'individualisme forcené, et le traditionalisme impérieux, nourris l'un et l'autre de sa substance, ont crû ensemble dans son esprit, entrelacé leurs rameaux, et donné les fleurs disparates de son génie.

Ce que M. Bertrand n'a pas cru devoir tenter, M. Jules Cambon l'a fait avec une netteté, une précision, un bonheur d'expression et une ampleur de vues incomparables. Du premier coup, il a évoqué Barrès lui-même, et la contradiction fondamentale qui est comme une loi des esprits vivants. « Il a senti dans son cœur l'éternel conflit de la clarté latine et de la puissante mais chaotique pensée germanique... La montagne de Sion fut pour lui une terre de trouble et d'exaltation. Il jouissait de la solitude de son esprit : il en souffrait aussi. Il disait qu'on ne chasse pas Tristan et Iseult, s'ils mirent une fois leur poison dans nos veines, et, comme l'a écrit notre éminent confrère, M. Paul Bourget, il gardait un souci presque douloureux de l'indépendance de son

moi, mais, en même temps, il écoutait la voix de la France, qui lui donnait le sens de l'universel... » Au charme des phrases cadencées, il semblait que Barrès réveillé vivait un instant encore, et qu'il était là sur les bancs où on l'a vu si souvent, quand sous les orbites profondes la lumière s'accrochait aux plans anguleux de ses pommettes, et se perdait dans l'ombre mince de son visage espagnol.

Venant ensuite au sujet de M. Bertrand lui-même, M. Cambon s'est donné quelque licence sur cet article et il a laissé parler ses souvenirs. De quelle rumeur ceux-ci devaient le tenter à cette heure où les romans mêmes de M. Bertrand se concertaient pour lui rappeler la terre d'Afrique! M. Cambon s'est laissé aller à rêver un peu. Il a songé à la conquête, à la Méditerranée délivrée des Barbaresques, à un mot que M. Roosevelt lui a dit à ce sujet. Puis, suivant une autre pente, il a évoqué les orientalistes, leur coloris fantasque et divers, et l'image vraie de cette Afrique : « Une terre dure dans l'ensemble, sévère, austère même, qui exige de l'homme un effort continu. » Il a jeté en passant un compliment à M. Bertrand, et suivant de nouveau le fil de sa pensée, il a songé aux grands soldats qui fondèrent l'Empire français d'outre-mer, à un Bugeaud, à un Chanzy. Il en est venu à Louis XIV, et il l'a loué de deux choses : jeune, d'avoir respecté le ministre qui avait fait la grandeur de l'État; vieux, d'avoir voulu s'ensevelir sous les ruines du royaume. M. Cambon revoyait Berlin et cet autre souverain qui, à son avènement, a disgracié le fondateur de l'Empire et, à son déclin, s'est enfui. Et nous suivions avec émotion cette grande leçon, et le regard de ces yeux chargés d'expérience. La victoire de Denain sauva la France et le Roi; comment penser à Denain sans songer aux retours de la fortune de la France, et à la Marne? Le maréchal Joffre était là. Une longue ovation a salué le nom de l'immortelle victoire. Et l'orateur a conclu par un magnifique éloge de l'Esprit, inspirateur de l'Action. Tout cela était si ressenti, si ému, et d'une simplicité si solennelle, que les applaudissements éclataient au détour d'une phrase unie, non par un effet de surprise et de jeu, mais comme une adhésion. La plus belle éloquence est celle qui a la forme d'un témoignage.

HENRY BIDOU.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

RODIN RACONTÉ PAR UN ANGLAIS [1]

En janvier 1904, deux artistes anglais, le portraitiste sir John Lavery et le sculpteur Albert Ludovici, membres de la Société internationale des Arts qui a son siège à Londres, furent délégués auprès de Rodin pour l'inviter à prendre la place de Whistler, qui venait de mourir. Un banquet s'ensuivit et ces solennités ne vont guère sans discours : les Anglais en sont très friands et s'y montrent très habiles. Ils ont la tradition de ce genre de *speeches*, où ils déploient souvent beaucoup de verve et d'humour. Ce soir-là, il n'y eut qu'un des convives qui demeura muet, ce fut Rodin. Quant à ouvrir la bouche, il eût été fort empêché, n'entendant pas un mot de la langue de Shakspeare. Il écoutait en souriant dans sa barbe de fleuve, et approuvait complaisamment, jugeant qu'on ne lui disait que des choses agréables. Quand le moment vint de remercier, il se borna à se lever, appuyant sur la table ses mains puissantes, salua trois fois et se rassit sans dire un mot.

Il y avait à ce banquet le fils de ce Ludovici, qui avait été un des deux délégués de la Société. C'était un très jeune homme élevé dans un milieu d'artistes, épris de la gloire, et qui voyait alors pour la première fois le maître fameux dont il avait admiré les ouvrages à l'Exposition de 1900. L'Angleterre, depuis la Réforme, a perdu presque entièrement l'habitude de sculpter. Le protestantisme, dans tous les pays du Nord, a été

(1) *Personal reminiscences of Auguste Rodin*, by Anthony M. Ludovici, 1 vol. in-8 illustré. Londres. John Murray édit., 1926.

fatal aux images. Chez ce grand peuple, dont l'art est surtout celui des affaires et de la politique, une partie de la vie intellectuelle a toujours été l'œuvre des étrangers. On sait le rôle joué par la famille Rossetti dans l'école préraphaélite. La famille Ludovici avait évidemment une origine semblable. Ces Anglo-italiens tenaient de leur sang méridional une certaine liberté, des habitudes d'imagination plastique qui n'étaient pas proprement anglaises. Aussi, lorsque, deux ans après le banquet de Londres, Rodin se trouva avoir besoin d'un secrétaire, le jeune Anthony Ludovici s'empressa-t-il de briguer la place et de solliciter l'honneur de passer quelques mois dans l'intimité du grand sculpteur. Ce sont ses souvenirs qu'il nous raconte, vingt ans après, dans un livre charmant.

A cette date, en 1906, Rodin, âgé de soixante-six ans, était au faîte de la gloire. On se demandera quelle affaire un artiste peut bien avoir d'un secrétaire. Mais Rodin recevait des lettres de l'univers. Chaque courrier lui apportait des paquets de correspondance : lettres d'admirateurs ou de solliciteurs, directeurs de musées qui lui demandaient des répliques de ses ouvrages, amateurs des deux mondes qui souhaitaient leur portrait ou celui de leur femme et s'informaient des conditions, sans compter les articles, les invitations, les coupures de journaux. L'exploitation des œuvres d'un grand artiste, le soin d'en faire des variantes et des éditions, est une sorte de ministère. Rodin avait de l'ordre et une politesse parfaite. Personne moins que lui ne ressemblait à un bohème. Il n'y avait si mince article, lettre si insignifiante qu'il n'honorât d'un mot de remerciement ou de réponse. Avec une haute idée de son devoir et de sa propre importance, il considérait que cette exactitude faisait partie de sa dignité. Il ne se croyait pas dispensé de cette forme de la courtoisie. Levé de bonne heure, après une promenade dans son jardin ou dans les bois de Meudon, où il habitait, il se faisait lire régulièrement son courrier pendant qu'il se mettait entre les mains du coiffeur (il avait conservé cette habitude de l'Ancien Régime). Il dictait en quelques mots le sens de la réponse. Et il tenait beaucoup à ce que la rédaction en fût irréprochable, surtout s'il s'agissait d'une lettre officielle, comme c'était souvent le cas : il voulait alors une belle ronde sur de beau papier ministre. M. Ludovici ne cache pas qu'il fut très surpris de trouver chez

un grand artiste ce goût de la méthode et cet instinct paperassier, ces habitudes formalistes et presque méticuleuses, qui sentent plutôt le bureaucrate et que, dans son pays, on appelle le *red-tape* : car il ne faudrait pas croire que la France ait le privilège de cette maladie. Rodin poussait jusqu'à la manie la passion du classement. Il ne jetait jamais un papier, une facture; deux pièces de sa villa de Meudon étaient lambrissées de casiers, où s'alignait dans des boîtes de bois blanc, par ordre alphabétique et chronologique à la fois, tout ce que la poste lui apportait tous les matins. Son père, petit fonctionnaire à la Préfecture de police, lui avait légué cette supersitition des dossiers. Nous avons conservé le portrait du digne homme, un des premiers ouvrages de l'artiste en sa jeunesse : une tête consciencieuse, appliquée, une tête de chef de bureau, et rien n'est plus curieux que de retrouver dans ces traits ratatinés de vieux *crochu*, les traits que nous avons connus transfigurés dans le glorieux visage de son fils, cette tête fastueuse où il y avait du dieu et du paysan, du faune et de l'Olympien.

On voit qu'il y avait de quoi occuper un secrétaire : c'est encore lui qui était chargé des comptes de la maison, de la semaine des modèles, dont Rodin entretenait autour de lui une demi-douzaine, et qui assumait enfin dans le ménage du sculpteur une part importante de l'administration et du gouvernement. Car, avec son goût inné de l'ordre, le vieillard à cet égard était un véritable enfant : jamais il n'avait su compter, il n'avait nulle idée de l'argent. Il était sans défense, désarmé contre les tromperies, facilement dupe de son cœur ou de sa crédulité, et mal gardé par la méfiance que lui avait laissée plus d'une mésaventure; il avait grand besoin d'autrui pour se tirer d'affaire. Jusqu'à la cinquantaine, il avait vécu pauvre, comme un simple ouvrier : il lui en était resté une sorte d'ignorance merveilleuse et une ingénuité touchante aux choses de la vie pratique. Sa femme était bien incapable de lui être d'aucun secours : c'était une créature simple qui avait dû être d'une grande beauté, dont il ne lui restait que des ruines; elle avait pour son seigneur et maître une soumission et un dévouement d'esclave; elle ne l'appelait que Monsieur, ne s'asseyait pas à table et ne savait pas écrire; toujours un peu échevelée, grisonnante, en savates, gênée par la fortune

et par la gloire de son homme, elle traînait dans son nouvel état de lâches et luxueux peignoirs de cachemire au milieu de ses canards et de ses poules; elle souffrait tout en silence du dieu qui l'avait possédée jeune et belle, et dont elle observait sans comprendre, avec une religieuse terreur, la triomphante apothéose : mélange de la maîtresse vieillie et de la servante, elle seule savait lui attacher ses bottines, et seule aussi envelopper de linges mouillés les précieuses terres, les ébauches et les maquettes du sculpteur. Chaque soir elle venait à l'atelier renouveler les linges frais, comme la mousseline dont on enveloppe les mottes de beurre, autour des bustes des grandes dames cosmopolites qui se disputaient l'honneur de poser devant son mari. Elle rangeait les ébauchoirs, la glaise et les outils. Avec les gestes de l'habitude, elle accomplissait le même rite tous les soirs à l'heure du crépuscule : et Rodin agréait ce culte de la pauvre femme, fantôme de ses longues années de bonheur et de misère.

Lui-même était continuellement distrait et perdu dans ses songes, ce qui n'était pas sans compliquer la tâche du secrétaire. Il n'eût pas retrouvé tout seul un porte-plume ; il avait aussi la fâcheuse habitude d'oublier dans ses poches les lettres qu'il recevait à Paris, où il passait régulièrement tous les après-midis, à son atelier du Dépôt des Marbres, ou à l'hôtel Biron, dans les dernières années. La correspondance qui lui arrivait là était lue et enfouie sur-le-champ dans une poche pour être rapportée dans les fameux casiers de la villa de Val-Fleury (Rodin ignora toute sa vie l'usage d'un porte-feuille), et comme il ne souffrait pas que personne se permît de vider les diverses « profondes » des habits qu'il quittait, c'étaient des drames dans la maison à la recherche d'une lettre importante qui se trouvait égarée, et que le maître finissait toujours par retrouver sur lui par le plus grand des hasards au bout de trois semaines. Il était toujours prêt alors à s'excuser de la meilleure grâce du monde, et à rire des tempêtes qu'il avait provoquées. Ainsi un démon malin soufflait sournoisement dans les velléités d'ordre du grand homme un élément de fantaisie et mettait du caprice dans les cartons du fils de l'ancien chef de bureau.

Il est assez curieux que parmi ses secrétaires, qui lui étaient si nécessaires, et dont il changeait d'ailleurs souvent, Rodin ait

employé de préférence des étrangers. C'est ainsi que, trois ou quatre ans avant M. Ludovici, il avait eu à son service le poète allemand Rainer-Maria Rilke, lequel a écrit sur lui un petit livre excellent, qui devrait bien être traduit. J'imagine que Rodin se plaisait à trouver près de lui ces preuves vivantes de l'admiration qu'on lui vouait à l'étranger; elle le consolait des critiques qu'on ne lui ménageait pas en France. Comme ses contemporains, les grands impressionnistes, c'est hors des frontières qu'il avait rencontré la justice et les honneurs que son pays lui marchandait encore. Partout à l'étranger, en Allemagne comme au Japon, il était tenu pour un maître et même pour un classique, alors que chez nous (grâce à une presse indiscrète et à des amitiés un peu compromettantes) il continuait à passer pour un révolté et parfois pour un charlatan. Il avait fait avec des étourdis qu'on lui avait recommandés des expériences malheureuses. Il se flattait de rencontrer chez de jeunes étrangers les qualités de conscience et de sérieux, qu'il se plaignait de n'avoir pas trouvées chez quelques-uns de ses secrétaires français : il se désolait de voir qu'en France on ne savait plus servir. Enfin, il est certain qu'un secrétaire polyglotte devait rendre les plus grands services dans une maison où l'on recevait des lettres et des visites de toutes les parties du monde

Rodin connaissait l'Angleterre et en parlait toujours avec un grand plaisir. Il y avait passé quelques mois en 1881, appelé par le peintre Alphonse Legros, son ancien camarade, fixé de bonne heure à Londres et qui y avait fait toute sa carrière. Il y était retourné plusieurs fois à partir de 1901, pour l'installation d'une salle consacrée à ses ouvrages, au *Victoria and Albert Museum* et pour l'érection de son groupe des *Bourgeois de Calais* dans une des cours de Westminster. Beaucoup de choses d'Angleterre lui étaient sympathiques : ce peuple de grands garçons naïfs, sans complications, lui plaisait, avec sa bonne foi, son absence d'esprit critique, son sens de la discipline. Il lui trouvait une santé, une fraîcheur de sensations, quelque chose de calmant comme les belles verdures et les prairies anglaises. Rodin qui, avec tant de finesse, avait peu d'esprit d'à-propos, éprouvait une gêne étonnée et un peu méprisante devant les bavards brillants et les faiseurs de bons mots du boulevard; l'ironie lui causait une sorte d'inquiétude. Il se trouvait à l'aise dans une société qui gardait les mœurs du

respect, et où l'on ne se faisait pas un mérite et un jeu de remettre sans cesse en question les supériorités.

Je n'oserais pas dire que Rodin avait la tête politique. Il était de la génération qui avait vu Sedan : il adorait Victor Hugo et il a fait les bustes de Rochefort et de Clemenceau. Il avait des relations dans le monde officiel et devint lui-même en vieillissant une manière de personnage. Pourtant, je ne répondrais pas qu'il fût au fond du cœur un excellent républicain. Il avait l'expérience des commissions et des jurys et tenait en chétive estime les méthodes parlementaires. Ses goûts penchaient plutôt pour le système aristocratique, pour ces beaux cadres patriciens dont il admirait en Angleterre les nobles ordonnances et la majestueuse durée. A côté des grandes œuvres d'autrefois, il sentait bien que la République ne fait plus guère que de la camelote. Il aimait ce mot d'un Anglais, au sujet de la Révolution : « Vous aviez un cocher, vous lui coupez le cou : qui vous conduira? » En 1908, dans un de ses derniers séjours à Paris, le roi Édouard VII avait fait à Rodin l'honneur d'une longue visite à l'atelier du Val-Fleury : aucun chef de l'État français n'en a jamais tant fait, et peut-être, après tout, n'eût-ce pas été la même chose. Du reste, s'il faut tout dire, il y avait un prince que Rodin tenait pour beaucoup plus grand encore que le roi Édouard : c'est le roi Sisowath, dont la principale occupation était de faire manœuvrer ses danseuses et de se faire, avec la princesse sa fille, un maître de ballet et un créateur de féeries.

Une chose qu'il ne pouvait comprendre, c'est qu'on fît aux Anglais le reproche de froideur. Il ne se lassait pas de citer certains traits de la *gentleness* anglaise : son ami le professeur Legros, vieux et infirme, soigné par ses élèves, jeunes filles, dames du monde, qui se relayaient autour de lui, se faisaient ses garde-malades. A l'un de ses voyages à Londres, les élèves de la *Royal Academy* avaient dételé les chevaux et traîné en triomphe la calèche de Rodin tout le long de Piccadilly. Le vieillard ne pouvait s'empêcher de comparer ces ovations aux avanies dont souvent on l'abreuvait chez nous. « Et on dit que les Anglais sont froids ! » ajoutait-il. Mais ce qui le touchait pardessus tout, c'était la beauté des Anglaises, ces teints de pêche tombée dans du lait, ces jambes de Dianes : à son gré, il n'y en avait pas de plus parfaites.

Mais il ne s'en tenait pas là : sans être un grand lettré, ce qui n'était pas son affaire, on aurait tort de croire que ce grand artiste fût inculte. Rodin n'avait rien d'un primaire ; il avait des notions très fines de la littérature anglaise. M. Ludovici ne fut pas peu surpris de l'entendre un jour faire un parallèle très heureux entre Richardson et Fielding. Il lisait les Anglais dans de vieux bouquins reliés en veau, que l'on trouvait alors pour dix sous sur les quais, et ce n'était pas si mal fait : son instinct « vieille France » lui faisait prendre l'Angleterre au moment de sa plus grande influence historique, au temps de Voltaire, de Jean-Jacques et de l'abbé Prévost. Il adorait *Clarisse*, il s'enchantait de *Paméla*, il buvait à la source ce puissant fleuve du romanesque, qui devait alimenter l'Europe pendant deux siècles Et il resterait à prouver qu'il se soit fait, depuis, quelque chose de plus anglais et de plus humain que l'œuvre de Richardson. Quant aux modernes, Rodin sans doute ne les lisait guère et n'avait d'eux que la connaissance la plus vague ; cependant il avait rencontré Stevenson, et je ne puis oublier que mes rapports avec Rodin datent d'un dîner qui fut offert à Paris, en 1904, à sir Edmund Gosse, et où le grand artiste se trouvait parmi les convives. L'esprit anglo-saxon contemporain tenait principalement pour lui dans deux hommes célèbres, qui ne l'étaient pas moins à Montmartre qu'à Chelsea, Whistler et Oscar Wilde. Il avait fait aussi le buste de Bernard Shaw, auquel il trouvait une tête de Christ, ce qui n'a dû contenter qu'à demi le vieil enfant terrible, qui aime à se faire prendre pour le diable ; mais Rodin, avec sa divination ordinaire, a bien vu ce que le Méphisto irlandais a du puritain et de l'apôtre.

Du reste, en tout cela, l'artiste ne mettait nulle prétention : ce vieil ouvrier parisien, qui avait tant de bouquet et d'accent de terroir, était le moins affecté des hommes, le moins capable de snobisme. C'est un mystère pour moi que le succès de l'*Internationale* dans les classes populaires. S'il y a un pays au monde où le cosmopolitisme et l'anglomanie n'aient aucune chance de réussir, c'est la rue Mouffetard : les gens qui sont nés, comme Rodin, entre les Gobelins et la place Saint-Médard, peuvent bien n'avoir aucun préjugé contre les étrangers, ils peuvent même leur rendre justice et avoir à leur égard certaines curiosités, ils sont enracinés pour toujours entre leurs pavés de Paris ; ils sont à tout jamais de leur province et de leur quartier.

M. Ludovici a beau savoir le français d'une façon peu commune, il est bien forcé d'avouer qu'il n'a jamais pu se faire à cette manière française de prononcer l'anglais « comme ça s'écrit », c'est-à-dire d'écorcher cruellement les noms et de les rendre méconnaissables. Rodin prononçait *Lorbiron*, *Bernarde Shave*, *Oscarre Ouilde*, et s'étonnait ingénument quand on ne le comprenait pas.

Sur plus d'un autre point, M. Ludovici ne réussit pas à faire l'éducation de l'incorrigible vieillard. Il s'étonnait toujours de le voir se contenter d'un mobilier fort incommode, de vieilles chaises d'acajou Louis-Philippe, et tenta en vain d'acclimater dans la villa de Meudon ces vastes fauteuils de cuir, répandus par Maple, où l'on s'engloutit comme dans un bain de siège. Rodin refusait de reconnaître la supériorité du *comfort* anglais. « Qu'est-ce que ces manières de se vautrer toute la journée? Quand j'en ai envie, je me couche. » Le fait est que dès la soupe il se mettait au lit. Sur la cuisine française il ne se montrait pas moins ferme : de bonnes blanquettes, de bons ragoûts, des gibelottes, des matelotes, des plats d'ouvrier ou de paysan, c'est ce qu'il préférait à toute autre nourriture. Mais l'échec le plus grave qu'ait essuyé M. Ludovici, ce fut lorsqu'il s'avisa de vouloir habiller Rodin, et conçut le projet charitable et bouffon de lui donner le *chic* britannique.

J'avoue que cette idée me semble assez extravagante. Rodin n'avait rien d'un Adonis, mais il était parfaitement beau : peu d'hommes donnaient autant que lui l'impression de la majesté. De stature moyenne, taillé en force, sa tête puissante plantée sur des épaules massives, le faisait paraître peut-être plus petit qu'il n'était : il semblait un génie de la terre, et tous ses traits, le nez charnu, l'encolure épaisse, la carrure, toutes les dimensions plus vastes que nature, jusqu'à l'opulence de sa barbe obstinément rousse et qui refusait de sentir les approches de l'hiver, annonçaient une pléthore de vie et une vigueur surnaturelle. Son vêtement favori était une vieille houppelande d'un ton de bure, tenant le milieu entre le froc et le manteau de cavalerie, qu'il jetait de travers, à la volée, sur ses épaules, sans enfiler les manches. Sous la blouse, on eût encore reconnu Jupiter.

Mais le zélé secrétaire ne se consolait pas de voir à son illustre patron des allures si négligées. Sans oser se l'avouer, il

lui trouvait l'air un peu commun, comme il faut bien dire que tout ce qui n'est pas anglais sera toujours jugé par un véritable habitant de Mayfair ou de Bond-Street. Il rêvait de corriger ce que Rodin avait de *peuple*, de lui conférer la seule chose qui manquât à cet homme de génie, le sacrement mondain, l'élégance du *gentleman*. Il lui donna l'adresse d'un célèbre tailleur anglais, spécialiste pour ambassades, et il crut avoir remporté une victoire. Ce fut un désastre. Au lieu d'un de ces draps noirs extra-légers, qui amincissent les lignes, raffinent la silhouette, Rodin n'allait-il pas choisir la cheviotte la plus épaisse, une de ces étoffes à carreaux immenses, propres à faire des couvertures, telle qu'un comique des Variétés l'aurait prise pour jouer l'Angliche d'une opérette? L'accent, toujours l'accent !... Le secrétaire consterné dut reconnaître son erreur : jamais il n'y aurait moyen de convertir l'auteur du *Balzac* en une gravure de modes.

Nous ne manquons pas de portraits de Rodin, et d'une façon générale, nous avons eu, depuis deux ou trois ans, une abondance de livres sur l'intimité des grands hommes; la discrétion ne semble plus être la vertu des secrétaires. C'est une justice à rendre à M. Ludovici que son livre est celui d'un homme bien élevé. Il n'a pas profité de la confiance d'un grand artiste pour le trahir. Il n'a pas cru faire preuve d'indépendance en déchirant un maître pour prix de ses bontés. Les travers, les petites faiblesses inhérentes à la nature humaine sont indiquées avec tact, comme il convient, d'une touche souriante et légère. Sans rien nous apprendre d'essentiel, après les livres de Rilke, de MM. Camille Mauclair et Paul Gsell, ce portrait, à tout prendre, est encore un des plus aimables et des plus véridiques que je connaisse de Rodin.

J'y ai retrouvé, pour ma part, l'homme magnifique que j'ai connu, et auquel j'ai dû quelques-uns des plus beaux instants de ma vie, avec ses indignations, ses silences, ses rêveries, ses discours ingénieux et subtils, et cette naturelle éloquence qui coulait par moments de ses lèvres comme du miel. En lisant, j'oubliais le livre : c'est l'homme même que j'écoutais, c'était le son de sa voix. Je retrouvais ses opinions, familières à tous ceux qui l'ont approché, son horreur du progrès, des machines, ses idées sur le modelé, où il voyait tout le secret de l'art, ses fameuses expériences, qu'il nous a fait refaire à tous, où il

s'agissait de tourner lentement autour d'un torse grec avec une bougie et de faire apparaître sous la lueur frisante des saillies, des frissons, des attaches, des tressaillements inaperçus.

M. Ludovici l'a très bien vu : en dépit de sa légende, et sans ignorer ce qu'il valait, Rodin était un homme simple et d'une bonhomie qui touchait à la naïveté; s'il était ordinairement grave et un peu solennel, du moins dans ses dernières années, et si la crainte d'être trompé (il l'avait été si souvent) lui donnait une apparence de circonspection, dès qu'il se sentait en confiance, personne ne jouissait davantage du bonheur de l'abandon. Il avait quelques bêtes noires, l'Académie et l'Institut; c'était un de ses enfantillages (1). Mais personne n'a davantage admiré ses grands contemporains, qui ne le lui rendaient pas toujours; il mettait son plaisir à collectionner leurs ouvrages, sans attendre qu'ils fussent à la mode; et la galerie des bustes qu'il a laissés des hommes célèbres de son siècle, Puvis de Chavannes, J.-P. Laurens, Falguière, Berthelot, Becque, Mme la comtesse de Noailles, montre assez ce côté généreux de son âme. Il avait le goût et le besoin de la grandeur. L'idée que la nature dégénère, que la création se fatigue, qu'elle se lasse de produire de grands hommes, n'effleurait pas son esprit. Il savait bien qu'il était de la grande famille.

M. Ludovici cite plusieurs traits de sa bonté, qui était en partie, comme chez Gœthe, l'horreur de la souffrance inutile. Et il rapporte plus d'un mot qui décèle un sens délicat des nuances morales. On parlait devant Rodin d'une jeune fille victime de l'égoïsme d'une mère; chacun s'accordait pour la plaindre et blâmait une monstrueuse tyrannie. Seul, l'artiste ne partagea pas l'opinion générale.

« Je conviens, dit-il, que la perte d'une vie belle et jeune est infiniment regrettable. Je déplore ce destin d'une fleur qui se fane dans une chambre de malade. Mais avez-vous réfléchi à l'autre face de la question ? Qu'une jeune créature se dévoue et se sacrifie, et même jusqu'à en mourir, cela ne vaut-il pas mille fois mieux que si une vertu, comme l'amour filial,

(1) En fait, tout cela vient d'un long malentendu, auquel la presse de combat qui soutenait Rodin n'était pas étrangère. En 1914, toutes ces misères perdaient leur sens. La première action de M. C.-M. Widor, le nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, fut d'écrire à Rodin que la Compagnie n'attendait que sa lettre de candidature.

venait à s'effacer de ce monde cruel, et que de voir appauvrir encore la pauvre humanité? »

Ces pensées d'une naturelle noblesse n'étaient pas rares chez Rodin; ce ne sont pas celles que ses biographes se sont appliqués à relever, et c'est ce qui rend précieux les souvenirs de M. Ludovici. L'auteur a même entrepris une tâche plus difficile, c'est de disculper le grand sculpteur du reproche d'immoralité.

Il y a un certain courage, de la part d'un écrivain anglais, à plaider un cas que beaucoup de ses compatriotes ne sont pas loin de juger pendable. Peut-être devons-nous ce plaidoyer à la goutte de soleil que l'auteur a dans les veines. Elle le rapproche de nous, l'écarte du sentiment proprement puritain.

Il faut en convenir : la sculpture est toujours un art un peu païen. Dans un langage dont le corps humain est si évidemment la condition essentielle, il ne faut pas s'étonner s'il se glisse quelque sensualité. Rodin n'y mêlait ni cynisme, ni l'ombre d'une hypocrisie. On ne serait pas parvenu à lui faire entendre qu'il pût y avoir dans l'état de nature un soupçon de péché. Lui qui, pour exprimer la gloire de Hugo et sa radieuse immortalité, n'imaginait rien de mieux que de le débarrasser de son costume bourgeois et de l'asseoir tout nu sur un rocher au bord de l'écume, n'aurait certainement pas conçu qu'on vît là la moindre indécence. Il ne s'agissait pour lui que d'une question de style. Bien loin d'attacher à la nudité une idée de pudeur ou de honte, il en faisait au contraire quelque chose de sacré: il y voyait l'objet d'un culte et la révélation elle-même de la beauté.

M. Ludovici dit fort bien qu'il ne mettait en tout cela guère plus de malice qu'un enfant. Même dans ses dessins, où l'infatigable vieillard épanche son amour toujours jeune de la vie et où il s'efforçait de retrouver la finesse du trait des vases grecs, l'instantané du dessin japonais, s'il y a de grandes libertés, il n'y a guère de libertinage. Toute son œuvre, que traverse une si puissante volupté, est moins d'un érotique que d'un grand élégiaque. On peut s'y tromper quelquefois, à cause de la morbidesse, de la somme de caresses, de la moiteur d'épiderme, de cette qualité unique de tendresse et d'amour, dont il a su pétrir le bronze et amollir le marbre. Mais c'est une illusion venue d'un mauvais raisonnement. Ces jets de passion supposent des réserves d'énergie, un régime ascétique, un feu qui n'est pas gaspillé dans la vie.

M. Ludovici a un passage curieux sur la religion de Rodin Il n'est pas douteux que ce grand esprit ne fût à sa manière un esprit religieux. Sa religion sans doute n'est pas très orthodoxe : c'est une sorte de quiétisme naturaliste et panthéiste, mais qui s'amalgamait pourtant sans trop d'effort avec l'idée d'une Providence et d'un Être éternel, d'une sorte de Bonte suprême. A force de pétrir l'argile humaine, le grand modeleur avait fini par s'identifier de bonne foi aux intentions du Créateur : pénétrer les merveilles de la chair et de la créature, s'emparer des secrets de la vie, lui semblait l'acte d'adoration par excellence; la sculpture lui devenait un moyen de salut.

Par la sculpture, par son art, par la vénération pour les plus humbles manifestations de l'existence universelle, il était parvenu à une conception vraiment élevée de la divinité. La sculpture lui avait ouvert le mystère des églises. Grâce à elle, il s'y trouvait chez lui. Personne n'en a eu un sentiment plus ému. J'ai eu le bonheur de visiter avec lui, peu de mois avant la guerre, les petites églises de la vallée de l'Aisne, Soissons, Wailly, Pargnan, Chaudardes, Urcel, Beaurieux, Braisne, Mont Notre-Dame; c'était un charme de parcourir avec le grand vieillard ce chapelet de touchantes merveilles. C'est dommage que, par suite de je ne sais quel malentendu, on ne lui ait jamais commandé aucun ouvrage religieux : qui aurait fait comme lui un *Christ*, une *Pietà*, une *Mise au tombeau*?

C'est là qu'il était le plus à l'aise ; c'est dans ces églises qu'il reconnaissait pour une âme française le plus beau cadre de la vie. C'est sans doute ce qu'il voulait dire en se servant d'un mot qui peut prêter à l'équivoque, et qui en général a été mal compris : lorsqu'il appelle Donatello et Michel-Ange des « gothiques », il signifiait, je crois, que ces artistes de la Renaissance demeurent, à leur insu, pénétrés de sentiments et de tourments chrétiens. Ce sont des artistes expressifs, des spiritualistes pour lesquels le corps n'est pas tout et qui, dans leurs figures, veulent mettre de l'infini. Rodin avait une façon très claire d'exprimer le contraste entre la ligne en extension, la forme sereine de Phidias, et la ligne contractée, la forme pleine d'ombres et de clair-obscur de Michel-Ange : c'était le jour et la nuit. Lui-même se savait de cette race inassouvie, fille du désir, de l'inquiétude et de la mélancolie.

C'est dans l'Église qu'il eût trouvé peut-être une règle, un

correctif aux excès de sa sensibilité; avec une finesse extrême, il y reconnaissait quelque chose d'antique, le seul fragment de l'antiquité encore vivant dans notre monde. La liturgie le ravissait comme un drame de Sophocle. Le costume ecclésiastique était celui des consuls et des sénateurs. « La messe, disait-il, c'est bien plus beau que *Parsifal* : c'est *Parsifal* qui est une mauvaise copie. » Il ne se consolait pas de la perte qu'on faisait faire au peuple en chassant les religieux. L'école sans Dieu lui semblait propre à faire disparaître les derniers vestiges de noblesse. Il conservait la nostalgie de ces siècles où il aurait vécu sur un chantier de cathédrale, en bon ouvrier content de son sort, satisfait de son ouvrage, heureux de collaborer à une œuvre commune, sous une règle qui l'eût défendu de ses propres impulsions et lui eût épargné la douleur de la dispersion, le sentiment d'être une épave au milieu du naufrage de l'art. Son dernier ouvrage fut le portrait de Benoît XV.

On peut différer de sentiment avec M. Ludovici sur le rôle et la signification de l'œuvre de Rodin, sur sa place dans l'histoire, sur la valeur de la *Porte de l'Enfer* et des *Bourgeois de Calais*. Si j'avais à m'en expliquer, je dirais que, dans son effort principal, ce grand maître, avec tout son génie, a toujours échoué : il n'a réussi que des morceaux, et il avait pourtant le sentiment des grandes choses. Ce fut la tragédie de sa vie. Il fut la victime et le jouet d'un don prodigieux de sentir. Il lui devenait impossible et peut-être inutile, de coudre ensemble des sensations si aiguës, dont chacune efface tout le reste. Mais pourquoi insister sur les lacunes d'un grand homme? Ce qu'il n'a pas su faire, il a eu le mérite de l'enseigner à d'autres. La leçon de Rodin n'a pas été perdue : un Bourdelle, un Despiau, un Maillol en profitent. Pour moi, si j'osais, je dirais ce que je dois à sa merveilleuse intelligence, à son sens de l'unité de l'art, de la continuité de la tradition. Mais son œuvre parle mieux que moi. En la réunissant dans un beau cadre de l'ancienne France, à l'ombre de Gabriel et de Mansart, à côté des marbres de la Grèce qu'il avait choisis avec amour, il a voulu marquer lui-même tout ce qu'il tenait de sa race et de la religion du passé.

LOUIS GILLET.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Aux années qui ont précédé la guerre, la *Revue* ne manquait pas de publier, dans son numéro du 15 décembre, une chronique sur les livres d'étrennes : Brunetière l'avait longtemps rédigée, et après lui Joseph Bertrand. Des difficultés de toute sorte entravèrent pendant plus de dix ans la publication de ces ouvrages; mais, cette année, la floraison en est assez abondante, et, pour reprendre la tradition interrompue, il convient de s'y arrêter et d'indiquer les obstacles dont l'édition française a dû triompher pour arriver à un tel résultat

Leurs cartonnages rutilants, à « fers spéciaux », ou leurs plats de papier aux couleurs vives, leurs tranches dorées, leurs titres voyants, un peu tapageurs, empêchent bien des gens de prendre au sérieux les livres d'étrennes; gardons-nous cependant de les dédaigner. Songeons que c'est à eux que l'enfant doit ses premières échappées sur des mondes nouveaux; ils lui révèlent de nouvelles formes d'existence; ils entretiennent sa curiosité; et, souvent, ce qu'ils lui racontent se grave plus profondément dans sa mémoire que les enseignements des livres de classe. N'est-ce pas en eux que l'enfant apprend à connaître les héros de la Légende ou de l'Histoire, les dieux, les fées, les génies, les saints, les saintes, les grands capitaines et le petit caporal en redingote grise? Que de livres d'étrennes ont déposé dans des âmes d'enfants le germe d'un rêve que leur vie a réalisé! On ne déniera pas aux merveilleuses fictions de Jules Verne une influence réelle sur les découvertes scientifiques de ces trente dernières années. L'auteur de *Vingt mille lieues sous les mers* a, sans doute, contribué à révéler leur véritable vocation à quelques futurs inventeurs que, tout d'abord, l'étude de la physique ou de la chimie avait rebutés. Nous devons donc accueillir favorablement la résurrection des livres d'étrennes. Leur nombre et leur variété prouvent, d'ailleurs, la vitalité de l'édition française.

Les difficultés qu'il faut vaincre pour arriver à mettre au point ces ouvrages sont pourtant considérables. Illustré et cartonné, le livre d'étrennes, outre le texte, le papier et les caractères typographiques nécessaires à tous les ouvrages, comporte des dessins originaux, des clichés, des procédés de coloriage et des travaux de reliure. Puisque l'usage s'est répandu de parler du prix des objets et qu'il n'est plus aussi malséant que jadis de mettre en relief le côté matériel de toute entreprise même artistique, comparons la situation actuelle des éditeurs à la situation d'avant-guerre.

Le papier, dont le livre d'étrennes, en raison de son format et de son épaisseur, absorbe un poids cinq à six fois supérieur à celui d'un volume ordinaire, a, suivant les qualités, augmenté de prix dans une proportion qui varie de 800 à 1 000 pour 100. Aussi a-t-on été amené à utiliser le plus souvent pour ces sortes de livres des papiers de qualité ordinaire, ce qui leur prête une apparence un peu négligée. Quelques éditeurs usent cependant du papier d'*alfa*, doux à l'œil et au toucher. Et cela ravive les regrets que l'on éprouve à songer qu'une faible partie seulement des tiges de cette graminée, récoltée dans nos possessions africaines, est transformée par nos usines en pâte à papier, tandis que la majeure partie, importée en Angleterre, nous revient ensuite sous la forme de papier britannique. Espérons que nos industriels papetiers travailleront à faire disparaître cette anomalie. Leur esprit d'initiative s'est déjà manifesté lorsqu'ils ont tenté de fabriquer du papier avec les genêts de la lande bretonne. Cet essai n'a d'ailleurs pas donné les résultats attendus. En revanche, le raphia de Madagascar, traité par des procédés nouveaux, fournit aujourd'hui un papier réservé aux ouvrages de luxe et qui rappelle par son aspect le papier du Japon. Qu'attend-on pour utiliser les bambous d'Indochine?

En matière de typographie, les éditeurs ont réalisé de grands progrès. Si l'on n'admire pas encore dans les livres d'étrennes ces élégants caractères dessinés par Bernard Naudin et employés pour la première fois en 1924, leur composition et leur impression ne laisse rien à désirer. Les caractères larges et nets, l'encre bien noire, en rendent la lecture agréable. Par malheur, on se heurte là encore à des difficultés chaque jour accrues, puisque les frais d'impression ont augmenté dans la proportion de 1 à 5 en province et de 1 à 7 à Paris.

Mais c'est peut-être dans l'illustration des livres d'étrennes que l'influence des nouvelles conceptions artistiques a opéré les plus grands changements. On remarque chez les illustrateurs d'après la

guerre une tendance très nette à s'adapter aux goûts actuels. Ils ne poussent pas encore l'adaptation jusqu'à l'outrance de certains artistes dits « d'avant-garde », bien que leurs œuvres s'apparentent étrangement à ces *ex-voto* que la dévotion villageoise accrochait, voici un demi-siècle, aux murs des oratoires rustiques. Parmi les illustrateurs à qui est confié le soin d'embellir les ouvrages destinés à la jeunesse, il en est de justement réputés : portraitistes, peintres d'histoire, animaliers, dont les compositions, d'une grande valeur décorative, sont également appréciées par les connaisseurs. C'est le cas des charmants albums de Guy Arnoux et d'André Hellé, des compositions décoratives de Boutet de Monvel et de Job, des planches fantaisistes d'Hémard où toute l'histoire de France est résumée avec une ingéniosité savoureuse.

En ce qui concerne la reliure, les percalines pourpres ornées de fers spéciaux, qui furent pendant si longtemps l'uniforme presque obligatoire des livres d'étrennes, tendent à disparaître. On y substitue des toiles de teintes moins vives ou de simples cartonnages. La décoation est très variée : sobre ou chargée d'ornements, classique ou moderne. Ces cartonnages comptent parfois pour un tiers dans l'établissement du prix de revient, et, comme ils ont subi une augmentation de 600 à 1000 pour 100 sur les prix d'avant-guerre, ils grèvent lourdement le budget des éditeurs.

En tenant compte de ces divers facteurs, on s'aperçoit que le prix de revient des livres d'étrennes a, pour le moins, sextuplé. Or, pour trouver des acheteurs, ces ouvrages ne doivent pas coûter plus de deux ou trois fois leur prix d'avant-guerre. Le problème paraît donc insoluble, et cette forme d'édition condamnée. Il n'en est rien et, après avoir énuméré les obstacles qui entravent la publication de ces volumes, nous allons examiner les produits de la collaboration ingénieuse des auteurs, des illustrateurs et des éditeurs.

***

Pour les plus jeunes, il existe des alphabets de toutes les tailles, des albums où les illustrations à pleine page ne laissent au texte qu'une faible place, des recueils d'images à colorier : voici, entre autres, *Zoé la prétentieuse*, où les dessins de M. J. Duché évoquent le Second Empire ; *les Proverbes en images par un vieux cheminot*, illustrés par Jeanmartin (1); *le Tour du Monde du petit coloriste*, par

(1) Ces deux albums chez Delagrave.

M. Henry Morin, dont nous retrouverons dans d'autres ouvrages les charmantes aquarelles (1); *les jeunes Fratellini*, dont les images, ainsi que le texte de M. G. Dardaillon, reproduisent quelques-uns des meilleurs tours des célèbres clowns (2); enfin, parmi les alphabets, celui de *Bécassine* fait connaître aux tout petits, l'héroïne de maintes aventures qui passionnent leurs aînés de quelques années.

Bécassine est cette petite servante bretonne, au visage rond et lisse, au nez camard, à l'œil ingénu, dont la naïveté est proverbiale, mais qui n'est point stupide, car ses mésaventures proviennent le plus souvent de l'application inconsidérée de principes exacts en soi. Sa silhouette dessinée avec tant de saveur par M. J.-P. Pinchon et ses aventures contées par Caumery lui ont valu une large popularité. Cette année voici *Bécassine, son oncle et leurs amis*, à l'Exposition des Arts décoratifs, et *Bécassine au pays basque*, traversant les péripéties les plus imprévues avec son imperturbable sang-froid (3). En face de cette bonne figure de campagnarde française, se dresse un petit bonhomme aux yeux ronds, aux larges bajoues, gesticulant et grimaçant, qui, comme le *Kid*, son cousin de l'écran, nous vient d'Amérique : c'est *Bicot, président de club* (4). Signe des temps, le principal souci de Bicot est de se procurer des espèces sonnantes pour son club, en trompant la surveillance de sa sœur Suzy. Il échoue souvent, mais ses tentatives sont variées et amusantes, et sa notoriété, dépassant les limites de l'association sportive qu'il a fondée, grandit dans notre « petit monde ». Les sports ont également inspiré à M. Pierre Lissac un charmant album, *Luce et Colas font du sport* (5), dont les élégants croquis et les boutades spirituelles incitent aux exercices physiques.

Voici les animaux de M. Benjamin Rabier. Fauves ou domestiques, leur physionomie élastique reproduit toute la gamme des sentiments humains, et l'on sait que M. Benjamin Rabier peint avec une égale aisance un lapin boudeur, une vache hilare, une tortue inquiète ou un crocodile attentif. Il publie cette année *Placide et Gédéon*, aventures d'un chien et d'un canard, et *Nos frères inférieurs*, album où toute la faune est évoquée en des scènes cocasses (6). Il a également illustré avec beaucoup d'humour deux beaux volumes de M. Émile Hinzelin : *les Animaux mythologiques* et *les Animaux historiques* (7).

(1) H. Laurens. — (2) Spès. — (3) Gautier et Languereau. — (4) Hachette. — (5) Delagrave. — (6) Garnier. — (7) Delagrave.

La littérature de la jeunesse a ses classiques, ses chefs-d'œuvre : *les Contes de Perrault* ont, dans cent éditions successives, charmé maintes générations. Cette année M. Félix Lorioux a illustré *Cendrillon, le Petit Poucet* et *le Chat botté* (1), réunis dans un très bel album, avec un sens de la composition, une souplesse de touche et une richesse de coloris remarquables. C'est d'un art neuf et plaisant. De même, le *Gargantua* adapté par M. Gilles Robertet est imagé par M. Pierre Courselles avec beaucoup de verve (2). Parmi les classiques voici encore un admirable volume : les *Voyages de Gulliver* de Swift (3) ornés d'aquarelles brillantes et personnelles de Job dont le pinceau s'adapte si heureusement aux ouvrages pour la jeunesse et qui, après avoir publié naguère un *Napoléon* (4) inoubliable, a également illustré trois des plus vieilles chansons françaises, Cadet-Roussel, le roi Dagobert et Marlborough, réunies sous le titre *les Héros comiques* (5) et accompagnées d'un texte d'Émile Faguet. Puisque nous en sommes aux chansons, signalons *les Noëls populaires de Provence* adaptés par M. Xavier Privas, harmonisés par M. F. Darcieux et illustrés avec goût par M. Raynolt (6).

Le moyen âge fournit un contingent de récits qui seront appréciés par des lecteurs un peu plus âgés : les *Fabliaux et Contes du moyen âge* (7) illustrés par le regretté A. Robida de compositions romantiques en noir et en couleurs ; *les Contes du moyen âge* (8) tirés des romans de chevalerie par M. Gassies des Brulies et ornés de dessins très décoratifs de M. Maurice Berty ; *les Infants de Lara* (9), récits de l'Espagne médiévale transcrits par M. Georges Verdal avec des compositions de M. Maximilien Vox. A cette époque se rattachent également les beaux poèmes de M. A.-P. Garnier, *les Saintes gardiennes :* ils exaltent Jeanne d'Arc, Geneviève et Odile, trois saintes françaises auxquelles M. Maurice Lalau a consacré trois hors-texte d'un relief saisissant et d'artistiques et sobres en-têtes (10). La poésie est encore représentée par *le Livre des enfants* de Marceline Desbordes-Valmore, qui a inspiré à M. André Hellé (11) des aquarelles fraîches et pimpantes : cet album est un des plus séduisants de l'année.

L'Histoire a inspiré *Quand ils étaient petits...* (12) de Mme Magdeleine du Genestoux ; l'auteur y fait revivre un épisode piquant de l'enfance de chacun de nos grands hommes et ses aimables récits sont fort bien illustrés par Henry Morin.

(1) Hachette. — (2) Mame et fils. — (3) Delagrave. — (4) Léon Boivin. — (5) H. Laurens. — (6) Delagrave. — (7) H. Laurens. — (8) Delagrave. — (9) Larousse. — (10) Garnier. — (11) Garnier. — (12) Hachette.

Quant aux romans, il en est pour tous les âges et tous les goûts. Pour les plus jeunes, M. André Lichtenberger, père du *Petit Trott*, publie, en un album illustré par Henry Morin, *le Règne de Nane*, suite des *Vacances de Nane* et de *Nane et ses bêtes* (1). Et que dire de *la Puce et Gredine ou les petits locatis* ? Cette histoire vraie est racontée en sept soirées par un grand oncle à ses petits neveux et petites nièces avec un esprit, une verve souriante et nuancée qui ne surprendront pas, lorsqu'on saura que le grand oncle a emprunté la plume de M. Henri Lavedan (2). Dans cette ingénieuse collection *Une belle histoire racontée aux enfants* par les grands écrivains, on annonce *Grosnaïf et Roublardinette* de Mme Gérard d'Houville. Car il y a des collections de romans pour la jeunesse, comme il en existe pour les adultes. La *Bibliothèque rose*, à jamais consacrée par le souvenir des œuvres de la comtesse de Ségur toujours chères à une jeune clientèle qui se renouvelle sans cesse, publie cette année *la Vocation de Pierre Mairet* par Mlle d'Armagnac, l'*Aventure de Gilbert* par Mlle Annie Saverne; la *Bibliothèque verte*, qui compte parmi ses auteurs, Balzac, Alexandre Dumas, Mérimée, About, convient particulièrement aux jeunes gens (3); pour les jeunes filles, *la Bibliothèque de Suzette* publie de nouveaux romans de Carnac, Nalim, Goudareau, André Bruyère, illustrés par R. de la Nézière, Henry Morin, F. Rafin, J. Duché, et *la Bibliothèque de ma Fille* des œuvres de M. Maryan, André Bruyère et M.-A. d'Arvor; pour jeunes gens et jeunes filles, *la Collection Familia* édite des œuvres consacrées et des romans nouveaux de Roger Dombre, Henri Jagot, et P. Perrault (4).

Le Raid mystérieux de Martin Crusoé de T. C. Bridges (5) et *les Chasseurs d'Épaves* de M. Maurice Champagne (6) renouvellent le roman scientifique, à la Jules Verne; ils utilisent tous deux des découvertes récentes, — hydravions et submersibles dans le premier, cloche à plongeur perfectionnée et scaphandres dans le second, — et les mettent au service d'une action passionnante.

Et voici les romans d'aventures et d'intrigue : l'émouvant *Enfant de la mine* de Mme A. Latouche; *Au pays du soleil*, recueil d'histoires provençales pittoresques de MM. Félix Vial et Am. Matagrin (7); *André le Meunier* dont le texte et les dessins de M. G. Fraipont seront également agréables aux jeunes lecteurs (8); et enfin *les Marins de la Garde* de M. Jacques Lemaire, petit chef-d'œuvre illustré par Job,

(1) Gautier et Languereau. — (2) Hachette. — (3) Ces deux collections chez Hachette. — (4) Ces trois collections chez Gautier et Languereau. — (5) Fernand Nathan. — (6) Delagrave. — (7) Tous deux chez Delagrave. — (8) H. Laurens.

réimprimé cette année, et dont le héros Roger de Noirmont évadé des pontons de Cadix, pendant la guerre d'Espagne, rejoint l'armée de Suchet après mille péripéties qui tiennent le lecteur anxieux jusqu'à la conclusion (1).

Non seulement nos meilleurs écrivains, comme on l'a vu, contribuent à l'enrichissement de ce domaine de la littérature, mais MM. René Bazin et Henry Bordeaux voient deux de leurs meilleurs ouvrages, *les Noëllet* et *la Petite Mademoiselle*, transformés en de beaux volumes d'étrennes que M. G. Dutriac a élégamment illustrés (2).

Pour les plus grands, il faut signaler deux importants ouvrages qui élargiront leurs connaissances : *l'Autre France*, superbe volume de M. Prosper Ricard consacré à notre Afrique du Nord, et *les Merveilles de la science* (3) de M. E. H. Weiss qui expliquent la plupart des applications industrielles des découvertes les plus modernes. Ce sont des œuvres d'un grand intérêt, d'une présentation très soignée, abondamment illustrées et qu'on relira avec fruit à tout âge.

Enfin, *Pour les enfants au-dessus de quarante ans*, voici des albums de Caran d'Ache, dont l'un porte ce titre et qu'on vient heureusement de rééditer (4). C'est sur ce maître de la caricature, au talent spirituel et nuancé, bienfaisant dispensateur du sourire et père de la caricature contemporaine, que nous terminerons une énumération qui, pour incomplète qu'elle soit, suffit à prouver la renaissance des livres d'étrennes.

ANDRÉ GAVOTY.

(1) Delagrave. — (2) Mame. — (3) Hachette. — (4) Plon.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

A la Conférence de Locarno, sir Austen Chamberlain et M. Briand s'étaient proposé d'établir en Europe une paix stable fondée sur la solidarité des intérêts économiques et sur la libre acceptation, par tous les intéressés, de l'ordre de choses établi par les traités. Ces traités, on pouvait en aménager l'exécution, conformément au précédent établi par le plan Dawes pour les réparations, mais de longues négociations entre les Alliés, particulièrement entre Paris et Londres, avaient posé cette condition préalable que les traités seraient intégralement appliqués dans un esprit de conciliation et d'arbitrage. Les accords de Locarno sont devenus exécutoires depuis l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations ; le système conçu par l'Angleterre, accepté par la France, ratifié par les États de l'Europe à l'exception de la Russie soviétique, est entré en vigueur et se développe. Quels fruits, dangereux ou bienfaisants, est-il permis d'en attendre ? Devant le Conseil de la Société des nations dont la session s'est ouverte le 6 décembre, et surtout en marge du Conseil, par les négociations entre les ministres des grandes puissances réunis à Genève, un essai d'application pratique est étudié et préparé. Il ne concerne qu'un point spécial, le contrôle des armements du Reich, mais il implique tout l'avenir des relations entre l'Allemagne et ses adversaires victorieux ; c'est pourquoi, autour des pourparlers de Genève, l'intérêt universel s'éveille. En particulier, les rapports de la France avec l'Allemagne s'acheminent-ils vers une détente, comme la presse s'est hâtée de le proclamer après le déjeuner de Thoiry ? Il est évident que l'établissement de relations plus normales et mieux assurées entre la France et l'Allemagne est la première condition d'une consolidation de la paix en Europe ; mais M. Briand, sir Austen Chamberlain et M. Stresemann ont-ils trouvé la voie favorable et choisi les méthodes propices pour parvenir au

résultat qu'ils cherchent, ou bien risquent-ils de se fourvoyer dans une impasse et de préparer à leurs peuples des déceptions dont les conséquences pourraient être graves? Sans essayer d'être prophète, cherchons à projeter quelque lumière sur les différents aspects d'un problème singulièrement complexe et délicat.

Des trois côtés, par Londres, par Paris, par Berlin, la question a été mal posée. L'Angleterre, qui a eu l'initiative et la direction de la politique de Locarno, a, dans son impatience du résultat, méconnu les justes méthodes et négligé les précautions ; talonnée par les dangers qui menacent son empire, gênée par la répugnance des Dominions à se trouver de nouveau entraînés dans les querelles de l'Europe, stimulée par la haute banque et le commerce d'exportation qui regardent le continent comme un marché, elle a cru se délivrer très vite de tout souci en Europe, en provoquant, en imposant même, un rapprochement entre la France et l'Allemagne; mais, sous prétexte de rétablir l'égalité rompue par le traité de Versailles, son arbitrage a souvent fait pencher la balance du côté germanique. Seule la solidarité effective et constante des Alliés de la guerre, et particulièrement de la France et de l'Angleterre, eût été assez forte pour imposer l'ordre par l'exécution des traités, et assez souple pour aboutir, avec tous les ménagements nécessaires, à un ajustement favorable des rapports franco-allemands. Aujourd'hui, les Allemands savent que l'entente cordiale n'est pas fondée sur une alliance, qu'il faut la rénover de cas en cas, et gardent toujours l'espoir de la dissocier par une manœuvre diplomatique. En un mot, l'Angleterre par sa politique a trop laissé voir qu'elle ne cherche qu'à s'absenter de l'Europe, dont elle n'est qu'une île, pour courir à d'autres soucis et à d'autres intérêts. Du jour où l'Allemagne s'est aperçue qu'elle pouvait manœuvrer entre la France et l'Angleterre, elle a conçu l'espoir de n'exécuter que dans une faible mesure le traité de paix et de restaurer sa suprématie politique et économique.

La France, elle, ne peut se détacher du continent et il faut qu'elle s'y accommode avec des voisins qui l'ont envahie quatre fois en un siècle. Cet accommodement, c'est l'objet de la politique de tous les gouvernements qui ont ou qui pourraient avoir la gestion de nos intérêts permanents. Nous avons eu souvent l'occasion de dire ici que les pratiques diplomatiques de M. Briand nous paraissent pécher par manque de fermeté et d'accent. Faute de préciser le point de vue français et les bornes que la politique de Locarno ne devait pas fran-

chir, il a laissé l'opinion allemande s'enfoncer dans une voie qui n'est peut-être qu'une impasse et confondre une bonne volonté de détente et d'aménagement avec la destruction des traités qui sont la base de la nouvelle Europe. Certaines attitudes, certaines paroles, certains silences ont pu donner à penser que M. Briand était trop occupé de son personnage de pacificateur de l'Europe et trop soucieux des applaudissements d'une extrême-gauche qui fait bon marché des intérêts nationaux; nous ne voulons pas le croire, mais on peut toujours craindre, avec M. Briand, les imprudences d'un esprit trop conciliant et trop confiant aux intentions de ses partenaires.

Nous doutons que, même du point de vue allemand, la manœuvre de M. Stresemann soit heureuse. Sans doute, la situation du ministère que préside M. Marx et dont M. Stresemann est l'élément le plus agissant, est difficile, tracassé qu'il est et menacé par les partis d'extrême-droite. Mais ne se devait-il pas à lui-même et à nous de sortir de l'équivoque. Il laisse croire à ses compatriotes que l'entrée du Reich dans la Société des nations, les accords de Locarno et l'entretien de Thoiry doivent avoir pour résultat de mettre fin à ce que les Allemands appellent un régime d'exception et d'inégalité. L'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations a fait disparaître la seule inégalité dont elle eût le droit de se plaindre, car l'exécution des traités ne constitue ni un régime d'exception, ni une inégalité, mais, au contraire, un état de droit en même temps qu'un état de fait. Cette idée de la destruction des traités par la politique de Locarno est entrée dans les cerveaux de tous les Allemands presque sans exception; elle se lie à ce qu'ils nomment « le mensonge de la responsabilité » d'où découlent, comme une conséquence naturelle, les revendications du Reich et ses doléances. Le vice fondamental de la politique de Locarno est précisément que, paraissant consolider la paix à l'Occident par le pacte rhénan, elle l'ébranle sur les frontières de l'Est et en Europe centrale. Cette espérance allemande de la destruction des traités, on regrette que M. Briand ne se soit pas attaché, plus nettement et plus tôt, à la dissiper. Quant à M. Stresemann, comment la découragerait-il si, au fond, il la caresse? Ayant donné trop et de trop immédiates espérances aux nationalistes, il est en quelque mesure leur prisonnier; mais la précarité même de la situation intérieure allemande lui sert à exercer une pression sur sir Austen Chamberlain et M. Briand. Ceux-ci auraient beau jeu à lui répondre que c'est l'instabilité de la situation intérieure en

Allemagne qui exclut toute confiance aveugle en son évolution pacifique et tout abandon gratuit de nos garanties.

Le discours que M. Stresemann a prononcé le 22 novembre au Reichstag est la plus probante illustration de ce que nous venons de dire. Il s'efforce de louvoyer entre les impatiences du nationalisme allemand et les timides exigences des Alliés armés du traité de paix. Il s'agit toujours d'exécuter au meilleur compte et le moins possible les clauses de Versailles, juste assez pour obtenir un quitus d'une Angleterre indulgente et pressée. Le sophisme, qui revient à chaque ligne, est de représenter chaque mesure prise, — avec combien de réserves et d'échappatoires ! — pour exécuter un article du traité comme une concession et un sacrifice de la part de l'Allemagne et de réclamer, en échange, des compensations. Et il ne suffit pas, pour nous faire accepter de telles prétentions, de nous dire à l'oreille que tout un parti, en Allemagne, est opposé à l'exécution du traité, car c'est précisément ce qui est inadmissible!

« On sait qu'à Thoiry, déclare M. Stresemann, l'évacuation des pays occupés et le règlement de la question de la Sarre ont été discutés en liaison avec certaines prestations financières de l'Allemagne, et en particulier avec l'idée de la mobilisation d'une partie des obligations de chemins de fer du plan Dawes. » Voilà des précisions qui ne nous avaient jamais été données et qui s'opposent aux affirmations de M. Briand qui se défend d'avoir fait aucune promesse. Tel est l'inconvénient de ces tête-à-tête de ministres, où chacun, consciemment ou non, déforme à son avantage les propos de l'autre : détestable méthode qui, malheureusement, tend à s'implanter; regardez seulement ce qui se passe en ce moment à Genève. Les « quatre gros » de 1919 ont fait d'assez mauvaise besogne pour qu'on ne soit guère tenté de suivre leurs errements. Les diplomates sont faits pour négocier et les ministres pour gouverner.

Si vraiment, M. Briand, à Thoiry, s'est laissé entraîner à lier l'évacuation anticipée des zones de la rive gauche du Rhin à la mobilisation des obligations de réparations, il s'est aperçu depuis que cette opération ne dépendait pas de l'Allemagne, mais de la haute banque américaine. Au point de vue financier, nous n'attendons de l'Allemagne que la loyale exécution du plan Dawes, telle qu'elle a été réalisée sans difficulté cette année ; et nous ne lui devons pour cela aucune ristourne. On s'est donc aperçu, un peu tard, que la question de l'occupation ne pouvait être liée à l'exécution d'un programme pour le règlement de toutes les dettes, et que l'Allemagne

n'avait rien à nous offrir en compensation des avantages positifs auxquels elle nous invite à renoncer. M. Stresemann nous dit que « l'accord franco-allemand et le raffermissement des rapports entre ces deux pays est la pierre angulaire de la consolidation de l'Europe » et que les relations entre les deux peuples ne peuvent être résolues comme un simple calcul sur le principe « donnant donnant ». C'est possible. Mais encore faudrait-il que, si l'on nous demande beaucoup, on se résignât à nous offrir quelque chose de plus ou de mieux que ce qui nous est dû en vertu du traité. Et il faudrait aussi qu'il fût démontré, ou au moins révélé par des signes éclatants, que l'évolution de l'esprit public, en Allemagne, s'opère dans le sens de l'apaisement et de la paix, et que la sagesse de l'Allemagne n'est pas uniquement attachée à son impuissance.

M. Stresemann a besoin d'un succès immédiat ; il s'attache à le trouver dans la question du contrôle militaire. Mais ses manifestations oratoires ne nous encouragent guère à le lui donner. Et comment encore passer sous silence un discours tel que celui de M. Wirth ? On sait que l'ancien chancelier, qui a attaché son nom à une loyale tentative de « politique d'exécution » des traités, est le chef de la fraction la plus franchement démocratique du Centre catholique; il est l'un des partisans les plus convaincus d'une politique de conciliation et d'entente avec la France, l'un de ceux auxquels on puisse, avec le plus de sécurité, faire confiance. Comment n'être pas frappé de l'entendre dire, dans un discours dont le ton général est très modéré : « L'Allemagne a fait le sacrifice d'entrer dans la Société des nations : elle a fait des sacrifices à Locarno. Elle attend la France. » Quels sacrifices l'Allemagne a-t-elle donc faits à Locarno ? « Elle a renoncé à toute politique de revanche. Cependant, la France officielle ne veut nous faire aucune concession : nos sacrifices doivent-ils donc être sans compensation ? » M. Wirth s'étonne que nous nous étonnions ! Le Reich est défendeur ; il a fait des concessions ; il attend la France sous l'orme : telle est la thèse que, sur un mot d'ordre, développe toute la presse, car le peuple allemand est grégaire et répète docilement les vérités officielles. Voici encore M. Bell, ministre pour les régions occupées, qui déclare, au Reichstag : « L'Allemagne a fait de gros sacrifices à Locarno, à Genève, à Thoiry. Son entrée dans la Société des nations sur le pied d'égalité de droits avec les autres membres est incompatible avec la prolongation de l'occupation et le maintien de la juridiction étrangère sur le sol allemand. On nous a fait des promesses qui

n'ont pas été tenues; la déception n'en a été que plus forte. » Quel est cet *on* qui a fait des promesses? M. Briand? Il le nie; mais il peut constater l'inconvénient des déjeuners champêtres. Et M. Bell ajoute : « La parole est maintenant à la France. A elle de montrer qu'à la suite des grands et durs sacrifices faits par l'Allemagne, la France ne se contente pas de faire des promesses. » L'opposition des deux points de vue est flagrante; le différend paraît irréductible.

La *Germania*, organe du Centre, a fait campagne pour une détente et un accord franco-allemand; il subsiste chez ses rédacteurs quelque chose de l'esprit qui animait le grand parti catholique aux temps héroïques où Windthorst tenait tête victorieusement à Bismarck; n'écrivait-elle pas, il y a quelques semaines, ces lignes que nous empruntons à un article de M. Goyau dans *le Figaro* du 29 septembre : « Aucun pays allemand n'a péché comme la Prusse contre l'idée allemande. L'ascension de la Prusse s'est accomplie aux dépens de l'ensemble des intérêts germaniques. La destruction du vieil empire germanique est la cause suprême de la guerre mondiale. La responsabilité historique de cette catastrophe remonte au Grand-Électeur, à Frédéric le Grand. » Il serait vrai d'ajouter : à Bismarck. Le jour où ce timide et isolé reniement du prussianisme se généraliserait et serait admis comme une vérité par l'opinion publique, combien une sincère réconciliation entre les deux peuples n'en deviendrait-elle pas, dans l'avenir, moins difficile? C'est la même *Germania* qui réclame aujourd'hui, non sans aigreur, l'évacuation de la Rhénanie : « Si les Français attachent moins d'importance à un rapprochement avec l'Allemagne qu'au maintien de leurs officiers de contrôle, si les Français préfèrent à une évacuation anticipée des territoires rhénans, — qui, en dehors d'avantages matériels importants leur assurerait l'amitié durable d'un peuple de 70 millions d'habitants, — que l'occupation des territoires rhénans ait une fin naturelle sans compensation en 1935, tant pis pour eux! Le peuple allemand ne force pas son amitié. » Il est aisé de discerner, derrière une telle mise en demeure qui va directement à l'encontre de son but, l'inquiétude d'une situation politique intérieure incertaine et troublée. La France et ses alliés sont sans doute intéressés à voir les partis démocratiques et pacifiques l'emporter en Allemagne et à faciliter leur tâche; mais encore faut-il que cette invitation ne leur soit pas présentée sous la forme d'une sorte d'ultimatum et qu'ils soient assurés que les sacrifices, — réels ceux-là, — qu'on leur demande ne seront pas vains.

Or, jamais, les associations militaristes, en dépit des prescriptions gouvernementales, n'ont été plus actives; jamais l'enseignement donné à la jeunesse n'a été plus exclusivement nationaliste. Quoi qu'en dise M. Stresemann, les Alliés ne sauraient rester indifférents à l'activité de ces organisations qui ne sont que des formations militaires déguisées. Les révélations de M. Mahraun, le chef désabusé du « jeune ordre teutonique », sont significatives autant que le récent procès de la « Reichswehr noire ». La complicité de M. Gessler, l'inamovible ministre de la défense nationale, apparaît très claire. Mais le ministre reste en place et les associations subsistent. Comment d'ailleurs les empêcherait-on de se reformer sous d'autres noms? La conversion d'un homme comme M. Mahraun est, d'autre part, intéressante. Selon lui, un rapprochement avec la France est nécessaire et aurait pour base deux idées fondamentales : « L'Allemagne doit donner à la France des garanties suffisantes contre une guerre de revanche; la France doit nous rendre la souveraineté sur les territoires occupés. » Mais comment l'Europe serait-elle en paix, si l'Allemagne poursuit hors de chez elle, dans les pays où vivent des groupes de populution germanique, une politique des minorités qui entretiendrait dans tous ces États la guerre civile jusqu'au moment où elle provoquerait la guerre générale? M. J. Bardoux a donné à ce sujet, dans *le Temps* du 3 décembre, des textes édifiants.

A la Chambre, à propos du budget des Affaires étrangères, le 30 novembre, M. Briand a prononcé un discours où il a cherché, un peu tard, à remettre au point le débat que les Allemands avaient fait dévier. Il a senti que l'opinion française commençait à s'inquiéter. Les critiques mesurées mais d'autant plus significatives qu'avaient fait entendre, la veille, deux radicaux-socialistes de marque, M. Aimé Berthod et M. Albert Milhaud, donnaient un son de cloche dont le ministre a tenu compte. Le ton général du discours ne nous satisfait pas. M. Briand aime à parler comme s'il était seul, en France, avec ses amis politiques, à vouloir la paix. Tous les Français veulent passionnément la paix, comme ils ont voulu la victoire quand ils furent attaqués ; mais tous ne sont pas convaincus que les méthodes de M. Briand soient les plus propres à leur assurer la paix dans la dignité et la sécurité. M. Bertrand de Mun a relevé vigoureusement ce qu'une pareille attitude a de choquant et d'injuste. Lorsque M. Briand parle de « ceux qui n'admettent pas cette politique », la sienne, on est tenté de lui demander, comme Athalie à Joas : « Ces méchants qui sont-ils? » La presse allemande

elle, n'hésite pas à répondre à la question et à nommer M. Poincaré. Que les Allemands jouent leur jeu en opposant M. Poincaré à M. Briand et en attribuant au président du Conseil des déceptions qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, on ne saurait s'en étonner, mais que M. Briand, avec toute sa finesse, n'ait pas senti que son discours pouvait prêter à des interprétations malveillantes, on ne peut que le regretter. Dans les couloirs de la Chambre, les députés interprétaient le discours du ministre des Affaires étrangères comme une première tentative pour désagréger le ministère d'union nationale : vains propos de parlementaires trop subtils qui croient trop aisément ce qu'ils désirent. Il reste qu'il est déplorable et d'ailleurs faux de laisser croire au pays que certains Français n'appellent pas de leurs vœux une paix stable et ne sont pas disposés à y coopérer ; c'est, à propos de politique extérieure, s'adonner aux fâcheuses pratiques de la politique électorale.

Cela dit, constatons que M. Briand, en fort bons termes, a rétorqué certaines assertions de M. Stresemann et de M. Wirth. « Aucune nation ne fait un sacrifice en entrant dans la Société des nations. C'est un honneur d'y être admis et c'est un avantage de s'y trouver. Mais, des sacrifices, il en a été fait par la France. » M. Briand en énumère quelques-uns. En Rhénanie, nous avons admis la nomination d'un commissaire du Reich ; les effectifs d'occupation ont été réduits de 20 pour 100 ; l'état-major a rendu à la population 20 pour 100 des logements occupés ; certaines ordonnances rigoureuses ont été abolies, les délégués civils ont été supprimés. Bref, l'occupation a changé de caractère. M. Briand ajoute : « sa durée peut se modifier si son objet est rempli. » Si les Allemands désirent abréger les délais d'occupation, — c'est très naturel, — à eux de nous offrir des garanties équivalentes : ils sont demandeurs. M. Briand réduit à ses justes proportions l'entretien de Thoiry : « M. Stresemann et moi nous avons dit : « Maintenant que nous faisons partie de la même société, nous nous efforcerons d'aplanir toutes les difficultés d'un commun accord. » Nous n'avions, ni l'un ni l'autre, mandat de nos gouvernements pour arrêter des solutions. Nous avons simplement fait le tour des différents problèmes. Un traité, si rude soit-il, peut toujours être humanisé si les deux parties s'y prêtent... Ce n'est pas parce que, dans une petite auberge, deux ministres des Affaires étrangères ont eu une conversation que, subitement, sera transformée l'histoire sanglante qu'ont vécue les deux pays et que tout le passé sera aboli... La paix ! Mais pas n'importe comment ! Ah ! non.

La paix garantie, la paix assurée, après qu'auront été prises les précautions nécessaires. »

Cette utile mise au point a été fort mal accueillie par la presse allemande qui affecte d'attribuer ce qu'il lui plaît d'appeler le recul de M. Briand à l'influence de M. Poincaré. Peu de jours après sont arrivés à Paris plusieurs ministres des Affaires étrangères, sir Austen Chamberlain, M. Zaleski, M. Vandervelde qui ont eu avec les chefs du gouvernement français des entretiens cordiaux. Il n'en a pas fallu davantage pour déchaîner la colère de certains journaux allemands. Ils prétendent nous interdire de causer avec nos amis sous prétexte que nous arriverons à Genève avec des solutions toutes faites et arrêtées d'avance. En vérité pareille sottise et pareille inconvenance n'a de nom dans aucune langue ! Ils ont choisi pour faire entendre ces protestations déplacées le moment où M. Tchitcherine séjournait à Berlin et conférait avec M. Stresemann des intérêts des deux pays liés d'amitié par le traité de Rapallo. Le *Manchester Guardian* vient justement de révéler tous les services que la Russie soviétique a rendus à la Reichswehr allemande pour ses armements clandestins. Ces révélations précises sont terriblement édifiantes.

A Genève, c'est la question de la commission militaire interalliée de contrôle qui est sur le tapis. Le traité, qui l'institue, lui assigne une durée limitée par l'exécution complète du désarmement allemand. La commission, que préside actuellement le général français Walsch, a rendu d'importants services. Dans un grand pays comme l'Allemagne, aux prises avec la malveillance constante des autorités, il lui était impossible de faire davantage. Comment empêcher une industrie parfaitement outillée de fabriquer par pièces détachées des fusils et des canons? Comment empêcher l'importation de Russie, par exemple, d'avions ou de canons? Les Allemands ont fait mieux. Ils ont réussi à transformer les fortifications de Kœnigsberg, de Custrin, de Glogau; ils y ont, durant six ans, construit des tranchées bétonnées, munies de canons; et ce n'est que dernièrement que la commission l'a constaté. Le fait est caractéristique. Avant que prenne fin le rôle et l'existence de la commission, il faut d'abord que tous les manquements importants qu'elle a signalés soient réparés et les destructions exécutées. Il est impossible, notamment, de passer condamnation sur le fait de Kœnigsberg. Si les Allemands sont pressés de voir disparaître la commission militaire, il n'est que de se presser eux-mêmes de se conformer à ses prescriptions signalées, avec beaucoup de modération, par un mémo-

randum du War Office. On croyait en 1919 que la commission ne fonctionnerait pas plus de six mois ; si elle travaille depuis six ans, c'est uniquement par la faute de l'Allemagne.

Le traité de Versailles, par son article 213, prévoit que l'Allemagne « devra se prêter à toute investigation que le Conseil de la Société des nations, votant à la majorité, jugerait nécessaire ». Un plan a donc été élaboré à Genève, par la commission compétente, en septembre 1924 ; il prévoit la constitution et définit les pouvoirs du comité d'investigation appelé à remplacer la commission de contrôle. Mais, écrivait dernièrement le *Times*, « le problème difficile n'est pas la transformation du contrôle militaire, mais les pouvoirs précis qui seront donnés à l'organe de la Société des nations, une fois constituée la commission d'investigation. La thèse britannique est qu'une commission permanente ayant un droit de surveillance permanent s'appliquant spécialement à la zone rhénane démilitarisée excéderait les conditions du traité de Versailles, et on estime à Berlin que les pouvoirs de contrôle de la Société des nations devraient être mis en action seulement dans les cas déterminés qui feraient l'objet d'une plainte précise de la part de quelque puissance intéressée. » Ainsi, le comité d'investigation succéderait immédiatement à la commission de contrôle mais n'aurait que des pouvoirs limités, bornés à un ou à plusieurs objets strictement spécifiés par avance et notifiés au gouvernement allemand. Une telle procédure serait illusoire et le contrôle ne serait guère qu'une fiction. Cette interprétation limitative, qui s'autorise du texte imprécis de l'article 213, n'avait pas été admise par le Conseil de la Société des nations, qui avait conclu à la création d'un comité d'investigation muni de pouvoirs permanents. Cette interprétation devrait être maintenue ; si elle était abandonnée au cours des négociations qui se poursuivent à Genève entre sir Austen Chamberlain, M. Briand, M. Scialoja, M. Vandervelde et M. Stresemann, ne pourrait-on trouver quelque garantie supplémentaire dont l'adoption serait la pierre de touche de la bonne volonté des Allemands ?

Il s'agit avant tout de prévenir une agression de l'Allemagne, soit seule, soit avec l'aide d'un allié, contre l'un de ses voisins. Une opération de cette nature n'est exécutable que par le moyen des chemins de fer. Toutes les voies ferrées construites spécialement sur la frontière belge et française pour la préparation de l'invasion subsistent et pourraient se prêter à une nouvelle agression si la Rhénanie cessait d'être occupée. Un sérieux contrôle des chemins de fer

du Reich serait très efficace pour prévenir ou signaler à temps toute tentative d'agression allemande. Il ne suffit pas qu'aucune concentration de troupes ne puisse s'opérer dans la zone démilitarisée par le traité, si le réseau des voies ferrées permet de transporter en quelques heures au delà du Rhin des forces concentrées, par exemple, entre l'Elbe et le Weser. Mais une agression ainsi préméditée contre la France, la Tchécoslovaquie ou la Pologne, exigerait une préparation ferroviaire difficile à dissimuler à l'œil exercé d'un technicien. Une surveillance discrète mais attentive sur la direction et l'exploitation de tous les chemins de fer du Reich, voilà une sérieuse garantie complémentaire qu'il serait juste d'accorder aux Alliés.

Quelle que soit la décision des gouvernements alliés, ils doivent se souvenir qu'ils n'ont pas seulement la charge de garantir la sécurité de la France et de la Belgique, mais aussi celle de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, du Danemark. Toute sécurité occidentale ne serait qu'un dangereux trompe-l'œil si elle ne prévoyait aussi le cas d'une attaque dirigée par l'Allemagne sur ses autres frontières, car l'ordre européen, créé par les traités de 1919, est un et, s'il est détruit sur un point, il se trouve, du même coup, compromis sur les autres. Les négociations actuelles offrent l'occasion de prévoir et stipuler les mesures que les Alliés seraient en droit de prendre si l'Allemagne, par exemple par une invasion en Pologne ou par l'annexion de l'Autriche, prétendait détruire sur un point important le traité de Versailles. Enfin, quelles que soient les précautions prises et les garanties obtenues, ne perdons jamais de vue que nos alliances continentales et nos amitiés restent le fondement le plus solide de l'ordre et de la sécurité pour tous les États de l'Europe. Nous ne doutons pas que l'Angleterre ne tienne loyalement ses engagements, mais ses préoccupations sont loin de l'Europe. A son passage à Paris, sir Austen Chamberlain paraissait plus préoccupé de la Chine que des négociations de Genève. En définitive, en Europe comme ailleurs, la flotte britannique et l'armée française restent les deux plus puissants facteurs de paix et d'ordre.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SIXIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er novembre

Pages.

TELS QU'ILS FURENT, deuxième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française 5

L'HISTOIRE D'HIER. — UN ÉPISODE OUBLIÉ DES RELATIONS PÉCUNIAIRES FRANCO-AMÉRICAINES, par M. MARCEL MARION, de l'Institut 46

CHATEAUBRIAND ET LE *GÉNIE DU CHRISTIANISME.* — II. *APOLOGÉTIQUE ET LITTÉRATURE*, par M. VICTOR GIRAUD 65

L'IRLANDE NOUVELLE, par M. L. PAUL-DUBOIS 96

LETTRES A MA FILLE. — (1862-1871), par SILVESTRE DE SACY 126

L'ARMÉE QU'IL NOUS FAUT. — II. *LES BASES D'UNE ORGANISATION*, par *** . . . 153

LA BASILIQUE DE LA PORTE MAJEURE. — II. *SA DESTINATION RELIGIEUSE*, par M. JÉRÔME CARCOPINO 170

LA CAPTURE D'UN FANTÔME, par M. PIERRE BENOIT 202

ROME ET LA MUSIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE 213

REVUE DRAMATIQUE. — *LE DICTATEUR*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 227

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 229

Livraison du 15 novembre

TELS QU'ILS FURENT, troisième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française 241

MÉMOIRES. — VIII. *SOUS LA PREMIÈRE RESTAURATION*, par LA REINE HORTENSE. 273

NOS GRANDES ÉCOLES. — VI. L'ÉCOLE DE DROIT, par M. H. BERTHÉLEMY, de l'Institut 303

PIERRE LOTI QUAND JE L'AI CONNU, par M. CLAUDE FARRÈRE 334

CHATEAUBRIAND ET LE *GÉNIE DU CHRISTIANISME.* — III. *INFLUENCE ET PORTÉE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE*, par M. VICTOR GIRAUD 361

LA BASILIQUE DE LA PORTE MAJEURE. — III. *UNE ÉGLISE PYTHAGORICIENNE*, par M. JÉRÔME CARCOPINO 393

LETTRES A MA FILLE. — II (1871-1878), par SILVESTRE DE SACY 426

LES FÊTES DE TOLÈDE, par ANDRÉ CORTHIS 451

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 469

Livraison du 1er décembre

Pages

SAINTE THÉRÈSE. — I. *LA VOCATION*, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 481
TELS QU'ILS FURENT, quatrième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française. 529
MÉMOIRES. — VII. *LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE*, par LA REINE HORTENSE . . . 563
NOS GRANDES ÉCOLES. — VII. LA VILLA MÉDICIS, par M. DENYS PUECH, de l'Institut 594
LE SECRET DU POÈTE. — MÉDORA LEIGH, LA FILLE DE LORD BYRON? par M. R. DE VIVIE DE RÉGIE 610
LE LIVRE DE RAISON. — XI. *A BATONS ROMPUS*, par M. J. DE PESQUIDOUX . . 654
STENDHAL ET L'ITALIE. — I. *PREMIER SÉJOUR*, par M. PAUL HAZARD. 673
REVUE LITTÉRAIRE. — *LES NOUVEAUX ENFANTS DU SIÈCLE*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX 693
REVUE MUSICALE. — *LA REPRISE DU FREISCHÜTZ à l'Opéra*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 705
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 716

Livraison du 15 décembre

SAINTE THÉRÈSE. — II. *LE DIFFICILE CHEMIN DE PERFECTION*, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française. 721
TELS QU'ILS FURENT, dernière partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française. 764
ADRIENNE LECOUVREUR, par M. le MARQUIS D'ARGENSON. 884
LETTRES A MAURICE DE SAXE, par ADRIENNE LECOUVREUR 804
POÉSIES, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française. 843
LA MORT DE BENOIT XV, par M. le BARON BEYENS. 853
LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE. — I. *LE PROGRAMME*, par M. OCTAVE HOMBERG. 875
STENDHAL ET L'ITALIE. — II. *LA CRISTALLISATION*, par M. PAUL HAZARD. . . . 889
UNE RETRAITE DE MAURICE BARRÈS A PAU, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 913
RÉCEPTION DE M. LOUIS BERTRAND A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. HENRY BIDOU. 924
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — RODIN RACONTÉ PAR UN ANGLAIS, par M. LOUIS GILLET. 928
LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. ANDRÉ GAVOTY 941
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . . 947

Paris, 1926. — Typographie PHILIPPE RENOUARD 19, rue des Saints-Pères. — 53196.

481
529
563
594
610
654
673
693
705
710
721
764
884
804
843
853
875
889
913
924
928
941
947